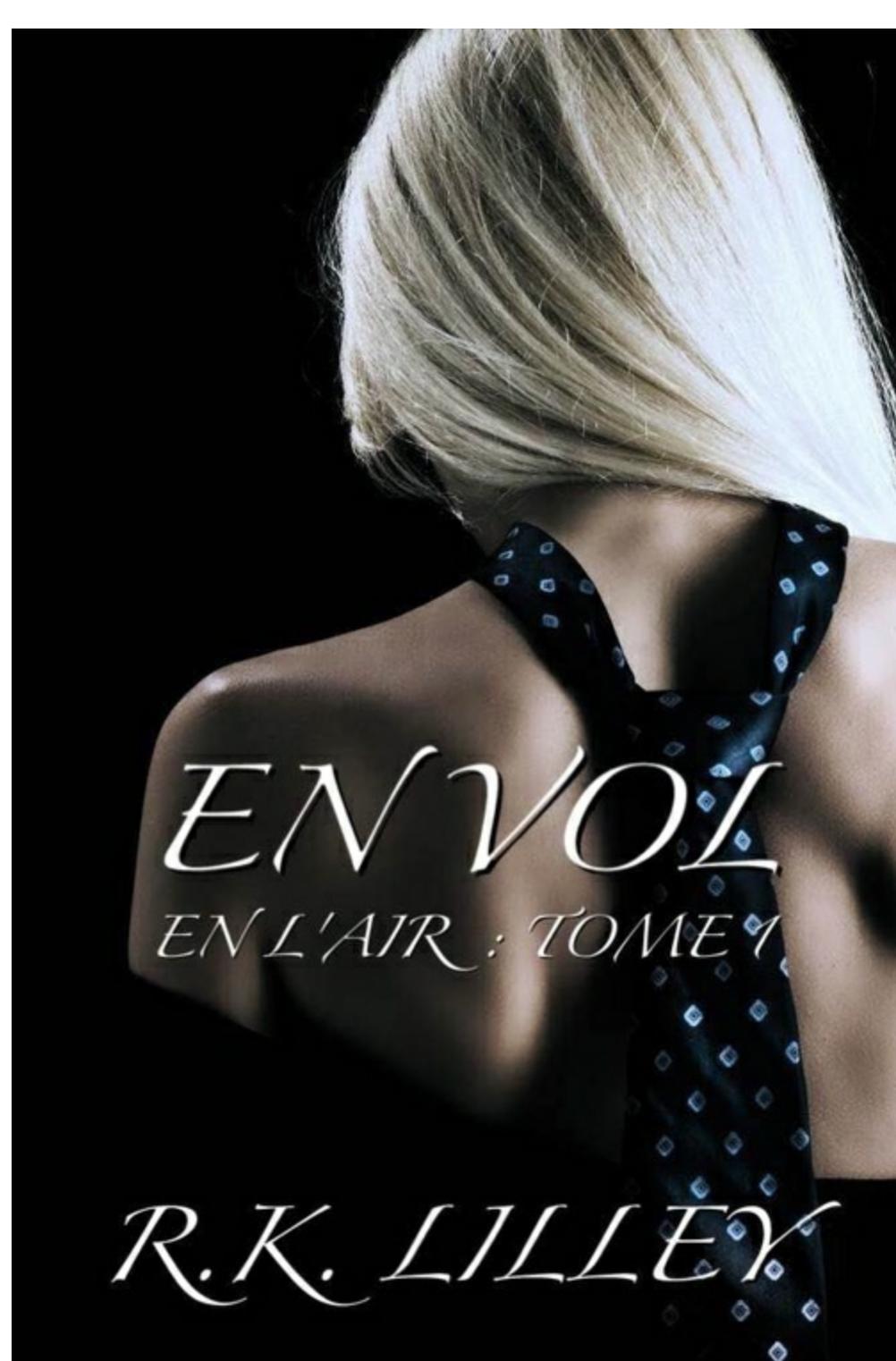


ENVOI

EN L'AIR - TOME 1

R.K. LILLEY



EN VOL

R.K. LILLEY

Traduit par S. Voogd

En Vol

En l'Air Tome 1 Copyright © 2012 R.K. Lilley

Tous droits réservés.

ISBN-13 978-1-62878-020-8

Sans limiter les droits réservés par le copyright ci-dessus, aucune partie de la présente publication ne doit être reproduite, stockée ou introduite dans un système électronique d'extraction ni transmise sous quelque forme que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre) sans l'accord écrit préalable du propriétaire du copyright et de l'éditeur de ce livre.

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, les lieux, les événements et les situations sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou non, ou avec des événements historiques, n'est que pure coïncidence.

Ce livre est dédié à ma mère, Linda, qui m'a rendu complètement fanatique de fiction dès mon plus jeune âge.

LIVRES DE R.K. LILLEY

LA SÉRIE 'THE WILD SIDE'

THE WILD SIDE

IRIS

DAIR

LA SÉRIE 'EN L'AIR'

EN VOL

MILE HIGH

À TERRE

LANA (UN ROMAN COURT DANS L'UNIVERS DE 'EN L'AIR') MR MAGNIFIQUE — BIENTÔT DISPONIBLE

LA SÉRIE 'TRISTAN & DANIKA'

BAD THINGS

ROCK BOTTOM

LOVELY TRIGGER

LA SÉRIE 'THE HERETIC DAUGHTERS'

BREATHING FIRE

CROSSING FIRE — BIENTÔT DISPONIBLE

POUR RECEVOIR MA NEWSLETTER, ENVOYEZ LILLEY + VOTRE ADRESSE E-MAIL AU (+ 1) 6782493375.

Consultez mon site internet pour connaître les dernières actualités et sorties de livres ici.

Pour obtenir les e-mails d'information d'Amazon, cliquez ici.

CHAPITRE UN

Mr Cavendish

Mes mains tremblaient légèrement tandis que je préparais le galley de la première classe pour le service de préembarquement.

Tout mon corps vibrait de nervosité alors que je retirais une bouteille de champagne du grand tiroir à glace au fond de mon chariot à boissons. Je sentis plus que je n'entendis mon meilleur ami Stephan entrer dans le galley par le rideau derrière moi.

— C'est l'heure, B, me dit-il.

Il remit en place des mèches de cheveux blonds qui s'étaient échappées de mon chignon. Même s'il s'affairait dessus, je savais qu'il était lisse. Comme on décollait de notre ville de Las Vegas, nous avons pris une navette du siège de la compagnie directement jusqu'au pied de l'avion. De cette façon, nous évitions entièrement la sécurité. Sans détecteurs à métaux, on pouvait mettre des pinces à cheveux. Grâce aux pinces, mes cheveux blonds et raides allaient parfaitement se comporter.

Mais Stephan aimait s'occuper de moi. Il était de loin la personne la plus affectueuse que je connaisse. Il était aussi le seul que j'autorisais à me toucher, même de façon amicale.

Il avait acquis ce droit après de nombreuses années en tant que meilleur ami. Plus que meilleur ami : compagnon constant, confident, partenaire, ancien colocataire, et en ce moment, voisin. Il était aussi mon partenaire de vol. Nous étions totalement inséparables.

J'avais parfois l'impression qu'il faisait partie de moi au lieu d'être une personne distincte. Nous étions aussi proches que cela. Oui, nous étions co-dépendants, c'est sûr, mais nous étions camarades de vol depuis trop d'années pour fonctionner autrement.

Il était celui qui comptait le plus pour moi. Lorsque j'entendais le mot 'famille', je ne pensais qu'à une seule personne, c'était Stephan.

— Il y a en déjà cinq assis en première classe. Où est ma liste ? demanda-t-il.

Je lui donnai sans un mot. La liste de passagers était dans la housse en cuir de mon menu. J'y avais déjà jeté un coup d'œil.

C'est à cause de cette liste que mes mains tremblaient. Je n'avais aucune autre raison d'être aussi nerveuse. Je m'étais préparée à un autre vol de nuit presque vide, avec un service minimum. Normalement, la seule difficulté de ce vol était de rester éveillée.

— Il faut que tu jettes un œil au siège 2D, dit Stephan d'un soupir exagérément rêveur. Cette remarque et le soupir rêveur ne lui ressemblaient pas, mais je connaissais la raison de ce changement en lui. Cette raison me faisait moi aussi agir d'une façon qui ne me ressemblait pas.

— Oui, c'est Mr Cavendish, dis-je d'une voix ferme.

De grandes mains élégantes lissèrent les épaules de ma veste gris-anthracite.

— On dirait que tu le connais. Il n'y avait pas d'interrogation dans sa voix.

— Mmm mmm. J'essayai d'avoir l'air désinvolte. Il était sur le vol que j'ai dû faire sans toi la semaine dernière. Il avait rendez-vous avec le PDG. Mr Cavendish est ce grand propriétaire hôtelier.

Stephan claqua des doigts derrière moi. Je finis par me tourner pour le regarder en levant un sourcil.

Si j'avais eu un frère, il aurait pu avoir ces mêmes yeux bleu clair. En fait, nos autres traits étaient similaires aussi. Nos cheveux blonds dorés avaient presque la même teinte, même si les siens étaient ondulés. Ils étaient brossés en arrière avec soin et arrivaient juste en bas de ses oreilles. Nous étions tous les deux grands et minces, mais il me battait de plusieurs centimètres. Mes talons ne compensaient pas cet écart. Nos traits avaient la même apparence nordique. Oui, nous aurions facilement pu passer pour frère et sœur. Et je le considérais comme un frère depuis presque une décennie.

— J'ai entendu parler de lui ! Ce type est milliardaire ! Melissa va entrer en chaleur quand elle va l'apprendre. On la verra reculer jusqu'en première classe, cul devant, dès qu'elle réalisera qui on a ici !

J'essayai d'étouffer un rire en imaginant la scène. Malheureusement il n'exagérait pas tellement.

Melissa était l'une des trois hôtesses qui travaillaient dans la cabine principale du 757. Nous venions juste de commencer un nouveau planning avec une autre équipe de personnel de cabine. Stephan et moi travaillions toujours ensemble en première classe, nous demandions nos postes comme ça, mais le personnel de la

cabine principale changeait tous les quelques mois.

Notre mission du moment devait durer trois mois, et nous commençons tout juste à connaître nos collègues. On s'entendait plutôt bien jusque là.

Melissa avait la plus forte personnalité du groupe et donc, qu'on le veuille ou non, c'est elle qu'on apprenait à connaître en premier. C'était une de ces filles qui deviennent hôtesse de l'air pour rencontrer des hommes. Ou, plus précisément, pour rencontrer des hommes riches. Elle était nouvelle dans la compagnie, donc elle était coincée en classe économique. Elle s'encanaillait, comme elle disait. Elle convoitait ma place d'hôtesse de première classe, ou même la place de Stephan qui était chef de cabine principal.

Stephan et moi avions débuté dans notre petite compagnie quatre ans plus tôt, dans la toute première classe de personnel navigant. Nous avions donc des années d'ancienneté de plus qu'elle. Melissa avait commencé il y avait environ six mois, ce qui signifiait qu'elle ne pourrait même pas postuler pour une place en première classe avant six mois. Et après ça, elle ne pourrait pas rester sur la même ligne en première classe pendant encore six mois.

Au lieu de cela, elle serait en disponibilité et elle aurait un planning totalement chaotique qui ne lui offrirait pas de destinations planifiées. Et lorsqu'elle obtiendrait une ligne stable, ce serait la pire, avec de courts séjours d'une nuit dans des hôtels juste à côté de l'aéroport. D'après ce que m'avaient dit les croqueuses de diamants avec lesquelles j'avais travaillé, aucun de ces éléments ne permettait de planifier des rencontres avec des hommes riches.

Melissa avait eu une chance incroyable de se retrouver sur notre ligne pour les trois prochains mois. C'était une ligne convoitée, avec des séjours réguliers d'une semaine à New York. Nous serions au meilleur hôtel d'équipage, qui se trouvait à moins de deux pâtés de maisons de Central Park. C'était une ligne pour les anciens et nous avons tous été surpris d'avoir une membre d'équipage avec si peu d'ancienneté dans notre équipe. Mais elle se plaignait malgré tout, en faisant souvent remarquer qu'elle était faite pour la première classe. Ses plaintes continuelles commençaient déjà à fatiguer l'équipe.

Stephan me serra l'épaule d'un geste rassurant avant d'entrer dans le cockpit pour le briefing avec les pilotes. C'est pour cette raison que Stephan prenait la place du commissaire de bord tandis que je prenais celle d'hôtesse de première classe. Je détestais avoir affaire aux pilotes. Stephan les gérait à la perfection, se faisant souvent passer pour mon petit ami quand ils avaient l'air de s'intéresser à moi. La moitié de nos collègues pensaient qu'on était un couple. Stephan n'affichait pas ouvertement son homosexualité. C'était un choix personnel qu'il avait fait il y a longtemps et je le comprenais très bien. Cela avait été très dur à annoncer à ses parents et il se sentait plus en sécurité en gardant ses préférences pour lui.

Je fis sauter le bouchon du champagne en silence et remplis cinq coupes avec dextérité. Je respirais lentement et profondément pour calmer mes nerfs. J'avais l'habitude de gérer une certaine quantité d'anxiété. J'étais du genre anxieux, même si je le cachais bien. Je n'étais simplement pas habituée à ce type de tension nerveuse, ou à cette quantité. Et la cause de cette nervosité ne me ressemblait pas du tout, mais alors pas du tout.

Je sortis du galley avec une bonne dose d'assurance forcée. Si j'arrivais à garder en équilibre un plateau de boissons à dix-mille mètres d'altitude, avec des talons de neuf centimètres et des turbulences régulières, je pouvais certainement servir quelques verres sur la terre ferme.

Je m'en sortais bien, mon bras chargé du plateau était stable, mes pas assurés, jusqu'à ce que je lève les yeux et rencontre le regard turquoise éclatant de Mr Cavendish.

Comme à chaque fois depuis le peu de temps que je le connaissais, il était en train de me fixer intensément. Sa silhouette mince et élégante reposait dans le fauteuil en cuir beige avec un ennui nonchalant que ses yeux démentaient. *Était-ce son regard intense qui me troublait à ce point ?* Probablement. Ce regard fixe semblait me captiver étrangement. Le fait qu'il était de loin la personne la plus attirante que j'aie rencontrée y était sans doute aussi pour quelque chose. Je voyais beaucoup de monde.

J'avais servi toutes sortes de personnes. Des acteurs de séries, des stars du cinéma, des mannequins de toutes sortes. Même Stephan aurait pu être mannequin. Mais cet homme était tout simplement le plus éblouissant qu'il m'ait été donné de voir du haut de mes vingt-trois ans.

Ce n'était pas un trait particulier qui le rendait si exceptionnel, même s'il ne semblait pas avoir le moindre défaut. Peut-être était-ce sa peau dorée associée aux cheveux châtain raides qui touchaient tout juste le col de sa chemise blanche immaculée.

Ils avaient cette couleur châtain clair qui se situe entre le blond et le brun, l'assemblage des deux était plus joli qu'une seule de ces couleurs. Et son bronzage était celui d'un surfer, ou au moins de quelqu'un aux cheveux et aux yeux foncés. Mais ses yeux n'étaient pas noirs, ils étaient turquoise et contrastaient vivement avec sa couleur de peau. Ils étaient aussi tellement perçants... J'avais l'impression qu'il savait des choses sur moi rien qu'en me regardant, des choses qu'il n'avait aucun moyen de connaître.

Pendant que je le regardais, figée sur place, il me sourit d'un air presque affectueux. Sa bouche, qui encadrait ses dents blanches, semblait si douce et jolie. Même son nez était parfait, droit et attrayant. Il était tout simplement trop beau.

Je me dis – et ce n'était pas la première fois – que c'était injuste qu'un seul

homme soit à la fois incroyablement beau et milliardaire, et tout ça avant même la trentaine. Quiconque naît avec ce genre de privilèges doit forcément être horrible. Il n'avait probablement pas souffert de toute sa vie. Tout lui venait sûrement si facilement qu'il était déjà arrogant et dissolu, blasé par les choses que nous autres nous travaillons à obtenir. Il n'y avait pas de signe extérieur pour le prouver, mais comment voir au-delà de ce physique étourdissant quand sa beauté me déconcertait à ce point ?

Je me forçai à changer de train de pensée. J'étais injuste, je le savais. Je ne connaissais rien de cet homme et je ne pouvais pas le juger à partir du peu que j'avais pu observer jusque là. Je n'avais pas réalisé à quel point j'étais devenue amère envers les privilégiés. Ma propre enfance avait été dure et brutale et j'avais personnellement fait l'expérience d'une grande pauvreté, mais cela ne devait pas m'excuser de juger sévèrement quelqu'un qui avait toujours été poli avec moi. Il fallait que je me le répète, mais je n'étais pas aidée par mon attirance envers lui. Cette attirance involontaire me poussait instinctivement à l'agressivité.

Je déglutis en essayant d'humidifier ma gorge subitement sèche. — Bonjour, Mr Cavendish. J'essayais de lui faire poliment signe de la tête, mais mon plateau se mit à trembler dangereusement.

Mr Cavendish bondit pour stabiliser le plateau au-dessus du siège entre nous. Je regardai avec horreur le champagne éclabousser la manche de sa veste grise. Son costume devait coûter plus cher qu'un mois de mon salaire.

— Je suis vraiment désolée, Mr Cavendish. Ma voix était haletante et basse, ce qui me troubla encore plus.

Il passa nerveusement sa main libre dans ses cheveux raides. Les mèches soyeuses restaient savamment coiffées. Il avait des cheveux de top model. Maudit soit-il.

— Ne soyez pas désolée, Bianca, me réprimanda-t-il d'une profonde voix de velours. Même sa voix était injuste. Je chancelais de voir qu'il s'était souvenu de mon prénom.

Il stabilisa galamment mon bras et finit par relâcher le plateau lorsque je lui dis que tout était sous contrôle.

Il déclina mon offre de champagne. Je me rappelai trop tard qu'il ne touchait pas à l'alcool.

— Juste un peu d'eau, quand vous aurez le temps, me dit-il avec un sourire chaleureux.

Je finis le service de champagne de préembarquement. Je n'avais toujours que cinq passagers et ce fut très rapide.

Je posai mon plateau sur le comptoir dans le galley et repassai en première classe

pour récupérer les vestes et prendre les commandes pour le service en vol.

Tandis que je m'approchais à nouveau de Mr Cavendish, il leva les yeux de son téléphone pour me regarder attentivement, et mon cœur s'emballa lorsque nos regards se croisèrent.

— Puis-je prendre votre veste, Mr Cavendish ? Ma voix était toujours étrangement haletante. Je pourrai essayer d'enlever la tache de champagne ou juste la ranger, si vous préférez.

Il se leva et dut passer dans l'allée pour pouvoir se relever entièrement. Il était si près de moi d'un seul coup que j'en eus le souffle coupé. J'étais morte de honte à cause de ma réaction. Normalement j'étais fière de mon professionnalisme. Et ma réaction à sa proximité n'était définitivement *pas* professionnelle.

J'étais grande, je mesurais presque un mètre soixante-dix-huit pieds nus, et facilement plus d'un mètre quatre-vingt-cinq avec mes chaussures de travail. Mais le haut de ma tête ne lui arrivait qu'au nez. Il faisait au moins la taille de Stephan, peut-être un peu plus. Je me sentais toujours mal à l'aise avec des hommes plus petits, mais cette taille, cet homme extrêmement grand, produisait l'effet opposé. Il me faisait me sentir féminine et petite. J'aimais ce sentiment, mais il me troublait énormément.

Il s'extirpa de sa veste bien taillée et me la passa. Il était en chemise blanche avec une cravate bleu pâle. Je vis que, malgré sa minceur et son élégance, il était aussi très musclé. Ma bouche s'assécha à la vue des muscles sous sa chemise.

— Rangez-la simplement, s'il vous plaît, Bianca, me dit-il doucement.

— Bien, monsieur, murmurai-je d'une voix que j'avais du mal à reconnaître.

Je finis mon service de préembarquement dans une sorte de brouillard, ayant tout juste le temps d'attacher les chariots dans le galley avant de ressortir pour montrer les consignes de sécurité.

Il m'observa attentivement, son regard ne quittant jamais mon visage. Je ne comprenais pas son intérêt. Son regard n'avait pas une seule fois quitté mon visage. Je sentais que je l'intéressais. *Mais de quelle façon ?* Je n'en avais aucune idée. En général quand des hommes flirtaient avec moi, leurs yeux observaient tout mon corps, ils n'étaient pas fixés sur mon visage.

Ma démonstration fut particulièrement dénuée de grâce. Dans ma nervosité, je tâtonnais même avec la fermeture de la ceinture.

Je fus soulagée de m'asseoir à ma place pour le décollage. J'avais besoin d'un moment de calme pour reprendre mes esprits.

Mais cela ne devait pas arriver. Mon strapontin était situé presque parfaitement en face de Mr Cavendish. Je devais faire un effort conscient pour ne pas croiser son regard pendant le long déplacement sur la piste puis le décollage.

CHAPITRE DEUX

Mr Généreux

Stephan me serra affectueusement la main pendant le décollage. Nous adorions tous les deux ce moment qui nous évoquait des choses positives. De nouveaux endroits, de nouvelles aventures, laisser derrière nous tout ce qui est déplaisant. Je lui fis un sourire rapide avant de regarder par le hublot à ma droite, évitant le plus longtemps possible de regarder Mr Cavendish.

Je finis par lui jeter un coup d'œil furtif et je fus atterrée par le changement qui s'était opéré en lui. Il était maintenant immobile comme une statue, le regard glacial. Je suivis la direction de son regard jusqu'à l'endroit entre les deux strapontins où ma main reposait dans celle de Stephan. Je pris conscience que nous devions avoir l'air d'être en couple. Stephan et moi en avions souvent l'air, parfois nous le faisons même exprès. Seuls nos amis proches et les amants de Stephan savaient que ce n'était pas le cas. Mais cela me mettait mal à l'aise que Mr Cavendish puisse le penser. Malgré tout, cela ne pouvait pas expliquer son attitude brusquement hostile. Je le connaissais à peine.

Nous atteignîmes rapidement trois mille mètres d'altitude. À la sonnerie indiquant l'altitude de croisière, je me levai et commençais rapidement à préparer le service de serviettes chaudes pendant que Stephan faisait les annonces habituelles. Il se colla contre mon dos, m'enlaçant presque tandis qu'il me dit à l'oreille : — Ça t'embête si je vais aider en classe économique ? C'est bondé.

Je le regardai d'un air étonné.

— Je le ferai après les serviettes chaudes. C'est mon tour, tu te rappelles ?

C'était une de nos routines d'aller aider à l'arrière quand la première classe n'était pas remplie et que la classe éco était complète. Nous n'avions pas besoin d'être deux pour servir cinq personnes qui allaient probablement s'endormir très vite.

Mais Stephan avait aidé la dernière fois, donc nous savions tous les deux que c'était mon tour.

Il embrassa le sommet de mon crâne en secouant la tête.

— Je dois parler à Jake à propos du rapport d'incident de la semaine dernière et il a le chariot avant, donc on pourra discuter pendant qu'on travaille. Bon courage ici. Et il disparut. Je soupirai, exaspérée. Pour une fois, je voulais vraiment travailler à l'arrière. Cela me ferait une pause sans Mr Beau Gosse à l'avant. Mais je n'allais certainement pas faire une scène, donc il fallait que je gère.

Mr Cavendish me regarda à peine pendant que je distribuais les serviettes puis

les récupérais. Pourquoi est-ce que cela m'affectait autant ? Je n'avais pas envie d'y réfléchir.

Je pris les commandes de boissons et je servis la première ronde rapidement. Le couple au dernier rang de la première classe avait l'air d'être de gros buveurs, mais les autres avaient simplement demandé de l'eau et semblaient être sur le point de s'endormir. J'aurais été surprise si la plupart ne dormaient pas encore à la fin de mon service.

Je sortis un chariot, proposant du fromage, des biscuits salés et une sauce olive et basilic. Je mis moins de cinq minutes pour servir la cabine entière. Mr Cavendish prit une petite assiette de fromage avec de l'eau, le couple à l'arrière prit du fromage aussi, mais les deux autres s'abstinrent et ils dormaient avant même que je sois de retour dans le galley.

Alors que je récupérais les assiettes, je fus étonnée de voir que même le couple qui buvait des cocktails s'était endormi. Je les avais mal jugés. Ils étaient finalement du genre à boire quelques verres, puis dodo. J'avais été persuadée qu'ils ne faisaient que commencer à boire.

D'un coup, Mr Cavendish fut le seul passager éveillé de la cabine. Cela donnait l'impression que nous étions seuls. Le rideau séparant les deux cabines était bien fermé et les lumières étaient tamisées dans l'avion entier.

Il travaillait en silence sur son ordinateur portable, l'air vif et pas près de s'endormir. *Allait-il travailler toute la nuit ?* Je ne pouvais pas imaginer qu'il fasse une sieste à son arrivée à New York. Il travaillerait sans doute en continu. Notre vol durait quatre heures et quarante-trois minutes, et on était en pleine nuit. Quelque chose d'urgent devait le garder éveillé s'il ne pouvait même pas se permettre une petite sieste pendant le vol.

Je m'approchai en me penchant vers lui pour lui parler doucement sans éveiller les autres passagers, même si ces derniers étaient au fond de la cabine alors que lui était presque à l'avant.

— Désirez-vous autre chose, monsieur ?

Pour la première fois depuis le décollage, il m'accorda toute son attention.

— Je peux vous demander quelque chose, Bianca ? me demanda-t-il d'un ton savamment neutre.

Je levai les sourcils en signe d'interrogation.

— Oui, monsieur. Comment puis-je vous être utile ?

Il soupira, indiquant le siège vide à côté du sien.

— Pouvez-vous vous assoir une minute pour parler ?

Je regardai nerveusement autour de moi, ne sachant pas à quoi m'attendre. Cela

ne me semblait pas professionnel de m'asseoir à côté de lui, mais il me l'avait demandé, et c'était probablement le seul qui me verrait le faire.

— Asseyez-vous, Bianca. Les autres dorment de toute façon. J'aimais sa façon de dire mon prénom. Cela me plaisait et me troublait en même temps. Je ne savais pas vraiment pourquoi, mais quelque chose dans son ton indiquait une espèce d'intimité.

Je pris une profonde inspiration et finis par m'asseoir à côté de lui. Je me tournai légèrement vers lui, les mains sur les genoux, en tirant ma jupe vers le bas et en lissant nerveusement le tissu gris.

— Êtes-vous en couple avec Stephan ? me demanda-t-il franchement, lorsque je finis par lever la tête vers lui.

Je clignai des yeux pendant un moment, stupéfaite. Je ne m'attendais pas à cet intérêt pour moi et encore moins à ce genre de franc-parler. Je supposai que les hommes qui étaient occupés au point de ne pas pouvoir faire une sieste en avion n'étaient pas non plus du genre à tourner autour du pot.

— Non, monsieur, répondis-je avant de réfléchir. Nous sommes très bons amis, mais c'est platonique. *Pourquoi je lui raconte ça ?* me demandai-je alors que les mots sortaient de ma bouche.

Je regardai avec fascination une de ses grandes mains élégantes se diriger vers la mienne, de longs doigts entourant légèrement mon poignet gauche. Je relevai les yeux vers son visage et il souriait à présent. Ma poitrine montait et descendait avec tant de force que je voyais son mouvement du coin de l'œil. Ma poitrine était généreuse, beaucoup trop d'après moi, ce qui me donnait l'impression d'être mal proportionnée. Et soudain, j'eus conscience de mes seins lourds, qui montaient et retombaient ostensiblement. Mes tétons se crispaient agréablement tandis que ma respiration se bloquait.

Comme s'il lisait dans mes pensées, son regard descendit vers ma poitrine pour la première fois. Certains hommes ne regardaient et ne parlaient qu'à ma poitrine et jusque là, il avait fait tout le contraire, ce que je trouvais plaisant.

Il tendit une main vers la fausse cravate fine qui reposait entre mes seins, passant doucement le doigt dessus. Sa gorge émit une sorte de grognement profond, puis il retira vite sa main.

Il s'éclaircit doucement la gorge.

— Est-ce que vous êtes avec quelqu'un ? demanda-t-il en me regardant de nouveau dans les yeux.

Je me mordis la lèvre et secouai la tête. Son regard se posa sur ma bouche. Il m'observait avec une telle concentration que je n'arrivais pas à regarder ailleurs.

— Bien, dit-il. *Est-ce que je rêve ?* pensai-je, confuse. Je suppose que vous allez

dormir un peu lorsque vous arriverez à l'hôtel. À quelle heure vous réveillerez-vous ?

Bon sang, ce qu'il était direct ! C'était incroyable. Cela me déstabilisait. J'avais l'habitude de refuser gentiment les avances des hommes avant même qu'ils puissent me demander de sortir avec eux. La tactique avait toujours bien marché. Cela m'évitait de la gêne et préservait leur fierté. Pourtant je n'arrivais pas à utiliser ma technique sur Mr Cavendish. Lorsqu'il me posait une question, je me sentais presque obligée de répondre avec honnêteté.

— En général je dors environ quatre heures, pour pouvoir dormir la nuit suivante. On a un vol pour Las Vegas tôt samedi matin. Si je dormais plus que ça, je ne dormirais pas de la nuit.

Il fit de rapides calculs de tête puis il me demanda :

— À midi, alors ?

Je hochai la tête en me demandant pourquoi je n'étais pas encore en train de lui expliquer que je ne sortirais pas avec lui. Et que je ne ferai aucune des choses qu'il avait clairement en tête...

— J'enverrai une voiture vous prendre pour le déjeuner, me dit-il. Il n'allait donc pas me demander de sortir. Apparemment, il allait me l'ordonner. Pourquoi est-ce que c'était si difficile de lui dire non ? Nous devons parler, vous et moi, continua-t-il.

J'ai une proposition à vous faire.

Le mot proposition, qui sonnait louche à mes oreilles, me ramena à la réalité. Je secouai la tête, enfin revenue à mon comportement normal.

— Non, Mr Cavendish. Je suis flattée que vous... que vous vous intéressiez à moi. Mais je dois poliment refuser votre offre. Je ne sors avec personne.

Il me regarda avec de grands yeux, clairement surpris. Il fut silencieux pendant un moment avant d'essayer une autre tactique.

— Je ne sors pas non plus, à vrai dire. Ce n'est pas tout à fait ce à quoi je pensais.

Malgré mon égo meurtri, j'essayai de me dire que c'était une bonne chose. *Bien sûr qu'il ne veut pas sortir avec toi.* Il ne sort probablement qu'avec des personnalités qui n'ont jamais eu à travailler. Je voulais qu'il continue son explication maintenant, certaine que cela tuerait la moindre trace de l'intérêt involontaire que j'avais pour lui.

— Qu'aviez-vous en tête alors ? lui demandai-je d'une voix plus froide.

Son regard devint soudain plus intense et son doigt glissa de nouveau le long de ma cravate. Je devais m'empêcher de regarder mes seins pour m'assurer que mes

têtons qui se durcissaient ne se voyaient pas sous ma chemise et ma veste.

— Je pense que nous sommes compatibles, vous et moi. En fait, j'en suis certain. Venez déjeuner avec moi aujourd'hui et je vous le montrerai. Si vous n'êtes toujours pas intéressée, je vous laisserai tranquille. Mais je peux vous promettre que vous serez intéressée. Je vous traiterai très bien, Bianca. Je suis généreux...

Je levai ma main libre. La conversation était terminée. Je me sentais légèrement nauséuse, mais surtout excitée, et la combinaison des deux me troublait.

— Arrêtez, s'il vous plaît, lui dis-je sèchement. Tout ça ne m'intéresse pas, croyez-moi. Je ne sais pas quelle idée vous vous faites à mon sujet, mais je ne suis pas une espèce de croqueuse de diamants. Je ne veux pas de votre générosité. Je ne veux rien de vous. Il y a une fille qui travaille à l'arrière et qui est plus votre genre. Je vous l'enverrai si vous êtes désespéré au point de proposer de l'argent à n'importe quelle femme. Ou quel que soit le dédommagement que vous suggérez. Mais je peux vous assurer que je ne suis pas le genre de fille que vous cherchez.

J'essayai de me lever, mais il ne lâcha pas mon poignet. Je restai coincée dans mon siège, fixant avec colère la main qui me gardait prisonnière.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, Bianca. Je ne voulais pas vous paraître aussi... indélicat. Mais je suis très, très attiré par vous et j'aimerais réellement trouver une solution. Il me sourit avec un charme presque irrésistible. Venez déjeuner avec moi. Nous pourrions en parler plus longtemps et avec un peu plus de discrétion. Il lâcha mon poignet en finissant de parler.

— Non merci, Mr Cavendish. Je me levai doucement et retournai au galley, fermant calmement le rideau derrière moi.

J'étais en train de respirer profondément et de compter pour essayer de contrôler mon anxiété, quand il est entré.

J'ouvris la bouche pour lui dire non de nouveau quand il m'embrassa. C'était un baiser affamé, désespéré, et je n'avais jamais rien connu de tel. C'est peut-être pour cette raison que je ne sus pas comment réagir. Je restai bloquée là, le corps figé à l'exception de mes lèvres qui s'étaient adoucies au contact de sa belle bouche. C'était tellement injuste qu'il embrasse aussi de manière si enivrante. *Il est probablement doué pour tout ce qu'il fait*, pensai-je avec un soupçon de désarroi. Sa langue s'introduit dans ma bouche et je laissai échapper un gémissement.

— Suce ma langue, m'ordonna-t-il d'un ton bourru quand il se retira pour respirer. J'étais choquée. Je n'avais jamais fait ça.

Mais je lui obéis tout en me posant des questions. Je la suçai doucement, puis plus fort. Il grogna et se colla lentement contre moi. Mon corps n'avait jamais été aussi sensible et je le sentais très bien contre moi. Son érection poussait contre mon ventre et je m'écartai lorsque je m'en rendis compte.

— Touche-moi, ordonna-t-il. Je finis par lever les yeux vers son visage.

Je déglutis.

— Où ? demandai-je d'une voix rauque.

— Mon torse et mon ventre. Touche tous les endroits où tu aimerais que je te touche.

J'obéis, soulignant de mes mains la peau souple autour de ses tétons comme s'il s'agissait de seins, palpant sa peau. Je regardai sa bouche et il sécha ses lèvres, me faisant signe de continuer. Je fis glisser une main le long de ses muscles abdominaux. Partout, je sentais des muscles nouveaux. Je caressai ses bras qui étaient beaucoup plus gros et musclés que je n'aurais pu le deviner. Il avait l'air si élégant à première vue : il était difficile de croire que quelqu'un comme ça puisse être aussi bien bâti. Il devait s'entraîner plusieurs heures par jour pour obtenir ce genre de carrure. C'était très intimidant. Et incroyablement sexy.

Il défit plusieurs boutons de chemise le long de son torse. — Touche ma peau, m'ordonna-t-il brutalement. J'obéis, tandis que quelque chose en moi pensait : *merde, qu'est-ce que je suis en train de faire ?* Mais c'était si naturel de faire ce qu'il disait.

C'était agréable. J'essayai de passer mes deux mains dans sa chemise, mais il en ressortit une. Je caressai sa peau tendue et brûlante. Je ne sentis pas de poils et me demandai s'il s'épilait. C'était tellement doux.

Il embrassa la main qu'il avait saisie et la replaça fermement sur son épaule. Je regardai mon autre main descendre le long de son corps, se dirigeant tout droit vers l'aine. Soudain je le serrai à travers son pantalon et il gémit en repoussant vite ma main.

Il me sourit, mais c'était un sourire douloureux, montrant toutes ses dents blanches.

— Pas ici, pas encore. La première fois, je voudrais que ce soit dans mon lit.

Il recula, mettant une distance suffisante entre nous. Il reboutonna rapidement sa chemise et lissa ses vêtements tout en me regardant.

Il sortit son téléphone.

— Donne-moi ton numéro, me dit-il.

Je me secouai mentalement. *Qu'est-ce qu'il m'arrivait ?* Je ne voulais pas avoir affaire avec lui. Je le savais. Je ne sentais pas cette certitude sur le moment, c'était tout.

Je secouai la tête.

— Non, dis-je avec fermeté.

Il eut l'air sincèrement surpris de ma réponse, puis amusé.

Cela me rendit folle.

Je reculai jusqu'à ce que mes fesses touchent la porte de l'avion. — Pas intéressée. Mon ton était assuré.

Il mit ses mains dans les poches, s'adossant avec nonchalance au comptoir. Son rictus montrait toutes ses dents.

Ça l'amuse, pensai-je, très énervée. L'idée que quelqu'un lui dise non lui est tellement étrangère que ça l'amuse.

Son ton était hilare quand il parla à nouveau :

— Et un café ? Est-ce que c'est suffisamment neutre ? Donne-moi ton numéro et nous irons boire un café.

Je secouai la tête.

— Non merci. En montrant l'espace entre nous, je rajoutai : je ne fais pas ce genre de choses. Je ne suis pas intéressée.

Un coin de sa bouche se transforma en sourire moqueur. Ses yeux étaient posés sur ma poitrine qui se soulevait avec agitation.

Je finis par baisser les yeux, mortifiée en voyant que mes tétons durcis se voyaient très clairement à travers les trois couches de tissu qui les recouvraient.

— Je vais te mettre une fessée chaque fois que tu me mentiras, Bianca. Il parlait moins fort maintenant et son ton était plus tranchant, plus dangereux.

Mon cerveau fit un court-circuit et mon visage se ramollit.

Il rigole, non ?

Mon corps entier se tendit à ce commentaire, et je sus que c'était le désir plus que le désarroi qui secouait mon corps de tremblements.

— Vous voyez, je n'aime pas ce genre de choses. Nous ne sommes clairement pas compatibles.

Il passa un long doigt le long de sa cravate, comme il l'avait fait avec la mienne.

— Je ne sais pas si c'est un mensonge ou bien si tu ne sais pas à quel point 'ces choses-là' peuvent donner du plaisir. Ni à quel point cela peut te convenir. Je peux te montrer. J'adorerais te montrer. Lorsque j'en aurai fini avec toi, je connaîtrai ton corps mieux que toi et tu me supplieras de continuer. Chaque centimètre de ton corps se soumet à moi pendant que tu me rejettes.

Peux-tu me dire honnêtement que tu ne mouilles pas à l'idée de te soumettre à

moi au lit ?

La question me fit serrer les jambes, mais mon traître de corps ne parviendrait pas à me faire changer d'avis. Il savait manifestement ce qu'il faisait, il savait comment me faire réagir, comment me contrôler sexuellement. C'était exactement ce que je ne voulais pas.

Vraiment pas ?

Il avait l'air de lire mes pensées ou plus probablement, mes expressions. Il ricana.

— J'étais sérieux à propos de la fessée, Bianca. Et de la soumission. Tu vas apprendre très vite que je pense toujours ce que je dis.

— Veuillez quitter mon galley, Mr Cavendish. Je ne changerai pas d'avis.

Il sortit son portefeuille, toujours en me fixant, et prit une carte de visite. Il la posa contre ma joue, la faisant glisser doucement le long de mon menton puis le long de mon cou.

J'eus un frisson lorsqu'il atteint ma clavicule. Il y avait une petite poche sur ma veste, juste au-dessus de mon sein droit. Il y glissa la carte.

— Le numéro au dos est celui de mon portable. J'aimerais beaucoup avoir de tes nouvelles – à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

J'attendis sans bouger qu'il quitte le galley et qu'il retourne à son siège.

Une demi-heure plus tard, j'étais toujours debout au même endroit, essayant de me calmer en inspirant profondément, quand Stephan me rejoint.

Il m'observait avec curiosité en refermant le rideau.

— Ça va, Bouton d'Or ? me demanda-t-il avec précaution. Je souris un peu à cause du surnom ridicule qu'il m'avait donné quand nous étions encore des fugueurs de quatorze ans. Cela me faisait toujours sourire, c'est pour ça qu'il l'utilisait.

Je hochai la tête. Je lui raconterais tout le fiasco de Mr Beau Gosse, mais pas tout de suite. Ni même cette semaine.

— Qu'est-ce que tu penses de Mr Cavendish ? me demanda-t-il innocemment. Trop innocemment.

Je le regardai en plissant les yeux :

— Tu lui as parlé ?

Il fit un mouvement de tête évasif. Mais il ne faisait ce geste que lorsque la réponse était oui.

— Je crois qu'il a flashé sur toi. Il t'a demandé de sortir avec lui ?

Je le fixai avec colère :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Tu vas sortir avec lui ? me décocha Stephan.

— Bien sûr que non. Tu sais que je ne sors avec personne. Qu'est-ce qui te prend ?

Il haussa les épaules, toujours d'un air trop innocent.

— Il faudra bien commencer un jour, Bouton d'Or. Une jolie jeune femme comme toi ne peut pas rester seule indéfiniment. Et tu ne trouveras pas mieux que ce gars-là. Je le sens bien. Il fit un geste de la main en direction de Mr Cavendish.

Je pointai le doigt vers lui :

— On ne va pas recommencer. Tout le monde n'a *pas* besoin de sortir. Je ne me mêle pas de tes choix de vie. Tu n'as pas à te mêler des miens.

Il leva les mains pour se rendre.

— Juste un petit conseil d'ami, B. Mais j'arrête. Tu sais que je ne supporte pas que tu sois en colère contre moi.

J'étais ravie d'abandonner le sujet.

Il me fit un gros câlin.

— Je t'aime B, murmura-t-il dans mes cheveux. C'était sa façon d'être affectueux. C'était comme ça qu'il aimait et cherchait du réconfort. Ce n'était pas ma façon de faire. Pas avec quelqu'un d'autre que lui.

Je lui rendis son câlin.

— Je t'aime aussi, Steph, murmurai-je en réponse.

Le reste du vol passa aussi lentement que prévu. Les vols de nuit n'étaient pas mes préférés. J'aimais être constamment occupée. Tout ce qu'on pouvait faire pendant ces vols, c'était tuer le temps. Même Mr Cavendish somnolait quand je jetai un œil dans la cabine.

Je le regardais longtemps dormir. Observer une personne aussi agitée pendant son sommeil était fascinant. Il était presque trop beau au repos, sans tensions sur son visage. Ses longs cils épais faisaient de l'ombre sur ses joues même dans la quasi-obscurité. J'aurais pu le regarder dormir toute la nuit. J'étais obligée de l'admettre, même si ça m'embêtait. Et j'avais terriblement envie de le toucher.

Une mèche de cheveux s'était égarée sur une de ses joues. Je voulais la remettre à sa place et la faire rouler entre mes doigts.

Je repensai, avec beaucoup de regrets, à toutes les parties de son corps que j'avais envie de toucher, mais que je m'interdisais.

Le moment était passé, et j'étais déterminée à aller de l'avant.

Je me secouai pour sortir de ma rêverie ridicule quand je me rendis compte qu'il était temps de préparer la cabine pour l'atterrissage.

Je me surpris à nouveau en train de le regarder quand nous rejoignîmes nos sièges pour atterrir.

Il somnolait toujours et je n'arrivais pas à détourner les yeux, même quand il ouvrit les siens et qu'il cligna des yeux, désorienté. Son regard me trouva rapidement, le sommeil quittant son visage dès qu'il croisa mon regard.

Je forçai mon visage à adopter une expression neutre tandis qu'il me fixait. Au bout d'un moment, je détournai le regard, observant Stephan à la place.

Il m'étudiait lui aussi, avec un drôle d'air.

— Il te plaît, chuchota-t-il d'une voix choquée.

— Arrête, fut ma seule réponse.

CHAPITRE TROIS

Mr Déconcertant

La passerelle de JFK-New York était différente de celle de McCarran-Las Vegas : les passagers devaient sortir par la première porte en passant par la cabine de première classe. Je devais donc me dépêcher de rendre leurs vestes à mes passagers pour qu'ils ne soient pas retardés pour descendre de l'avion.

Je fis un signe de tête poli à Mr Cavendish tandis que je lui rendais sa veste.

— Passez une bonne journée, Mr Cavendish.

Il me fit un regard légèrement contrarié.

— S'il vous plaît, appelez-moi James, me gronda-t-il. Il se pencha vers moi et me dit à l'oreille : dans l'intimité, tu peux m'appeler Mr Cavendish. Il partit après cet échange déconcertant.

Stephan me fit un regard interrogateur quand je revins à côté de lui pour veiller au départ des autres passagers.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? me demanda-t-il avec curiosité. L'expression sur son visage, puis sur le tien...

Je me contentai de secouer la tête.

— Tu ne veux pas le savoir.

Je poursuivis les gestes routiniers du débarquement, mais ma tête n'y était pas. En présence de cet homme, je me sentais... étrange. Un peu comme si on m'avait

sortie de ma vie bien réglée et posée au milieu d'une espèce de jeu. Un jeu dont on ne m'avait pas expliqué les règles. Et je n'avais aucun point de référence pour les apprendre.

Je me dis fermement que j'étais simplement soulagée d'avoir dit non à James Cavendish. Il était trop pour moi : trop expérimenté, trop blasé, trop riche. Tout cela aurait déjà suffi à me dissuader, même si j'avais eu envie de sortir avec quelqu'un, ce qui n'était certainement pas le cas.

Cela n'avait jamais été le cas.

En plus il avait l'air d'avoir un intérêt pour le SM. J'avais mes propres démons à gérer, et ce genre d'activités était bien la dernière chose qu'il me fallait.

Mais quand même... malgré moi, je trouvais que c'était fascinant. Et effrayant. Et excitant. Je savais que c'était probablement lié à mon enfance violente, mais à l'idée des choses qu'il m'avait dites, un frisson d'excitation me traversa. Comme me mettre la fessée... Après d'innombrables visites chez le psy, je savais que ce qui nous terrifie le plus quand on est enfant peut devenir excitant quand on est adulte.

Ça donnait à réfléchir.

Je travaillais vraiment dur pour ne pas être une victime de mon enfance. C'était donc d'autant plus important que je reste à l'écart de quelqu'un comme James Cavendish.

Cela avait demandé un peu d'effort, mais en récupérant mes bagages et en attendant que le reste de l'équipage nous rejoigne, je sentis que je m'étais bien convaincue.

Stephan et moi marchions à l'avant de notre petite parade de personnel navigant tandis que nous traversions JFK d'un pas vif.

— Aaaaah, je pourrais tuer pour un café. On en prend un en sortant ? murmura Stephan alors qu'on s'approchait d'un petit stand de café sur notre droite.

Je le regardai en fronçant les sourcils.

— Tu sais que je ne peux pas fermer l'œil si je bois du café, mais je peux t'accompagner pendant que tu t'en achètes un.

Il fit un drôle de haussement d'épaules tout en fixant le stand. — Non, c'est bon, je peux attendre jusqu'après la sieste.

Je suivis son regard pour voir Mr Cavendish qui attendait au comptoir. Il nous fit un sourire énigmatique et un signe de tête poli à Stephan.

Je tournai vivement la tête pour regarder Stephan avec suspicion. Il répondit à James Cavendish en hochant la tête, souriant.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Stephan ? grognai-je tout bas, pour que le reste de

l'équipage ne m'entende pas.

Il pinça les lèvres. Je fis un signe de tête sec en passant devant Mr Cavendish. Je voulais avoir l'air polie, mais froide. J'eus l'impression de bien m'en sortir.

— Quoi ? Je peux pas être poli ? me demanda Stephan d'un ton innocent. Je n'avais pas du tout confiance en ce ton. Quand j'avais rencontré Stephan, c'était un arnaqueur de rue de quatorze ans qui pouvait récupérer le portefeuille de n'importe qui rien qu'avec ses mensonges. Il savait jouer l'innocent depuis bien longtemps. Mais je le connaissais mieux que quiconque, et il ne me faisait pas marcher.

— Ce sourire que tu as échangé avec lui vous donnait carrément l'air de comploter. Dis-moi ce que vous avez fait. Tu lui as donné mon numéro ?

Il me regarda d'un air blessé.

— Je ne ferais jamais ça.

J'étais soulagée. Stephan savait éviter la vérité comme un pro, mais il ne me mentirait jamais directement. S'il disait qu'il ne donnerait jamais mon numéro à James, je savais que c'était la vérité. On n'en reparla plus après ça.

Le minibus du personnel était rempli de discussions animées sur les plans de la soirée. Apparemment, tout le monde avait l'intention d'aller boire un verre au bar à l'angle de la rue de l'hôtel. Soirée karaoké. L'idée me crispait un peu, ça me semblait trop bruyant et trop gênant pour mon humeur du moment. Mais je n'allais pas faire la rabat-joie. C'était une nouvelle équipe, et je n'aurais pas aimé être la seule asociale du groupe alors qu'ils étaient tous aussi enthousiastes.

En plus, je savais qu'un des barmen de ce bar plaisait à Stephan. Ils s'étaient lentement tournés autour ces derniers mois. On allait là-bas pour le déjeuner ou le repas du soir presque une fois par semaine, quand on venait en ville. Stephan était convaincu à quatre-vingt-dix pour cent que le barman flirtait avec lui. Mais cela lui demandait beaucoup de temps pour se résoudre à demander à un gars de sortir avec lui.

Stephan n'avait pas révélé son homosexualité au grand jour. Je ne savais pas s'il serait prêt un jour. Les gays qui s'assumaient n'étaient en général pas ravis de sortir en secret comme s'ils faisaient quelque chose de mal.

Je savais que Stephan préférait rencontrer des hommes qui cachaient leur homosexualité, parce que c'était plus facile de ne rien montrer. Mais cela compliquait les choses pour faire des rencontres. Je lui avais suggéré qu'étant donné ses restrictions, ce serait plus facile pour lui de trouver quelqu'un en ligne, mais il ne voulait même pas l'envisager. Il disait que les rencontres en ligne ne lui convenaient pas. Il était parfois vieux jeu pour les choses les plus étonnantes.

— Tu es bien silencieuse, Bouton d'Or, chuchota-t-il à mon oreille. Melissa

expliquait à tout le minibus ce qu'elle avait l'intention de porter ce soir et ce qu'elle chanterait pour le karaoké. Son choix de *Sexy Back* ne me surprenait pas du tout. Tu viendras avec nous, ce soir, hein ? me demanda-t-il avec déjà un ton de supplication dans la voix. Il pensait que j'allais esquiver la soirée. Mais non. Le barman était le premier qui l'intéressait depuis une très difficile séparation l'année précédente, et s'il avait besoin de moi pour le soutenir moralement, j'y serais.

Je le regardai. Ses yeux étaient immenses et il faisait déjà sa meilleure imitation du Chat Potté. *Waouh, il veut vraiment que je vienne ce soir.* Je décidai de le rassurer.

— Je viendrai, mais tu dois jurer de ne pas me faire chanter ou danser.

Il acquiesça avec sincérité, faisant son plus beau sourire de petit garçon.

— J'essaierai même pas. Il faut d'abord que tu sois saoule pour monter sur scène. Et je ne me souviens même pas de la dernière fois que tu as bu un verre.

Cela faisait des années. Le mois de mes vingt et un ans avait été sympa et je m'étais laissée aller à quelques soirées, mais l'alcool et moi ne faisons pas bon ménage. C'était un trait de famille. Malgré tout, j'envisageais de boire quelques verres avec les collègues. J'étais tellement tendue. Peut-être que j'allais me faire plaisir. Juste me détendre pendant quelques heures.

Je ne voyais pas de bonne raison de ne pas le faire.

— Peut-être que je boirai quelques verres ce soir, lui dis-je.

Il écarquilla les yeux.

— Sérieux ? Il buvait modérément lui-même, mais plus que moi malgré tout.

Je haussai les épaules.

— Peut-être.

— OK poulette ! Il passa son bras derrière mon siège et me serra l'épaule.

— Vous êtes trop mignons tous les deux, s'exclama Melissa quand elle vit son geste affectueux.

Nous lui fîmes tous deux des sourires neutres. Nous ne la connaissions pas assez bien pour lui expliquer notre situation et franchement, je doutais que nous soyons un jour assez bons amis avec elle pour le faire. J'essayais toujours de donner une chance aux gens, mais Melissa ne m'avait pas impressionnée jusque là. Je ne la trouvais pas fiable, même si je n'avais encore rien de concret pour le prouver. Malgré tout, elle admettait ouvertement que son but dans la vie était de rencontrer un homme riche pour qu'il l'entretienne. Ça me semblait vraiment pas net.

— Et j'adore tous ces petits noms qu'il te donne.

Stephan lui fit son sourire le plus charmant.

— Je peux t'appeler poulette aussi, si tu veux.

Elle gloussa. Elle était toujours comme ça quand les pilotes étaient là : beaucoup plus gentille que lorsqu'ils étaient absents.

— Je trouve que c'est adorable. Mais mon favori est Bouton d'Or. Je t'ai entendu l'appeler comme ça l'autre jour.

Il me fit un sourire doux qui n'était que pour moi.

— Ce surnom-là n'est que pour B.

Elle tapa dans ses mains.

— Oh, oh, oh, est-ce qu'il y a une histoire pour ce surnom ? J'adore les histoires !

Mon nez se fronça. Elle n'y allait pas de main morte aujourd'hui. Je jetai un coup d'œil aux pilotes qui observaient notre échange depuis l'avant du bus. D'après ses réactions affectées, je supposai qu'il y en avait un qui lui plaisait.

Le copilote était plus jeune et plus beau que le capitaine. Je me souvins de son nom, Jeff. Il avait des cheveux bruns et de beaux yeux marron. Il était grand et élancé. Mais j'aurais parié qu'elle s'intéressait au pilote, puisqu'il gagnait le double du salaire de Jeff.

Le pilote, dont j'étais quasiment sûre que le nom était Peter, était plus vieux, avec des cheveux grisonnants et une calvitie naissante. Il avait un ventre formé par la bière et des yeux qui ne se posaient jamais plus haut que la poitrine d'une femme.

Elle confirma ma supposition au moment même où je la formulais, adressant un sourire radieux au pilote.

— Toi aussi, tu aimes les histoires, Peter ? lui demanda-t-elle.

Il lui fit un sourire qui me sembla légèrement gras. — Carrément.

Stephan secoua la tête.

— Cette histoire reste entre B et moi. Mais Peter, je meurs d'envie de connaître la chanson que tu vas nous faire ce soir.

Stephan changea facilement de sujet de conversation et avec beaucoup de charme. Peter refusait de chanter en riant tandis que Stephan orientait la conversation comme il le voulait.

CHAPITRE QUATRE

Mr Magnifique

Je me réveillai au son de mon alarme avec encore moins d'enthousiasme que

d'habitude. J'avais tourné sans dormir pendant quatre heures. J'avais essayé de dormir suffisamment pour tenir au moins jusqu'à huit heures du soir. Sans succès. J'allais probablement être morte à partir de la fin d'après-midi. J'étais de très mauvaise humeur en entrant dans la salle de bains de ma chambre d'hôtel.

— On fait un peu de sport ? cria Stephan depuis sa chambre quand je ressortis.

Nos chambres communiquaient, comme c'était souvent le cas lorsque nous descendions dans cet hôtel. Nous venions souvent ici et nous connaissions assez bien le personnel de la réception pour obtenir les chambres que l'on préférerait. On laissait les portes entre nos deux chambres ouvertes. Nous avons été colocataires pendant des années et n'étions voisins que depuis peu, donc l'arrangement nous semblait naturel. Nous étions tous deux réconfortés par la présence de l'autre.

Ma seule réponse fut un grognement disgracieux. Il rit.

— C'est quand tu en as le moins envie que tu devrais vraiment en faire, me dit-il.

Je lui tirai la langue et il rit encore plus fort.

Il entra dans ma chambre un peu plus tard, déjà en habits de sport et portant une tasse de café venant de mon café préféré au coin de la rue. Je fus instantanément réconfortée.

Il me sourit en remuant les sourcils.

— Est-ce que ça te fait changer d'avis ? Un grand moka au lait de soja pas fouetté avec un trait d'expresso. Il m'énuméra la commande, même si ce n'était pas nécessaire. Dès que j'avais vu la tasse, je savais qu'il avait deviné exactement ce que je voulais.

Je fis un large sourire.

— T'es le meilleur.

— C'est un fait, admit-il.

On s'entraîna pendant une heure. La salle de sport de l'hôtel était minuscule et décevante, avec un tapis, une machine elliptique, un vélo stationnaire et quelques poids. Je restai sur l'elliptique pendant l'heure entière tandis que Stephan passait de l'un à l'autre, du vélo au tapis puis à une demi-heure de lever de poids. C'était sa routine et je le regardais. Je me sentais bien. J'écoutais de la musique sur mon téléphone pendant que je m'entraînais.

Stephan avait eu raison. J'avais été vraiment tentée de sauter une séance aujourd'hui, mais finalement c'était exactement ce dont j'avais besoin. Je me sentais dix fois mieux.

On acheta un sandwich pour midi. C'était une belle journée de fin de printemps à New York, et je profitais de notre promenade dans la rue animée.

— Tu veux manger au parc ? demandai-je à Stephan alors que nous attendions

dans la queue d'un comptoir déli bondé.

Il acquiesça :

— Un pique-nique, carrément.

Ce ne fut pas vraiment un pique-nique. À la place, on se contenta d'un banc vide pour s'asseoir et pour manger en observant les passants.

— Tu vas porter quoi ce soir ? me demanda Stephan entre deux grosses bouchées.

On mangeait vite, comme si la nourriture allait disparaître si on ne la finissait pas très vite. Quand on ne faisait pas d'efforts, on mangeait tous les deux comme des gamins affamés. On ne s'embêtait pas à manger autrement quand on n'était que tous les deux. On n'avait rien à se cacher. C'était une des raisons pour lesquelles on était si inséparables.

— Chaipas, dis-je avec trop de nourriture dans la bouche. J'avalai et je fis passer le tout avec une grosse gorgée d'eau de la gourde que j'emportais presque partout pour économiser sur les bouteilles d'eau minérale.

— Je sais pas, dis-je plus clairement. Il fait beau et chaud, alors un short et un chemisier, je pense. J'ai pas envie de faire d'effort, mais je veux pas non plus être trop mal habillée quand je sais que tout le monde sera sur son trente-et-un. Je montrai le T-shirt de sport gris très confortable, le short noir et les chaussures de course vert fluo que je portais. C'est ça que j'aimerais mettre, mais je sais que tu vas me harceler, alors je suppose que je vais m'habiller un peu mieux.

— Il faudra que tu m'aides à choisir ma tenue. Je veux avoir l'air vraiment sexy ce soir. Je crois que cette fois je suis prêt à demander à Melvin de sortir, me dit Stephan. Je souris. Il avait dit la même chose les trois semaines passées, mais je me contentai d'acquiescer.

On retourna à nos chambres pour une douche et pour se préparer pour la soirée. On discutait en se préparant.

Je choisis un short noir pincé avec des ourlets et un chemisier blanc et noir sans manches avec des volants fleuris au niveau du cou. C'était le genre de tenue que je préférais. C'était confortable, mais féminin. Des boucles d'oreilles et de belles chaussures et hop, j'étais assez bien habillée pour toutes sortes d'occasions. En y ajoutant des chaussures ordinaires, hop, c'est décontracté !

Ce soir-là je choisis des sandales avec de petits talons. Je pris des anneaux argentés dans le petit sachet de bijoux que je prenais toujours dans mes bagages. Je gardais les cheveux relâchés. Ils étaient très raides et ma chevelure pâle atteignait la moitié de mon dos.

Je mis rapidement du maquillage, me contentant de mascara et d'un peu de gloss à lèvres rose pâle. Je fus prête la première, puisque je n'attachais pas tellement

d'importance à mon apparence pour la soirée. Je m'assis sur le lit de Stephan et le regardai patiemment essayer tout ce qu'il avait dans sa valise.

Finalement, notre choix s'arrêta sur un polo gris cintré avec un bermuda à carreaux bleu et gris qui tombait de ses hanches minces d'une façon très attirante. Il adoptait souvent le look 'preppy' et je trouvais que ça lui allait bien. Il ressemblait à une publicité vivante pour Abercrombie and Fitch. Je lui dis. Il rit de ma comparaison, mais je voyais bien que ça lui faisait plaisir. C'était pourtant la stricte vérité.

On arriva au bar un petit peu avant quatre heures, mais il y avait déjà beaucoup de monde. Ce n'était pas un bar chic, mais un pub irlandais à l'ancienne avec quelques soirées karaoké par semaine. Comme il était au cœur de Manhattan et que c'était vendredi soir, je ne fus pas surprise par la foule.

Stephan se mit à l'œuvre et en l'espace de quelques minutes on eut des places au comptoir où travaillait Melvin. Je savais qu'il nous obtiendrait des places. Il possédait un assemblage rare de charme et de charisme qui lui permettaient de tout faire fonctionner à sa façon. La plupart des gens dans le bar ne trouveraient jamais de place avec autant de monde.

On salua chaleureusement Melvin et il eut l'air sincèrement content de nous voir. Surtout de voir Stephan, en fait, même s'il était très gentil avec moi. Je faisais toujours des efforts particuliers pour me lier d'amitié avec les personnes qui intéressaient Stephan. Il était ma seule famille et je trouvais que c'était important de m'entendre avec tous ceux qui comptaient pour lui.

Melvin devait avoir à peu près notre âge : il était au début de la vingtaine. Il faisait presque un mètre quatre-vingt-trois et il était très mince, presque délicat. Je n'avais aucune idée de son origine ethnique : un mélange de plusieurs origines. Sa peau avait la couleur d'un café clair, ses cheveux étaient rasés de près. Il avait les yeux vert clair. Il était très beau et avait un sourire engageant. *Stephan a bon goût*, pensai-je.

— Qu'est-ce que je vous sers ? Melvin devait lever la voix pour se faire entendre au-dessus de la foule grandissante. Je mordis ma lèvre en regardant Stephan. Je n'avais pas bu une goutte d'alcool depuis si longtemps que je ne sus pas quoi répondre. Stephan se contenta de hausser les épaules et fit un clin d'œil à Melvin. Waouh, c'était osé de sa part. Melvin rougit un peu et sourit timidement.

— Surprends-nous. Quelque chose d'alcoolisé, lui dit Stephan, joueur.

Melvin rit.

— Des shots ou des cocktails ?

— Un de chaque. Fais-nous ton préféré de chaque, déclarai-je. Il partit les préparer en sifflant joyeusement.

Je fus distraite par le bruit de quelqu'un qui chantait faux. On était assez loin de la scène pour ne pas être assourdi, mais assez près pour avoir une vue parfaite. C'est toujours comme ça que ça se passait avec Stephan. Il menait une vie enchantée.

— Le karaoké commence si tôt ? demandai-je à Stephan, surprise.

Il haussa les épaules.

— Apparemment. C'est vraiment tôt pour ça, quand même. Il faut qu'on soit un peu plus éméché pour pouvoir supporter ce bruit-là.

Je hochai la tête en riant.

Melvin fut vite de retour. Il nous avait fait un pom-tini chacun. C'était tellement bon que je me disais que ça ne pourrait pas me rendre ivre. Il nous avait aussi apporté un shot appelé 'surfer sous acide' dont je n'avais jamais entendu parler.

Je le sentis et fronçai le nez. C'était fort.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Jagermeister, jus d'ananas et rhum coco. Crois-moi, c'est bon.

Stephan lui sourit.

— Je te fais confiance, dit-il et il avala le shot. Il s'exclama en déglutissant : C'est trop bon !

J'avalai le mien. Il n'y avait qu'une seule façon de boire un shot selon moi : rapidement. Ils avaient raison, c'était très bon et je sentis presque immédiatement un bien-être flou. *D'accoord*, pensai-je. Je dois ralentir. Après tant de temps sans alcool, un seul shot suffisait à me secouer. Et celui-là cognait bien.

Melvin nous apporta à chacun un verre d'eau glacée sans que nous ayons besoin de le demander, puis il partit servir la foule grandissante. Stephan allait devoir rester tard dans la nuit s'il voulait avoir toute l'attention de Melvin. Le bar se remplissait rapidement.

Melvin était très occupé, mais il parvenait quand même à s'arrêter toutes les quelques minutes pour de courtes conversations avec Stephan. C'était bon signe : il lui accordait une attention particulière et n'agissait pas simplement en bon ami. Je finis mon pom-tini beaucoup trop vite.

— Saleté de petits verres de martini, marmonnai-je à Stephan d'une voix plus forte que voulu. Ouais, il fallait vraiment que je ralentisse ma descente d'alcool. Stephan se moqua de moi en finissant son verre.

Melvin posa immédiatement de nouveaux verres de martini et des shots devant nous. D'accord, on avait vraiment droit à un traitement de faveur.

— La prochaine ronde sera une nouvelle surprise ! déclara-t-il en agitant le doigt. Il fit un clin d'œil à Stephan en partant. Je fis un large sourire à Stephan. Il me rendit le sourire. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu aussi heureux et cela me mit de bonne humeur de le voir comme ça. Il avait très mal vécu la séparation avec son ex l'année précédente, et c'était un soulagement de le voir enfin tourner la page.

— Faut qu'on finisse vite ceux-là. Je veux voir notre surprise suivante, me taquina Stephan.

Je ris et j'avalai le shot. Tant pis pour l'idée de ralentir. Je voulais la surprise suivante. Stephan et moi fîmes la course pour finir le pom-tini. Je le montrais du doigt en riant pendant que je finissais mon verre une seconde avant lui.

— J'ai gagné !

Avec un timing parfait, Melvin nous glissa un nouveau shot et un verre de martini au moment exact où Stephan finit son verre.

— Un kamikaze et un razzle-tini, nous dit-il en devant presque crier pour couvrir l'horrible version de 'Moves Like Jagger' qu'un trio donnait à entendre sur scène. Je le remerciai. Stephan aussi et il serra un instant la main de Melvin au moment où il la retirait. Pour Stephan, c'était un geste très audacieux. Melvin rougit et sourit à Stephan en retournant servir les clients.

Je souris jusqu'aux oreilles :

— Tu lui plais trop. Tu le sais, hein ?

Il hocha la tête, l'air soudain timide, mais ravi.

— Ouais, j'en suis enfin certain.

L'équipage commença à arriver. Brenda fut la première. D'âge moyen, je supposais qu'elle avait environ quarante-cinq ans. Je la voyais moins que le reste de l'équipage, parce qu'elle travaillait au galley arrière de l'avion, tandis que j'étais à l'avant.

Mais elle avait l'air très sympa. Je pensais que si on passait un peu de temps ensemble, on pourrait facilement devenir amies.

Elle s'avança vers nous en souriant.

Elle avait des cheveux brun foncé coupés au carré d'une façon qui lui allait très bien. Elle était de taille moyenne et très jolie.

Je savais qu'elle était mariée et qu'elle avait des enfants adolescents, mais je ne connaissais pas encore tous les détails. Je me dis qu'il fallait que je lui en demande plus sur sa famille. Elle avait l'air d'être une bonne mère avec ses yeux aimables et son attitude calme.

On la salua un peu plus bruyamment que d'habitude et elle rit de bon cœur.

— Ça fait un moment que vous avez commencé, non ?

Stephan insista pour qu'elle prenne sa chaise, ce qu'elle fit en le remerciant d'un sourire à fossettes.

— C'est un des derniers héritiers du véritable gentleman, me dit-elle. Je voyais bien qu'elle pensait que lui et moi étions en couple et je décidai de ne pas la corriger.

En l'espace de cinq minutes, Stephan avait réussi à obtenir une chaise à côté de moi. Je gloussai en montrant la chaise : — Comment tu fais ?

Il leva un sourcil.

— Tu devrais le savoir mieux que quiconque, B. J'arnaquais les gens quand j'étais tout petit. Convaincre quelqu'un de me laisser sa chaise est un jeu d'enfant.

Melissa fut la suivante. Elle avait déjà l'air de s'ennuyer en regardant autour d'elle et en s'approchant de nous. Elle cherchait probablement le commandant Peter.

Elle était en forme, avec une micro-mini-jupe blanche et un haut rose moulant qui jurait avec ses cheveux roux foncé. Le haut était si fin que je pouvais distinguer deux choses : ses seins étaient refaits et elle ne portait pas de soutien-gorge.

Elle ne devait pas faire plus d'un mètre soixante, mais elle compensait sa taille par des talons aiguille blancs couverts de strass qui faisaient facilement plus de douze centimètres. Elle les portait bien, glissant sur le sol comme si elle portait des talons pareils tous les jours. Peut-être était-ce le cas, d'ailleurs. Elle était très maquillée. Ses lèvres étaient rouge vif et ses cils étaient si épais et si noirs qu'on aurait dit une pin-up des années cinquante. Elle était très jolie. Elle compensait aisément son manque de goût par son physique.

— Salut, nous dit-elle sans sourire. C'était comme si elle ne voulait pas gaspiller un bon sourire pour nous.

— Salut, dis-je. Brenda et Stephan la saluèrent. Je remarquai qu'il ne lui proposa pas sa chaise. Il n'avait pas besoin de me dire qu'elle l'énervait. Ce n'était pas une bosseuse et elle avait l'air de trouver qu'elle avait droit à plus de choses que les autres.

Deux traits de caractère que lui et moi n'aimions pas.

Les pilotes arrivèrent ensuite. Ils entrèrent ensemble. Je ne les aurais sans doute pas reconnus sans leurs uniformes. Je sus qu'ils étaient arrivés quand la personnalité de Melissa devint tout à coup exubérante. Stephan et moi échangeâmes un regard appuyé.

Tout le monde se salua et dans l'intervalle Melissa réussit à s'approprier la chaise

à côté de Brenda. Le commandant Peter était pratiquement collé au dos de sa chaise. J'essayais de ne pas les fixer. Ils n'étaient pas discrets. Ces deux-là allaient probablement finir la nuit ensemble.

Tandis que le commandant caressait le dos presque nu de Melissa, mes yeux furent accrochés par l'alliance qu'il portait à la main gauche.

Berk, je détestais ça. Je ne comprenais pas pourquoi les gens se mariaient puis se comportaient de cette façon. En tout cas, mon estime de Melissa continua à baisser. Il n'y avait aucune chance pour qu'elle ait raté l'alliance sur son doigt si moi je l'avais vu à plus d'un mètre de distance. Elle la sentait même probablement dans son dos, il la frottait tellement fort avec.

Je décidai de les ignorer pour le reste de la soirée. Ce ne fut pas un choix difficile, ils faisaient l'effet d'une douche froide.

Je remarquais, consternée, que le copilote, Jeff, s'était retrouvé debout à côté de ma chaise, le corps tourné vers moi. Il me sourit et montra les verres devant moi. — Qu'est-ce que tu bois ? Ça a l'air bon.

Je lui dis et il s'approcha pendant que je parlais. Je reculai un peu. Je détestais que les gens essaient de me toucher nonchalamment et il avait l'air du genre à essayer.

Effectivement, quelques minutes plus tard, quand il eut bu son premier shot, il tendit la main pour toucher une mèche de mes cheveux. Je me recroquevillai un peu.

— J'adore tes cheveux. Il criait presque à cause du tapage. Ça te va tellement bien quand tu les relâches.

Je me détournai de lui à cette remarque, finissant mes verres. Oui, c'était officiel. J'étais saoule. Je vis Stephan et Melvin échanger un regard et je sus exactement ce qu'il voulait dire. Stephan essayait de dire à Melvin de ne plus me donner d'alcool.

Je le fixai en me penchant vers lui. Je pointais un doigt menaçant vers lui.

— N'essaie même pas. Je ne bois jamais, et j'ai vraiment besoin de me détendre ce soir. C'est la première fois depuis des jours que je peux décompresser et oublier Mr Magnifique.

Stephan avait eu l'air prêt à argumenter jusqu'à ce que cette dernière phrase embarrassante quitte mes lèvres. Quand j'eus fini, il éclata de rire.

— Mr Magnifique ?

Je hochai la tête et il rit encore plus fort.

— Ben c'est ce qu'il est. James Cavendish est beaucoup trop beau pour être vrai. Il me fout la trouille, confiai-je.

Stephan arrêta de rire.

— Pourquoi ? me demanda-t-il sérieusement.

Je secouai la tête.

— Pas comme ça. Une autre sorte de trouille. Je n'ai pas encore trouvé quoi. Tout ce que je sais, c'est que je dois rester très loin de Mr Magnifique. Je fis tellement d'efforts pour articuler la dernière phrase que je m'en rendis compte malgré l'alcool.

Les yeux de Stephan s'écarquillèrent quand il regarda un point au-dessus de ma tête, derrière moi.

— Quoi ? demandai-je d'un ton belliqueux. Oui, j'étais vraiment saoule. Qu'est-ce qu'il y a ? Mr Magnifique est derrière moi ou quoi ?

Stephan pinça les lèvres et j'eus soudain l'horrible sentiment que j'étais tombée en plein dans le mille. Je regardai derrière moi, alors que ma tête me tournait, et je levai les yeux vers le haut, très haut, jusque dans un regard profondément bleu.

— Bonsoir, Mr Magnifique, dis-je d'une voix plus basse, mais toujours manifestement ivre.

CHAPITRE CINQ

Mr Persévérant

Je me retournai d'un coup pour faire les gros yeux à Stephan.

— Traître, lui dis-je d'une voix traînante.

Il leva les bras en prenant un air innocent.

— C'est pas comme si j'avais donné ton numéro. Il a demandé si on sortait ce soir et je lui ai dit où. Y a pas de mal.

Je lui mimai quelques invectives bien senties. Je sentis une joue dure s'appuyer contre les cheveux près de mon oreille et je sus que c'était Mr Magnifique en personne.

— Mr Magnifique, hein ? chuchota-t-il dans mon oreille. Je savais que mon corps entier était rouge de honte. Je vais le prendre comme un compliment, mais je dois dire qu'on ne m'avait jamais dit ça.

— Bonsoir, Mr Cavendish, dis-je avec raideur, sans me retourner.

— Je te l'ai dit, appelle-moi James. Ou Mr Magnifique, si tu préfères. Tu peux garder le Mr Cavendish pour quand nous serons en privé. C'était la deuxième fois qu'il me le disait, et je n'arrivais pas à savoir s'il me taquinait. *Est-ce que je voulais vraiment le savoir ?* me demandais-je. *Non*, me dis-je fermement.

Après ça, j'essayai simplement d'ignorer tout le monde pendant un moment. Sauf Melvin. Lui, j'essayais de lui faire signe de m'apporter un autre verre, mais il m'ignorait à son tour. Je parvenais vaguement à entendre Stephan et James discuter amicalement derrière moi.

James n'avait pas bougé et il était assez près de moi pour faire comprendre que nous étions ensemble. Il était si proche que la peau de mon dos picotait. Si je reculais de plus d'un centimètre, on allait se toucher.

Je tournai légèrement la tête et je vis que le copilote avait été forcé de s'éloigner de moi. Son regard passait de Stephan à James et il faisait une drôle de tête. Il ne savait pas comment prendre la situation. Ça m'était égal. J'étais soulagée qu'il eût l'air de comprendre que je n'étais vraiment pas disponible.

Je sautai soudain de ma chaise. Je m'attendais à avoir des problèmes d'équilibre, mais c'était pire que prévu. Je dus m'agripper au bar un moment pour retrouver l'équilibre.

— Wow, attention Bouton d'Or, me dit Stephan.

Je sentis un bras dur entourer ma taille pour me soutenir et je sus que ce n'était pas Stephan.

— Bouton d'Or ? lui demanda James d'un ton amusé.

Je regardai Stephan, qui eut l'air un peu penaud.

— C'est un vieux surnom qui date de notre enfance. B devra te raconter l'histoire un jour.

— J'ai hâte. Est-ce qu'elle boit souvent autant ? demanda James nonchalamment, mais j'eus l'impression que sa voix était agacée. Il ne parlait toujours qu'à Stephan. De moi, devant moi : c'était exaspérant.

— Tout le temps, dis-je bruyamment.

— C'est la première fois qu'elle boit depuis le mois de ses vingt-et-un ans, dit Stephan doucement. Ça fait au moins deux ans.

La bouche de James était de nouveau contre mon oreille.

— Rappelle-toi de ce que je t'ai dit sur le mensonge. Ça fait deux.

Il avait dit qu'il me mettrait la fessée.

— Sale pervers, pensai-je, toujours ivre.

Oups, j'avais dit ça à voix haute. Heureusement, James était le seul à l'avoir

entendu. Il se mit à rire, montrant encore plus de dents blanches. Il ne l'avait pas pris pour une insulte. Il hocha la tête en me fixant droit dans les yeux. Il était d'accord.

— Je dois aller aux toilettes, dis-je très fort.

— Je vais t'aider à y aller, Bouton d'Or, me dit James. Stephan se leva quand on bougea, comme pour aider. James lui fit signe que ce n'était pas la peine. Je m'en occupe.

Et c'est ce qu'il fit. Il passa mon bras autour de lui et soutint la majorité de mon poids en me guidant sans effort à travers la foule vers les toilettes.

— Pourquoi es-tu ici ? lui demandai-je sans ménagement.

— Eh bien, je suis venu ici parce que je veux te baiser jusqu'à ce qu'on ne puisse plus marcher. Je te veux tellement que je n'y vois plus droit. Mais comme ça ne va pas se passer ce soir, j'essaie de rester pour m'assurer que tu retournes à ta chambre d'hôtel en un seul morceau.

— Et pourquoi ça n'aurait pas lieu ce soir ? lui demandai-je. Je savais que ce n'était pas une bonne question : ça sous-entendait que j'étais déçue que rien ne se passe, mais j'étais trop saoule et trop curieuse pour m'en empêcher.

Il me regarda en levant les sourcils.

— Je ne te toucherai pas tant que tu es affaiblie. Jamais. Ce n'est pas mon genre.

— Alors tu abandonnes ? le défiai-je, mais cela ressemblait plus à une plainte.

Il me surprit en posant un baiser sur le haut de ma tête.

— Au contraire. J'ai toujours l'intention de te baiser jusqu'à ce que tu n'en puisses plus. Mais pas ce soir, Bouton d'Or. Et j'apprécierais que tu évites de te remettre dans cet état à l'avenir. Ses bras et le baiser avaient été doux et tendres, mais son ton était glacial.

Qu'est-ce qu'il est bizarre, pensai-je. Comment quelqu'un pouvait-il être aussi froid en m'appelant Bouton d'Or ?

Je m'arrêtais soudain. On était contre un mur, près du couloir qui menait aux toilettes. Je me retournais dans ses bras, me collant à lui. Il inspira d'un coup à mon contact. Je le regardai dans les yeux. Il me regarda aussi, les yeux durs.

— Compris ? me demanda-t-il sèchement.

— Mon état ne te regarde pas, James. J'insistai sur son prénom. C'était la première fois que je l'utilisais.

Son regard était soutenu.

— J'ai l'intention d'en faire mon affaire.

— Tu as dit que tu ne voulais pas sortir avec moi, lui dis-je.

Il soupira.

— C'est vrai. Mais je veux d'autres choses. Moi, au moins, je veux avoir l'occasion de te parler de ce que je veux.

— Alors, parle, lui répondis-je.

— On parlera. Quand tu seras sobre. Et quand on sera en privé.

J'agitai un doigt sous son nez et je me mis sur la pointe des pieds pour être sûre qu'il m'entende.

— Ça ne ressemble pas à une discussion, lui dis-je au visage. Mes mots traînaient et il grimaça.

Il détestait mon état d'ivresse, ça se voyait. Il avait un vrai problème avec ça. Mon esprit saoul commença à établir un plan pour m'en servir à mon avantage. S'il n'aimait pas l'ivresse, j'allais lui montrer un comportement ivre qui l'éloignerait pour de bon. Je hochai la tête en m'écartant. Après avoir été aux toilettes, j'allais le faire fuir vite fait.

J'utilisai les toilettes. Ma fierté de ne pas en avoir mis partout montrait à quel point j'étais saoule.

Je me lavais les mains quand Melissa se précipita dans les toilettes, l'air surexcité.

— C'est qui ce beau gars ? me demanda-t-elle, hors d'haleine. Elle n'avait jamais été aussi animée sans qu'il y ait un autre homme dans la pièce. Bien sûr, c'était parce qu'elle parlait d'un homme à ce moment précis.

Je n'avais pas besoin de demander de qui elle parlait.

— C'est Mr Magnifique, dis-je. Je voulais adopter un ton dégagé, mais j'entendis ma voix et je sus qu'elle était traînante.

Je sortis avant qu'elle ne puisse me demander autre chose. James me prit le bras avant que je ne parvienne à le localiser.

— As-tu déjà été assez saoul pour ne pas arriver à te regarder dans les yeux dans un miroir ? lui demandai-je. C'était une question sérieuse. J'étais vraiment ivre à ce point. Il se contenta de me regarder.

— Réponds-moi, James, tentai-je de lui ordonner.

— Non, dit-il immédiatement.

— Danse avec moi, lui dis-je. C'était l'heure de l'opération 'dégâts de l'alcool'. Il détestait l'ivresse. J'allais lui en montrer.

— Non, répondit-il fermement.

— Très bien. Quelqu'un dansera avec moi. Regarde. Sa main me serra le bras

quand j'essayai de m'éloigner.

— Non, personne ne dansera avec toi. Si tu dois danser ce soir, ce sera toute seule.

Je m'étranglai de colère. Je fus momentanément distraite lorsque nous ressortîmes dans la grande pièce du bar et que je m'aperçus qu'il y avait beaucoup moins de monde qu'avant.

— Où-ce qui sont tous passés ? demandai-je. Mes problèmes d'élocution s'aggravaient, mais je n'arrivais pas à y remédier. Je le regardai. Il haussa les épaules. C'est si tard que ça ? Je réfléchis en cherchant mon téléphone dans mon petit sac. Oué mon téléphone ? marmonnai-je.

— Tu l'as laissé au bar, me dit-il. Je commençai à tituber dans cette direction. Il m'arrêta, me tendant le téléphone : je l'ai pris pour toi.

Je lui arrachai des mains, furieuse. Je regardai l'écran en appuyant sur le bouton pour montrer l'heure.

— L'est seulement huit heures. Pourquoi tu crois qu'tout le monde part ? Y se passe quelque chose ? Ils ferment ?

Il fit des haussements d'épaules pour seules réponses. Il avait les mains dans les poches. Je l'examinai, réalisant soudain à quel point il avait l'air de s'ennuyer. Je me rappelais qu'il avait dit ne rester que pour s'assurer que je rentre en un seul morceau.

— T'as pas besoin de rester ici. Tout va bien.

Il m'attira soudain contre lui. Je me raidis, mais il poussa ma joue contre son torse.

— Tu es une femme exaspérante, dit-il dans mes cheveux. J'essayai de le repousser à cause du commentaire, mais je n'arrivais pas à le bouger. Je préférerais te raccompagner jusqu'à ton hôtel, mais je ne te laisserais certainement pas ici vu comment tu te comportes.

— Tu ne sais rien de moi. Si ça se trouve, je me comporte toujours comme ça. Mes mots étaient étouffés par son T-shirt.

Il portait le T-shirt le plus doux que j'ai jamais senti. J'étais soudain en train de frotter ma tête dedans. Je me rendis compte que je n'avais même pas vu ce qu'il portait. Ce n'était pas un costume et je n'avais même pas eu l'occasion de regarder sa tenue.

Je reculai, fascinée par ses vêtements décontractés. Son T-shirt avait un col en V et une petite poche sur le côté gauche du torse. Exactement sur le téton, pensai-je. Le haut moulant mettait en évidence ses muscles. Et il était tellement doux !

Je commençai à le caresser avec mes mains et il ne me retint pas. Il portait un

pantalon gris décontracté avec des tennis bleu marine. Il avait l'air à croquer.

— Un jour prochain je vais t'attacher et te taquiner comme tu le fais maintenant. Tu n'auras pas d'espoir de répit pendant au moins toute une nuit. Sa voix était douce et sincère. Ses mots immobilisèrent immédiatement mes mains. Apparemment je n'étais pas très douée pour le faire fuir. Pour l'instant.

Je claquai des doigts en ayant une idée. J'étais un peu plus stable sur mes jambes et je me dégageai de ses bras. Quelques minutes sans imbiber d'alcool avaient nettement amélioré mon équilibre.

— J'ai une surprise pour toi, lui dis-je d'un ton inquiet. Je me dirigeai vers le DJ du karaoké.

Je chuchotai ma demande dans l'oreille de l'étranger qui hocha la tête en jetant un coup d'œil à James.

Je portai un doigt à mes lèvres.

— Chut, c'est une surprise pour Mr Magnifique.

James m'observa stoïquement tandis que je montais sur la petite scène. Personne ne faisait la queue, c'était donc immédiatement mon tour. Avant que j'aie aux toilettes, il y avait eu une queue qui atteignait presque la porte. Maintenant l'endroit se vidait de seconde en seconde.

Ça m'allait bien. Cette scène d'ivresse était entièrement réservée à James Cavendish.

Je ne pouvais pas me retenir. Je commençai à glousser dès les premières notes de S & M et je vis ses yeux s'écarquiller. Je réussis à me contrôler suffisamment pour commencer à chanter quand les mots apparurent à l'écran. Je lui jetai des coups d'œil insolents et je parvins même à me déhancher un peu sur le rythme. Je me baissai pour rejeter mes cheveux en arrière pendant une pause de la chanson. *Mon Dieu*, je venais presque de me balancer hors de la scène.

Voyant mon acte imprudent, il se rapprocha de la scène, comme pour m'attraper si je tombais vraiment.

Je perdis un peu le cours de la chanson quand Melissa vint vers lui et se mit à lui parler. *Fallait-il vraiment qu'elle se tienne si près de lui ?* Apparemment, oui. Elle se colla même contre lui en lui parlant au creux de l'oreille.

Ça n'avait pas l'air de le gêner, d'ailleurs. Il lui parlait plus que ce qu'il me regardait à présent. Cela ressemblait à une conversation très sérieuse pour deux personnes qui viennent de se rencontrer. *Ou bien se connaissaient-ils déjà ?*

C'est bon. Je décidai d'en savoir plus.

La musique n'était même pas terminée quand je quittai la scène.

James me fit un petit sourire tandis que j'approchais. Melissa ne le touchait plus,

mais elle était toujours beaucoup trop près de lui.

— Merci pour la surprise Bianca. Je ne l'oublierai pas de toute ma vie. Sa voix était chaleureuse et pleine d'humour. *Merde.*

Ce n'était pas ce que j'avais recherché.

— Vous vous connaissez, tous les deux ? demandai-je brutalement.

James eut l'air un peu surpris.

— On vient juste de se rencontrer. C'est une collègue, c'est ça ?

— Alors de quoi vous parliez ? demandai-je avec insistance.

— Elle m'a dit que c'était une bonne amie à toi. Je lui posais des questions sur toi.

Je regardai Melissa. Elle avait l'air un peu vexée, mais pas découragée. Si elle savait combien James valait, elle lui tomberait dessus.

J'envisageais de le lui dire. Cela aurait pu régler la situation d'un coup. Mais pour des raisons que je ne voulus pas analyser, je décidai presque immédiatement de ne pas le faire.

Elle m'étudia brièvement et son visage s'éclaira. Elle me prit soudain par la main. Elle était redevenue exubérante. — Allez viens, poulette, me dit-elle affectueusement en me guidant de nouveau vers le DJ.

CHAPITRE SIX

Mr Pervers

Je n'eus pas besoin de me demander pendant longtemps ce qu'elle comptait faire. En l'espace de quelques minutes, elle nous faisait faire un duo sur une version de 'Back that thing Up'.

J'essayai surtout de rapper les paroles vaguement obscènes pendant que je l'observais, fascinée. Elle montra rapidement son cul au public et faisait des mouvements de fesses impressionnants.

J'étais plus avantagée qu'elle au niveau de la poitrine, et la mienne était naturelle, mais elle avait beaucoup plus de fesses. Et je devais admettre qu'elles étaient bien roulées. Elle le savait d'ailleurs.

Elle faisait des sourires à la foule par dessus son épaule pendant qu'elle s'accroupissait presque jusqu'au sol. Ouais, elle prenait les paroles de la chanson au sérieux et 'reculait vraiment son truc'.

Je rappais 'Call me big daddy when you back that thang up' quand je croisai le

regard de Stephan dans le public. Il avait quitté sa place au bar où il avait été en grande discussion avec Melvin depuis que j'étais revenue des toilettes.

Ah, merde. Je l'avais interrompu avec mes idioties. Il avait finalement eu l'occasion de faire un pas et je l'avais distrait. Je me sentis instantanément coupable.

Il me faisait de gros yeux. Je voyais qu'il était prêt à me ramener à l'hôtel. Il n'approuverait pas l'opération 'dégâts de l'alcool', j'en étais sûre. Il se comportait comme mon grand frère protecteur depuis trop longtemps pour me laisser me donner en spectacle sans rien faire.

Je fus soulagée qu'il ne vienne pas me chercher sur la scène. Mais mon soulagement fut de courte durée quand je le vis parler sérieusement avec James. James l'écoutait attentivement en hochant la tête.

Mon attention fut détournée par l'écran des paroles lorsque le rythme s'accéléra. Je remplaçais tous les mots racistes que je ne pouvais pas dire et qui commençaient par N, par le mot 'poulette' et je me félicitai mentalement quand la chanson se termina.

À la fin, Melissa me fit un câlin en riant. Elle était hors d'haleine à force de remuer ses fesses. Est-ce qu'elle m'aimait bien soudain ? Ou est-ce que c'était une sorte de spectacle pour James ? Avec ce que je savais d'elle, je me disais que c'était la deuxième solution, mais je m'en fichai pas mal à ce moment-là.

Je m'approchai des deux grands hommes qui parlaient avec beaucoup de sérieux de moi.

James me regarda, les yeux écarquillés. Il avait l'air choqué par quelque chose.

Je marchai vers Stephan et lui donnai un coup d'épaule.

— Qu'est-ce que tu lui racontes ? lui demandai-je, en colère. Va te rasseoir au bar, Stephan. Je vais bien.

Stephan se pencha vers moi. Il avait l'air bouleversé par quelque chose et mes sens se mirent en alerte. Qu'est-ce qui s'était passé entre ces deux-là ?

Il me fit un câlin et me parla dans l'oreille :

— Ne m'en veux pas, s'il te plaît. Je sais que je n'ai pas à m'en mêler, mais il fallait que je sache quel genre d'homme c'est.

Je pense qu'il te traitera bien. Et si ce n'est pas le cas, je lui ai dit que je lui casserai sa gueule de milliardaire.

Je fronçai le nez.

— C'est à cause de ça que tu pensais que je t'en voudrais ?

Il n'avait pas l'air moins bouleversé, et je sus que ce n'était pas vrai. Il n'arrivait

pas à me regarder dans les yeux et il tremblait un peu. Il détestait que je lui en veuille. Il avait un vrai problème avec la colère de ses proches et particulièrement lorsqu'il s'agissait de moi. Son problème venait des choses horribles qu'il avait vécues dans son enfance. J'avais été sa seule famille pendant des années, donc il craignait ma colère. Il avait cette peur irrationnelle que s'il me mettait vraiment en colère, je l'abandonne, comme sa famille l'avait fait. Je lui avais dit des milliers de fois que cela n'arriverait jamais, mais il ne savait toujours pas gérer les conflits.

Il secoua la tête et je vis la panique dans ses yeux qui me fit craindre le pire. Ça me dessaoula très vite.

— C'est quoi ? lui demandai-je.

— Je lui ai dit que tu étais vierge, me chuchota-t-il à l'oreille. Je me raidis. Je ne voulais pas qu'il te fasse du mal. Ou qu'il ait... une mauvaise impression à cause de ton comportement. S'il te plaît, ne te mets pas en colère.

Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'étais furieuse. Je le poussai en arrière en le pointant du doigt.

— Va. Te. Rasseoir. Au. Bar.

Il obéit, retournant s'asseoir près de Melvin avec une démarche de petit garçon grondé. J'avais probablement gâché toute se soirée, mais il n'avait pas le droit de raconter ma vie intime. En particulier à Mr Magnifique.

Je me retournai vers James.

— C'est bon ? T'en as assez vu ? Ma virginité devrait te suffire à partir en courant. *Peut-être que Stephan avait trouvé la meilleure solution pour éloigner ce drôle de problème*, pensai-je en parlant.

La surprise avait quitté son visage depuis longtemps. Son expression était neutre à présent. Mais pas ses yeux. Son regard était aussi intense que d'habitude.

— Viens ici, me dit-il.

Il n'y avait qu'un mètre entre nous. J'avais couvert la distance avant de penser à le défier. Il passa sa main dans mes cheveux et tira ma tête en arrière. Il se pencha à mon oreille.

— Je vais te démolir, susurra-t-il. Je serai ton premier, et je vais tellement te baiser que je serai aussi ton dernier. Une fois que je t'aurai mis les mains dessus, tu ne voudras personne d'autre. Un frisson me parcourut le corps à ces mots chuchotés.

Je fronçai les sourcils. Avait-il senti que j'étais vierge avant même que Stephan en parle ? C'est pour ça qu'il me courait après ? C'était un fétichiste ?

— Alors tu préfères les vierges ? lui chuchotai-je en retour.

Il leva les sourcils de stupeur.

— Je n'ai jamais été avec une vierge, donc non. Mais je ne peux pas dire que l'idée me déplaît. En fait, j'adore me dire que je serai ton premier.

Je ne pris même pas la peine de souligner qu'il prenait beaucoup de choses pour argent comptant. J'étais soudain très fatiguée.

Assez fatiguée pour m'évanouir. Et il fallait qu'on se lève à cinq heures du matin pour notre prochain vol.

— Je suis prête à partir, lui dis-je. Son visage s'éclaira d'un coup.

— Parfait. Allons le dire à Stephan.

Stephan n'osa même pas me regarder.

— Bianca veut rentrer, dit James à Stephan. Je la raccompagne jusqu'à sa chambre. Je dois régler son réveil à quelle heure ?

Je levai les yeux au ciel. Et voilà, il parlait encore de moi en ma présence.

— Cinq heures, répondirent Stephan et moi en même temps. Les hommes se firent un signe de tête cordial, Stephan ne me regardant toujours pas.

Je savais que si je ne lui disais pas que je le pardonnais, ça le rongerait toute la nuit. J'avançai et lui fis doucement un bisou sur le front.

— Je ne t'en veux pas, lui dis-je et je fus surprise de me rendre compte que c'était vrai. Il n'avait eu aucun droit de le faire, mais c'était pour me protéger. Cela faisait des années qu'il prenait soin de moi et il prenait son rôle très au sérieux.

Il renifla un peu et je fus choquée quand je vis une larme couler de sa joue pendant qu'il regardait ses pieds.

— Merci, dit-il et j'entendis le soulagement dans sa voix. Il était si soulagé qu'il en avait pleuré alors qu'il ne pleurerait jamais.

Ma colère l'avait affecté à ce point.

— S'il te plaît, ne pleure pas, lui dis-je. Ça me fendait le cœur de le voir comme ça.

Il leva la tête et eut l'air requinqué.

— Ça va, vraiment. Va dormir un peu. Je te verrai demain matin. Il sourit et me fit au revoir de la main. Je rendis son sourire et nous sortîmes.

James me tenait par le bras pendant le court trajet jusqu'à l'hôtel. Il me tenait fermement juste au-dessus du coude. Il avait l'air d'aimer cet endroit. "Stephan et moi avons beaucoup parlé. Il sait que je ne profiterai jamais de toi dans un moment de faiblesse. James avait l'air de ressentir le besoin de me l'expliquer. Si je ne savais pas que c'était un ami, je penserais que c'est ton grand frère, continua-t-il. Depuis quand êtes-vous si proches ?

Je le regardai à la dérobée. Il pêchait des informations sur moi, je le voyais. Je n'allais pas jouer à ce jeu-là. En particulier parce que je ne savais rien sur lui.

— Depuis longtemps, répondis-je vaguement. Il n'aurait pas de meilleure réponse. J'étais déjà beaucoup moins saoule, alors il avait raté le coche s'il voulait me soutirer des informations. D'autant plus que j'avais l'intention de ne plus jamais boire.

J'étais déjà morte de honte à l'idée de mon comportement de la soirée et je n'étais pas encore complètement sobre.

— Tu dois commencer à prendre la pilule, dit-il d'une voix autoritaire en changeant brusquement de sujet de conversation.

Je le regardai de travers cette fois.

— Mon corps : mon problème, lui dis-je sèchement.

— Quand on couchera ensemble, ça deviendra mon problème aussi. Et tu dois commencer. Ça peut prendre des semaines ou des mois avant de devenir efficace.

Mon regard devint plus agressif.

— Pour ton information, je prends déjà la pilule. J'ai des règles douloureuses et ça aide à soulager la douleur. En fait je prends la pilule depuis l'adolescence... pour des raisons personnelles. Des raisons que je ne lui confierais jamais. Comme le fait que Stephan et moi avons vécu dans un bâtiment abandonné avec d'autres SDF et que j'avais été terrifiée à l'idée de me faire violer et de tomber enceinte. La peur m'empêchait de dormir. Un tour à la clinique gratuite m'avait beaucoup rassurée.

Au moins concernant la grossesse. Tu es odieux, tu le sais, ça ? Je n'ai jamais été d'accord pour coucher avec toi.

— Quelles raisons personnelles ? demanda-t-il. Bien sûr, il se focalisait sur ce que j'avais le moins envie de partager.

— Je préfère qu'elles restent personnelles. Je lui tirai la langue.

Sa main me serra le bras en signe d'avertissement.

— Tu es exaspérante.

— Laisse-moi te bombarder d'une série de questions personnelles et on verra si tu aimes ça, rétorquai-je.

— Essaie toujours. Je pense que l'échange est à mon avantage.

Je me tus alors.

Nous arrivâmes à l'hôtel sans un mot. Je hochai la tête en direction de la fille qui travaillait à la réception en passant. Elle s'appelait Sarah et elle nous connaissait, Stephan et moi. On était même sortis avec elle quelques fois. Elle écarquilla les

yeux de surprise. Elle pensait, comme beaucoup de monde, que Stephan et moi étions ensemble.

— Salut, Sarah, appelai-je sans m'arrêter.

— Salut, Bianca, répondit-elle.

— La sécurité ici est déplorable, dit James lorsque les portes de l'ascenseur se refermèrent sur nous. Il secoua la tête, incrédule.

Je gloussai.

— Tu t'attendais à quoi ? C'est un hôtel d'équipage dans Manhattan. La sécurité n'est pas déplorable. Elle est inexistante. Je ricanai encore plus fort. Les riches sont drôles, parfois.

Il prit un air contrarié.

— C'est terrifiant. N'importe qui peut entrer ici.

Je continuai à rire.

— C'est à ça que servent les serrures et la police. Si tu trouves que c'est terrible ici, tu devrais venir voir certains des endroits où Stephan et moi avons vécu. *Oh merde*, je n'avais pas eu l'intention de le dire à voix haute.

Ses yeux intenses scrutèrent mon visage.

— Où ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Vous vivez encore dans ce genre d'endroits ?

Je haussai les épaules, essayant de noyer le poisson.

— Non, pas vraiment. Je suppose que c'est l'hôtel d'équipage le moins sécurisé du moment. L'idée me redonna le fou rire.

Il tendit une main pour avoir ma carte d'accès et je la lui donnai sans un mot.

Il me choqua en me disant :

— Je préférerais que tu dormes dans un hôtel plus sécurisé lorsque tu viens en ville. Je m'occuperai d'arranger ça.

Je secouai la tête.

— Non, non et non. Je ne sais pas ce que tu t'imagines, mais il est hors de question que tu prennes le contrôle de ma vie. Tu peux oublier ça tout de suite.

Il serra la mâchoire.

— On en parlera quand tu auras dessaoulé.

Je me dis qu'il était fou.

— Tu peux en parler autant que tu veux. Ça n'arrivera pas.

En entrant dans ma chambre, il remarqua la porte communicante ouverte. Il me fit un regard inquisiteur en passant par la porte comme s'il avait le droit de perquisitionner.

— C'est la chambre de Stephan ? demanda-t-il depuis la chambre de Stephan.

— Oui.

Il revint et ferma la porte à clef sans me demander mon avis. Je me contentai d'aller me coucher et de fermer les yeux.

— Je dois mettre le réveil, me dis-je à voix haute en attrapant mon sac. Je l'avais laissé tomber par terre quelque part entre la porte et le lit.

— Je m'en occupe, me dit James et je l'entendis se déplacer dans la chambre.

J'entendis le petit bruit qui signifiait que mon téléphone avait été branché sur le chargeur.

— Merci, murmurai-je, les yeux toujours fermés. Tu peux partir maintenant. Je me réveillerai à l'heure. Je ne suis encore jamais arrivée en retard au travail. Je ne vais pas commencer demain. Dès que ma tête arrête de tourner, je pourrai dormir.

Il ne répondit pas et je l'entendais bouger dans la chambre. Il entra dans la salle de bains et ressortit un instant plus tard. Le lit se creusa quand il s'assit à côté de moi. Je sentis une lingette démaquillante fraîche passer sur mon visage.

Je me raidis de surprise. *Qu'est-ce qu'il fait ?* Il essuya doucement mon visage en essuyant même mes cils pour enlever le mascara.

— Tu ne portes presque pas de maquillage, dit-il d'un air absent. Tu as une très belle peau. C'était tellement mignon que je me sentis obligée de ricaner.

— Faut voir qui le dit, Mr Magnifique, répondis-je.

— Peut-être que je devrais t'appeler Mrs Magnifique, me dit-il en se penchant pour faire un bisou sur le bout de mon nez.

Je le sentis se lever puis revenir après un instant. Lorsque je sentis ses doigts sur le bouton de mon short, j'ouvris mes yeux d'un coup et je bloquai ses mains. La seule lumière dans la chambre venait de la salle de bains, mais j'arrivais quand même à le distinguer.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je lentement.

Il écarta mes mains, défit les boutons de mon short et l'enleva d'un geste rapide et efficace.

— Je prends soin de toi, dit-il doucement. J'ai dit à Stephan et à toi que c'est ce que j'allais faire. Je te prépare au coucher. Et si tu te mets à vomir tout le poison que tu as avalé ce soir, je t'emmènerai à la salle de bains et je te tiendrai les

cheveux.

Tiens-toi tranquille. J'arriverai à te changer plus vite si tu ne t'agites pas dans tous les sens.

Bizarrement, je lui obéis et il m'enleva les habits et me mit la fine robe en coton que j'avais fourrée dans ma valise pour servir de nuisette.

Il enleva mon soutien-gorge comme un pro, ne touchant rien d'autre que mon dos et mes épaules. Il me frôla à peine en le faisant. C'était assez impressionnant. Il plia même mon short avec attention et suspendit mon chemisier, comme s'il faisait ça tous les jours. Il me borda soigneusement.

Quel drôle de milliardaire, pensai-je.

Quand il eut fini, il vint se tenir au-dessus de moi. Il me regardait, les mains dans les poches, ayant l'air de ne pas savoir quoi faire ensuite. C'était étrange de le voir indécis.

— Tu peux dormir ici, lui dis-je. Si tu peux supporter l'absence de sécurité. Je ne pouvais pas m'empêcher de le taquiner avec ça.

Il inspira lentement.

— Ça te dérange si je dors en boxer ? C'est beaucoup plus confortable et je te jure que je ne tenterai rien. Cette nuit.

Est-ce que ça me dérangeait ? Je mourrais d'envie de voir son corps. Il fallait que je sache s'il était bronzé comme ça partout.

— OK, dis-je d'une voix haletante.

Il n'hésita plus après ça, enlevant très vite ses chaussures, ses chaussettes, sa chemise et son pantalon. Je souhaitais avec ferveur qu'il y ait plus de lumière, ne le quittant jamais des yeux. Il se glissa de l'autre côté du lit, se couchant sur le dos, sur les couvertures.

— Dors, me dit-il.

— T'es bronzé comme ça partout ? demandai-je en somnolant. S'il me répondit, je n'entendis pas la réponse parce que je sombrai dans le sommeil.

CHAPITRE SEPT

Mr Contrarié

Le bruit de mon alarme me tira d'un profond sommeil. Je ne dormais jamais si profondément et je n'en avais donc pas l'habitude. Je sus immédiatement que la matinée allait être difficile quand je sentis l'étau sur mes tempes.

Le réveil affichait cinq heures du matin, mais mon corps avait l'impression qu'il n'était que deux heures. Une escale de vingt-quatre heures ne suffisait jamais à s'habituer au décalage horaire.

Je n'étais pas surprise de voir que James était parti, même si j'étais étrangement déçue.

Parce que mon corps n'était plus sous l'emprise de l'alcool, je compris que j'avais un problème. Ce sale pervers commençait à me plaire.

Je partis directement sous la douche, attachant mes cheveux et faisant attention à ne pas les mouiller. Si je les lavais, je n'aurais absolument pas le temps de les sécher.

Je remis la robe sur ma peau encore un peu humide, ayant l'intention de la garder jusqu'à ce qu'il soit l'heure de mettre mes habits de travail. J'avais tellement l'habitude d'être dans des chambres communicantes avec Stephan que je restais toujours au moins partiellement décente pendant que je me préparais.

La chambre de ma salle de bains était légèrement entrouverte, donc quand la porte de ma chambre s'ouvrit puis se ferma, je restai pétrifiée. Je jetai un œil par la porte et fus surprise et soulagée de voir que c'était James.

Il me rejoignit dans la salle de bains sans demander mon avis. Même Stephan n'était pas si à l'aise avec moi et le fait qu'il me rejoigne aussi nonchalamment dans la salle de bains après ma douche me déstabilisa.

Il me passa une tasse de café et deux comprimés blancs. Il posa deux bouteilles d'eau sur l'étagère.

— Les cachets sont pour la gueule de bois, me dit-il. Et l'eau va t'aider. Tu es déshydratée.

Je pris les comprimés en avalant la majorité de la première bouteille d'eau. Après avoir lentement bu mon café, je me sentais presque humaine à nouveau.

Je vis qu'il s'était changé. Il était de nouveau en costume, l'air frais et reposé.

— Tu es retourné chez toi ? Je ne savais pas grand-chose à son sujet, mais je savais qu'il vivait à New York la plupart du temps. Mes yeux étaient fixés sur son costume impeccable. Il était gris clair et sa chemise et sa cravate étaient bleu marine aujourd'hui. Je n'avais pas eu l'occasion de le voir sans ses habits. *Fait chier.*

Tandis que je le regardais, mes yeux se levèrent jusqu'aux siens dans le miroir. Nous étions tous deux face au miroir et ses magnifiques yeux turquoise étaient rivés sur mon corps avec une intensité qui me fit suivre son regard.

Ma robe fine, avec l'humidité de ma peau, était évidemment devenue transparente. *J'aurais aussi bien pu être toute nue, pensai-je, ahurie.*

Et il me scrutait d'un air affamé, comme s'il n'avait jamais rien vu d'aussi appétissant. C'était enivrant.

Il s'approcha de moi dans mon dos, ses yeux fixés sur ma poitrine. Mes seins étaient lourds et j'avais très envie qu'il les touche.

Inconsciemment, je cambrai le dos, reculant mes épaules, sortant la poitrine. Mes tétons étaient clairement visibles tandis qu'ils frottaient contre le tissu fin de la robe. Ils étaient durs et se resserrèrent encore pendant que je les regardais.

— Je ne veux pas te mettre en retard au travail, murmura-t-il. Mais je dois faire quelque chose.

Il se colla contre mon dos. Son érection était dure et appuyait contre mon coccyx. Ses mains couvrirent enfin mes seins et je gémis en me cambrant. Il les caressa fermement et je fermai les yeux.

— Regarde-moi, ordonna-t-il sèchement. J'obéis automatiquement et je croisai son regard intense dans le miroir. J'aime cette nuisette, dit-il d'un air absent en continuant à me caresser. Écarte un peu plus les jambes. Et mes jambes s'écartèrent, comme si mon corps et sa bouche avaient conclu un accord sans me consulter.

Une main demeura sur mon sein et titilla le téton exactement comme il fallait tandis que l'autre main longea mes côtes, mon abdomen, puis finit tout droit entre mes jambes.

Elles commencèrent à se fermer instinctivement contre l'envahisseur.

— Ouvre plus grand, ordonna-t-il, et elles s'ouvrirent. Je veux donner du plaisir à chaque centimètre de ton corps, mais pour l'instant, je veux juste te donner un orgasme. Il me suffit de te toucher. Pose ta tête contre mon épaule.

Il trouva rapidement mon clitoris et le frota avec son pouce tandis que l'index et le majeur titillaient l'ouverture.

Il retint sa respiration en me touchant.

— Putain, une vierge qui mouille. T'es incroyable, Bianca.

Il fit doucement entrer un doigt en moi et gémit. C'était incroyablement serré. Parfois je me masturbais avec mes doigts, mais les siens étaient beaucoup plus gros et rugueux et plus talentueux. Il savait beaucoup mieux que moi comment me toucher.

C'était un peu effrayant, mais mon esprit revint vite se concentrer sur les sensations de l'instant.

Il passa son doigt entièrement à l'intérieur et commença à me caresser, son doigt cherchant exactement le bon endroit en moi.

Son pouce continuait à tourner autour du clitoris, et son autre main massait

toujours mon sein avec une compétence parfaite. Il était vraiment multitâches.

Tandis qu'il me caressait, son érection appuyait de plus en plus fort dans mon dos. Il glissa un second doigt en moi et je me sentis incroyablement remplie. Je poussai un cri, en me frottant contre lui.

Il s'arrêta brusquement.

— Demande-le-moi, ordonna-t-il, et je compris.

— S'il te plaît. Je n'eus aucune hésitation.

— Dis : s'il vous plaît, Mr Cavendish, faites-moi partir.

— S'il vous plaît, Mr Cavendish, faites-moi partir.

Il pinça fort mon téton et frotta encore plus fort cet endroit parfait en moi. Je partis en l'espace de quelques secondes, avant même que je comprenne ce qu'il m'arrivait.

Je ne m'étais jamais rendue compte qu'un orgasme pouvait être comme ça, aussi soudain. Ou aussi puissant. Pendant un instant j'eus l'impression de ne plus être moi-même.

Nous haletions fort tous les deux, pendant que je reprenais mes esprits. Il surprit mon regard dans le miroir lorsqu'il sortit ses doigts de mon corps. Je le regardai, hypnotisée, tandis qu'il portait ses doigts jusqu'à sa bouche et les lécha.

Lorsqu'il eut fini, il attrapa mon menton et tourna sa tête vers moi pour un baiser intense. Tu es la chose la plus parfaite que j'ai jamais vue, murmura-t-il contre ma bouche.

J'essayai d'attraper son érection toujours importante. Il prit ma main, sachant ce que j'allais faire.

— On n'a pas le temps. Habille-toi. Il avait presque l'air en colère maintenant.

Apparemment, ça le frustrait et ça le contrariait.

Je m'habillai en un temps record, passant mon tailleur conçu de façon à ressembler à un faux costume masculin, avec la petite cravate et tout.

James me regarda pendant tout ce temps, ne me donnant pas une seconde d'intimité. J'étais trop pressée pour m'en inquiéter.

— C'est le plus sexy des uniformes d'hôtesse que je connais. Ce truc devrait être illégal. Je vais te faire des choses illégales avec cette petite cravate taquine, dit-il d'un ton sérieux. Je me contentai de rire.

— Je peux préparer mes cheveux et mon maquillage dans la navette. Stephan m'aidera. Je léchai ma lèvre inférieure et montrai son érection toujours manifeste. Il me reste dix minutes. Il doit bien y avoir quelque chose que je peux faire pour toi. Je n'aime pas l'idée de te laisser insatisfait.

Il me sourit d'un air meurtri.

— Tu es trop parfaite. Mais ça n'arrivera pas ce matin. Je ne veux pas d'orgasme sans être enfoncé en toi. De préférence pendant des jours entiers.

Je fis un pas vers lui, me léchant à nouveau les lèvres. Je m'agenouillai impulsivement devant lui.

— Tu pourrais t'enfoncer dans autre chose, lui dis-je d'une voix qui devenait haletante.

Mon visage était à quelques centimètres de son aine, mais je m'abstins de le toucher. Au lieu de cela, je regardai son visage.

Il attrapa mes cheveux un peu trop fort.

— Tu as déjà fait ça ? demanda-t-il d'une voix incertaine.

Je secouai la tête, me léchant à nouveau les lèvres.

— Comme je te l'ai dit, je ne fréquente personne. Je ne fais rien de tout ça. Je ne sais pas ce qui me prend, mais tu devrais profiter de ma proposition avant que je change d'avis.

Il déboutonna son pantalon et sortit son érection si vite que je clignai des yeux à sa vue. Il était... spectaculaire. Et en plein dans ma figure.

Ce n'était pas difficile de le prendre dans ma bouche et de me mettre à sucer goulument. Au contraire. Je n'avais jamais autant voulu quelque chose. Même si je n'arrivais pas à rentrer beaucoup plus que le bout.

— Utilise tes mains à la base, me dit-il. Il se servit de sa main pour me montrer comment faire. Il utilisa l'humidité que ma bouche avait étalée sur le bout pour lubrifier mes mains. Il les guida en un mouvement torsadé à la base.

— Plus fort, ordonna-t-il. Recouvre tes dents de tes lèvres et suce plus fort, haleta-t-il. Oui, c'est parfait, Bianca.

— Je pars, me prévint-il quelques minutes enivrantes plus tard. Ses deux mains agrippaient fermement mes cheveux. Si tu ne veux pas que je parte dans ta bouche, tu devrais te retirer maintenant. Sa voix était rauque de désir et j'adorais ça. Je pourrais bien devenir accro à ce sentiment, à cet acte.

Au lieu de me retirer, je suçai plus fort, avalant instinctivement quand sa substance chaude jaillit contre l'arrière de ma gorge.

Il me releva et m'embrassa. Ses mains étaient brutales dans mes cheveux, presque jusqu'à faire mal. Mais prise dans l'instant, j'adorai ça.

Il finit par me faire atterrir en regardant l'horloge.

— Tu es en retard. On parlera plus tard. Je ne veux pas te créer de problèmes. J'ai vu à quel point ton éthique de travail est importante.

Je hochai la tête, prête à me dépêcher.

Je pris mes bagages et ma tasse de café à moitié vide en sortant, sans dire au revoir. Franchement, je ne savais pas quoi dire.

Je n'avais jamais fait de choses aussi intimes et je n'avais même pas accepté de donner mon numéro de téléphone à Mr Magnifique.

C'était comme si j'étais étrangère à moi-même une fois que j'étais dans son orbite. Il prenait le pouvoir. Et jusqu'à présent, je n'avais pas marqué un seul point dans ma résistance contre lui. Lorsqu'il me touchait, je perdais tout contrôle, et il le prenait, et c'était agréable de me laisser aller. En fait, c'était plus qu'agréable. La sensation était si parfaite que je ne savais même pas comment y résister.

CHAPITRE HUIT

Mr Harceleur

Je descendis dans le hall avec cinq minutes de retard, et je fus très soulagée de voir que Stephan et moi étions les seuls membres de l'équipage à être arrivés pour l'instant.

Je n'avais encore jamais été en retard, même pas de cinq minutes, mais ça ne compterait pas cette fois. S'il y avait un retard de l'équipage aujourd'hui, il serait causé par le dernier à se montrer, et ce ne serait pas moi, puisque j'étais arrivée en deuxième.

Stephan me fit un sourire hésitant en me voyant.

— Bonjour, Bouton d'Or.

— Bonjour. Comment s'est passé le reste de ta nuit ? demandai-je, en espérant qu'elle s'était bien terminée pour lui.

Il fit un grand sourire.

— C'était génial. On est allé chez Melvin et on a parlé pendant des heures. On prend notre temps, mais on se comprend maintenant.

Je souris à mon tour.

— Excellent. Je suppose qu'on va garder New York pendant un moment, alors ?

Il soupira.

— J'espère. Comment ça s'est passé avec Mr Magnifique ? me demanda-t-il en souriant. Tu as l'air beaucoup plus en forme que ce à quoi je m'attendais, vu l'état dans lequel tu étais en quittant le bar. Je suppose qu'il s'est tenu à sa promesse d'être un parfait gentleman hier soir ? Il transforma cette dernière

phrase en question.

Je hochai prudemment la tête.

— Oui, il a été un parfait gentleman. Il a même été adorable. Il m'a démaquillée. Et il m'a apporté un café et de l'aspirine ce matin.

Quelque chose attira son regard derrière moi et je me retournai, m'attendant à voir l'un des membres de l'équipage en retard.

Je n'aurais pas dû être surprise de voir James. Après tout, il était encore dans la chambre quand j'étais sortie. Il était obligé de passer par le hall pour sortir. Mais ça me fit un petit choc de le voir si vite après ce que nous venions de faire.

Mon regard descendit jusqu'à la partie de son corps dont je venais de m'occuper. J'humectai ma lèvre inférieure. Ses yeux bleus étaient éclatants tandis qu'il me dévisageait en avançant droit sur moi.

Il hocha poliment la tête en direction de Stephan. Ils se murmurèrent tous deux bonjour. La main chaude de James atterrit possessivement sur ma nuque. Mon regard redescendit. Ses doigts serrèrent un peu plus mon cou et je levai les yeux pour le regarder.

— Stephan, notre Bouton d'Or est vraiment un boulet, dit-il d'un air détaché.

— C'est vrai, rit Stephan.

— Un boulet vraiment canon, me murmura James.

Stephan l'entendit et rit plus fort.

— Eh bien, pour ça je te crois sur parole.

— Tu m'accompagnes jusqu'à la porte, s'il te plaît ? me demanda James poliment.

Je le suivis. En arrivant à la porte, il enleva sa main de mon cou.

— Je vais t'attacher à mon lit et prendre ta virginité. Je n'arrive pas à penser à autre chose, me dit-il doucement. Dis-moi quand on peut se revoir.

Je déglutis.

— Je ne sais pas. J'ai une journée de douze heures demain. On va à Washington.

— Et aujourd'hui ?

Je me contentai de cligner des yeux.

— Je retourne à Las Vegas.

Il hocha la tête comme si l'information lui était utile et il partit.

Le reste du personnel commença à descendre, à commencer par Brenda. Elle avait bien dix minutes de retard. Melissa et Jake descendirent quelques minutes plus tard.

Nous attendîmes encore dix minutes avant que Stephan ne doive appeler le siège de la compagnie.

— Oui, j'appelle pour m'assurer que nous partageons bien la navette pour l'aéroport avec les pilotes ce matin, murmura-t-il dans son portable. D'accord, merci.

Les pilotes ébouriffés firent leur entrée au moment où Stephan raccrochait. Nous avions déjà posé nos bagages dans la navette, donc nous nous installâmes pendant que les pilotes chargeaient leurs valises.

Nous traversâmes l'aéroport comme des fous, l'équipage entier se pressait pour éviter un délai.

Stephan avait tressé mes cheveux dans la navette, pendant que je mettais un minimum de maquillage aux feux rouges. Il n'y avait pas moyen de le faire pendant que le chauffeur fou faisait des embardées. Même après des années d'escapes à New York, je n'étais toujours pas habituée à ce que les habitants de la ville appelaient 'conduire'.

On arriva à la porte d'embarquement en un temps record et une agente de porte exaspérée nous laissa passer sur la passerelle.

Elle était rondelette, d'âge moyen et avait l'air surmenée.

— Vous êtes à la limite du retard, nous gronda-t-elle. Si ce vol est retardé, je marque que ça vient du personnel navigant.

Stephan lui fit son sourire le plus charmant.

— Ma chérie, ne tardons pas, alors. Faites-les descendre quand vous voulez. Aujourd'hui c'est l'équipe de choc qui travaille.

On n'a pas besoin de temps de préparation.

Elle lui sourit, tout de suite rassurée par son attitude.

— C'est ce que j'aime entendre. Certains équipages ont besoin de trente minutes de préparation.

Stephan lança un regard lourd de sens au commandant.

— Eh bien, ce n'est pas notre cas, n'est-ce pas, commandant ? lui souffla-t-il. Certains pilotes aussi avaient besoin d'énormément de temps de préparation.

Le commandant Peter acquiesça en souriant.

— Comme il l'a dit, on est au top aujourd'hui, alors vous pouvez nous les envoyer.

C'était un pari. Si nous avions la malchance d'avoir des problèmes mécaniques, nous aurions un avion rempli de passagers pendant l'attente. Mais nous espérons avoir de la chance aujourd'hui. C'était ça ou un rapport.

— Je vais commencer le service des boissons préembarquement pour toi et mettre

Jake à l'entrée pour que tu puisses faire l'inventaire du galley. Les traiteurs sont déjà repartis à cette heure-ci. J'espère qu'ils nous auront laissé tout ce qu'il faut.

Stephan fouillait dans le chariot à boissons en parlant, sortant les verres.

— Tu veux sortir un plateau de cocktails Mimosa ? demandai-je. En général les gens les adorent le matin, surtout sur ce vol.

En plus ça fait gagner du temps, parce qu'on en a vingt-et-un ici.

Il acquiesça d'un air absent, continuant à fouiller. Il ne trouvait jamais rien dans le galley et je ne savais pas pourquoi il persistait à essayer.

J'ouvris un tiroir rempli de bouteilles d'eau froide et les montrai du doigt.

— Sors-les pour eux. Je ferais le reste de la préparation des mimosas pendant que tu fais ça.

J'étais déjà en train de déboucher le champagne quand il repartit dans la cabine.

Ça allait être une matinée intense. Je le sentais. J'aimais ça, car en ce qui me concernait, c'était toujours une bonne chose de rester occupée.

Le plateau de mimosas était prêt quand Stephan revint au bout de quelques minutes. Il ressortit immédiatement.

J'avais prévu toutes les boissons dont nous aurions besoin. Je me mis à compter les repas et à préparer les menus. Je passai les menus à Stephan pour qu'il les distribue et il me donna la liste des commandes de boissons. Il ne restait plus de verres sur le plateau.

— Je devrais avoir fini quand tu auras fini de distribuer les menus, lui dis-je. Est-ce que je dois préparer un autre plateau de mimosas ?

— Non, tu en avais fait la bonne quantité. Et il y a une surprise pour toi au 2D, Bouton d'Or. Il me fit un large sourire en repartant dans la cabine.

Je n'écoutai qu'à moitié, préparant les boissons aussi vite que possible. Le service de préembarquement pouvait être compliqué quand on était aussi pressés.

Je sortis avec la première tournée des boissons commandées. Je les distribuai de l'arrière vers l'avant parce que Stephan les avait notées comme ça. C'était sans doute l'ordre dans lequel les passagers étaient montés à bord. Les agents de portes aimaient parfois changer l'ordre, Dieu sait pourquoi.

Je distribuai vite les boissons. Il y avait des New Yorkais bruyants à l'avant aujourd'hui. Je me contentai de leur sourire.

Quelques hommes se crièrent presque dessus en se disputant au sujet d'une équipe sportive. Je comptai cinq personnes qui pouvaient poser problème ou qui auraient besoin d'être fermement remises à leur place si cela continuait comme ça.

Ils devinrent soudain silencieux en me voyant.

— Hé, chérie, t'es un régal pour nos yeux, me dit finalement le plus bruyant d'entre eux, après qu'ils m'aient tous dévisagée avec grossièreté quand je posais les boissons devant eux. Je levai les yeux et lui sourit de façon agréable. Neutre. Il avait sans doute la quarantaine bien tassée, avec des cheveux foncés et la peau basanée. Il avait l'air d'un New Yorkais jusqu'au bout des ongles.

— Bonjour, murmurai-je en retournant au galley pour la tournée suivante.

Il ne me resta que quelques boissons à préparer après ça. L'eau et les mimosas avaient suffi à la plupart d'entre eux.

Je distribuai le reste des boissons, rassemblant déjà les verres vides sur mon plateau en revenant. Je recommençai à l'avant, rassemblant les vestes et m'assurant qu'ils n'avaient besoin de rien.

Je me raidis et je perdis mon air impassible l'instant d'un battement de cœur lorsque je vis l'occupant du siège 2D. Je fus étonnée de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. C'était comme si mon corps aurait dû sentir sa présence étant donné la façon dont il réagit instantanément.

Je me remis plus vite que la dernière fois qu'il était assis dans ce siège. J'espérai que cela signifiait que je m'habituais à lui.

Il ne peut pas continuer à me faire cet effet chaque fois que je le vois, me dis-je. Je savais que j'étais trop optimiste.

— Puis-je vous apporter autre chose, Mr Cavendish ? m'enquis-je avec sang-froid. Il avait déjà l'une des bouteilles d'eau que Stephan avait distribuées. Il avait l'air de ne boire que de l'eau. Puis-je suspendre votre veste ?

Son visage était tendu, mais il ne dit rien en se levant pour enlever sa veste. Le siège à côté de lui était le seul à être vide en première classe et je devinai qu'il l'avait acheté pour avoir un semblant d'intimité.

Je me rappelai l'avoir entendu dire à notre PDG sur le vol affrété où je l'avais rencontré qu'il ne prenait que rarement des vols commerciaux. *Pourquoi le ferait-il ?* Il avait un jet privé. *Pourquoi volait-il si souvent avec nous tout d'un coup ?* Je devinai que c'était probablement dans le but de nous soutenir financièrement.

Quand il s'étira dans l'allée, il ne fut soudain qu'à quelques centimètres de moi.

Je pris une profonde inspiration, inhalant son odeur. Il sentait si bon : une odeur d'eau de Cologne épicée couvrait tout juste son odeur naturelle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu prenais ce vol ? murmurai-je tout bas en prenant sa veste.

— C'était une décision de dernière minute. Je ne savais pas avant ce matin que j'avais une affaire urgente à Las Vegas dont je devais m'occuper aujourd'hui,

murmura-t-il en retour, la voix douce, mais le visage toujours dur et tendu.

J'examinai brièvement son visage, mais je dus vite avancer. Je n'avais tout simplement pas le temps de chercher à savoir ce que Mr Magnifique complotait.

J'eus à peine le temps de récupérer les verres et de sécuriser le galley avant de devoir montrer les consignes de sécurité. Je fis exprès d'éviter de regarder James et je réussis à tout faire avec mon sang-froid habituel.

Le groupe de New Yorkais fit quelques commentaires grossiers à voix haute tandis que je passais vérifier les ceintures de sécurité. Je les ignorai avec facilité. J'avais l'habitude. En fait, c'était du niveau habituel de ce vol en particulier.

C'était samedi matin et il y avait en général un groupe de New Yorkais typiques sur ce vol. Ils allaient à Vegas, venaient de payer pour être placés en première classe et commençaient à faire la fête. Ils étaient odieux et grossiers, mais c'était aussi courant sur les vols de JFK.

Je m'arrêtai brièvement près de James. Il avait les poings serrés, et son visage dur était tourné vers le hublot. Il avait l'air très perturbé.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, Mr Cavendish ? demandai-je doucement. Je n'arrivais pas à imaginer ce qui pouvait le rendre si agité.

Il secoua la tête. Puis il se contredit très vite.

— Dis à Stephan que je veux lui parler aussi vite que possible, dit-il sèchement.

— D'accord... répondis-je, confuse, et je continuai mon chemin.

CHAPITRE NEUF

Mr Fâché

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demandai-je à Stephan tandis que nous attachions les ceintures de nos strapontins. James et lui avaient eu un échange qui avait eu l'air intense juste avant que Stephan vienne s'asseoir à côté de moi.

Il secoua la tête en regardant par le hublot.

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes.

— Aïe ! Il me regarda d'un air surpris. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

J'écarquillai les yeux.

— Moi ? Et toi alors ? Comment Mr Magnifique là-bas t'a-t-il mis dans son camp aussi vite ? Tu es censé m'aider à éviter les types de ce genre. Au lieu de cela, tu l'aides. Et maintenant tu ne veux rien dire des conversations que tu as avec lui.

Il soupira.

— C'était au sujet du groupe bruyant dans les rangées cinq et six. Ils n'arrêtent pas de parler de toi et James ne le supporte pas. Il faudra que je leur dise deux mots une fois qu'on aura atteint les trois mille mètres d'altitude. Il eut un sourire narquois.

Sinon je pense que Mr Magnifique va commencer à distribuer des coups de poing. Je levai les yeux au ciel, puis je regardai James, qui était dans ma ligne de mire, d'un air exaspéré. Il avait toujours le regard fixé sur le hublot, mais ses yeux étaient dans le vague et ses poings étaient serrés. Il avait l'air encore plus agité.

— C'est juste la clique masculine habituelle pour Vegas, dis-je à Stephan. C'est le même type de public presque chaque semaine. Ils ont été faciles à ignorer jusque là, ne les énervons pas pour rien.

Maintenant c'était au tour de Stephan de prendre un air exaspéré.

— Je crois que tu n'as pas entendu le pire de ce qu'ils disaient. James me l'a dit, et c'était pas beau à entendre. Ils sont particulièrement grossiers et jurent assez fort pour déranger le reste de la cabine. Je dois m'en occuper. Il vaut mieux étouffer le problème dans l'œuf. Et regarde James, il est vraiment troublé. Il vaut mieux énerver quelques salauds plutôt que d'avoir une bagarre sur les bras.

Je regardai James et je l'étudiaai attentivement. Son agitation semblait augmenter de seconde en seconde.

Ses yeux s'ouvrirent d'un coup, son regard se dirigea vers nous et il mit ses mains sur la ceinture comme s'il se préparait à se lever.

— Oh merde, marmonna Stephan d'une voix inquiète.

James sembla se calmer, il relâcha sa ceinture et desserra les poings. Il ferma les yeux tandis que ses lèvres bougeaient.

— Il est en train de compter jusqu'à dix, dis-je, abasourdie. Tu entends ce qu'ils disent pour l'énerver à ce point ? Je n'entends rien.

— J'entends les voix, mais je ne distingue pas les mots, dit Stephan en regardant James avec attention.

Stephan était très tendu. Je savais qu'il détestait la violence par-dessus tout. Je l'avais aussi vu se battre plusieurs fois, même si cela faisait des années qu'il n'en avait pas eu besoin. Il était incroyablement doué. Quoiqu'il se passe, il pourrait gérer la situation, je le savais. Mais il détesterait ça. Il rejetait la violence sous toutes ses formes.

James ouvrit soudain les yeux, l'air plus furieux que jamais. Apparemment ça n'avait pas suffi de compter jusqu'à dix. Ses mains se dirigèrent vers la ceinture et je regardai, horrifiée, tandis qu'il bondit sur ses pieds et se dirigea rapidement vers les auteurs de troubles.

— Putain, jura Stephan. Reste ici, s'il te plaît, me supplia-t-il en suivant James d'un bond.

Il y eut un échange très tendu. James se penchait vers l'homme qui m'avait parlé plus tôt et je ne pouvais pas voir son visage ni entendre ce qu'il disait.

Stephan pointait un des autres hommes du doigt et levait la voix, mais je ne distinguais pas les mots à cause du bruit du moteur et de la distance. Je fus surprise que Stephan ne regarde même pas James, ne faisant aucune tentative pour lui demander de se rasseoir à sa place.

Merde, pensai-je. Cela voulait probablement dire qu'il perdait lui aussi son sang-froid. Il y aurait vraiment une bagarre si Stephan commençait à distribuer des coups.

Je vis l'homme que Stephan était en train de rabaisser lever les mains comme pour se rendre. Cela n'eut pas l'air d'apaiser Stephan, qui se tourna vers celui qui avait tout particulièrement énervé James. Je supposai qu'il était toujours en train de lui parler, bien que je ne puisse pas l'entendre.

Il parlait doucement, tandis que Stephan devenait de plus en plus bruyant.

— Ce n'est pas une plaisanterie. Si je vous entends encore, on dévie l'avion et la police vous attendra à l'arrivée. Avec ça, Stephan revint en trombe pour s'asseoir à côté de moi. Il n'avait toujours pas pris la peine de demander à James de se rasseoir.

Quelques instants tendus plus tard, James se redressa et retourna à son siège, la démarche raidie. Il ne me regarda pas, s'assit, mit la ceinture et ferma les yeux.

Je ressentis un soulagement si énorme que j'eus honte. J'avais presque eu besoin de voir qu'il s'était retenu alors qu'il avait eu envie de taper quelqu'un. Je ne savais pas grand-chose à son sujet, mais je savais au moins qu'il savait se contrôler.

La violence incontrôlée et l'agressivité étaient les deux hantises de mon enfance, et je me sentis toute molle de soulagement en voyant que je ne les trouverais pas en James. En tout cas pas sous la forme que je craignais. Cette violence que je craignais toujours de rencontrer, malgré le temps écoulé et les thérapies.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qu'ils disaient qui relève de la police ? finis-je par demander à Stephan.

Il secoua la tête.

— Je te le dirai plus tard. S'il te plaît, donne-moi une minute pour me calmer. Sa voix me suppliait donc je laissai tomber. Il m'avait dit qu'il me le dirait plus tard, donc je savais qu'il le ferait.

Je fus debout à la seconde où j'entendis le signal indiquant que nous étions arrivés à l'altitude de croisière. Je commençai ma routine, préparant le galley

pour le service du petit-déjeuner. J'aimais la routine, j'aimais toutes les routines en général. Je les trouvais rassurantes en quelque sorte.

Le chaos de mon adolescence me faisait rechercher la stabilité dans ma vie d'adulte. Ma vie, malgré tous les voyages, suivait un planning et une routine que j'aimais. Le service du petit-déjeuner sur le vol en partance de New York en faisait partie.

Notre compagnie était fière de son service en première classe, donc le service du petit-déjeuner était considérable. Nous serions occupés jusqu'à l'atterrissage. La première classe étant pleine, Stephan resta à l'avant pour m'aider.

Je travaillais dans le galley et lui servait. Cela me convenait, en particulier aujourd'hui, avec un James instable et des dégénérés dans la cabine.

Stephan et moi ne parlâmes même pas pendant la première heure de travail. Il méditait sombrement et nous n'avions pas besoin de parler pour communiquer.

Nous travaillions ensemble sans effort après toutes ces années. Il prenait les commandes des passagers et je les lisais puis je les préparais. Pendant qu'il servait, je préparais l'étape suivante. Nous étions rapides et efficaces sans même parler.

J'adorais cette partie du travail, sans vraiment savoir pourquoi. Le sentiment d'être occupé dans les airs, la routine familière au galley, s'assurer que tout le monde avait l'impression d'avoir bénéficié d'un service exceptionnel et que nous avions bien travaillé... Je supposais que j'avais passé une grande partie de ma vie à me sentir inutile et perdue, et ce travail, les bons jours, me donnait l'impression de valoir quelque chose. En y pensant en ces termes, ça avait l'air pathétique, mais ce n'était pas faux pour autant.

Bien sûr, je remarquais tout ce que l'on servait à James. J'avais déjà vu qu'il ne buvait que de l'eau. Pas de glaçon, seulement la bouteille d'eau et un verre. Je commençai à mettre une rondelle de citron dans son verre et il ne s'en plaignit pas, alors je continuai.

Pour le petit-déjeuner, il commanda la seule chose saine que nous servions sur le premier vol de la journée. C'était un yaourt à la grecque avec des myrtilles fraîches et des noix de pécan crues. Je ne fus pas surprise de voir qu'il était le seul à en demander. En général il n'y avait pas de preneurs, donc Stephan et moi les mangions pour notre petit-déjeuner. D'après ce que j'avais pu voir de son corps, j'aurais pu deviner qu'il mangeait sainement, et sa commande le confirmait.

Est-ce que je pourrais un jour me sentir à l'aise et me dénuder devant quelqu'un d'aussi beau et qui, d'après ce que j'avais pu deviner, avait un corps parfait ? Je ne voyais pas comment. J'essayais de me maintenir en forme, mais de temps en temps je mangeais du fast food et je ne faisais pas autant d'exercice que possible.

Je trouvais que mes cuisses étaient trop grosses et mes chevilles trop petites, comme des cure-dents. Mes bras étaient minces, mais mes hanches étaient un peu larges et mes épaules trop carrées à mes yeux. Comme toutes les femmes, j'avais un problème d'image corporelle. James les remarquerait-il en me voyant nue ? J'essayais de ne pas y penser, mais sans succès. Je fus soulagée lorsqu'on eut trop de choses à faire pour avoir le temps d'y penser.

Cela faisait bien deux heures et demie que nous volions quand Stephan put enfin aller vérifier si tout se passait bien dans la cabine principale.

— Je serai de retour dans quelques minutes. Brenda est en train de faire cuire les cookies en ce moment. J'en ramènerai pour les ajouter au service de fromage, me dit Stephan en raccrochant le téléphone de bord.

Je hochai la tête d'un air absent. J'étais en train de préparer le chariot à trois étages pour le service du fromage. Il n'avait rien à faire pour m'aider pendant au moins dix minutes, donc c'était le bon moment.

J'entendis la porte des toilettes s'ouvrir de l'autre côté du rideau, donc je poussai le chariot pour m'assurer que le passager pourrait regagner son siège avant de le remettre en position.

Je sursautai quand James entra dans le galley fermé. Il avait l'air beaucoup plus calme qu'auparavant.

Je lui fis un petit sourire.

— Hé, dis-je en l'examinant attentivement pour deviner son humeur.

Il me rendit un petit sourire. Il déplaça le chariot pour moi, voyant que j'en supportais le poids. Il l'utilisa pour bloquer entièrement l'allée à l'extérieur du rideau, tout en restant lui-même complètement caché derrière le rideau.

— Oh, dis-je doucement en le voyant réorganiser le galley. Je commençais à avoir une idée de ce qu'il comptait faire. Il organisait un moment d'intimité pour... quelque chose.

Je me contentai de le regarder, hypnotisée.

Il actionna facilement le frein du chariot avec le bout de sa chaussure, comme s'il faisait ça tous les jours. Il inspira profondément, me tournant le dos pendant un long moment.

Il se retourna brusquement et marcha vers moi. Il attrapa ma tresse et tira ma tête en arrière. Il m'embrassa et ce fut sensuel et colérique et affamé.

Je fondis en un instant, malgré moi. Mon corps se colla aussi près que possible contre le sien.

Il me fit reculer jusqu'au comptoir et me souleva pour m'asseoir sur le seul petit bout de comptoir dégagé. Je passais à peine. Il ne s'arrêta pas de m'embrasser.

Je murmurai pour protester tandis que je sentis ses doigts faire remonter ma jupe moulante. Il avait dénudé mes cuisses et je reculai ma tête, à bout de souffle.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, un peu paniquée par ses intentions.

— Chut, me dit-il et il se remit à m'embrasser, ses mains continuant impatiemment à faire remonter ma jupe. J'ai besoin de faire ça.

Cela ne me rassura pas, mais il s'arrêta brusquement quand ses mains avaient remonté ma jupe jusqu'à découvrir mon porte-jarretelles et le haut de mes bas. Il remonta encore brutalement ma jupe.

Il jura en voyant mon string vert en dentelle.

— C'est le type de culotte que tu portais hier soir, non ? Sauf que l'autre était bleue.

Je hochai la tête, un peu désorientée.

— Ce sont les sous-vêtements les plus confortables que j'ai jamais portés. Depuis que je les ai découverts, je ne peux plus en mettre d'autres.

— Putain, je les adore, me dit-il et cela me fit sourire.

Il me surprit à nouveau en se mettant soudain à genoux devant moi. Il me passa un bout de tissu. Je remarquai que c'était un mouchoir à l'ancienne.

— Mets ça dans ta bouche et mords-le. Essaie de ne pas faire trop de bruit. Je lui obéis sans hésiter, mon corps entier vibrant d'anticipation à l'idée de ce qu'il allait faire.

— Attrape mes cheveux, me dit-il. Mes mains passèrent avidement dans ses cheveux. Ils étaient parfaits, évidemment : doux comme de la soie et si lisses et épais. Je voyais toutes les différentes teintes de châtain et de blond foncé, relevées par le soleil qui passait par le petit hublot de la porte de l'avion à ma gauche. Les gens payaient des fortunes pour se faire des mèches qui n'arrivaient pas à la hauteur de cette couleur dorée changeante.

Mon esprit se vida et ma tête tomba soudain en arrière. Il avait poussé mon string sur le côté et collé son visage contre moi.

Je me perdis instantanément dans l'incroyable vague de sensations causées par les caresses de sa langue qui travaillait avec un but précis.

Ses doigts remarquables glissèrent en moi, un des doigts caressant l'endroit parfait. Je gémis dans le mouchoir que je mordais, sans arriver à étouffer complètement le bruit aigu.

Sa langue monta vers mon clitoris comme si elle était pressée. Il le suçait fort et je partis sans m'y attendre. Je ne savais pas que cela pouvait arriver aussi vite, même après notre épisode dans la chambre d'hôtel.

Il continua les caresses, même quand mes secousses puissantes s'étaient arrêtées. Je sentis sa tête se retirer et je le regardai. Il posa son menton sur le tissu de ma jupe, juste au-dessus de mon bassin.

— Un de plus, ordonna-t-il et il retourna à ses soins délicieux.

Cette fois, je criai dans le tissu. Je fus tout aussi surprise par cet orgasme que par le précédent. Il l'avait causé encore plus vite, comme si sa langue avait appuyé sur le bouton d'orgasme. Ou peut-être que le précédent m'avait préparée. Je n'avais pas assez d'expérience pour m'en rendre compte. Avant que James me mette la main dessus, je ne savais pas qu'on pouvait jouer avec mon corps comme avec un instrument.

Il me lécha encore quelques fois après que mes tremblements se soient arrêtés.

— Je pourrais te manger toute la journée, me dit-il en se levant. Il enleva le mouchoir de ma bouche et le poussa entre mes cuisses pour absorber l'humidité.

— J'adore à quel point tu es mouillée, murmura-t-il en se penchant pour m'embrasser. Sa langue glissa dans ma bouche en léchant et je fus un peu scandalisée en réalisant que j'étais en train de me goûter d'une façon que je n'aurais jamais crue possible.

Je suçai sa langue et il gémit. Je savais qu'il aimait ça, alors je suçai plus fort.

Il ne m'embrassa pas longtemps et se retira pour me reposer à terre. Il n'avait aucun mal à me soulever. J'aimais ça, j'aimais me sentir petite et féminine par rapport à sa force.

Il remit le mouchoir sale dans sa poche et commença à me lisser les vêtements de façon si efficace qu'elle en était presque impersonnelle.

Il était encore en train de redescendre ma jupe jusqu'à mes genoux quand Stephan surgit dans le galley, l'air abasourdi puis choqué.

Parce que James était en train de redescendre ma jupe, c'était évident que nous étions en train de faire quelque chose de beaucoup trop intime pour le galley d'un avion.

Les yeux choqués de Stephan se posèrent sur mon visage. Puis il rougit comme je ne l'avais jamais vu rougir avant.

— Ce bruit, c'était toi ? Ce cri étouffé ? demanda-t-il lentement.

Je savais que j'étais en train de virer aussi rouge que lui, mais je hochai la tête. Ça ne servait à rien de le nier.

Stephan était toujours aussi rouge lorsqu'il nous lança un regard désapprobateur.

— Vraiment, James ? Sur un vol matinal ? Avec un groupe de pervers à quelques mètres de là ?

Apparemment Stephan faisait porter toute la responsabilité de cet épisode gênant sur les épaules de Mr Magnifique.

James fut un peu honteux. Cela lui donnait un air de petit garçon. C'était difficile de concilier cet air-là avec le James que je connaissais.

J'étais perplexe et je me contentai de les regarder. Je n'avais jamais été dans une situation ressemblant à celle-ci, même de loin.

Stephan montra la direction du siège de James.

— Je pense que tu devrais aller t'asseoir maintenant.

James fit ce qu'il lui dit sans un mot ni même un regard.

CHAPITRE DIX

Mr Vicieux

Le reste du vol se fit dans une sorte de brouillard pour moi. Nous fîmes le service du fromage et du vin et je me retins délibérément de croiser les regards, sachant que je serais morte de honte s'ils me regardaient bizarrement.

Je voulais simplement faire comme si personne ne nous avait entendus dans le galley, et qu'ils n'avaient certainement pas compris ce qu'étaient ces bruits. Tant que je ne regardais personne dans les yeux, je pouvais continuer à me convaincre que c'était le cas.

J'évitai en particulier de regarder James en le servant. Je m'étais habillée de sang-froid comme d'une armure après notre scène sordide, mais je savais qu'un seul regard de sa part pouvait tout défaire.

Par malchance, le chariot était placé de telle façon que c'était à moi de le servir. Je lui demandai donc doucement ce qu'il souhaitait sans le regarder directement.

Il dit qu'il prendrait une tranche de brie et quelques grains de raisin. Je posai la petite assiette sur sa tablette. Ce que je vis alors m'immobilisa un instant.

Je remarquai plusieurs choses à la fois.

Il avait retroussé les manches de sa chemise, révélant des avant-bras bronzés tournés paumes vers le haut dans une position

détendue. Les rayons de soleil qui passaient par le hublot montraient des traits fins et blancs entourant ses poignets. Je fus immédiatement curieuse quant à l'origine de ces marques, mais ce n'étaient pas *elles* qui attirèrent en un instant mon regard fasciné.

Il avait enlevé sa cravate : sa gorge bronzée ainsi qu'un tout petit bout de son torse étaient visibles. La vue de sa peau douce et dorée me rendit folle. J'avais l'impression d'en avoir été privée, d'autant plus que je n'en avais pas vu grand-chose si l'on considérait tout ce qu'on s'était fait l'un l'autre.

Vêtu comme ça, il me parut incroyablement sexy. Sa tenue semblait presque trop intime pour être portée dans un avion. C'était ridicule, bien sûr. Il n'y avait pas de règles spéciales l'empêchant de montrer sa peau en public, juste parce qu'elle était meilleure que celle de tous les autres.

Oui, le voir comme ça m'attira instantanément. Mais ce n'était pas ça qui m'avait figée sur place. C'était l'objet qu'il tenait dans la main qui était responsable.

Sa main droite était posée sur son genou, vide, juste à côté de sa tablette. Mais sa main gauche était posée en travers de la tablette, comme s'il exhibait l'objet serré dans sa main à la façon d'un trophée.

C'était le mouchoir dont il s'était servi dans le galley. Sa main le malaxait pensivement, comme si cela le détendait.

Je me forçai à détourner le regard. Je ne posai plus mes yeux sur lui.

L'idée que je n'étais pas du tout à la hauteur s'imposa à moi. Il avait beaucoup trop d'expérience. Il était riche. Et vicieux. Et j'étais aussi proche de l'opposé absolu de tout cela que quelqu'un pouvait l'être. Cela donnait à réfléchir.

À un moment donné, j'avais décidé de coucher avec lui. Mais je ne devais pas oublier que ça n'irait pas plus loin. Il aimait la poursuite du début. Je céderais. Il me baiserait pendant quelques jours mémorables, si j'avais de la chance, puis nous partirions chacun de notre côté. Je ne voulais absolument rien de plus.

Les relations me terrifiaient. Alors quel meilleur candidat que lui pour me débarrasser de ma virginité ? À vingt-trois ans, ce n'était rien de plus qu'un fardeau. Je ne m'en étais pas souciée plus tôt parce que personne ne m'avait suffisamment intéressée pour que j'essaie de passer outre mes blocages.

La masturbation et les pornos sordides sur internet m'avaient guéri des rares envies que j'avais pu avoir. Et je n'avais encore jamais ressenti cette espèce de désir dévorant.

Alors je le ferais. Je coucherais avec lui. Je satisferais ma curiosité et puis je retournerais à ma vie normale.

Je réussis à ne pas regarder James à nouveau avant de nous asseoir sur les strapontins pour l'atterrissage.

Lorsque je finis par le faire, il me sourit. Ce fut un sourire intime qui ne ressemblait à aucun des sourires que j'avais pu recevoir. Je ne pus trouver la volonté de rendre son sourire ni de faire autre chose que de le fixer bêtement, en essayant de ne pas regarder la chose qu'il serrait toujours dans sa main.

Je ne réussis absolument pas à cacher mon sursaut lorsque je le vis porter le mouchoir à son visage puis l'inhaler profondément en fermant les yeux comme pour mieux en savourer l'odeur.

— Qu'est-ce qu'il fout ? marmonna Stephan à côté de moi.

Je ne répondis pas, ne sachant pas si la question s'adressait à moi ou à James.

Je me dépêchai de regarder par le hublot, rougissant de la tête aux pieds. *Oui, me dis-je, stupéfaite, je ne suis pas du tout à la hauteur, mais je vais le tenter malgré tout.*

D'une façon ou d'une autre j'avais réussi pendant le vol à oublier la bagarre qui avait failli éclater à mon sujet. L'annonce de Stephan pendant que l'avion roulait vers notre porte de débarquement me rappela ce moment tendu.

— Mesdames et messieurs, je vous demande de bien vouloir rester assis lorsque nous arriverons à la porte de débarquement.

Notre avion va être accueilli par la police, nous vous demandons donc de patienter quelques minutes. Je ferai une annonce lorsque vous pourrez débarquer. Encore une fois, veuillez rester à vos places lorsque nous arriverons à la porte.

Oh merde, me dis-je, abasourdie.

Je fis de grands yeux à Stephan.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait pour mériter ce traitement ? lui demandai-je. D'après le peu que je les avais entendus dire, cela semblait un peu excessif d'impliquer la police.

Il secoua la tête.

— Je te l'expliquerai plus tard. James et moi devons parler à la police pour leur rapport et peut-être tout autre passager de première qui admettra avoir entendu quelque chose. La paperasse du vol sera chiant à faire aussi. Mais ils parlaient de choses illégales et je pense qu'il faut faire un rapport sur eux, au cas où ils pensaient vraiment faire ce qu'ils disaient. Ce n'étaient peut-être que des gros connards qui racontaient de la merde, mais je ne serais pas à l'aise si je ne faisais pas tout ce qui est en mon pouvoir pour les décourager de se comporter comme ça. Et au pire, s'ils finissent réellement par faire quelque chose d'horrible à une pauvre fille, cet incident pourra ensuite aider à les poursuivre en justice.

Je le regardai. On ne m'avait rien dit.

— Tu vas *vraiment* me raconter tout ce qui s'est passé.

Il hocha la tête.

— Oui, oui. Plus tard.

Après ça, le débarquement se fit sans drames. Stephan parlait avec la police tandis que je répondais aux appels lumineux des passagers qui commencèrent à s'allumer quelques secondes avant d'arriver à la porte de débarquement.

Après un échange bref, les hommes furent escortés jusqu'à la sortie, coopérant manifestement avec les deux officiers qui les escortaient. James les suivait de près. Pour donner sa version des faits, probablement. Le couple assis directement derrière lui suivit également, ainsi que les deux hommes qui étaient assis de l'autre côté du couple. J'imaginai que c'était pour les mêmes raisons.

Je fus coincée dans le galley arrière lorsque les passagers furent autorisés à débarquer quelques secondes plus tard.

Brenda et Melissa, qui utilisaient les strapontins du galley arrière, me bombardèrent de questions pendant que j'attendais impatientement que l'avion se vide.

— Qu'est-ce qui s'est passé là devant ? me demanda Brenda, les yeux écarquillés.

— C'était James Cavendish que j'ai vu suivre la police avec les autres hommes ? demanda Melissa, ayant presque un air de prédateur. Elle affichait ce regard aiguisé qu'elle avait quand un homme l'intéressait. Je l'avais vu dans ses yeux bien trop souvent si l'on considère que je ne la connaissais pas depuis longtemps.

Alors elle a trouvé son nom, pensai-je, mal à l'aise. Elle en savait probablement plus sur lui que moi, maintenant. J'évitais toute forme de réseau social et je ne possédais même pas de télévision. Je savais seulement qu'il venait d'une famille riche possédant une gigantesque chaîne d'hôtels de par le monde. Je n'avais même jamais tapé son nom sur internet pour trouver des informations. Je devinais que Melissa ne pouvait pas en dire autant.

— Oui, c'était lui. Je répondis d'abord à sa question, curieuse de voir sa réaction. Elle me lança un regard inquisiteur.

— Je ne savais même pas qu'il était sur ce vol. Il faut me le dire quand tu en vois des riches et sexy, Bianca. Je croyais qu'on était amies. Son ton était à la fois offensé et mielleux, c'était un nouvel air étrange qu'elle se donnait.

Je la fixai, ne sachant pas quoi dire pendant un long moment.

— Je sais que vous n'êtes pas sur le marché, toutes les deux, mais je vais le dire quand même. Prem's pour celui-là. Elle gloussa en le disant et je ne savais vraiment pas si elle plaisantait. Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment-là que je sus qu'elle était folle.

Je secouai la tête, étonnée de ressentir une hostilité envers elle que je ne voulais pas examiner de plus près.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, lui dis-je.

Elle gloussa de nouveau.

— Peu importe. Je ne m'inquiétais pas vraiment à ce sujet. Les hommes veulent ce qu'ils veulent, et je vois bien que je suis son genre. J'aurais son numéro avant d'arriver au siège de la compagnie.

Brenda et moi échangeâmes un regard. Brenda reprit son interrogatoire.

— Pourquoi les flics ont-ils été appelés ? J'ai vu de l'agitation au décollage ; mais je ne voyais pas ce qui se passait et il n'a pas eu l'air d'y avoir un problème après ça.

Apparemment Brenda avait acquis la capacité à ignorer Melissa quand elle devenait folle. Je me promis d'essayer d'imiter sa méthode.

Je leur dis ce que je savais en évitant de parler de l'implication de James. Melissa se concentra immédiatement sur cette omission.

— Pourquoi James les a-t-il suivis ?

Est-ce qu'elle l'appelait vraiment par son prénom après une seule petite conversation avec lui ? Ou est-ce qu'il me manquait une information ?

— Lui et quelques autres personnes de première classe ont entendu une grande partie de ce qu'ils disaient, j'imagine.

Je n'eus pas besoin d'en dire plus grâce à l'arrivée de Stephan dans le galley.

Il regarda les deux autres femmes.

— Le dernier passager est descendu, mesdames. Bianca et moi devons parler à la police et faire des rapports d'incident, mais vous pouvez y aller, puisque vous n'étiez pas impliquées. On vous verra demain matin.

Brenda sourit, attrapa ses bagages et dit au revoir avant de se dépêcher de partir. Le bus pour les employés passait toutes les vingt minutes. Je vis en regardant ma montre qu'il fallait qu'elle arrive à l'arrêt de bus en trois minutes ou bien qu'elle attende vingt minutes pour le suivant.

C'était une simple montre de métal avec un cadran bleu. Je remarquai pour la première fois qu'elle était plutôt usée. Elle avait duré deux ans et elle avait l'air de devoir être remplacée, avec tous ses coups et ses éraflures. Le travail exigeait que nous ayons des montres en bon état, donc j'allais devoir dépenser des sous en shopping pour une fois.

Ces derniers six mois, mon budget avait été très serré. Ça allait être la première fois depuis des mois que j'allais devoir acheter autre chose que de la nourriture.

Merde. L'idée me mettait mal à l'aise.

Je levai la tête pour regarder Stephan qui fixait Melissa. Je devinai qu'il se demandait pourquoi elle n'était pas encore partie.

Elle lui sourit.

— Je vais rester un peu pour m'assurer que vous arrivez à tout régler. Elle mit un bras maladroit autour de mes épaules.

Particulièrement maladroit si l'on considère qu'elle faisait quinze centimètres de moins que moi, même avec ses talons super-hauts.

Stephan échangea un regard avec moi.

— Elle a traversé une épreuve, la pauvre, avec ces hommes qui disaient des choses horribles à son sujet, dit Melissa d'une voix dégoulinante de fausse sympathie.

Je l'ignorai et m'adressai à Stephan.

— J'ai oublié de te payer pour les boissons hier soir. Désolée. Combien je te dois ?

Il avait un budget aussi serré que le mien ces derniers temps, et pour la même raison, donc je savais qu'il ne pouvait pas se permettre de m'offrir à boire dans un bar.

Nous avons tous les deux mis de l'argent de côté en faisant des heures sup les quatre années passées. Nous avons pris ces sommes et trouvé deux maisons presque neuves qui venaient d'être saisies, l'une à côté de l'autre. Nous avons tous les deux réussi à acheter les petites maisons et nous étions à présent d'heureux propriétaires. Et voisins.

C'était quelque chose qui nous faisait rêver depuis que nous étions des ados sans domicile fixe. Nous avons parlé sans fin du moment où nous ne serions plus à la rue. Au lieu de cela, nous nous étions promis de vivre l'un à côté de l'autre. Et nous étions sérieux.

Nous avons travaillé et épargné et le jour où nous avons déménagé de notre petit appartement pour venir dans nos petites maisons voisines avait été un des plus beaux jours de ma vie.

Il me fit un grand sourire. C'était un sourire moqueur.

— Tu me dois rien. James a loué le bar pour la nuit. C'est pour ça qu'il s'est vidé aussi vite. Il a payé toutes nos boissons de la soirée et Melvin a dit que son pourboire de la nuit dernière était équivalent à un mois de son salaire habituel. Et tout ça grâce à toi, Bouton d'Or.

Je le fixai, bouche bée, les pensées tournant en rond dans ma tête.

— Pourquoi grâce à elle ? demanda Melissa d'une voix tranchante. Qu'est ce qu'il

se passe entre vous deux ? On dirait presque que tu prostitues ta copine.

Stephan la regarda et son regard fut terriblement glacial. Je n'avais jamais reçu ce regard. Melissa le prit mieux que moi si j'avais été dans son cas.

— Bianca est pour moi la personne la plus importante au monde, lui dit-il froidement. C'est ma meilleure amie et ma seule famille. Ce n'est pas, en revanche, ma petite amie. Et c'est grâce à elle parce que James Cavendish est fou d'elle. Tellement fou, d'ailleurs, qu'il a loué le bar entier pour la nuit. Tout ça pour qu'il puisse avoir son numéro et passer un moment avec elle.

Maintenant c'était au tour de Melissa d'avoir l'air médusé, mais elle se remit presque instantanément. Elle lança un regard méchant dans ma direction.

Elle me dévisagea avec mépris des pieds à la tête.

— Je parie que t'as mal compris. Stephan pense juste que tu es spéciale parce que vous êtes potes depuis toujours. Et après ce discours chaleureux, elle sortit en trombe du galley.

Stephan et moi échangeâmes un regard qui en disait long sur notre impression de la petite croqueuse de diamants rousse.

Le chaos qui nous attendait à la sortie de l'avion fut expédié plus vite que je ne l'aurais cru possible.

Les hommes tapageurs étaient retenus quelque part dans l'aéroport, où ils furent minutieusement interrogés. Ils étaient probablement en train de leur filer la trouille de leur vie. Un des officiers de police nous attendait à notre débarquement et il me demanda rapidement ce que j'avais vu et entendu.

Ma réponse fut courte. Mais je pus entendre le compte-rendu de Stephan et je compris alors tout ce qu'il s'était passé.

Ça avait commencé comme une discussion grossière entre ces hommes, bien que Stephan l'ait appris par l'intermédiaire de James. Des commentaires sur mon corps, des choses qu'ils aimeraient me faire, en termes très clairs et très sales, mais en général rien qui justifie de prévenir la police.

Et puis au décollage, l'un d'entre eux s'était vanté bruyamment et en détail qu'il avait des drogues dans ses bagages pour les femmes comme moi, et qu'ils n'avaient qu'à me suivre à travers l'aéroport et m'acheter à boire. La drogue irait dans ma boisson. Puis ils essaieraient de me faire venir seule jusqu'à leur chambre d'hôtel.

Cela encouragea les autres à ajouter ce qu'ils pourraient me faire si j'étais droguée et inconsciente et je compris tout de suite mieux pourquoi la police avait été appelée.

Je ne pensais pas que ces types seraient arrêtés, sauf si les drogues mentionnées se trouvaient réellement dans une de leurs valises. Il me semblait plus probable

qu'ils perdraient quelques heures de leur précieux temps de vacances et que la police leur flanquerait la peur de leur vie.

Stephan eut vite fini de raconter sa version des faits, sans embellissements.

L'officier de police hochait la tête et prenait des notes pendant qu'il parlait. Juste au moment où il finissait, je vis James s'approcher avec un autre policier. Aucun de ces deux policiers n'avait été là au débarquement.

Combien de policiers ont été impliqués dans ce fiasco ? me demandai-je, étonnée.

Je me raidis un peu lorsque je vis Melissa marcher à ses côtés et lui toucher amicalement le bras pendant qu'elle bavardait je ne sais à quel sujet. J'essayai de l'ignorer.

James avait l'air stoïque et son visage était indéchiffrable tandis que le trio s'approchait de nous. Je remarquai qu'il ne portait que sa chemise, toujours sans cravate ni veste.

— On a laissé sa veste dans l'avion ? demandai-je à Stephan.

Stephan cligna des yeux.

— Sûrement, dit-il.

— Je vais la chercher, lui dis-je et je retournai vite sur mes pas.

L'avion était désert quand je remontai, et je fus soulagée qu'il n'y ait pas encore un autre équipage dedans.

Je fouillai mon sac à la recherche d'un stylo et d'un morceau de papier, notai mon nom et mon numéro, et glissai le petit bout de papier dans la veste de James.

J'avais déjà fait tellement plus, que ça n'aurait eu aucun sens de ne pas lui donner mon numéro.

CHAPITRE ONZE

Mr Ensorceleur

Les deux policiers étaient partis, mais James, Stephan et Melissa attendaient encore lorsque j'émergeai à nouveau de la passerelle. James et Melissa étaient en train de parler, mais James leva les yeux vers moi et me regarda avec attention et intensité.

Stephan écrivait frénétiquement. J'étais sûre qu'il était en train d'écrire un rapport d'incident.

Je tendis sa veste à James sans un mot.

— Est-ce que je dois remplir mon propre rapport, ou est-ce que je peux me

rajouter sur le tien et signer ? demandai-je à Stephan en montrant sa paperasse.

— On peut partager, me dit-il sans lever les yeux. J'ai presque fini. J'ai noté la majeure partie pendant le vol. J'avais juste laissé la fin en blanc parce que je ne savais pas si ces crétins allaient faire autre chose que je devrais rajouter dans le rapport.

— OK. J'attendais dans un silence gênant. Même Melissa ne bavardait pas et James continuait à me fixer sans un mot, comme s'il s'attendait à ce que je fasse quelque chose.

Finalement, après m'avoir observé d'un regard lourd de sens pendant de longues minutes, il parla.

— Je peux te parler une minute ? Je dois partir bientôt.

J'acquiesçai, m'éloignant des autres en silence. Je m'attendais presque à ce que Melissa nous suive, mais elle ne le fit pas et nous regarda simplement d'un drôle d'air.

— Je dois travailler jusqu'à ce soir, mais je veux te voir. J'enverrai un chauffeur pour passer te prendre à six heures. Donne-moi ton numéro et ton adresse.

Il avait sorti son téléphone et il attendait. Je le regardai un instant. Ça n'allait pas le faire du tout.

— J'ai mis mon numéro dans la poche de ta veste, commençai-je. Et je conduirai jusqu'à chez toi. C'est quoi ton adresse ?

Il eut vraiment l'air d'être sur le point d'argumenter, mais je ne pensais pas qu'il veuille prendre le risque, donc il me donna quand même son adresse.

— Je vais essayer de finir plus tôt au travail si tu veux, me dit-il pendant que j'entrais son adresse dans le GPS de mon téléphone.

Pas mal, me dis-je. À vingt minutes seulement de chez moi. C'était carrément pratique.

— Ne le fais pas pour moi. Je rentre chez moi pour faire une sieste de deux heures et ensuite je dois faire quelques courses. Je passai distraitemment la main sur ma montre. Je dois remplacer cette vieille chose avant de prendre un rapport pour avoir porté cette laideur. Je viens juste de me rendre compte à quel point elle ne va plus.

J'avais oublié à qui je parlais et je rougis. Je me sentais déjà assez miteuse en sa présence, je n'avais pas besoin en plus d'aller lui annoncer ma pauvreté.

Il sortit sa main et me prit le poignet pour regarder ma montre. Ses doigts entourèrent mon poignet pendant qu'il l'examinait.

— Tu es si délicate, murmura-t-il.

Je l'entendis à peine. Mes yeux étaient rivés sur sa clavicule bronzée que sa chemise immaculée laissait encore voir.

— Je ne sais pas pourquoi, mais la vue de la plus petite parcelle de ta peau ne me semble pas appropriée en public. Ta gorge a l'air tellement nue. Je n'avais pas eu l'intention de dire ma pensée à voix haute et je rougis immédiatement.

Il leva uniquement les yeux, pas la tête, pour me regarder. Il avait un sourire carnassier.

— Tu ne penses ça que parce que les choses que tu veux que je te fasse ne sont pas appropriées en public.

— Je veux voir ton corps, lui dis-je. Je n'arrivais plus à m'arrêter. Je pensais à ça constamment depuis que je l'avais rencontré.

Son sourire s'effaça et il se redressa en faisant un pas vers moi.

— Tu me verras. Cette nuit. Et je verrai et toucherai chaque centimètre de ton corps.

Je reculai d'un pas, essayant de sortir de l'emprise ensorcelante qu'il avait sur moi. *Pas ici. Pas maintenant.*

— Je te verrai ce soir, lui dis-je en marchant vers Stephan. Tout ce qu'on avait à se dire de plus pouvait attendre plus tard, lorsque nous ne serions pas en public et que je ne serais plus en uniforme.

James partit dans la foulée. Il hocha la tête vers le reste du personnel navigant puis il se dirigea vers le terminal.

J'ajoutai au rapport de Stephan un court paragraphe sur ce que j'avais entendu et je signai. Nous nous dirigeâmes vers l'arrêt de bus.

Je remarquai que Melissa nous suivait toujours, mais personne ne parlait. Elle avait l'air renfrognée et étrange, mais je n'avais vraiment pas envie de savoir pourquoi, ce n'était pas mon problème.

Nous déposâmes les papiers au siège de la compagnie et Stephan nous ramena à la maison.

Nous conduisions à tour de rôle pour aller au travail. On pouvait presque toujours faire du covoiturage et cela nous faisait économiser de l'argent que nous pouvions utiliser pour autre chose. Comme des montres, pensai-je en soupirant. Je n'avais vraiment pas envie de faire un tour au centre commercial.

— Après la sieste, je dois aller faire quelques courses, dis-je à Stephan pendant qu'il manœuvrait.

— OK. Je t'accompagne. J'ai besoin de quelques trucs aussi. On va où ?

— J'ai besoin d'une montre. Je la montrai. Le cadran était même fendu. *Comment avais-je fait pour ne pas le remarquer ?*

Est-ce que ça venait de se produire ? Et des provisions. Et de la peinture, du papier et des toiles.

Peindre était mon activité favorite et j'avais une pièce remplie de peintures pour le prouver. Je m'étais mise à la peinture à l'huile dernièrement, mais l'aquarelle et l'acrylique avaient toujours été mon fort, et étaient en général à des prix plus abordables. J'avais besoin de racheter presque toutes mes fournitures.

— Parfait. Il me fallait un cadre pour le paysage de montagne que tu as fait pour moi. Il ira dans mon salon. C'est mon préféré.

Je lui souris tendrement.

— Tu n'es pas obligé. Je ne me sentirais pas mal si tu ne l'accroches pas au mur. Je peins pour toi parce que j'aime ça. Tu n'es pas obligé de décorer ta maison entière avec mon bazar juste pour me faire plaisir.

Il me regarda d'un air perplexe.

— Tu crois que c'est pour ça que j'ai couvert mes murs de tes peintures ? Pour te faire plaisir ?

Je haussai les épaules, gênée. Je n'avais pas fait d'école d'art et je n'avais aucune formation alors je me demandais toujours si les gens étaient sincères quand ils faisaient des compliments sur mon travail. Pourtant Stephan ne méritait pas que je doute de sa sincérité.

— J'adore tes peintures, Bianca. Chaque fois que je regarde celles que j'ai accrochées chez moi, je me sens heureux. Elles transforment ma maison en un endroit sain et joyeux. Je pense au chemin que nous avons parcouru, à tout ce que nous avons traversé et aux choses incroyablement belles que tu arrives à produire, et ça ne cessera jamais de m'étonner. Ça me donne de l'espoir pour le futur.

Je rougis un peu et je souris.

— J'ai peint ce paysage de montagne parce qu'il me faisait penser à toi. C'était si fort, austère et beau. Et chaque couleur que j'ai utilisée dans cette peinture, je l'ai choisie à force de t'observer. J'ai utilisé la couleur de tes cheveux et de ta peau pour les montagnes arides et tes yeux sont le ciel. C'est presque un portrait abstrait de toi.

Il partit d'un rire insouciant et joyeux.

On est bien maintenant, pensai-je. Nous avons surmonté tellement de choses et laissé derrière nous beaucoup de mauvaises expériences. Au fil des années, les

ombres de notre passé semblaient s'effacer de plus en plus.

— Eh bien, maintenant je l'aime encore plus, dit-il. Tu sais à quel point j'aime les images de moi-même.

Je ris, parce que c'était assez vrai. Nos deux maisons contenaient des portraits de Stephan, certains avaient été faits à sa demande. Il aimait poser pour moi et c'était un bon modèle qui savait attendre patiemment pendant des heures s'il le fallait.

Nos maisons n'étaient qu'à quinze minutes de l'aéroport, près de la 215 West. C'était un lieu idéal pour aller à l'aéroport, avec une rue de nouvelles maisons et un court trajet jusqu'au travail.

La vue de ma petite maison continuait à me faire sourire. J'avais choisi de maintenir le paysage désertique du jardin tel qu'il était à l'achat, me disant qu'il valait mieux éviter l'herbe, puisque nous vivions dans le désert et que nous étions souvent absents.

Stephan avait obstinément refusé de se contenter de rochers et de cactus et il avait planté une petite rangée de fleurs le long de l'escalier de l'entrée et un carré compact de gazon dans le jardin. Jusque là il avait l'air de gagner sa bataille contre le désert : son herbe était toujours verte et les fleurs étaient ouvertes quand nous arrivâmes.

— Je t'envoie un texto quand je me réveille, lui dis-je en marchant jusqu'à ma maison.

Je tapai le code de mon alarme. J'avais cassé mon budget et acheté le meilleur système de sécurité que je pouvais me payer.

C'était important que je me sente en sécurité chez moi, donc le sentiment de tranquillité que me procurait le système valait son coût.

J'ouvris le portail et les deux serrures de la porte d'entrée. Je fis la même routine de l'autre côté de la porte, m'approchant du panneau de sécurité et entrant mon code.

J'avais trente secondes pour taper le code avant qu'une alarme automatique ne se déclenche et qu'un agent de sécurité ne m'appelle et prévienne la police. J'avais réglé le minuteur sur un temps aussi court parce que cela me faisait me sentir plus en sécurité.

Je retournai à ma chambre, satisfaite que la maison soit sécurisée pendant ma sieste.

Ces derniers jours avaient été exténuants. J'eus à peine le temps de me déshabiller avant de m'allonger et de m'endormir.

Je me réveillai, déboussolée, mes yeux mettant du temps à déchiffrer l'heure sur mon réveil. Ça ne peut pas être ça, pensai-je.

Il affichait 15 h 44. Je m'étais endormie un peu avant 10 heures, avec l'intention de ne dormir que deux heures. *Merde*. J'avais oublié de régler le réveil.

Je sortis presque immédiatement mon téléphone du sac pour envoyer un texto à Stephan.

Bianca : Je suis désolée. Je viens de me réveiller. Courses lundi ?

Il avait répondu quand je sortis de la salle de bains.

Stephan : Pas de souci. Lundi c'est parfait. T'as un rdv ce soir ?

Bianca : Je vois James. On sort pas ensemble.

Stephan : OK. Bonne chance, B. Fais moi savoir si t'as besoin de qqch. Je te vois demain matin.

Bianca : OK. On part à 5 h 45 avec ma voiture, c'est ça ?

Stephan : Ouais

Je me mis au travail et je préparai mon sac de voyage pour l'aller-retour de la matinée vers Washington.

Pour un aller-retour de ce genre, on volait vers un aéroport, en général sur la côte est pour nous, puis on faisait demi-tour et on revenait immédiatement. C'était la meilleure façon de faire beaucoup d'heures, mais la journée de travail pouvait facilement durer quatorze heures ou plus s'il y avait un délai, même petit. Cet aller-retour faisait partie de notre planning hebdomadaire, mais on faisait souvent des aller-retour pendant nos jours de repos pour obtenir des heures supplémentaires.

Mon crédit était raisonnable et passait dans mon budget, mais j'essayais de refaire des économies que j'avais presque entièrement dépensées pour le premier versement sur ma maison et quelques améliorations et réparations.

Cela me rendait très nerveuse de vivre d'une paye à l'autre donc j'essayais de rectifier la situation rapidement. J'aurais trois jours de repos complet cette semaine et j'allais essayer de travailler quelques heures pendant au moins l'un d'entre eux.

Je mis mes vêtements de travail dans un sac pour leur nettoyage. Je les avais éparpillés sur le sol, contrairement à mes habitudes. J'avais beaucoup d'uniformes, mais au moins la moitié d'entre eux avaient besoin d'un voyage au pressing.

Je les rassemblai et les mis dans la voiture, ayant l'intention de passer au pressing en allant chez James. La compagnie nous donnait une petite indemnité. Ils voulaient qu'on ait l'air nickel au travail, mais cela ne couvrait même pas la moitié de ce que je dépensais en nettoyage. C'était peut-être toutes ces heures supplémentaires qui faisaient augmenter la facture du pressing...

Je pris une douche et me lavai les cheveux. Je rasai pratiquement tout mon corps, ce qui me donna un sentiment d'anticipation que je n'avais encore jamais ressenti auparavant. Je me rasais toujours les jambes, mais je ne l'avais encore jamais fait pour un homme. Je me sentais bizarre, pas moi-même.

J'étalai de l'huile puis de la lotion sur ma peau et laissai sécher mes cheveux à l'air libre. Je pouvais peindre un peu dehors pendant qu'ils séchaient. Las Vegas à la fin du printemps était comme le sèche-cheveux de la nature.

Pour peindre dehors, je portai une robe d'été en coton bleu sarcelle ample. Elle était confortable et ce n'était pas grave si je mettais de la peinture dessus, alors je la portais souvent pour peindre, comme quelques autres robes usées.

Mon arrière-cour était petite, mais elle avait de hauts murs. Elle était assez privée et je pouvais donc porter ce que je voulais.

Je ne portais pas de sous-vêtements. Souvent je n'en mettais pas quand j'étais seule à la maison, mais aujourd'hui cela me donnait une impression différente.

Je déplaçai mon chevalet et je sentis la caresse de mes seins sur ma robe usée d'une façon complètement nouvelle. C'était comme si James pouvait commencer les préliminaires sans être présent. Je me préparai sans qu'aucun effort de sa part ne soit nécessaire. C'était vraiment injuste que quelqu'un puisse être aussi attirant. Je n'arrêtais pas de revoir la façon dont il m'avait regardé pendant qu'il portait ce mouchoir à son visage, inspirant sans honte. Je frissonnai rien qu'à cette idée. Je repensais aussi souvent à ses menaces de fessée. En fait, c'est à ça que je pensais le plus.

Est-ce qu'il ferait ça ce soir ? Allait-il me mettre une fessée puis prendre ma virginité ? Et m'attacher ? Dans quel ordre ?

Je serrai les jambes en y pensant. Le fait de ne pas savoir m'attirait, même si cela m'effrayait.

Si j'étais honnête, la peur elle-même m'attirait également. Je savais que James pouvait m'entraîner sur des chemins sombres, mais j'étais sûre que j'y trouverais du plaisir, et c'est ce que je voulais.

J'avais une planche sur laquelle j'avais préparé une feuille d'aquarelle avant de partir. Je commençai à peindre avec très peu de préparation par rapport à d'habitude. En général je faisais beaucoup de croquis et de plans, je prenais des photos et je les accrochais. Mais aujourd'hui, je peignis simplement. Je savais exactement par quoi commencer.

Je mélangeai du bleu, un azur vif avec de l'aigue-marine, et j'ajoutai une touche de vert. Je ne mis pas longtemps à obtenir le mélange voulu, un bleu turquoise éclatant avec lequel je formai des yeux que je n'arrivais pas à me sortir de la tête.

CHAPITRE DOUZE

Absorbée par la peinture, je perdis la notion du temps. Je jurai en voyant l'heure qu'il était. J'étais en retard, ce qui ne m'arrivait jamais. À présent cela faisait deux fois en deux jours.

Il ne faut pas que ça devienne une habitude, pensais-je. Bien trop stressant pour moi.

Je savais que ce n'était pas un rendez-vous galant, mais il fallait quand même que je prenne le temps de me maquiller et de me coiffer correctement, soulignant mes yeux de brun et mettant une double dose de mascara sur mes cils. Ce peu de maquillage faisait beaucoup d'effet. J'ajoutai une légère ombre dorée sur mes paupières et tachai mes lèvres de rouge sombre.

Je lissai mes cheveux et je les laissai détachés.

Je portais une robe noire courte imprimée de fleurs violettes. Elle était un peu transparente. Pas assez pour nécessiter un jupon, mais on pouvait deviner ma silhouette. Elle était sans manches, avec une encolure dégagée qui révélait mon décolleté un peu plus que ce que j'aimais montrer d'habitude.

Le soutien-gorge en dentelle noire que je choisis soulignait très nettement mes tétons. Normalement je n'aurais pas porté les deux ensemble, mais cela semblait approprié pour une nuit comme celle-ci.

Je trouvai un de mes strings en dentelle qui s'accordait avec les fleurs de ma robe. Quelqu'un allait probablement voir mes sous-vêtements cette nuit, alors pourquoi ne pas les accorder ?

En étudiant mon reflet dans le miroir, je levai une main et entourai un sein que je massais et dont je pinçais le téton jusqu'à ce qu'il pointe clairement sous la robe fine.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ? me demandai-je, tout en remontant ma robe jusqu'aux hanches et en passant un doigt dans ma culotte. *Je suis en retard*, pensai-je, mais malgré ça, je commençai à me caresser.

Mon téléphone sonna et cela me sortit de ma drôle de petite transe. Je répondis d'une voix haletante.

— Allô ?

— Où es-tu ? La voix de James m'attaqua sans préambule. Son ton était tranchant, presque en colère.

Je regardai l'horloge. Il était 17 h 49. J'étais censée être chez lui dans onze minutes.

— J'allais partir. Je serais là dans vingt minutes environ si je ne me trompe pas

de route.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ta voix est bizarre. Et tu vas être en retard. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles je voulais t'envoyer un chauffeur.

— J'arrive tout de suite. J'avais recommencé à me caresser : sa voix m'excitait, même quand il était en colère ou peut-être justement pour ça.

— Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu as l'air hors d'haleine ? demanda-t-il, sa voix devenant ronronnante.

Oh mon Dieu, pensai-je, il sait ce que je fais.

— Rien, lui répondis-je, mais je ne m'étais pas arrêtée.

— Tu es en train de te caresser ? Le ronronnement était plus tranchant maintenant.

— Non. Je ne pouvais absolument pas l'admettre, même si je ne pouvais pas m'arrêter. *Qu'est-ce qui m'a pris de me mettre à fréquenter ce type ?*

— Tu te souviens de ce que j'allais te faire si tu me mentais ? Ça fait trois fois maintenant. Ne te donne pas d'orgasme. Ton con m'appartient, tout comme ton plaisir. Tu n'as pas le droit de partir sauf si je te dis de le faire.

Je gémis.

Cette fois, sa voix aboya :

— Si tu ne montes pas tout de suite dans ta voiture, j'arrive et je ne te laisserai pas avoir d'orgasme avant des heures.

J'obéis, je laissai retomber ma robe, je pris mon sac et me rendis à toute vitesse au garage.

Il ne dit rien de plus et me raccrocha au nez. Je préparai le GPS sur mon téléphone et démarrai la voiture.

Il n'y avait presque pas de circulation, donc j'arrivai à destination en l'espace de quinze minutes.

J'arrivai devant le gigantesque portail qui entourait le palace qu'il appelait maison. Le portail s'ouvrit immédiatement puis se referma derrière moi.

J'adorais ma voiture. C'était une Civic de 2008, une petite voiture très fiable avec laquelle j'avais fait une affaire. Mais elle restait dehors sous le soleil de Vegas plusieurs jours par semaine quand je partais en voyage et la peinture noire s'était décolorée. Je me rendis soudain compte qu'une voiture comme celle-ci allait faire tache dans un endroit pareil.

J'essayai de ne pas y prêter attention. Cette relation allait être courte et mémorable, et je n'avais pas besoin de gaspiller une seconde de ce temps à m'inquiéter de nos trains de vie radicalement différents.

Je me garai dans l'immense allée circulaire aussi près que possible de la porte d'entrée richement sculptée. Il n'y avait pas d'autres voitures dans l'allée. Je me dis qu'elles devaient être garées dans l'immense garage accolé à la maison. Ce garage semblait pouvoir contenir ma maison.

La porte d'entrée s'ouvrit avant même que j'aie monté les marches jusqu'à elle. Je m'immobilisai en voyant James.

Il ne portait pas de chemise, seulement un short de sport noir avec des lignes blanches sur les côtés. Son long torse était une œuvre d'art, chaque centimètre de sa peau dorée était tendu par les muscles noueux au-dessous. Je ne pouvais pas deviner un seul poil et j'avais l'impression que ce n'était pas parce qu'il s'épilait.

Son short était dangereusement bas sur ses hanches minces. Ses hanches et ses muscles pelviens sexy ressortaient très nettement. Ils formaient un V bien défini et j'eus envie de lécher chaque centimètre de son corps. Son short était ample et les ombres ne m'aidaient pas, je ne pus donc rien voir de plus en dessous, si ce n'est les genoux, les mollets et les pieds. Même ceux-là étaient particulièrement sexy, allongés, avec des muscles bien définis le long des mollets.

— Entre, dit-il en guise de bonjour. Sa voix était dure et rocailleuse. J'étais restée à le fixer pendant au moins cinq minutes.

J'obéis, le frôlant à peine en passant devant lui. Il inspira brusquement quand nous nous touchâmes presque.

— Le repas était prêt, mais il devra attendre. T'es une petite chipie. Tu le sais, ça ?

Je ne le savais pas, donc je me contentai de secouer la tête en regardant autour de moi dans ce hall d'entrée intimidant.

Je ne suis vraiment pas de ce monde, fut ma première pensée en voyant les sols de marbre, les colonnes et le double escalier qui menait au premier étage. Tout était magnifiquement décoré de couleurs du désert avec des vases lourds et des œuvres d'art qui avaient l'air hors de prix.

— J'ai donné congé à tout mon personnel, donc nous sommes tout seuls, me dit-il comme si cela m'importait. Je n'avais même pas pensé à son personnel.

J'avançai jusqu'à l'un des escaliers, passant un doigt le long de la lourde balustrade en bois foncé. Le décor de la pièce évoquait une déclinaison moderne d'un décor du Sud-ouest américain. C'était beau et de bon goût, mais je me sentis submergée.

Je n'aimais pas l'idée d'être avec quelqu'un d'aussi riche. Quelqu'un avec qui je n'avais aucun point commun. J'oubliai pendant un instant ce que je faisais là.

Derrière moi, James s'approcha sans me toucher, mais il était terriblement

proche. Je me souvins alors. Ah ouais, ça.

— Où est ta chambre ? demandai-je sans ménagement. Peut-être serait-elle moins intimidante que ce que j'avais vu jusque là.

J'en doutais fortement.

Une main puissante tomba sur ma nuque, me pinçant puis me massant. Je m'appuyai contre sa main. Le moindre geste de sa part était agréable au toucher.

Il prit mes cheveux et les rassembla en une queue de cheval. Il s'en servit comme d'une poignée. Ou d'une laisse. Il me tira ainsi, non sans douceur, jusqu'en haut des marches. Son mouvement faisait remonter mon menton. Il était ferme et dominant, mais ne me faisait pas encore mal. Pour l'instant.

Dans le couloir qui menait à sa chambre, nous passâmes devant huit portes. Sa chambre se trouvait tout au bout et la porte était déjà ouverte.

Il me fit entrer et s'arrêta pour que j'aie le temps d'admirer la vue.

La lumière était tamisée et la pièce était colossale. Des doubles portes s'ouvraient sur une salle de bains bien éclairée de l'autre côté de la chambre. Les murs étaient taupe clair, les couleurs étaient accordées sur le thème du désert, comme le reste de ce que j'avais vu de la maison.

Son lit était immense. Je n'avais jamais vu un lit pareil. Il avait dû être fait sur mesure. C'était un lit à baldaquin massif fait de bois dense et sombre richement sculpté et qui atteignait presque le haut plafond.

Il était surmonté d'un panneau à croisillons fait dans le même bois lourd. Celui-ci était une véritable œuvre d'art de motifs sculptés. C'était beau et effrayant. C'était un lit construit pour la beauté et le plaisir. Et pour le bondage et la douleur.

Je remarquai petit à petit les petits détails plus inquiétants, tout en observant l'immense chambre à coucher. Des brides – pendaient du baldaquin. Il y en avait d'autres qui étaient attachées aux colonnes, posées avec soin sur le blanc immaculé des draps.

— Ce sont des cordes ? demandai-je d'une voix haletante. Il y avait une espèce de rampe matelassée au milieu du lit, de la même couleur beige que le tapis. Je ne savais pas à quoi ça servait.

— Oui, répondit-il sans préciser sa pensée.

Mon regard fut attiré par ce que j'avais peut-être essayé de ne pas voir : une cravache noire était posée sur la rampe.

— C'est une cravache d'équitation ? demandai-je, la voix cassante, tout en connaissant la réponse.

— Oui, répondit-il. Il bougea pour la première fois depuis que nous étions entrés

dans sa chambre. Il me poussa en avant, toujours en me tenant les cheveux jusqu'à ce que je me trouve plus près du lit. J'ai d'autres jouets que je veux utiliser sur toi, mais je ne voulais pas t'effrayer en les exposant tous.

Je ris avec désespoir. C'est donc comme ça qu'il essayait de ne *pas* m'intimider ?

— Tu dois choisir un mot d'alerte, me dit-il. C'était un ordre.

J'inspirai profondément.

— Je suppose que tu sais que je n'ai encore jamais rien fait de ce genre ? C'était une question.

— Oui, haleta-t-il d'une voix rauque et intense.

Mon esprit se vida.

— Sotnos, finis-je par dire. C'était comme si mon esprit avait travaillé indépendamment de mon cerveau.

— Sotnos ? demanda-t-il d'un air condescendant. Dès la première fois, il imita parfaitement l'accentuation du mot.

— Oui. Je n'allais pas lui dire pourquoi. J'étais moi-même choquée de l'avoir choisi, même s'il y avait une sorte de signification malsaine. Mais je n'allais certainement pas lui expliquer.

Il tira sur mes cheveux, il tira fort, me renversant la tête en arrière et sur le côté jusqu'à ce que je le regarde. Son regard était dur.

— Il y a des règles. Ici je suis ton maître et je te punirai si tu me défies. Je vais me baser sur tes réactions et essayer de ne pas aller trop loin, mais si ça arrive malgré tout, ou s'il y a quelque chose que tu ne peux pas supporter, ce sera le mot que tu utiliseras.

— Et en dehors d'ici ? Tu m'as bien dit que tu allais me punir pour t'avoir menti ? Mais nous n'étions pas ici quand j'ai menti.

Il me fit un sourire diabolique.

— Il n'y a pas d'exceptions. Je ne te mentirai jamais et j'attends de toi que tu apprennes à faire la même chose. Dis-moi ce que ton mot d'alerte signifie.

Je secouais obstinément la tête.

— Non.

— Est-ce que tu préfères être frappée plutôt que de me dire ce que ça signifie ?

J'acquiesçai.

— Oui. J'essayai de paraître sûre de moi, mais je ne l'étais pas. Je n'avais aucune idée de la force avec laquelle il allait me frapper, ni à quel point cela allait être douloureux. J'avais passé mon enfance à être conditionnée pour la douleur, donc

j'imaginai que mon seuil de tolérance devait être plus élevé que celui de la plupart des gens.

Il passa la langue sur ses dents. C'était très attirant de voir sa langue talentueuse longer ses dents blanches et droites. Je n'avais pas vu ça plus tôt, mais les dents sur l'extérieur de ses canines étaient un peu pointues, presque comme de petits crocs, tandis que les quatre dents entre les canines étaient droites et parfaites. Même ses dents étaient incroyablement sexy.

M'étonne pas, me dis-je avec un peu d'amertume.

— Que dirais-tu d'un échange ? Est-ce qu'il y a quelque chose que je pourrais te donner en échange de cette information ?

Quelque chose sur moi ? Quelque chose que tu veux en général ? Pendant qu'il parlait, sa voix avait pris un ton de velours.

Je ne fus même pas tentée. Je n'avais pas l'intention d'en parler.

Je secouai la tête.

Il m'agrippa les cheveux avec force.

— Tu me rends fou, me dit-il doucement, puis il me guida vers le lit. On doit parler. On doit déterminer cet arrangement. Mais je ne peux pas attendre plus longtemps. Je ne me suis encore jamais senti aussi sauvage. J'ai besoin de te marquer. J'ai besoin de te posséder. J'ai besoin de te punir. J'ai besoin de t'ouvrir et d'arracher chaque petit détail que tu caches. Et j'arriverai à te faire dire ce que ce mot signifie pour toi.

Mon cœur se mit à battre plus fort à ces deux dernières phrases. Cela n'arriverait jamais, mais je ne trouvai pas la voix pour le lui dire. Je n'avais plus de souffle. Il s'échappait de moi au rythme dur de l'anticipation et de la peur déraisonnée.

CHAPITRE TREIZE

Mr BDSM

— Soulève les bras, me dit-il lorsque nous n'étions plus qu'à trente centimètres du lit menaçant.

Je fis ce qu'il demandait et il enleva ma robe en un geste fluide. Il inspira brusquement et me tourna autour lentement. Je remarquai à peine comment il parcourait mon corps du regard, tant j'étais occupée à le dévorer des yeux.

Son torse exquis était encore plus proche à présent, et la luminosité était meilleure. Il était encore plus parfait que ce que je pensais. Il n'y avait pas un gramme de graisse sur lui. Seulement des muscles durs qui ondoyaient le long de

son grand corps nouveaux.

Ses cheveux prenaient une teinte caramel dans la lumière douce de la chambre. Ils tombaient sur son superbe visage de façon très tentante. Je voulais les toucher, je voulais *le* toucher, mais il avait dit qu'il y avait des règles ici, et cette pensée me faisait hésiter.

Il se baissa d'un coup en atteignant mon sein gauche et me mordit fort à travers mon soutien-gorge en dentelle noire.

La morsure douloureuse me fit pousser un petit cri et il s'écarta puis continua à me tourner autour. Il fit claquer mon string en arrivant à la hauteur de ma hanche.

— T'es vraiment trop, me dit-il. Il s'arrêta dans mon dos. Une vierge avec le corps le plus sexy que j'ai jamais vu. Putain de parfaite. Je sentis qu'il s'agenouillait derrière moi en parlant. Je me demandai ce qu'il allait faire une fraction de seconde avant qu'il morde violemment ma fesse.

Je laissai échapper un sanglot. J'avais eu mal. Je regardai derrière moi. Il embrassait la plaie maintenant et ses dents avaient laissé des marques très nettes sur ma peau. Je regardai le téton qu'il avait mordu. Là aussi, les traces de dents étaient clairement visibles, même s'il ne m'avait pas du tout mordu aussi fort.

— J'ai envie de couper tous tes habits, mais j'adore tout ce que je te vois porter et je ne sais pas où tu les achètes, donc je ne sais pas comment les remplacer. Il touchait mon string en parlant.

— Les strings viennent de Victoria's Secret. Comme le soutien-gorge, lui dis-je en essayant de rendre service.

Il me fit un sourire approbateur plein de dents, suivi d'une tape cuisante sur les fesses.

— Ne bouge pas, me dit-il en se dirigeant vers la table de chevet la plus proche.

J'écarquillai les yeux. Je ne sais pas à quoi je m'attendais lorsqu'il avait parlé de couper, mais la vue d'un couteau dans cette chambre de la douleur me fit paniquer.

Jusqu'où irait-il ? Jusqu'où le laisserai-je aller ?

Il eut un rire diabolique en voyant mon visage défait.

— C'est juste pour couper les habits. Je ne couperai jamais ta peau. L'idée m'est détestable. Je veux seulement la boursoufler un peu.

Il revint vers moi, attrapa le devant de mon soutien-gorge, tira dessus pour dégager mes seins et le trancha d'un geste entre les deux bonnets. Son regard était fixé sur mes petits tétons roses et je les sentis se serrer de plus en plus. Il

les pinça un à un, doucement, puis plus fort, pour finalement les pincer fermement.

— Ils sont très sensibles ? Tu as préféré le premier pincement ou le dernier ? Il pinça encore plus fort et je gémiss. Ou le quatrième ? demanda-t-il.

J'avalai ma salive. C'était une réponse facile pour moi. Mais j'avais du mal à le dire. Je m'éclaircis la gorge.

— Le quatrième.

— Bien. J'ai quelque chose pour toi. Il retourna à la table de chevet et en sortit une espèce de chaîne légère en argent.

Il était de nouveau face à moi et attachait une espèce de pince à chaque téton avant même que je sache ce qu'elles étaient.

— Des pinces à sein. Elles sont trop serrées ?

Je secouai la tête et les regardai. Chaque téton était pris dans une petite pince couleur pêche et la chaîne en argent les reliait. Il enroula la chaîne autour de mon cou et l'y attacha. La vue de cette chaînette et des petites pinces affamées ainsi que la sensation, mon Dieu cette sensation, étaient si érotiques que je devais serrer les cuisses pour essayer d'arrêter l'afflux de liquide à cet endroit.

Il trancha chaque côté de mon string, l'enleva et le fourra dans sa poche.

— Grimpe sur le lit, m'ordonna-t-il d'une voix basse et rauque. Je fis ce qu'il dit. Grimpe jusqu'à la rampe, jusqu'à ce que tes genoux la touchent. Oui, là.

Je le sentis grimper à côté de moi. Juste au moment où mes genoux touchèrent la rampe, sa main appuya fermement sur la base de ma nuque et poussa jusqu'à ce que je sois couchée sur la rampe, le visage en avant. Ma joue était posée sur l'extrémité la plus large de la cravache qu'il avait laissée là. Ma tête était en bas et mon derrière était en l'air. *Une position parfaite pour la fessée*, pensai-je.

— Je ne suis pas sur tes genoux, lui dis-je.

Il rit et ce fut un bruit de contentement.

— Effectivement. Sur mes genoux, ce n'est pas un endroit sûr pour toi en ce moment. Mais nous y viendrons, je te le promets.

Pendant qu'il parlait, je sentis qu'il glissait une corde autour de ma cheville. Il serra fermement, mais ce n'était pas du tout inconfortable.

— Plus tu te débattras, plus les cordes froteront contre ta peau. Penses-y. Il attacha mon autre cheville et mes poignets avec des mouvements rapides et efficaces.

Il retourna derrière la rampe et moi. Il se pencha alors au-dessus de moi, son torse appuyant contre mon dos, son sexe contre mes fesses. Je gigotai et une

main dure me fessa gentiment.

— Tiens-toi tranquille, me dit-il en attrapant la cravache sous ma joue. Il enleva son poids de mon dos. Je gémissais à la perte de ce contact. Il me donna une fessée de sa main pour cela, aussi.

Il y eut une longue pause pendant que je l'attendais, retenant ma respiration.

— Est-ce que tu as quelque chose à dire avant que je commence ? me demanda-t-il.

— Je suis désolée, Mr Cavendish, lui dis-je d'un ton repent. Instinctivement, je cambrai le dos.

Il fit un délicieux petit bruit de fredonnement dans sa gorge et se mit au travail. La première claque du cuir fut plus surprenante que douloureuse, mais les claques devenaient plus fortes à mesure qu'il s'échauffait. Comme je m'y étais attendue, je sentais la douleur, mais ma réaction n'était pas négative. Je gémissais et je me débattais, impuissante, quand la cravache commença à frapper plus bas, plus près du sexe. Il commença à me frapper avec force et rapidité.

Il s'arrêta brusquement. Je n'avais reçu que vingt coups, distribués sur tout mon derrière et l'arrière de mes cuisses.

Je me cambrai alors et marmonnai des protestations et je pus entendre sa respiration rauque et irrégulière derrière moi. Je frottai mes tétons pincés contre le tissu doux de la rampe, j'aimais la sensation de morsure douloureuse que cela me procurait.

James resta immobile derrière moi pendant un long moment.

— Je dois m'arrêter là. Je ne veux pas que tu aies trop mal pour pouvoir t'allonger sur le dos quand je te prendrai. Putain. Je peux voir le liquide couler le long de tes jambes. Je sentis ses doigts caresser mes cuisses et glisser le long de la peau humide.

— Il y a des petites choses qu'on doit faire avant que je te baise. Il y a mon examen de santé sur la table là-bas. Je me suis fait tester. Tous les résultats sont bons. Tu veux le voir ? C'est à ta disposition. Je veux enfoncer ma verge nue en toi, si tu me le permets. Tu m'as dit que tu prenais la pilule, c'est bien ça ?

J'acquiesçai.

— Oui. Je te crois sur parole. Si je pensais que tu mentirais à propos d'une chose pareille, je ne te laisserais pas m'attacher et prendre ma virginité, tu ne crois pas ?

Il rit avec bonheur et je sentis qu'il m'embrassa sur la joue, un geste adorable et

surprenant de sa part.

Il enleva la rampe au-dessous de moi sans me prévenir et la jeta du lit. Je tombai sur le lit dans un doux froissement de tissu.

Il avait libéré mes chevilles l'instant d'après et les tenait dans ses mains. Il me poussa plus haut dans le lit et il me renversa sur le dos d'un seul geste surprenant, en ne me tenant que les chevilles. Mes bras se tordirent au-dessus de ma tête et me confinèrent encore plus. Lorsqu'il attacha mes jambes cette fois, elles étaient très écartées et si j'avais pensé que c'était serré avant, je me trompais. Je ne pouvais plus du tout les bouger à présent. Je ne pouvais plus remuer.

Il m'examina dans ma nouvelle position et je l'observai également. Son regard était si intense qu'il en était hypnotisant. Ses yeux dévoraient chaque centimètre de mon corps puis il se pencha pour commencer avec sa bouche. Il fit d'abord un doux baiser chaste sur la bouche. Puis il descendit et plus un seul centimètre de l'avant de mon corps ne fut laissé chaste. Il m'embrassa du menton au cou et du cou à la clavicule. Tous les nerfs de mon corps furent sollicités. Et pendant tout ce temps, je ne pouvais pas bouger d'un iota.

Il enfouit son visage entre mes seins et se releva d'un mouvement rapide, la chaîne coincée entre ses dents.

La sensation mordante me fit pousser un cri, mais c'était plus un cri de plaisir que de douleur. Il continua à lever sa tête jusqu'à ce que mes tétons soient complètement tirés vers le haut et la chaîne tendue. C'était délicieusement atroce. Il finit par relâcher la chaînette en ouvrant la bouche, et ce fut tout aussi dévastant, la fin de ma torture me faisait sangloter pour en avoir plus.

Il suçota alors chaque sein. Des bruits doux et apaisants sortaient de sa gorge tandis qu'il s'occupait d'eux.

Il lécha le dessous de mes seins lourds, descendit jusqu'à mes côtes, dans mon nombril, le long de mes hanches et s'arrêta à mon sexe rasé. Il ne restait plus qu'une toute petite parcelle de poils blonds. Il les caressa en levant la tête pour me regarder.

— Putain de parfait, murmura-t-il d'un air sérieux. Et il y enfouit son visage pour opérer sa magie.

J'étais si mouillée et si prête qu'il me fit partir en quelques secondes. Deux doigts dans ma fente et sa langue sur mon clitoris – sa connaissance de ces deux boutons parfaits était ahurissante – et j'étais partie, criant sans retenue. Il souleva brièvement la tête et je le regardai tout en bas de mon corps. Il était parfaitement encadré par mes seins qui se soulevaient au rythme de ma respiration. Je me sentis comme droguée par ses attentions.

Ses cheveux caramel glissèrent devant ses yeux.

— Encore, me dit-il avant de recommencer.

Il se redressa ensuite et enleva son short pour enfin se révéler à moi, entièrement nu. J'avalai ma salive en le voyant. C'est alors que je commençai à le supplier.

Sa verge dure comme un roc semblait trop grande pour pouvoir passer en moi, mais je m'en fichais. Je le voulais en moi. S'il me faisait attendre plus longtemps, j'allais me mettre à pleurer.

— Je ne peux plus attendre, me dit-il d'une voix rauque. Ça va te faire mal. D'après ce que j'ai entendu, c'est inévitable.

Ça m'était égal.

— S'il te plaît, James. S'il te plaît. S'il te plaît.

Il n'hésita plus et se mit au-dessus de moi, il descendit, il aligna sa verge contre ma fente glissante. Les muscles de ses larges épaules se tendirent alors qu'il se tenait au-dessus de moi.

Une œuvre d'art exquise est sur le point de me baiser, pensai-je, hébétée et folle de désir.

Il me pénétra d'un mouvement dur et brutal, perçant mon hymen sans perdre de temps. Le choc me fit crier. Je me sentis tellement remplie. Il ne s'arrêta pas, poussant et poussant fort et vite, créant un rythme inépuisable qui faisait couler sa transpiration sur moi le long de délicieux petits chemins. La douleur mordante du début s'effaça et se transforma en pur plaisir.

L'espace vide de mon être fut rempli jusqu'à en exploser d'une vague de sensations que je n'aurais jamais pu imaginer.

Je ne pus retenir les sanglots qui s'échappaient de ma gorge ni les larmes qui coulaient le long de mon visage en ressentant le sentiment exquis d'être à la fois dominée et remplie par cet homme.

Il m'observa tout ce temps de son regard turquoise éclatant. À un moment, mes yeux commencèrent à se fermer de plaisir, et il aboya que je devais les garder ouverts pour le regarder.

J'obéis, même si l'intimité de ce contact supplémentaire était presque trop grande pour moi. C'était difficile de se rappeler que nous n'étions pas censés ressentir quelque chose l'un pour l'autre quand il me regardait comme si j'étais plus importante que sa respiration.

Il se retira presque entièrement, attendis que je le supplie de rester, puis, avec un grognement, il revint en moi d'un coup violent. Si j'avais eu l'impression qu'il se laissait aller juste avant, cette fois-ci il me pénétra si fort que je pensai que la forme de mon corps resterait à jamais creusée dans le matelas.

Il passa une main entre nous et frota en tournant autour de mon clitoris sans

ralentir son rythme effréné.

— Bianca, pars maintenant, ordonna-t-il, et cet ordre servit de déclencheur. L'orgasme me fit crier et il cria mon nom en partant à son tour, s'enfonçant jusqu'au bout tandis qu'il fut secoué de tremblements, le cou arqué de plaisir. Quand les vagues se firent moins fortes, il attrapa mon menton et me fixa d'un regard presque colérique et très possessif.

— Tu es à moi, me dit-il. Je n'avais aucune idée de ce que je pouvais répondre à ça, mais je n'eus pas besoin de répondre.

L'instant d'après il était en train de m'embrasser passionnément, désespérément.

Il défit mes poignets et mes chevilles et enleva les pinces à seins plus vite que je ne l'aurais cru possible. Il m'attira contre lui, nous collant peau contre peau, et se mit de nouveau à m'embrasser sur la bouche, comme s'il n'allait jamais s'arrêter.

— Merci, me dit-il doucement, une seule fois, quand il s'arrêta pour respirer entre deux baisers.

CHAPITRE QUATORZE

Mr Sensible

Il finit par s'arrêter de m'embrasser et tira ma joue contre son torse. J'étais secouée de voir à quel point le sexe occasionnel pouvait paraître intime. Je me sentais tellement aimée quand il me caressa le dos avec révérence et me chuchota des mots doux.

Il me laissa.

— Ne bouge pas, dit-il en chuchotant presque, comme s'il avait peur de briser ce moment en faisant du bruit.

Je l'entendis faire couler un bain, et sur le moment je ne pus plus penser à rien de plus parfait qu'un bon bain brûlant.

J'étais couchée sur le dos, exactement comme il m'avait laissée, et tout mon corps était plus détendu que jamais. Je me sentais... en paix. Ce fut une révélation.

Quand il fut parti pendant quelques minutes, j'ouvris les yeux pour regarder autour de moi.

Il était debout au pied du lit et me regardait, les yeux brillants. Je baissai les yeux et vis que les draps étaient couverts de sang.

— Je ne m'étais pas rendu compte que je saignais autant, dis-je en voulant me

redresser.

— Reste, me dit-il et je me rallongeai. On se regarda. Je vis que son érection était aussi forte que s'il n'était jamais parti.

Je la pointai du doigt.

— Tu peux partir à nouveau ? C'est possible ?

Il sourit et caressa sa verge d'une main, sans y penser.

— Oh oui. Mais tu es trop à vif ce soir. J'admiraïs juste la vue. J'enregistrai cette image dans mon cerveau.

Il vint à côté de moi et me souleva jusqu'à ce que je fus lovée contre son torse. Il se releva avec mon poids dans ses bras. Il le fit avec aisance. J'adorais ça, cette force et toutes les choses incroyables qu'il pouvait faire avec son corps, apparemment sans le moindre effort.

— Prenons un bain et parlons de ce qu'on va faire de ça. Il me caressa les cheveux comme si 'ça' c'était moi.

Cela me fit sourire pour une raison étrange, même si l'idée de parler de quoi que ce soit ne me disait rien à ce moment-là.

Il entra dans la plus grande baignoire que j'ai jamais vue, toujours en me portant.

D'après ce que je pouvais en voir, la salle de bains était faite d'un seul morceau gigantesque de granite noir-vert. La baignoire était carrée et il se laissa glisser le long d'un bord en me tenant devant lui jusqu'à ce que nous nous retrouvions assis ensemble, l'un derrière l'autre.

Il fit couler du savon qui sentait divinement bon d'un distributeur intégré dans le marbre et se mit tranquillement à en recouvrir mon corps. Le savon avait la même odeur que lui et je m'en remplis les poumons. Je me sentais décadente, allongée là mollement tandis qu'il s'occupait de mon bain.

— J'adore ce savon. Il sent comme toi, lui dis-je en fermant les yeux de plaisir.

Il porta ses lèvres à mon oreille et mordilla le lobe. — Maintenant tu sens comme moi. C'est ça que j'adore.

Il me lava en silence pendant quelques minutes. Il me caressait autant qu'il me lavait. Il revenait sans cesse vers mes seins, caressant et malaxant la peau souple.

— Il faut qu'on parle, me dit-il.

Je gémis, mais pas de plaisir cette fois.

— Je préférerais que tu me donnes une autre fessée. On peut pas faire ça plutôt ? Je ne plaisantais qu'à moitié.

Il fit un délicieux bruit de ronronnement dans mon cou.

— Pas ce soir. On doit établir des règles. Si je n'avais pas perdu le contrôle de moi-même ce soir, nous aurions déterminé tout cela avant même que je te touche.

Son choix de mots m'horripilait. Le mot 'déterminé' me donnait une mauvaise impression. Je ne pensai pas que ça annonçait de bonnes choses concernant la conversation à venir.

— De quoi doit-on parler ? finis-je par demander.

Il soupira et je sentis le mouvement de son torse dans mon dos.

— Eh bien, je suppose que j'aimerais savoir ce que tu veux retirer de notre arrangement. Qu'est-ce qui est important pour toi ?

Pendant qu'il parlait, il se retourna vers moi en soutenant ma tête avec le creux de son coude, afin qu'il puisse mieux voir mon visage.

Je fronçai le nez. Le terme 'arrangement' était encore pire que 'déterminé'.

— Vraiment, la seule chose que j'attends de toi c'est une relation sexuelle exclusive pendant qu'on... couche ensemble, même si ça se termine en l'espace d'une semaine. Et par se terminer, je veux dire une forme de communication qui m'indiquera que tu vas te mettre à fréquenter quelqu'un d'autre, sexuellement ou pas. Et si c'est trop compliqué pour toi, fais-le-moi savoir pour que je puisse m'échapper tout de suite de ce bazar.

Il me regarda en clignant des yeux, l'air ahuri. Je pensai pendant un moment affreux qu'il considérerait que c'était une trop grande concession. J'étais à une seconde de dégager de là quand il parla.

— Oui, bien sûr. Son ton signifiait qu'il n'avait même pas envisagé autre chose.

— Et tu ne veux pas sortir, dis-je à sa place. J'étais très curieuse de savoir ce que cela signifiait pour lui.

Il acquiesça en étudiant mon visage.

— Je veux te voir, par contre. Aussi souvent que possible. Je préférerais que notre relation reste privée. La plupart de nos rendez-vous se feront donc dans l'une de mes maisons ou chez toi. Je ne t'emmènerai pas dans beaucoup de lieux publics et je le regrette.

C'est ça, pensai-je avec cynisme.

Mon visage se ferma, je me sentais soudain un peu fragile pour des raisons que je ne voulais pas chercher à comprendre sur le moment.

— Ça a l'air parfait. Ça ne suffit pas pour déterminer les choses pour l'instant ? Si c'est fini dans une semaine, ça fait beaucoup de paroles pour rien, non ? Et si ça dure deux ou trois semaines, on s'occupera du problème à ce moment-là.

Son visage se durcit pendant que je parlais. Ses propres questions parurent agressives.

— C'est ce que tu penses ? Que ce sera fini dans une semaine ? Ou deux ou trois ?

Je haussai les épaules, fermant les yeux comme si je pouvais m'endormir à n'importe quel moment.

— Je ne veux même pas *y penser*. Quel que soit le temps que ça dure, si tu es honnête avec moi quand c'est fini, et que tu ne commences pas à fréquenter d'autres gens sans me le dire, ça me suffit.

Il se remit à me laver et à me caresser et s'occupa tendrement de mes cheveux en silence.

— Je donnerais n'importe quoi pour savoir ce qui se passe vraiment sous ton sang-froid apparent. Et je pourrais tuer pour savoir ce que tu penses, chuchota-t-il dans mes cheveux. J'ai tellement peur de t'offenser de façon irréparable et que tu ne me dises jamais ce que j'ai fait. Tu me quitteras sans plus jamais me parler. Tu ferais ça ?

Je n'ouvris pas les yeux et je me contentai de hausser les épaules à nouveau. C'était pourtant incroyable de voir qu'il avait compris ça à mon sujet en me connaissant si peu.

— C'est possible. C'est difficile à dire sans plus de précisions.

Il jura doucement.

— J'ai besoin de me sentir plus en sécurité à ce sujet. Tu me terrifies.

Je souris avec ironie, les yeux toujours fermés.

— Mauvais choix de mots, Mr Magnifique. Le terme que tu cherches est plus en contrôle, pas plus en sécurité. Mais j'aime ma vie. Je n'y fais pas beaucoup de concessions, donc n'essaye même pas. Je suis généralement à New York une journée entière par semaine. C'est là que tu vis, non ?

— Principalement, oui.

— OK. Eh bien je te ferais savoir quand je serais à New York et nous pourrions peut-être nous voir quelque part en privé.

Ses bras se serrèrent autour de moi.

— C'est de ça que je parlais. Tu dis ça parce que je t'ai vexée ? Ou bien es-tu vraiment aussi indifférente ?

Tout d'un coup j'avais très envie de partir. Il n'était pas du genre à laisser tomber un sujet de conversation avant d'être entièrement satisfait, et j'avais totalement terminé de parler de tout ce qui avait trait à mon indifférence ou à mon manque

d'indifférence. Je ressentis un besoin immédiat de m'éloigner de lui, de ce sentiment d'intimité. Cela m'était soudain devenu insupportable.

— Je dois rentrer. Je travaille tôt. Je me levai. J'étais soulagée qu'il me laisse sortir du bain.

— Tu as mangé ? me demanda-t-il d'une voix dure et froide.

J'y songeai, mais je ne m'en rappelais plus. *Quand avais-je mangé pour la dernière fois ?* Je me souvenais que j'avais avalé une barre protéinée pendant que je peignais, mais rien d'autre depuis le yaourt dans l'avion.

— Euh, je crois bien que non, répondis-je finalement. Mais je grignoterai quelque chose plus tard.

Ses narines frémirent et ses yeux devinrent un peu fous.

— S'il te plaît, reste au moins pour manger avec moi. J'aurai l'impression d'être un vrai salaud si tu viens ici, on fait tout ça, il indiqua la chambre à coucher, et tu repars comme si tu ne pouvais même pas supporter de partager un repas avec moi.

J'ai du saumon qui est prêt et qui n'a besoin que de quinze minutes de cuisson.

J'acquiesçai.

— D'accord, me laissai-je convaincre facilement. Je ne voulais pas partir en trombe comme une sorte de diva. Je préfèrai repartir avec un peu de dignité après un repas civilisé.

Il m'entoura d'une serviette et se sécha lui-même très rapidement, attachant une serviette sur le bas de ses hanches, offrant ainsi un spectacle qui mettait l'eau à la bouche. Je détournai le regard. Il partit pour la cuisine comme s'il avait peur que je parte s'il mettait trop de temps à préparer le saumon. Il était très doué pour deviner mes intentions...

Je remis ma robe, n'ayant rien d'autre à mettre. L'absence de soutien-gorge et de culotte rendait la tenue quelque peu obscène, mais je ne pensais pas que c'était important. De la maison de James, j'allais partir directement jusqu'à mon garage. Si nécessaire, je pouvais probablement même rester nue pour ce trajet.

Je séchai un peu mes cheveux avec la serviette, utilisai les toilettes que je trouvais dans une pièce séparée à l'intérieur de la salle de bains, et quittai sa chambre, pieds nus.

Je cherchai et trouvai la cuisine, mais je m'arrêtai dans la salle à manger intimidante et je m'assis là.

La table était mise de façon presque romantique, donc j'imaginai que nous étions censés manger là. Je préférais attendre toute seule dans une pièce plutôt que de tenter James à avoir une autre 'conversation' avec moi.

Il me rejoint un instant plus tard, portant deux salades qui avaient l'air délicieuses. Il les posa sur les sets de table, repartant en flèche à la cuisine. Il revint avec deux verres d'eau et du citron.

Je pensai qu'il avait peut-être oublié qu'il ne portait rien d'autre qu'une serviette humide. Pour moi c'était impossible à oublier. *Avoir l'air aussi incroyable devrait être illégal.* Il était vraiment bronzé partout. C'était un spectacle enivrant.

J'attendis poliment qu'il s'assoie à ma gauche avant de commencer à manger. C'était un mélange de salades vertes avec de la feta et des noix de pécan. Je n'arrivai pas à deviner ce qu'il y avait dans la vinaigrette légèrement aromatisée, mais elle était bonne.

— C'est délicieux, lui dis-je après quelques bouchées.

Il me sourit. Ce fut un sourire prudent. Il était toujours sur le quivive, de peur de m'offenser.

— J'ai cuisiné tout le repas de ce soir, en fait. Je n'en ai pas souvent l'occasion, mais je voulais le faire pour toi. En revanche, je ne peux pas prétendre que je fais ça souvent. J'ai une gouvernante fantastique ici qui se charge de la plupart des repas dans cette maison.

Je souris agréablement, essayant de ne pas avoir l'air trop mal à l'aise à l'évocation nonchalante de sa richesse.

— Tes parents vivent à Las Vegas, eux aussi ? me demanda-t-il lorsqu'il eut fini sa salade.

Je me figeai, mais retrouvai vite mes esprits.

— Ils sont morts, dis-je d'un ton neutre.

Il eut l'air surpris.

— Je suis désolé. Je ne savais pas. Que s'est-il passé ?

— Où vivent tes parents ? demandai-je de façon appuyée au lieu de répondre.

Il eut l'air mal à l'aise.

— Ils sont morts aussi. Ils sont morts quand j'avais treize ans, d'un accident de voiture.

Je lui fis une grimace d'excuse.

— Désolée. Je n'aime pas parler de mes parents, mais ce n'était pas une raison pour me montrer insensible vis-à-vis des tiens.

Il se pencha au-dessus de la table pour poser sa main sur la mienne.

— Ne sois pas désolée. Ce n'était pas insensible. Tu ne le savais pas, toi non plus.

Je lui fis un sourire ironique.

— J'aurais dû faire des recherches te concernant sur internet. J'aurais pu nous épargner au moins un moment de gêne.

Il me rendit le même sourire ironique.

— Ça ne m'aiderait pourtant pas à en apprendre plus sur toi.

Nous continuâmes à manger pendant une minute, dans un silence gêné.

— C'est quand, ton anniversaire ? me demanda-t-il brusquement. Je savais ce qu'il était en train de faire. Il avait tellement peur de me vexer, de me faire fuir, qu'il essayait de trouver des sujets de conversation neutres. Il ne pouvait pas savoir que mon anniversaire était un autre sujet délicat.

— En octobre, répondis-je. Et toi ?

— Le 5 juin. Octobre le combien ?

Je soupirai.

— Le 24. Je me retins de dire *en quoi ça te regarde ? Tu ne te souviendras même plus de mon nom en octobre. Ce serait malpoli*, me dis-je. Et il avait l'air étrangement sensible.

Il acquiesça, comme s'il en prenait note.

Ouais, c'est ça.

Le minuteur du four sonna et il repartit dans la cuisine, apparemment ignorant du fait que sa serviette menaçait de tomber à chacun de ses pas.

Je m'obligeai à détourner les yeux.

Un moment plus tard, il apporta deux plats impressionnants. Il avait déjà présenté la nourriture sur des assiettes et les avait arrangées comme un véritable chef.

C'était un plat d'asperges, de saumon fraîchement cuit et assaisonné à la perfection, et une sorte de graines que je n'avais encore jamais vues.

Je goûtai puis je montrai l'assiette avec ma fourchette.

— Je ne sais même pas ce que c'est, mais c'est délicieux. Tout est divin. Y a-t-il quelque chose que tu ne sais pas faire ?

Il sourit et ce fut le premier sourire autodévalorisant que je lui vis. C'était désarmant et très charmant.

— En apprendre plus sur toi. Te faire passer une nuit avec moi. Et ce sont des graines de quinoa.

Je continuai à manger, ignorant les premières choses qu'il avait mentionnées. Je sentais toujours cette démangeaison, ce fort besoin de m'éloigner de l'intimité que nous avions partagée.

— Oh, j'ai un cadeau pour toi, me dit-il en souriant tandis que nous finissions le repas. Tu veux le dessert avant ou après le cadeau ?

Je lui fis signe que j'avais assez mangé.

— Je ne pourrais pas. J'ai déjà trop mangé.

Il eut l'air sincèrement déçu.

— Juste une bouchée ? C'est juste une crème anglaise légère avec des fruits frais. On pourrait partager.

Je souris, charmée par son besoin enfantin de m'impressionner avec ses talents de cuisinier.

— D'accord, on peut partager.

CHAPITRE QUINZE

Mr Insatiable

Il fut rapidement de retour avec le dessert. Il était servi dans une coupe lourde en verre. Il porta la cuillère à ma bouche pour que je puisse goûter.

— Mmmm, dis-je en souriant, la bouche encore pleine.

Il se baissa et m'embrassa soudain. Cela contrasta tellement avec le ton du repas que nous venions de partager que je faillis le repousser, surprise. Au lieu de cela, je me forçai à rester immobile et à essayer de répondre à son baiser.

C'est cette partie-là qui est facile entre nous, pensai-je. Le reste ne faisait aucun sens pour moi, mais ça, c'était carrément proche de la perfection.

En un clin d'œil, il m'avait soulevée et posée sur une partie vide de la table noire massive. Sa serviette était partie et ma robe remontée en un éclair.

— Est-ce que tu as encore mal ? Sa voix était un murmure rauque contre mes lèvres.

— Je ne peux pas m'imaginer avoir trop mal pour ça, répondis-je en attrapant sa grosse érection dans ma main. Je le caressai avec délectation et il s'avança dans ma main. Je fis remonter mes mains vers son torse, le long de ses bras musclés, puis jusqu'à ses épaules.

— Ton corps est parfait. Je n'arrive pas à croire que tu sois bronzé partout.

Il sourit, aimant que j'apprécie son corps.

— Ma mère était moitié italienne et moitié Cherokee, même si elle n'avait presque plus de famille vers l'âge de dix-huit ans.

Aux yeux de la famille purement anglaise de mon père, c'était assez scandaleux qu'ils se marient. Les autres membres de la famille ont tous la peau maladivement pâle à laquelle on pourrait s'attendre.

Je ris. Maladive ? Et moi alors ? Tu trouves que j'ai la peau maladive ?

Il se pencha et enfouit le nez dans mon cou.

— Ta peau est crémeuse et parfaite.

J'eus enfin l'occasion de le toucher, caressant son dos, son ventre, examinant son corps incroyable avec admiration pendant que je le parcourais de mes mains.

Il attrapa une de mes mains occupées et la porta à ses lèvres pour déposer un baiser sur le poignet. Il l'examina attentivement et je vis les marques des cordes sur ma peau. Les fils tressés avaient un motif particulier, comme s'il m'avait marquée temporairement de son fer.

— J'adore voir ça sur toi, murmura-t-il d'une voix épaisse contre ma peau.

Il écarta mes jambes et me poussa à plat contre la table. Il prépara son érection puissante devant ma fente.

Les yeux clos, je frissonnai pendant qu'il restait immobile.

— Regarde-moi, ordonna-t-il, sa voix dominante refaisant surface. Elle s'était transformée en quelque chose de plus doux et de plus charmant immédiatement après la première fois que nous ayons couché ensemble. Elle m'avait manqué. Je lui obéis.

— Regarde-moi. Je te punirais chaque fois que tu regardes ailleurs pendant que je suis en toi.

J'acquiesçai.

— Demande-le-moi, ordonna-t-il en caressant sa verge impressionnante.

— S'il vous plaît, Mr Cavendish, baisez-moi. J'adorais prononcer son nom de famille, je faisais résonner les trois syllabes comme s'il s'agissait d'une prière.

Il gémit et fit ce que j'avais demandé. La première pénétration dure fit frémir la chair irritée en moi, mais ce n'était pas déplaisant. Et tandis qu'il se retira puis plongea à nouveau, un son viscéral s'échappa de sa gorge. J'oubliai entièrement mes irritations et mon corps entier fut parcouru par des pulsations de plaisir qui s'accumulaient en moi.

Son regard était ardent.

— Ça te fait mal ? demanda-t-il sans ralentir son rythme effréné.

— C'est parfait, répondis-je avec passion.

Il m'embrassa brutalement. Mes yeux se fermèrent un court instant, jusqu'à ce qu'il recule pour me regarder. Je ne pensais pas que je serais punie pour ça,

puisqu'il ses yeux étaient fermés aussi, mais je m'en fichais à ce moment-là.

— Pars, ordonna-t-il et d'un coup, je sentis la passion dévorante me submerger. L'intérieur de mon corps ondula sous l'effet d'un orgasme intense et mes muscles internes le serrèrent très fort.

Je fis un effort pour garder tout le temps les yeux ouverts, et l'effort en valait la peine. C'était très satisfaisant de voir son visage tandis qu'il était emporté par la ferveur, son regard perçant se focalisant sur moi. Recevoir ce type de regard me donna un sentiment extraordinaire. Pendant un court moment intense, j'eus l'impression d'être plus importante à ses yeux que l'air qu'il respirait. J'étais captivée. C'était enivrant.

— Passe la nuit ici. Je promets que je ne te laisserai pas faire la grasse matinée et que tu n'arriveras pas en retard à ton travail, me dit-il en profitant de mon moment de faiblesse. Dis-moi juste à quelle heure je dois mettre le réveil.

Je fermai les yeux et hochai légèrement la tête.

— D'accord.

Il embrassa ma joue de la façon la plus adorable.

— Merci.

Je ne savais pas comment réagir, donc je ne répondis pas. Il ne s'était toujours pas retiré de mon corps et ne le fit pas : il me prit dans ses bras et me souleva. Je sursautai.

— Tu es encore tellement dur, murmurai-je dans son cou.

— Mmmm, fredonna-t-il en bougeant en moi.

— Tu ne peux pas... pas à nouveau ? lui demandai-je, surprise.

Il me répondit en m'écartant de lui de quelques centimètres et en revenant pleinement en moi.

Je m'exclamai et il fit un petit rire.

— Je n'ai jamais autant désiré quelqu'un de ma vie, Bianca. Je pourrais te baiser jusqu'à en tomber. Je serais ravi d'essayer, en tout cas.

Je ne répondis pas, impossible. Je ne pouvais rien faire d'autre que gémir tandis qu'il me faisait rebondir sur son érection en me portant en haut des marches et jusqu'à sa chambre.

— Dis-le-moi si tu atteins tes limites. Ta chair doit être irritée et sensible après ta première fois. Je devrais être plus prévenant et laisser ton corps se remettre. Sa voix était rauque pendant qu'il me portait le long du couloir, les bords devenant des va-et-vient plus prononcés à mesure que nous nous approchions de sa chambre.

— S'il te plaît, non, lui dis-je dans un demi-sanglot. J'étais à nouveau si proche du point culminant.

— Tu veux finir comme ça, debout, empalée sur ma bite ? demanda-t-il. Il s'arrêta de marcher et fit un va-et-vient plus intense.

— O-Oui, s'il te plaît. Oh oui, dis-je en m'accrochant à ses épaules.

Un de ses bras était passé en diagonale dans mon dos, tenant fermement le haut de mon épaule. L'autre main me serrait très fort les fesses et la brûlure du contact ajoutait au plaisir. Ses genoux étaient légèrement pliés et ses jambes écartées tandis qu'il se mit à me pénétrer plus fortement.

— Pars, Bianca, me dit-il brutalement tandis que je commençai à succomber au plaisir. Sa voix fut le déclencheur et mon corps lui obéit par l'explosion de l'orgasme. Je me tenais à ses épaules comme si c'était une question de survie tandis que je traversais les dernières vagues exquisées de plaisir.

Il eut l'air surpris par son propre orgasme, les yeux écarquillés. Il cria un profond 'putain' en se vidant en moi.

Il m'allongea doucement sur le lit et se retira cette fois. Il se déplaçait dans la chambre.

Je fermai les yeux. Je savais que, malgré ma trop longue sieste, j'allais sombrer dans le sommeil d'une seconde à l'autre.

Je revins à moi un instant lorsqu'il plaça un linge chaud et humide entre mes jambes, me lavant doucement.

— Merci, murmurai-je.

— Mmm. Avec plaisir, me dit-il.

Il partit et revint. Il appliqua une espèce de baume sur mes poignets et mes chevilles, me retourna sans effort sur mon ventre et m'en appliqua sur les fesses et les cuisses en massant. Il en frota tendrement entre mes cuisses.

— D'autres endroits douloureux ? me demanda-t-il.

— Non.

— À quelle heure dois-tu te réveiller ? s'enquit-il.

Je fis des calculs malgré la fatigue. Je ne savais même pas quelle heure il était, je ne voulais pas le savoir.

— 4 h 30, répondis-je. Le sommeil me prit.

Je me réveillai dans un brouillard sensuel, de la façon la plus agréable qui soit.

J'étais sur le dos, sur un lit moelleux. J'étais complètement nue, bras et jambes

écartées et l'homme le plus beau que j'aie jamais vu léchait mon sexe comme s'il s'agissait d'un dessert particulièrement délectable. Je m'agrippai à ses cheveux soyeux et dorés.

— Oh James, gémis-je et il leva la tête en souriant.

Il se redressa, s'agenouillant entre mes cuisses. Il remonta l'une de mes jambes jusqu'à son épaule et la colla contre son cou de façon à ce qu'elle fasse une diagonale en travers de son torse. Il chevaucha l'autre jambe, positionnant sa bite insatiable devant mon ouverture prête à l'accueillir.

— Fais-le-moi savoir si c'est trop pour toi, d'accord ? Sa voix était douce et teintée de souci.

Le maître dominant est-il présent ce matin ? me demandai-je. C'était comme si cet autre avatar, le tendre amant, prenait les rênes.

J'acquiesçai et il me pénétra. La nouvelle position lui faisait caresser des nerfs dont j'ignorais l'existence. Oui, j'étais irritée et sensible, mais je n'allais pas l'arrêter. La douleur ne faisait pas le poids contre un tel plaisir.

Il pencha le buste en avant, écartant encore plus mes jambes et les poussant vers mon torse. Il me pénétrait, allant et venant d'un mouvement torsadé.

Un de ses doigts agiles se mit à caresser mon clitoris gonflé et je fus perdue.

Après ça il me porta dans la douche. Il nous lava tous les deux.

Je me sentais molle et je n'arrivais pas à m'imaginer faire une journée de travail de quatorze heures après une telle expérience. Je dis ma pensée à voix haute.

Il me câlinait de derrière et rinça l'après-shampoing de mes cheveux. Il se figea en entendant mes mots.

— Alors n'y va pas. Prends un jour de congé. Je réorganiserai ma journée. On pourrait passer la journée au lit. Je veillerais à ce que ta journée soit mémorable.

Je le regardai en riant, étonnée. *Les riches*, pensai-je, un peu irritée.

— Je ne travaille pas demain, expliquai-je. Si je ne travaille pas aujourd'hui, je ne suis pas payée. Et faire sauter une journée de travail à la dernière minute peut me valoir des problèmes.

Ses bras me serrèrent plus fort. Il frota affectueusement son menton sur le haut de mon crâne.

— Tu pourrais démissionner. Viens travailler pour moi. Je serais un employeur généreux. Tu pourrais être hôtesse de l'air sur mon jet. On pourrait avoir tout le temps qu'on veut ensemble. Ou si tu veux changer de carrière, je pourrais te trouver autre chose. Si tu n'es pas intéressée par l'industrie hôtelière, j'ai d'autres entreprises pour lesquelles tu pourrais travailler. Ou même, prends des vacances. Détends-toi. Je serais plus qu'heureux de subvenir — — À compter de

maintenant, ne me parle plus jamais de choses pareilles s'il te plaît, sinon c'est terminé, l'interrompis-je, le ton glacial et le visage neutre. Je tremblais un peu.

Quel culot, pensai-je. J'avais travaillé d'arrache-pied depuis que j'étais ado, et il venait d'en déprécier chaque minute. Je dus me retenir de ne pas sortir en trombe de la douche, les cheveux à moitié rincés.

Ses mains se mirent à caresser mes bras d'un geste apaisant. — Je ne voulais pas te vexer. C'est dur pour moi de te voir galérer. Tu peux comprendre ça ?

Galérer ? pensai-je, un peu sauvagement. Connaissait-il le sens de ce mot, s'il pensait que ma vie était une galère ? Mais je me souvins alors de ce qu'il avait dit au sujet de ses parents, qu'ils étaient tous les deux morts quand il n'avait que treize ans.

Il n'avait pas mené la vie parfaite que j'avais imaginée. C'était une épreuve de se remettre de la mort d'un parent. On avait au moins quelque chose en commun. Cela me rapprochait un peu de lui et m'aida à lui donner une autre chance.

Je secouai légèrement la tête.

— Eh bien, ne t'inquiète pas pour moi. Et ne dis plus jamais rien de ce genre. Je suis sérieuse. Pour moi c'est rédhibitoire.

Il avait le visage fermé, mais il acquiesça.

Je pris quelques inspirations pour me calmer, puis je m'écartai de lui, rinçai mes cheveux et sortis de la douche.

— Je dois y aller. Je ne sais même pas quelle heure il est, mais je dois me préparer pour le travail. Je m'enveloppai dans une de ses grandes serviettes douces.

— Il est 4 h 40. Je t'ai réveillée un peu tôt. Désolé.

Il n'avait pas du tout l'air désolé, me dis-je en cherchant ma robe dans sa chambre. Elle gisait froissée sur le sol. Je la soulevai à contrecœur, fronçant le nez. Je voyais les taches de loin, et je n'allais certainement pas essayer de la sentir.

Je me retournai vers la salle de bains.

James flânait dans l'encadrement de la porte, appuyé nonchalamment, les bras croisés. Son visage était inexpressif, ses yeux indifférents. Il eut soudain l'air aussi intimidant que sa maison opulente. J'étais peut-être restée trop longtemps.

— Est-ce que tu aurais un T-shirt ou quelque chose que je pourrais emprunter ? Peu importe quoi. Je dois juste conduire de ton allée jusqu'à mon garage. Et je ne vais pas remettre ça. Je laissai retomber à terre la robe incriminée.

Il hocha la tête en allant vers son placard. Il en sortit avec un T-shirt plié et un boxer noir.

— Ça ira ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

Je hochai la tête, je les pris et je partis vers la salle de bains. Je me changeai et restai moins d'une minute dans la pièce avant de ressortir.

— Tu sais où j'ai laissé mon sac ? lui demandai-je.

— Dans l'entrée. Près des escaliers. Tu y as aussi laissé tes sandales, me dit-il sans hésiter. Je ne me souvenais même pas les avoir laissées là.

Je fis un signe de tête pour le remercier, et sortis de sa chambre en vitesse. J'avais mon sac et les sandales dans la main avant de me retourner vers lui. J'avais senti qu'il me suivait à chaque pas.

— Euh, au revoir, lui dis-je, me sentant très gênée et dépassée. Je n'avais jamais fait l'expérience d'une de ces scènes d'adieu.

J'étais sûre qu'il ne pouvait pas en dire autant. Au moins je n'aurais pas trop à me montrer, puisque j'allais directement de sa porte d'entrée jusqu'à mon garage.

Il s'approcha de moi, mais sans me toucher. Il portait toujours sa serviette. Je gardai mon regard fixé fermement sur son visage.

Il me donna quelque chose et je baissai les yeux pour voir une petite boîte argentée. J'ouvris de grands yeux. Il me le mit dans les mains.

— C'est un cadeau. J'espérais juste que ce soit quelque chose qui te plaise. Tu peux l'ouvrir plus tard.

Il attrapa soudain mes cheveux, m'embrassant durement sur la bouche. Il s'écarta presque immédiatement.

— Je t'appellerai, dit-il.

Je me contentai de hocher la tête et me dépêchai vers la voiture. Je n'avais pas le temps d'ouvrir son cadeau ni de m'en inquiéter. J'allais déjà devoir me presser pour arriver à l'heure au travail.

En sortant de son allée, je me demandai où nous en étions, lui et moi. Tout était allé tellement vite avec tant de hauts et de bas.

Nous étions tous les deux d'humeur changeante. Il avait dit qu'il m'appellerait, mais je savais par un grand nombre de mes amies que les hommes disaient ça la plupart du temps, qu'ils le pensent ou non. J'avais une boule dans le ventre à l'idée que je ne le verrais peut-être plus jamais.

CHAPITRE SEIZE

Mr Incroyable

Je me dépêchai jusqu'à la maison où je m'habillai à toute vitesse. Mes cheveux étaient encore humides et mon visage n'était pas maquillé quand Stephan passa la porte d'entrée.

Il lança un bonjour avant de se montrer dans ma chambre un instant plus tard. Je savais que je n'étais pas présentable.

— T'as passé une bonne nuit ? me demanda-t-il avec un sourire espiègle.

— C'était mémorable, ça oui. Ce n'est pas normal qu'un homme aussi parfait soit lâché parmi les mortels.

Il rit.

— Laisse-moi conduire aujourd'hui. On doit y aller, et tu pourras faire quelque chose pour tes cheveux et ton maquillage pendant le trajet.

Il remarqua la boîte en argent que j'avais jetée sur le lit. Il la montra du doigt.

— C'est quoi ?

Je fis une grimace.

— Un cadeau de James. Je n'ai même pas eu le temps de l'ouvrir.

Il l'attrapa et le jeta dans mon sac de voyage puis jeta le sac sur ses épaules.

— On regardera quand on aura une pause. Allons-y, B.

Je tressai mes cheveux humides pendant que Stephan nous conduisit au travail. Je mis le minimum de maquillage que je pus appliquer dans la voiture. J'avais même fini un petit peu avant d'arriver au travail.

Je réalisai soudain à quel point j'avais mal en finissant mon maquillage rapide. Chaque fois que je changeais de position dans mon siège, des muscles douloureux protestaient dans des endroits innommables.

Eh bien, il m'avait pourtant proposé d'y aller doucement. Maintenant je savais pourquoi, même si je ne regrettais toujours pas notre enthousiasme. Je ne pensais pas qu'il le regretterait non plus, s'il savait que je serais contrainte de penser à lui à chaque changement de position.

Les marques sur mes poignets n'étaient plus que de légères traces roses. Ma vieille montre couvrait la marque de mon poignet gauche et je ne pensais pas que les traces du poignet droit soient suffisantes pour attirer l'attention. Tout de même, il s'agissait de souvenirs de lui qu'il avait laissés sur ma peau.

Une partie de moi pensait ne plus jamais le revoir. Il avait été intense et passionné, mais c'était peut-être comme ça qu'il était avec toutes ses amantes. Si ça se trouve, il m'avait déjà assez vue. Je me préparais déjà à cette éventualité.

Nous passâmes à l'enregistrement puis partîmes rejoindre le bus d'équipage.

— Tu veux que je vérifie vite fait pour voir si on peut faire du travail

supplémentaire demain ? me demanda Stephan pendant que nous attendions. Ça ne me gênerait pas non plus de prendre un jour de congé. On a tellement travaillé ces derniers jours, on a bien droit à une petite pause. C'est à toi de voir.

Je fis la grimace.

— On va voir comment se déroule la journée. On pourra toujours vérifier au retour.

Il acquiesça. Nous n'étions jamais très bavards le matin. Et je n'avais même pas encore bu mon café. *Je dois vraiment y remédier rapidement*, pensai-je.

Je fis du café dès que nous fûmes arrivés dans l'avion. J'avalai une grosse tasse si rapidement que je me brûlai la langue.

Mais elle me fit de l'effet. J'avais l'impression de pouvoir survivre cette journée après ça.

Les premières heures du vol passèrent en un clin d'œil. Le vol était complet et nous n'eûmes le temps de faire une pause pour manger qu'à une heure et demie de Washington.

Personne n'avait voulu les yaourts à la grecque pour le petit-déjeuner, on s'en servit donc à la place de notre repas d'équipage.

— Bon, ouvre cette boîte que James t'a donnée, me dit Stephan immédiatement après avoir terminé de manger. On a une minute, et je meurs de curiosité.

Elle m'était complètement sortie de l'esprit. Je grimaçai quand il me la rappela. Je redoutais de l'ouvrir. Cela me mettait mal à l'aise de recevoir un cadeau de la part de quelqu'un que je connaissais à peine, et pour aucune occasion précise.

Il vaut mieux le faire maintenant plutôt que de ruminer, me dis-je.

Je faillis dire à Stephan de me l'ouvrir, mais j'eus alors une vision gênante de lui retirant une paire de pinces à seins de la boîte. Je pouvais imaginer James faire ça. Ou de m'offrir quelque chose d'encore plus pervers et que je ne reconnaîtrais pas.

En fait, plus j'y pensais, plus je me disais que c'était probablement un sex toy pervers.

On ne sortait pas ensemble. On couchait ensemble et le sexe était époustouflant. S'il devait m'offrir quelque chose qu'il pensait que j'allais aimer, pourquoi ne serait-ce pas en rapport avec ce qu'il aimait faire avec moi ?

Il fallait absolument que je vérifie le contenu avant que Stephan le voie. Ce que je venais d'imaginer serait terriblement embarrassant à vivre.

Je fis de grandes enjambées jusqu'à mon sac, sortis la boîte et l'ouvris lentement en la penchant vers moi, redoutant en partie ce que j'allais y trouver.

Ce n'est absolument rien de pervers, pensai-je, stupéfaite. C'était une très jolie montre élégante. Elle ressemblait à une version très haut de gamme de la montre que je devais remplacer, de couleur argentée avec un cadran turquoise clair. Bien sûr le cadran bleu de celle-ci était entouré de diamants. Même les index des heures étaient de petits diamants. J'espérai un instant que ce ne soient que des zircons, mais je vis alors l'étiquette. Je ne m'y connaissais pas du tout en montres de luxe, mais même moi je reconnaissais cette étiquette.

— Oh, merde. Le choc me fit couvrir la bouche.

Stephan me prit la boîte en me regardant d'un air étonné.

— Ouah, dit-il instantanément en ayant vu le cadeau. Putain de merde, une Rolex ? Il me fit un large sourire. Je souris faiblement, cela me demanda un effort. Quelqu'un en pince pour mon Bouton d'Or !

Je ne pensais pas que ce soit le cas. J'eus soudain l'idée terrifiante que c'était son cadeau d'adieu, son geste pour dire 'merci pour le bon temps'. *Avait-il un stock de montres pareilles pour toutes ses conquêtes d'un soir ?* me demandai-je sombrement.

J'eus soudain la nausée.

— Faut que j'aille à la salle de bains, dis-je à Stephan en courant jusqu'aux petites toilettes.

Je m'aspergeai le visage d'eau puis je dus soigneusement essuyer le mascara qui avait coulé sous mes yeux.

Je savais qu'on en viendrait là, mais je pensais qu'il resterait intéressé pendant au moins quelques nuits mémorables. Je me dis sévèrement que si je le prenais aussi mal après seulement une nuit, je ne pouvais pas imaginer ce que ce serait au bout d'une semaine ou d'un mois. Mais je lui rendrai sa fichue montre. C'était trop. Je ne savais pas combien coûtait une Rolex, mais j'étais sûre que ce n'était pas quelque chose que j'aurais pu m'acheter.

J'inspirai lentement pour me calmer, puis je ressortis.

Presque au même moment, Melissa passa par le rideau.

— 1A est sexy. Il est bâti comme un deuxième ligne. Il est habillé en Armani, en plus. C'est toujours bon signe. C'est pas vrai, pensai-je, encore plus embêtée de la voir que d'habitude. Elle repartait à la pêche en première classe.

Stephan avait toujours la boîte de la Rolex ouverte et l'admirait encore comme s'il ne l'avait pas quittée des yeux pendant que j'étais aux toilettes. Melissa focalisa immédiatement son attention sur le bijou.

— Qu'est-ce que tu as là ? demanda-t-elle en se penchant avant qu'on ait le temps de répondre. Elle s'exclama encore plus théâtralement que nous. Où as-tu eu ça ? demanda-t-elle à Stephan d'une voix stridente.

Il lui sourit, clairement satisfait.

— C'est à Bianca. James lui a offert. Il en pince pour elle.

Elle lui arracha soudain des mains d'un air furieux. Elle me décocha un regard cinglant puis examina attentivement la montre.

Elle la sortit de sa boîte et examina l'arrière puis les côtés.

— Mon dieu, c'est une vraie. Elle jura. C'est une Datejust en platine. Putain de bordel de merde. Elle me fixa avec mépris.

As-tu la moindre idée de ce que ça coûte ? Est-ce que tu t'y connais un peu en Rolex ? Son ton était condescendant et cela me fit craquer. J'enlevai ma vieille montre abîmée avant même d'avoir le temps d'y penser.

Je saisis la montre de ses mains. Je tendis mon poignet et la montre à Stephan pour qu'il puisse me la mettre. Peut-être que James appellerait Melissa ce soir, mais jusque là, j'allais porter cette Rolex et pas elle. Stephan me la mit au poignet sans un mot, mais je savais qu'il souriait.

— Je n'ai pas besoin de connaître sa valeur. Je lui montrai mon poignet scintillant. Il me suffit de savoir la porter.

Elle me regarda de la tête aux pieds d'un air hautain.

— Je comprends pas, marmonna-t-elle en quittant le galley en trombe. Peut-être que j'allais la garder, pensai-je avec mesquinerie, s'il me suffisait maintenant d'agiter le poignet pour faire partir Melissa.

— Quelle tarée, dit doucement Stephan.

Je le regardai avec surprise. En général il n'était pas aussi dur. Je savais qu'il était très protecteur envers moi et apparemment elle l'avait énervé autant que moi.

On se remit au travail après ça et heureusement, je fus trop occupée pendant le reste du vol pour pouvoir ruminer à propos de James.

J'apportai une autre bouteille d'eau au 1A. L'homme que Melissa trouvait sexy était en fait très poli et agréable. Il avait mangé tout ce que j'avais posé devant lui, mais ne buvait que de l'eau. Il me faisait penser à un agent fédéral de la police de l'air, mais ça n'en était pas un. Ou alors, il n'était pas en service.

Il était toujours sur le quivive, observant souvent la cabine autour de lui et me regardant. Cependant, je n'eus pas du tout l'impression qu'il s'intéressait à moi de façon personnelle.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un verre avec des glaçons ou du citron pour accompagner ça ? lui demandai-je en souriant. J'étais toujours plus à l'aise avec les hommes qui n'étaient pas attirés par moi.

Il me rendit le sourire.

— Ça va, merci.

Je poursuivis le long de l'allée, vérifiant que personne n'avait besoin de rien. Je sentais son regard sur moi pendant tout ce temps. Il avait un ordinateur portable devant lui pendant la majorité du vol, mais on aurait dit qu'il regardait plus la cabine que l'ordinateur.

Bizarre, pensai-je distraitemment.

Un peu plus tard, Stephan et moi nous nous assîmes pour l'atterrissage. Nous fixions tous les deux mon poignet.

— Je sais que ça te gêne d'en parler, mais est-ce qu'il a été bien avec toi, pour ta première fois ? Est-ce que tu as eu très mal ?

Les questions de Stephan me laissèrent stupéfaite. Mais son ton était sérieux et inquiet, donc je me sentis obligée de répondre.

Je regardai au fond de ses yeux inquiets.

— Il y a eu de la douleur, finis-je par répondre avec précaution. Mais c'était bon. Il était bon. Il est incroyable au lit. Il fait des choses... ce ne sont pas forcément des choses normales. Des choses que j'aime, alors que je ne sais pas si je devrais. J'étais restée vague exprès, mais j'eus malgré tout l'impression d'en avoir trop dit. Je rougis en baissant les yeux.

Il me tapota la main.

— Il y a probablement une raison pour que tu n'aies pas ressenti le besoin d'être avec un homme avant lui. Peut-être que les choses qu'il te fait comblent un besoin chez toi. Il n'y a pas à avoir honte. Nous sommes tous conditionnés par notre enfance.

Le fait d'accepter ses préférences ne revient pas à être une victime. Tant que tu aimes ce qu'il fait et que ça ne te cause pas de tort, j'ai envie de te dire de te laisser aller et de t'amuser. Tu le mérites.

Je posai ma tête sur son épaule.

— Tu me fais toujours me sentir mieux, lui dis-je. Je me demandai, avec une panique étonnante, si j'allais avoir l'opportunité de m'amuser de cette façon à nouveau.

— Idem, Bouton d'Or.

CHAPITRE DIX-SEPT

Mr Désespéré

L'atterrissage se fit tôt. Pendant que l'avion se vidait, il semblait qu'on allait arriver chez nous à l'heure.

Mon espoir fut cependant de courte durée, lorsque nous fûmes informés que le vol retour allait être retardé d'au moins une heure. Même si le temps à Washington était au beau fixe, des orages jonchaient le chemin du retour.

Le personnel navigant de la cabine principale décida de sortir dans l'aéroport pour passer le temps. Nous avions soudain trop de temps, alors que nous en avions manqué jusqu'à une minute plus tôt.

Je déclinai l'invitation de me joindre à eux, voulant simplement m'asseoir et vérifier mon téléphone en privé. Les pilotes les rejoignirent. Stephan resta à bord avec moi, assis dans le siège de première classe à côté de celui dans lequel j'étais affalée.

Mon sac de voyage était ouvert à mes pieds. J'en extirpai mon téléphone et l'allumai avec appréhension. J'avais un appel manqué, un message sur le répondeur et deux textos. Je vérifiai d'abord le message sur le répondeur.

Je dus me forcer à respirer quand la voix de James se fit soudain entendre dans mon oreille.

— Hé, commençait-il. Il y eut une longue pause avant qu'il continue. Je ne veux pas que tu penses que je te harcèle, mais j'aimerais bien entendre ta voix si tu as le temps de m'appeler quand tu es à terre. Je n'arrête pas de penser à toi. Je sais que tu es en vol et que ton téléphone est éteint, mais je n'ai quand même pas pu m'empêcher de t'appeler.

Je veux te voir ce soir. Je suis sûr que tu dois avoir mal. Sa voix s'épaissit soudain. J'ai besoin d'embrasser chaque partie de ton corps qui te fait mal aujourd'hui. Il s'éclaircit la gorge. Ma main tremblait. J'espère que tu penses à moi chaque fois que ça te fait mal en t'asseyant. Tu me manques. Le message se termina et je baissai le téléphone en tremblant. Apparemment il n'en avait pas fini avec moi, finalement.

Mon profond sentiment de soulagement soudain fut très gênant, mais il était impossible à ignorer.

Stephan était penché sur son écriture à côté de moi. Il aimait être à jour de ses documents de vol.

— Tout va bien ? demanda-t-il sans lever la tête.

— Ouais, dis-je d'une petite voix. Je retournai à mon téléphone pour voir les textos. Ils venaient de James, eux aussi.

James : Comment vas-tu ? Tu as aimé ton cadeau ?

James : Je pense à toi. Tu étais incroyable la nuit dernière. Absolument parfaite. Je ne peux pas m'arrêter d'y penser.

J'ai du mal à travailler. Je n'ai jamais été si distrait de ma vie.

J'étais en train de lire son deuxième texto pour la sixième fois au moins, quand mon téléphone sonna dans mes mains, me faisant sursauter. Quand je vis que c'était James, je posai la main sur mon cœur battant. Je répondis après un atroce moment d'indécision.

— Allô ? dis-je, à bout de souffle.

— Bianca, souffla James. J'entendis dans sa voix grave qu'il était ravi. Je ne pensais pas que j'arriverais à te joindre.

Comment tu te sens ?

— Bien, répondis-je. Je jetai un coup d'œil à Stephan, puis je me levai pour marcher jusqu'au fond de l'avion.

— Tu as mal ? demanda-t-il.

— Je suis irritée de partout, lui dis-je. Je l'entendis bloquer sa respiration.

— Je peux venir chez toi ce soir ?

Je soupirai avec regret.

— On est retardés à Washington. On ne sait pas à quelle heure on sera à la maison, donc ce soir ça n'ira pas. Je dois faire quelques courses demain matin, mais je devrais être libre demain soir. On allait faire un vol supplémentaire demain, mais avec ce retard ça n'arrivera pas, je pense.

— Appelle-moi quand tu seras de retour à Vegas. Je peux passer tard.

— Je serai fatiguée et de mauvais poil.

— Je viendrai. Appelle-moi quand tu atterris à Vegas, dit-il et sa voix dominante était réapparue pour transformer la phrase en un ordre. Quelles courses tu dois faire demain matin ? Peut-être que je t'accompagnerai.

— Des trucs en public, dis-je en lançant une pique contre son insistance à ne me voir qu'en privé.

Il fit un bruit désapprobateur au téléphone.

— Mon chauffeur pourra nous conduire. Je transformerai ma voiture en bureau pour la journée et je travaillerai pendant que tu fera tes courses ou ce que tu as besoin de faire.

Je ricanai.

— C'est bête. Je t'appellerai quand j'aurai fini. J'y vais avec Stephan.

— Il peut venir aussi. Je suis sûr que ça ne le dérangera pas si on prend ma

voiture. Demande-lui. Tu as aimé ton cadeau ?

Sa tactique pour changer de sujet de conversation fonctionna et mon regard se posa sur la montre raffinée à mon poignet.

— Elle est très jolie. Je porte ta montre à un poignet et ta marque se voit sur l'autre, lui dis-je doucement, sachant que ça allait le rendre fou. Je fus satisfaite par le grognement profond qui parvint à mon oreille. Mais je ne peux pas la garder. Je n'y connais rien en matière de montres, mais je sais que celle-là est beaucoup trop chère.

Son ton était ferme et autoritaire quand il me répondit.

— C'est un cadeau. Tu dois choisir tes batailles, Bianca, et tu ne gagneras pas celle-ci. Je ne te demanderai plus de travailler pour moi ou de me laisser te soutenir financièrement, mais je te donnerai autant de cadeaux que je le veux. Le prix de cette montre ne représente rien pour moi, mais le fait de choisir quelque chose que tu trouves joli me rend heureux.

Je ruminai ses paroles pendant un long moment. *Pouvais-je simplement abandonner ?* Je m'y préparai mentalement. Je couchais avec un homme qui avait une quantité d'argent indécente. J'allais devoir faire des compromis. Et je lui rendrais tout simplement tout ce qu'il m'avait donné lorsque nous arrêterions de nous voir. Cette pensée-là me facilita le compromis.

— D'accord. Merci. Le cadran est de la couleur de tes yeux. Tu l'as fait exprès pour que je pense à toi tout le temps ?

Il rit avec joie et soulagement.

— J'utiliserai tous les trucs en mon pouvoir pour te faire penser à moi. Mais je n'avais pas pensé à ça. J'aime bien. Chaque fois que tu liras l'heure, pense au fait de me regarder dans les yeux pendant que je te donne un orgasme.

— Oh, soufflai-je en pensant à cette image.

— Tu mouilles ? demanda-t-il en passant soudain d'un ton joueur à un ton plus sérieux. *Salopard lunatique.*

— Oui, Mr Cavendish.

— Tu es toute seule ? s'enquit-il.

Je jetai un coup d'œil vers l'avant de l'avion puis reculai dans le galley arrière. Stephan n'avait pas bougé et il n'y avait personne d'autre dans l'avion.

— Plus ou moins. Je suis dans le galley arrière et Stephan est en première classe. Tous les autres sont descendus de l'avion pour aller manger.

— Ce galley possède un rideau ? demanda-t-il tranquillement.

— Mmm. Ma voix était empreinte de désir.

— Ferme le derrière toi, ordonna-t-il. Je le fermai. Maintenant, remonte ta jupe et caresse doucement les pétales de ton sexe.

J'eus un hoquet de surprise, mais je me servis d'une main pour lui obéir. C'était encore très sensible, mais comme j'étais mouillée à force d'entendre sa voix c'était agréable malgré tout. Maintenant, glisse deux doigts à l'intérieur. Je le fis en haletant. Est-ce que ça te fait mal ?

— Oui, oh oui. C'est très sensible.

— Oh, bébé, je veux l'embrasser. Caresse-toi doucement. Garde-le au chaud pour moi. Sa voix devenait de plus en plus rauque et je me demandai s'il se touchait lui-même.

Je lui demandai.

— Oui, répondit-il sèchement. Mais je ne vais pas me faire gicler. Je garde tout pour toi. J'attendrai, même si tu es hors service pendant quelques jours. Arrête de te caresser maintenant. Tu pars tellement vite, je ne veux pas que tu aies d'orgasme avant de me revoir.

J'obéis en faisant un petit son de protestation dans ma gorge.

— Je ne dois pas mettre ma bite en toi pendant quelques jours, le temps que tu guérisses, mais il y a beaucoup d'autres choses qu'on peut faire. Je te croquerai jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter. Et j'ai le fantasme de partir entre tes superbes nichons. Tu ne regretteras pas que j'insiste à venir chez toi ce soir, je te le promets.

Ma gorge fit un petit bruit. Je n'aurais pas pu dire si c'était un bruit de consentement ou de frustration.

— Quand est-ce que tu retournes à New York ? demanda-t-il quand ma respiration se fut calmée. On aurait dit que ce que nous avions dit juste avant n'avait rien de très personnel.

Enfoiré capricieux, pensai-je.

— Jeudi soir. J'ai trois jours de congé à partir de demain, mais je dois me trouver au moins une autre journée comme celle-ci, probablement mercredi.

Il fit un bruit désapprobateur, mais dit seulement :

— Alors tu as deux jours de congé à partir de demain ?

— Ouais. Quand est-ce que tu rentres à New York ?

— Jeudi soir.

— Oh. J'étais surprise. Sur mon vol ?

— Oui. Le vol de nuit, c'est ça ?

— Oui, comme la semaine dernière. Combien de temps tu vas pouvoir faire ça ?

demandai-je en faisant référence à sa nouvelle habitude de me suivre dans tout le pays.

— Eh bien, j'ai des gens bien qui travaillent pour moi, donc je devrais pouvoir le faire pendant quelque temps. De nos jours, je peux faire des miracles simplement avec un téléphone et un ordinateur. Il y a quelques avantages à être le patron. Et aux grands maux, les grands remèdes.

— Les grands maux ?

— Oh oui. Tu me rends totalement désespéré, Bianca. Je n'ai jamais harcelé une femme avant de te rencontrer. Je porte une de tes culottes découpées dans ma poche en ce moment même.

J'eus peur de le questionner à ce sujet.

J'entendis des voix et je jetai un coup d'œil par le rideau. L'équipage était de retour, avec des sacs de nourriture et des cafés.

— L'équipage est revenu, lui dis-je en réajustant ma jupe et en remettant le rideau en place. Il va falloir que j'y aille.

Il fit un son de frustration.

— Appelle-moi quand tu arrives à Vegas, me dit-il. Il jura. L'attente va me rendre fou.

— Au revoir, dis-je en raccrochant très vite quand Brenda s'approcha du galley arrière. Elle eut l'air surprise de me voir là.

Je montrai mon téléphone.

— Je prenais juste un appel. J'ai tendance à faire les cent pas au téléphone.

Elle sourit.

— Je fais ça aussi. Si tu te dépêches, t'auras peut-être le temps de t'acheter quelque chose à manger à l'aéroport. Ils estiment le retard à une heure et demie maintenant.

Je gémis.

Elle s'assit sur son strapontin et sortit un sandwich de son sachet en papier. Elle agita le sandwich.

— Ils sont bons. C'est juste en face de la porte d'embarquement.

Je lui fis un signe de remerciement et me mis en route vers l'avant de l'avion.

Mon téléphone sonna pour indiquer l'arrivée d'un texto. Je regardai l'écran. Je m'assis dans un des sièges de la cabine principale pour le lire.

James : Me raccrocher au nez te vaudra aussi une punition.

Bianca : Désolée. Réaction instinctive à la vue de collègues en plein milieu

d'une discussion vicieuse. Tu vas me punir ce soir, alors ?

James : Non. Tu ne seras pas punie tant que je ne serais pas sûr que tu t'es bien remise du sexe intense de la nuit dernière. Tu as aimé la cravache ?

Bianca : J'ai un faible pour la cravache. J'aurais droit à combien de coups pour t'avoir raccroché au nez ?

James : 10.

Bianca : J'adore la cravache, mais je veux que tu utilises ce que tu veux sur moi. Je veux te faire plaisir.

James : Oui, tu le veux. N'en doute pas. Et j'utiliserai ce que je veux sur toi. Il me tarde de te faire venir à mon appartement de New York. Il y a un terrain de jeux pour nous là-bas.

Bianca : Ta chambre à Vegas ressemblait à un terrain de jeux.

James : Ce n'était qu'un avant-goût, Bouton d'Or.

Je ne sus plus quoi dire après ça, donc je mis le téléphone dans la poche de ma veste et continuai vers l'avant de l'avion.

CHAPITRE DIX-HUIT

Mr Possessif

Tout compte fait, nous partîmes de Washington avec plus de trois heures de retard sur les bras.

Finalement, Stephan et moi descendîmes brièvement de l'avion pour prendre un sandwich et une tasse de bon café. Le café à bord était buvable, mais seulement s'il n'y avait rien d'autre.

Je vis l'homme du 1A passer du temps près de notre porte. Je lui fis un signe de tête poli, mais je trouvai étrange qu'il soit encore là. Nous avions du retard pour repartir, mais lui était déjà arrivé à destination.

Que faisait-il à traîner près de la porte des heures après notre arrivée ?

Il parlait à un autre homme qui était presque sa copie conforme. Ils faisaient à peu près la même taille, tous les deux avaient les cheveux foncés et ils portaient des costumes et une cravate similaires. Ils me rappelaient tellement la police que je donnai un coup de coude à Stephan.

— On a des agents sur notre vol ?

Il suivit mon regard, évaluant les deux grands hommes. Il secoua la tête.

— Si c'est le cas, je n'en ai pas encore été informé. Et vu le retard, je pense que je

l'aurais su plus tôt. Ils ont pourtant vraiment l'air d'être des agents de la police de l'air. Ce sont probablement des agents du FBI en voyage ou quelque chose du genre.

C'était logique, donc je n'y pensai plus.

Pourtant, je faillis leur rentrer dedans en récupérant le sandwich que j'avais commandé. Ils avaient fait la queue derrière moi et je ne m'en étais même pas rendu compte.

Je hochai poliment la tête en passant. Ils firent de même. L'un d'eux avait un téléphone à l'oreille.

— Très bien, monsieur. Elle va très bien. Aucun problème. Oui monsieur, disait-il.

Nous retournâmes à l'avion après avoir rassemblé notre repas. La foule devant laquelle nous passâmes était grande et agitée.

Les retards ne rendaient jamais le vol agréable. Nous ne pouvions rien faire aux aléas de la météo, mais beaucoup de passagers se sentent lésés personnellement et les humeurs n'allaient pas être en notre faveur au cours du long vol retour.

J'encaissai. Cela faisait partie du boulot.

Ce fut un soulagement de décoller enfin et d'avoir quelque chose à faire autre que d'attendre et de vérifier si j'avais des messages sur le téléphone.

James ne m'avait pas envoyé d'autre texto. Finalement, une heure avant le départ, j'éteignis mon téléphone pour arrêter de le vérifier sans cesse.

Les premières heures passèrent en un flou animé. L'homme du 1A avait été remplacé par l'homme avec lequel il avait parlé à l'aéroport. Il se comportait de façon presque identique, mangeant de la même façon, prenant tout ce qu'on lui servait et ne buvant que de l'eau. Il s'écarta une fois de la ressemblance en commandant un café noir, mais ce fut la seule différence entre ces passagers.

Stephan remarqua lui aussi l'étrange échange d'agents.

— Le gars qui était au 1A est à l'arrière de l'avion maintenant. C'est là que celui-ci était assis à l'aller.

Je lui fis de grands yeux.

— On doit s'en inquiéter ?

Il fit la grimace.

— C'est étrange. Mais ils sont très calmes et polis pour l'instant. Si ça change, je parlerai aux pilotes. Qui sait, peut-être qu'ils livraient quelque chose à Washington. Ou ils allaient y chercher quelque chose.

Nous eûmes une courte pause avant d'être très occupés à nouveau. J'étais en train de fixer le dernier chariot quand je sentis sortir le train d'atterrissage.

— Allez viens, B, me dit Stephan qui avait déjà bouclé sa ceinture. Sa voix était légèrement suppliante. Cela le rendait toujours anxieux si je poussais et fixais le chariot à la dernière minute. Monsieur Sécurité.

Je lui avais parlé de l'idée de James de nous conduire avec sa voiture pour nos courses du lendemain matin. Il avait eu l'air emballé et c'était un soulagement. Si Stephan aimait bien James, tout devenait plus facile. Peu importe le temps que dure notre arrangement.

Je ne pensai à allumer mon téléphone qu'une fois que nous avions débarqué et que nous étions dans le bus d'équipage.

J'avais raté trois appels et un texto. Les appels dataient de peu avant mon départ et le texto avait été envoyé durant le long vol.

James : Pourquoi as-tu éteint ton téléphone une heure avant de quitter la porte d'embarquement ?

Je fronçai les sourcils. Je l'avais fait pour ne pas être tentée de regarder mon téléphone toutes les cinq secondes, mais comment le savait-il ? Je supposai qu'il pouvait facilement avoir suivi le vol sur internet.

Harceleur, pensai-je en lui renvoyant un texto.

Bianca : Arrête de me traquer. J'espère que je ne te réveille pas, mais on est de retour à Vegas.

Il répondit presque instantanément.

James : Je te rejoins chez toi. Je t'ai dit de me prévenir dès que tu arrivais à Vegas.

Bianca : Je travaille. Tu ne me donnes pas des ordres au travail.

James : Tu as tort. Défie-moi. Je te donnerai la fessée dans ton galley.

Je rangeai mon téléphone. La discussion ne prenait pas le chemin que je voulais dans un bus plein de collègues. J'ignorai les deux sonneries de texto suivantes.

Stephan nous ramena chez nous dans un silence convivial.

— Je fais la grasse mat' demain. Envoie-moi un texto quand tu veux aller aux courses, me dit-il en se garant dans son allée.

— D'accord, dis-je en sortant de la voiture.

Je me figeai en approchant de ma maison. Un 4x4 noir était garé devant, son moteur tournait doucement. Un frisson glacé me parcourut le dos.

— Stephan, appelai-je d'une voix quelque peu paniquée. J'entendis son pas de course pour me rejoindre.

James sortit du 4x4 noir, et je me sentis presque mal de soulagement. Stephan jura abondamment derrière moi.

— Ouf, pendant une seconde j'ai cru que... la voix de Stephan devint inaudible. Je me contentai de secouer la tête, sans le regarder. Je savais ce qu'il avait pensé, ce que nous avions tous les deux pensé pendant cet instant terrifiant. J'essayai de l'oublier quand James s'approcha.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

On hocha tous les deux la tête.

Il fit un signe de tête à Stephan en venant se mettre à côté de moi et posa une main ferme sur ma nuque.

Il aime cet endroit, pensai-je en m'appuyant contre sa main. Il me regarda alors affectueusement.

— Bonne nuit, Stephan, dit-il poliment en me guidant vers la maison.

— Bonne nuit, répondit Stephan.

J'ouvris la maison, me pressant de passer les serrures et le code de sécurité.

— Sympa. J'aime ton système de sécurité, dit James derrière moi. Je m'étais dit qu'il l'aimerait.

— J'aime me sentir en sécurité chez moi, dis-je d'un ton léger.

Nous entrâmes et je me dirigeai tout droit vers ma chambre, où je rangeais mon sac de voyage quand j'étais à la maison.

— J'aime ta maison, dit James depuis le salon qui faisait aussi hall d'entrée. Je le rejoignis après avoir rangé mon sac.

Je souris faiblement en acceptant son compliment. Elle n'était probablement pas plus qu'un placard à ses yeux.

— Elle est petite, mais c'est la mienne.

Il se retourna pour regarder la collection d'aquarelles que j'avais disposées au-dessus de la cheminée.

— Elles sont exquises, dit-il en étudiant les peintures avec attention.

— Merci, dis-je en rougissant.

Je n'avais pas exposé mes peintures partout dans la maison en pensant que quelqu'un comme *lui* allait les voir. Celles qu'il étudiait représentaient des paysages désertiques avec une attention particulière pour les couleurs. Elles étaient assez nombreuses et assez petites, donc je les avais arrangées en une sorte de soleil en mosaïque. La majorité des peintures représentaient les montagnes qui entouraient la vallée de Vegas. J'avais accentué les couleurs en les rendant plus profondes et plus riches, presque comme un kaléidoscope. Dans d'autres, j'avais peint de gros plans de plantes avec les mêmes couleurs riches.

— Tu les as faites ? demanda-t-il, surpris.

Je hochai la tête en me dirigeant vers la table près du canapé pour réarranger des livres qui y traînaient un peu partout. Je n'avais pas nettoyé pour recevoir de la visite, mais comme je vivais seule, la maison restait assez rangée.

— Je suis impressionné. Tu en as d'autres ?

Je hochai les épaules.

— C'est juste un passe-temps. Tu verras que ma maison en est pleine. Je sais que c'est du travail d'amateur et qu'elles sont simples, mais c'est une façon abordable de décorer la maison. Et la peinture me détend beaucoup.

— Je ne pense pas que ce soit de l'amateurisme. Je les trouve fabuleuses. Sa voix était douce et je voulais le croire, mais je me dis qu'il me flattait en me comblant d'éloges qu'il ne pensait probablement pas.

— Hum. Merci, dis-je, mal à l'aise. Je n'avais pas envie qu'il me plaise encore plus.

— Je peux en voir d'autres ? demanda-t-il en me souriant chaleureusement.

— Je suis crevée, lui dis-je, hésitant à lui en montrer d'autres. Je commençais à me demander pourquoi j'avais accepté qu'il vienne passer la nuit avec autant d'enthousiasme. Tout ça devenait déjà trop étrangement intime à mon goût.

Il fronça les sourcils.

— Bien sûr. Je suis désolé. Je pourrai les voir demain matin. Allons te coucher.

Je me dirigeais déjà vers ma chambre en défaisant ma cravate. J'allai jusqu'au placard, enlevai mes habits de travail et les suspendis.

Je sentis que James me regardait dans mon dos. Il avait déjà tout vu, mais je me sentais quand même bizarrement gênée.

J'ignorai ce sentiment et me déshabillai jusqu'à être en sous-vêtements. Je défis mon porte-jarretelles et je descendis doucement mes bas. Je détestais les filer. Ils pouvaient me revenir cher si je ne les traitais pas avec précaution.

James était toujours habillé, les bras croisés, quand j'eus terminé. Il se contentait de me regarder.

Je me sentis très mal à l'aise. Devais-je mettre quelque chose pour dormir ? Où était-ce bête ? Je défis mon soutien-gorge et le laissai tomber au sol. Je ne portais alors rien d'autre qu'un string en dentelle noir et je ne parvenais pas à déchiffrer le regard fixe de James.

Je le frôlai en passant devant lui. Je n'étais pas habituée à sa passivité. Cela me poussait à l'inciter à agir.

J'enlevai ma nouvelle montre et les petites boucles d'oreilles. Je les posai en

sécurité dans un tiroir de la coiffeuse située juste avant la salle de bains. Je me lavai le visage puis je me mis de la crème.

Il me regardait toujours intensément.

Je me brossai les dents et grimpai dans le lit. J'étais allongée sur le dos et, toujours debout, il vint à côté, me fixant d'en haut.

C'était très troublant.

Je mis les mains sous mes seins et pinçai les tétons. Je guettais sa réaction. Il siffla en respirant. Il enleva son T-shirt col en V

foncé d'un geste agile.

— Qu'est-ce que tu voulais leur faire ? demandai-je en massant mes seins sans ménagement.

— Putain, jura-t-il en défaisant son pantalon. Continue à faire ça.

Je le fis et il fut nu en un temps record. Il monta sur moi, à cheval sur ma cage thoracique. Son érection était énorme et dure entre mes seins. Ses mains enveloppèrent les miennes et il colla mes seins autour de sa bite, la poussant une fois, deux fois. Je repris ma respiration. Je ne savais pas que c'était quelque chose qui se faisait, mais cela me rendait folle de désir.

Il n'y a pas un centimètre de mon corps qui n'a pas envie de baiser. C'était une pensée enivrante.

Il se retira et rampa vers le bas de mon corps. Je protestai.

— Silence, me dit-il en jetant mes jambes sur ses épaules et en enfouissant son visage entre mes cuisses. Il se mit à lécher doucement. Il leva la tête après seulement quelques caresses de sa langue et posa sa tête sur mon bassin. Est-ce que ça te fait mal ?

— Non, haletai-je.

Il se remit au travail, léchant chaque pli jusqu'à ce que j'agrippe ses cheveux et que je sois proche de l'orgasme.

Il parla en moi.

— Pars, dit-il en caressant mon clitoris d'un doigt talentueux. C'était léger, mais suffisant. Je partis en criant d'une voix rauque. Mon corps était accordé à son contact comme un instrument. C'était intoxicant et inquiétant.

Il frotta son érection le long de mon sexe avec beaucoup de précautions. Il remonta le long de mon corps, reposant son membre maintenant humide sur ma poitrine. Il manipula mes seins. Son visage était toujours indéchiffrable.

— Je vais baiser chaque partie de ton corps. Aucune partie de toi ne restera vierge de moi.

— Cette nuit ? m'exclamai-je.

Il rit en me faisant un sourire diabolique. *Quel capricieux.*

— Non. On n'est pas pressé. J'ai l'intention de prendre mon temps pour profaner chaque centimètre de toi. Après cette déclaration menaçante, il se mit à aller et venir avec régularité.

Mes yeux parcoururent son corps magnifique pendant qu'il bougeait, ses muscles travaillant de façon extraordinaire. Ses abdos fléchissaient à chaque mouvement et ses biceps étaient saillants pendant qu'il tenait mes seins contre sa bite.

Je ne savais pas où mettre les mains, alors je les fis courir partout sur son corps, explorant sa peau dure du bout de mes doigts.

— Regarde-moi, me dit-il quand mes yeux s'étaient égarés trop longtemps.

— J'adore ton corps, lui expliquai-je.

Il partit sur ma poitrine, n'essayant même pas de contenir la semence chaude qui giclait sur mes seins. En finissant, il descendit plus bas pour chevaucher mes hanches. Il étudia mes seins mouillés puis commença à étaler, recouvrant ma poitrine et mes côtes.

— Mmm, murmura-t-il tout en frottant. À moi.

Le liquide que je connaissais mal ne mit pas longtemps à devenir collant.

— Ne bouge pas. Il est temps de te nettoyer. Il partit et revint rapidement avec des gants de toilette chauds et humides. Il me lava entièrement.

Il a dû trouver les petites serviettes sous le lavabo de la salle de bains, pensai-je distraitement. Il se sentait comme chez lui et fouillait dans mes affaires sans demander. Je n'avais pas l'énergie de m'en offusquer. De plus, son efficacité était trop pratique pour ne pas l'apprécier sur le moment.

Je fermai les yeux, prête à m'endormir.

Il se coucha à côté de moi, tirant mon dos contre son torse et jetant un bras par-dessus moi.

— À moi, chuchota-t-il dans mon oreille. Je me laissai glisser dans un sommeil agréablement profond.

CHAPITRE DIX-NEUF

Mr Inlassable

Il faisait jour quand je me réveillai. Je m'étirai, me sentant bien malgré quelques

douleurs. J'étais seule dans le lit, mais jepouvais sentir du café.

Je mis la première chose que je trouvai dans mon placard. C'était la fine robe de coton que j'avais portée pour servir de nuisette à l'hôtel, la première nuit que j'avais passée avec James.

Je me dirigeai lentement vers la cuisine. Elle était vide, donc je passai dans la petite salle à manger attenante. Je m'appuyai contre le cadre de la porte pour admirer la vue qui m'y attendait.

James ne portait qu'un boxer gris foncé moulant.

Même ses sous-vêtements ont l'air chers, pensai-je.

Il tenait une tasse de café dans une main et passait l'autre avec agitation dans ses cheveux châtons. Il était en train d'examiner les peintures que j'avais accrochées aux murs. J'observai son dos parfait. Il était bronzé, bien sûr. Et il était gonflé de muscles bien définis. Mais il était aussi élégant d'une certaine façon, comme le reste de son corps. Son cul avait l'air d'être taillé dans la pierre. J'eus inexplicablement envie de le mordre, mais je retins ce désir étrange.

Je léchai un doigt en m'approchant de lui puis je le frottai fortement sur la peau de son épaule.

Je connaissais beaucoup de filles avec des bronzages artificiels. Si sa couleur avait été vaporisée sur lui, un frottement vigoureux révélerait son secret. La belle teinte dorée ne partit pas.

James me jeta un regard surpris par-dessus son épaule.

— Tu t'amuses, là derrière ? demanda-t-il.

Je baissai la main en lui faisant un sourire penaud.

— Pardon. Ne fais pas attention à moi.

Il accepta mes drôles d'actions sans broncher et se retourna de nouveau pour étudier le mur.

Il se tourna pour me regarder. Son regard était intense.

— Tu les vends ? Il montra le mur de peintures.

Je secouai la tête.

— Non, c'est juste un passe-temps.

Il leva un sourcil et leva sa tasse de café.

— J'ai fait du café.

Je hochai la tête.

— Merci.

J'allai à la cuisine pour me verser une tasse.

Il vint se mettre derrière moi et posa un baiser sur le côté de mon cou.

— Comment tu te sens ? murmura-t-il contre ma peau.

— Bien. Je pris une longue gorgée du liquide sombre.

— C'était une torture de sortir du lit alors que tu y étais allongée. Je voulais que tu te réveilles avec moi en toi. Mais ça devra attendre. Tu es encore trop irritée.

Je frottai mon dos contre son torse.

— Comment tu le sais ? lui demandai-je.

Il se figea.

— Je suppose que je n'en sais rien. Il soupira profondément puis il s'écarta. Tu me fais faire le tour ? Je veux voir ta maison.

Je haussai les épaules : l'idée me mettait mal à l'aise. J'adorais ma maison, elle était relativement neuve et en bon état, mais comparée à ce dont il avait l'habitude, elle devait lui sembler assez miteuse. Je lui fis faire le tour malgré tout.

La salle à manger et la cuisine étaient reliées et le salon faisait aussi office de hall d'entrée, donc ce fut un tour très rapide.

Mes peintures étaient accrochées partout et il s'arrêta de longs moments pour les examiner toutes.

— Je ne suis pas sûr d'aimer la quantité de peintures d'un autre homme que tu as partout dans ta maison, me dit-il en levant les sourcils.

Je rougis, mais seulement parce que je venais de me souvenir de la peinture de James que j'avais commencée sur mon chevalet dans la cour derrière la maison. J'avais oublié de la rentrer et je m'inquiétai brièvement que la météo ait pu ruiner la peinture pendant la journée où j'avais été absente. Pourtant j'aurai trouvé pire qu'il la voie.

J'irai la voir plus tard, décidai-je rapidement.

Quant à son commentaire sur la poignée de peintures de Stephan accrochées un peu partout, je l'ignorai. Je n'allais pas me rabaisser à répondre à des commentaires sur Stephan et moi. Soit il me taquinait, soit il était jaloux. Peu importe. S'il avait un problème avec Stephan, je le mettrais à la porte.

— Vous avez un lien de famille, tous les deux ? demanda James en pêchant des informations d'une façon qui me crispa.

— Pas un lien de sang. Mais il est ma famille. Ma seule famille. J'étais très tendue pendant que j'observais son visage pour voir sa réaction. Ce fut un moment de 'ça passe ou ça casse' pour nous.

Il hochait simplement la tête, l'air pensif et je me détendis instantanément.

— Il me plaît. On dirait qu'il te protège, dit-il finalement.

Je me sentis tellement soulagée que cela me fit peur. Je n'avais absolument pas eu envie de le mettre à la porte. Cette pensée-là me faisait paniquer.

— Tu n'as pas idée, lui dis-je.

Son regard s'aiguïsa et il se tendit.

— Que veux-tu dire ? J'aimerais en avoir une idée, s'il te plaît.

Je secouai la tête, m'en voulant d'avoir fait preuve de si peu de tact. L'idée de n'en avoir aucune idée pouvait rendre fou un homme comme lui, donc je lui donnai une réponse acceptable.

— C'est simplement que nous sommes ensemble depuis l'âge de quatorze ans et il a toujours été très protecteur envers moi, depuis le jour de notre rencontre.

— Ensemble ? Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

Je haussai les épaules.

— Tu sais bien, inséparables. Meilleurs amis.

Il pinça légèrement l'arrière de mon cou. Le pincement était léger, mais ses yeux étaient durs et inquisiteurs.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que tu te confies à moi ? demanda-t-il doucement.

Je n'aimais pas la tournure de la conversation. Mon esprit travaillait à toute allure pour essayer de m'en sortir.

— J' imagine que vous êtes aussi fermé que moi, Mr Cavendish. Alors à vous de me le dire. Qu'est-ce qui ferait que tu te confies à quelqu'un ? demandai-je, pensant que cette tactique fonctionnerait bien.

Je pensais que la réponse de James serait la même que la mienne. *Rien.*

— Pour toi, je ferai un échange d'informations. Tu partages quelque chose et je ferai pareil. Ça te semble juste ?

Je l'observai, mal à l'aise. J'étais tentée malgré moi. Dans la mesure du raisonnable.

— Est-ce que je peux choisir l'information que je donne ? demandai-je prudemment.

Il haussa les épaules.

— Oui, si je ne peux pas avoir mieux. Je ferai pareil. Je commence. Mes parents sont morts quand j'avais treize ans. On me laissa avec un cousin plus vieux comme tuteur. Je le détestais. Il est mort un an et demi plus tard, et ce fut l'un

des meilleurs jours de ma vie. Je n'aimais pas le tuteur suivant, ma tante Mildred, mais c'était une sainte par rapport au précédent.

J'écarquillai les yeux de surprise. C'était une révélation aléatoire et étrangement personnelle, qui me donnait un aperçu de la personne qu'était James. J'espérais sincèrement qu'il ne s'attendait pas à la même chose de ma part. Je réfléchis longuement pour trouver quelque chose que je pouvais supporter de lui révéler. Je soupirai profondément en trouvant la meilleure manière de détourner son attention.

— J'ai commencé à te peindre. C'est dans la cour derrière la maison. C'est gênant, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, lui avouai-je. C'était de loin un moindre mal par rapport à toutes les autres choses qui me passèrent par la tête.

Il sourit et son sourire fut vertigineux.

— Alors tu penses à moi, au moins un peu, quand je ne suis pas inlassablement en train de te pourchasser. Il partit pour la chambre, où une porte coulissante en verre donnait sur la cour.

— Une seconde. Je dois faire le code, criai-je en le faisant très vite.

— Je t'ai déjà dit que j'aimais ton système de sécurité ? me dit James quand je le rejoignis dans la chambre.

Il était en train d'ouvrir la porte à barreaux qui recouvrait ma porte vitrée. Elle était moche, mais elle me faisait me sentir en sécurité, et les barreaux étaient devenus populaires à Vegas à cause de cambriolages trop nombreux. C'était assez courant de les voir sur les maisons. La mienne ne sortait donc même pas du lot. J'avais fait mettre les barreaux épais sur la porte coulissante de ma chambre et sur toutes mes fenêtres.

— Content de te faire plaisir, lui dis-je, et il me regarda d'un air sensuel.

— Tu n'as pas idée, Bianca. Il répéta les mots que j'avais dits plus tôt. Je retins l'envie de lui répondre que j'aimerais en avoir une petite idée.

Il se dirigea directement vers le chevalet sans poser de question. Je le suivis. C'était un très petit prix à payer pour ce qu'il m'avait confié sur lui. C'était un orphelin comme moi, et il avait eu une vie difficile. Pas sans abri, mais plus seul peut-être. Il n'avait pas eu la chance que j'ai eue de trouver un Stephan.

Il étudia la peinture comme le reste. Intensément. Ce n'était encore qu'une silhouette grossière, avec son visage et une partie de son torse portant un T-shirt au col en V comme il le faisait parfois. Il poussa un doux grognement dans sa gorge.

— C'est très beau. Tu allais me le donner une fois fini ?

Je secouai la tête.

— J'avais l'intention de l'accrocher dans ma chambre pour le voir en me masturbant, lui dis-je en ne plaisantant qu'à moitié.

Sa réaction me fit plaisir. Il me regarda avec le désir et la reconnaissance les plus purs.

— Si jamais tu veux que je pose pour toi, fais-le-moi savoir.

Sa proposition m'égayait.

— Oui, j'aimerais. J'obtiens de bien meilleurs résultats quand je peins avec le sujet sous les yeux.

Je fis un geste vers les montagnes derrière ma maison.

— C'est pour ça que j'ai tant de peintures de celles-là. J'essayai d'avoir le courage de lui demander de poser nu, mais je n'y parvins pas vraiment.

— Tu as une autre chambre que tu ne m'as pas montrée. Montre-la-moi.

Je fronçai le nez. Il me semblait inlassable dans son exploration de chaque détail de ma vie.

Il toucha mon nez avec un doigt.

— C'est tellement mignon quand tu fais ça.

Je fronçai encore plus le nez, mais j'essayai ensuite de l'aplanir. Je n'aimai pas qu'il me trouve mignonne. En fait, ça m'ennuyait en quelque sorte.

Combien de filles mignonnes se fait-il en une semaine ? Autant qu'il le veut, supposai-je.

— Ma chambre d'amis est minuscule et ne sert que de débarras en ce moment. En gros elle contient toutes les peintures que je n'ai pas la place d'accrocher.

Il se mit immédiatement en marche.

— J'adorerais les voir.

Je fis un bruit de frustration, mais cet homme faisait toujours ce qu'il voulait.

Je m'appuyai dans l'encadrement de la porte pendant qu'il farfouillait dans ma chambre d'amis. Il y avait un petit lit, mais même lui était couvert de cartons et de peintures. La chambre me faisait honte. Il fallait vraiment que je l'organise.

James eut une exclamation de plaisir en sortant une toile d'un des nombreux tas de peintures appuyés contre le mur.

C'était encore une autre raison qui expliquait que je faisais plutôt des aquarelles : elles prenaient très peu de place une fois terminées. Sauf si je l'encadrais, ce n'était qu'un bout de papier, alors que les peintures à l'acrylique ou à l'huile étaient sur des toiles qui avaient envahi la pièce. Mes aquarelles beaucoup plus nombreuses occupaient seulement une petite commode

dans le coin.

Tandis qu'il l'admirait, je vis que c'était un autoportrait. Je me crispai légèrement. Les autoportraits ne me plaisaient pas tellement. J'en faisais quand je manquais d'inspiration. J'avais peint celui-ci quelques années auparavant.

J'avais utilisé une photo prise à l'improviste par Stephan. Mon visage était calme, plein de sang-froid et j'avais trouvé intéressant de me peindre de cette façon, quand j'avais l'air si énigmatique. J'essayais de me comporter de cette façon, je savais que les gens me trouvaient indéchiffrable, mais je le percevais rarement. Cela m'avait plu que les autres me perçoivent de cette façon et donc je l'avais peint.

Dans la peinture j'étais appuyée à un comptoir, celui de notre ancien appartement. Ma tête était relevée et légèrement détournée. Mais mes yeux étaient bleu pâle et clairs.

Je me souvenais que nous avions fait une fête dans notre petit appartement. La photo avait été une tentative de Stephan pour essayer de me faire participer à la fête. Je ne l'avais même pas remarqué avant qu'il ait pris plusieurs clichés de moi. J'avais utilisé la première photo pour faire la peinture.

— Je la veux, dit James doucement. Je peux te l'acheter ?

Je le regardai droit dans les yeux.

— C'est ridicule. Si tu la veux, tu peux l'avoir. Je n'accroche jamais les autoportraits. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu la voudrais. Où accrocherais-tu un truc pareil ?

Il ricana.

— Un pluriel. Tu en as d'autres ?

Je levai les yeux au ciel.

— Oui. Elles sont ici quelque part. Comme tu peux le voir, ce n'est pas trié. Je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve chaque peinture.

James se mit simplement à fouiller dans mes affaires avec plus de concentration.

Je soupirai, résignée à céder à son étrange volonté de fouiller chaque recoin de ma maison.

— Je vais faire le petit-déjeuner. Tu peux avoir les peintures que tu veux, mais s'il te plaît ne les prends pas si c'est juste pour me flatter. Je partis avant qu'il ne puisse faire un commentaire.

CHAPITRE VINGT

Je fis des œufs au bacon. Il fallait que j'aille à l'épicerie, donc c'était la seule chose qui restait dans mon frigo. Ma cuisine devait rester très propre, et je ne pouvais acheter que des choses utilisables immédiatement ou qui se gardaient pendant des semaines avant de pourrir. C'était une des nécessités de mon travail.

Je fis une portion gigantesque pour James et une assiette plus raisonnable pour moi. Je savais d'après ma longue expérience avec Stephan qu'un homme de la taille de James, peu importe son état de santé, avalait beaucoup de nourriture. J'étais contente d'avoir trouvé un petit bloc de Cheddar affiné pour accommoder le plat. C'était simple, mais bon.

J'apportai les assiettes et quelques bouteilles d'eau fraîche dans la chambre d'amis.

James était en train de fouiller dans le bazar avec toujours autant de concentration.

Je vis qu'il avait trouvé quatre peintures de plus à ajouter à sa collection. Celle du dessus était une peinture à l'huile d'une fleur de lys. Je pensai que c'était un drôle de choix de sa part, mais je me contentai de poser son assiette sur le lit au-dessus de l'endroit où il était accroupi pour fouiller.

J'essayai de ne pas le fixer des yeux pendant que je m'assis sur un autre endroit vide du lit pour manger, l'assiette en équilibre sur mes genoux. Il ne portait toujours que son boxer. Cela attirait beaucoup trop mon attention.

— J'ai fait des œufs au bacon, dis-je finalement, alors qu'il continuait de fouiller. Ce n'est rien de très chic, mais c'est en train de refroidir.

Il se retourna, s'assit par terre avec les jambes croisées et attrapa son assiette. Il me sourit d'un air presque enfantin.

— C'est comme si c'était Noël pour moi ici. Ce n'est pas souvent que je trouve quelque chose que je veux et que je n'ai pas.

Je veux bien te croire, pensai-je. Ce que je ne pouvais pas croire, c'est qu'il veuille mes peintures. Je persistais à penser qu'il essayait de me flatter pour coucher avec moi. Ce qui n'était évidemment plus nécessaire à présent. C'est pour cette raison, supposai-je, que cela me déconcertait à ce point.

Il vida son assiette en deux temps trois mouvements. Je n'étais pas encore à la moitié de la mienne quand il prit sa dernière bouchée.

— C'était fantastique. Merci, dit-il et il retourna à son travail.

Je finis de manger puis je jetai un œil aux peintures qu'il avait sélectionnées jusque là. Trois de mes autoportraits et le lys.

Pendant que je les examinai, il trouva ma commode d'aquarelles. Il l'ouvrit en grand comme s'il avait tous les droits. Je ne sais pas pourquoi je n'essayai même pas de l'arrêter.

Il ajouta presque immédiatement deux peintures de plus à sa collection. Je vis que c'étaient encore des autoportraits.

Je commençai à me sentir agitée pendant qu'il cherchait dans la commode. Je me souvenais d'un autoportrait plutôt embarrassant que j'avais enterré au fond. Pour le cacher.

— Je dois aller faire les courses bientôt. Je n'ai absolument rien pour le repas de midi, alors...

— Mmmouais, marmonna-t-il tout en continuant de fouiller. Il sélectionna encore deux de mes plus grandes aquarelles et les mit sur sa pile. C'étaient des paysages des montagnes de Vegas, semblables à celles que j'avais dans le salon. En fait je les préférerais à celles qui avaient fini au-dessus de ma cheminée, mais elles étaient trop grandes pour la mosaïque.

Je le sus immédiatement quand il trouva la peinture qui m'inquiétait. Il sortit une plus petite peinture et se figea, retenant son inspiration. Il la regarda pendant si longtemps que j'allai voir pour savoir si mes soupçons étaient avérés. Ils l'étaient, bien entendu.

C'était sur un morceau de papier tout juste plus petit qu'un A4. Mon seul autoportrait nu. En le regardant, je ne fus pas aussi gênée que j'aurais cru l'être. Au moins la peinture était meilleure que dans mon souvenir.

J'étais assise sur une chaise de ma chambre, face à mon miroir de plain-pied. Je me tenais très droite et j'avais même peint le pinceau dans ma main, le chevalet et le tableau sur lesquels je travaillais. Mes seins étaient entièrement visibles, même si mes jambes étaient pudiquement fermées. Pudiquement pour un nu. Il n'y avait que la plus mince indication de ce qui se trouvait entre elles. Mon regard était fixe, les yeux grands ouverts. Ma main libre était posée sur ma cuisse, le poing serré. Mes pieds nus étaient arqués, les orteils roses. Mes cheveux étaient lâchés, mais ils ne couvraient rien.

— Exquis, dit James en caressant la page du doigt. Je ne sais pas où l'accrocher. Je devrais le brûler, pour que personne ne le voie, mais je ne pourrais pas faire ça. C'est trop parfait.

Je me tenais debout derrière lui et sa main se jeta sur ma jambe. Je sursautai, surprise.

— Tu es trop parfaite. Je dois voyager personnellement avec celle-ci. Tu aurais une chemise dans laquelle je pourrais la mettre ?

Je cherchai dans la commode. Sa main resta sur ma cuisse, la tenant fermement

même quand je fis un pas en avant. Je sortis une chemise bleu marine. J'en avais partout. Elles étaient pratiques pour ranger mes aquarelles.

— Tiens. Mais si tu prends cette peinture, ce serait plus équitable si je peignais un portrait nu de toi.

— Comme tu veux, Bouton d'Or, me dit-il en se tournant pour planter un baiser dur sur mon ventre avant de cacher le nu dans la chemise.

— Va te doucher. Je vais m'organiser pour faire transporter et encadrer ces peintures. Il leva la chemise. Sauf celle-ci. Celle-ci je vais la porter moi-même. Il sortit en trombe de la pièce.

Bizarrement, je tremblais un peu, mais je me dirigeai vers la douche sans un mot.

J'étais dans la douche depuis bien dix minutes quand James s'y glissa derrière moi. Je m'étais déjà lavée, mais il me savonna de nouveau sans me le demander, me touchant partout. Son érection dure comme la pierre appuyait dans mon dos. Je me frottai contre elle et il éloigna doucement mes hanches.

— Pas avant d'avoir vérifié à quel point tu es irritée, dit-il d'une voix rauque. Mais il continua à me toucher en frottant doucement mes seins pendant de longues minutes. Ma tête tomba en arrière et mon esprit devint fiévreux.

— Ils doivent te faire mal aussi, mais je n'arrive pas à m'empêcher de les toucher. Quand ça te concerne, je perds apparemment tout contrôle de moi-même. Je n'ai jamais eu ce problème avant. Sa voix était rugueuse dans mon oreille, comme s'il me racontait un secret inavoué. Cela m'excita. Il coupa l'eau.

Il me sécha à la serviette, se sécha rapidement et mit la serviette autour de ses hanches.

— Mets-toi sur le dos dans ton lit, ordonna-t-il.

J'allai jusqu'au lit et sentis sa grande présence derrière moi à chaque pas. Je m'allongeai sur le dos, mes cheveux mouillés déployés au-dessus de ma tête.

Il écarta mes jambes en tirant mes hanches jusqu'au bord du lit. Il m'avait déplacée d'un geste sûr plutôt que brutal. Il s'agenouilla entre mes jambes et m'étudia avec douceur. J'aurais dû être gênée, mais je n'en étais plus là.

— Ça m'est égal si ça fait mal, lui dis-je. Et c'était vrai, à ce moment-là, même si la veille j'avais eu très mal au travail.

— Silence, me dit-il d'une voix dure. Je me contrôle tout juste, et tu es trop irritée. Je t'ai montée trop fort cette première nuit et le matin suivant. Putain, j'arrive pas à croire que j'ai fait ça à une vierge. J'ai l'impression d'être un connard en voyant toute cette peau rose abîmée. Ses doigts touchaient toujours doucement mes lèvres pendant qu'il examinait mon sexe. Mais j'ai quand même tellement envie de te baiser que je n'y vois plus clair.

Je gigotai entre ses doigts.

— Baise-moi alors, s'il te plaît.

Il me frappa fort sur le côté de la fesse.

— Ne fais pas ça. Il me regarda de ses magnifiques yeux troublés. Je vais devoir faire plus attention avec toi. Je n'avais pas réalisé que tu pouvais en supporter autant sans protester, donc j'ai continué. Putain. Je n'aurais pas dû te prendre après la première fois, mais je me souviendrai toute ma vie de cette nuit. Elle était si parfaite.

Ses mots me poussaient vers un sommet fiévreux. Je caressai mes seins pendant qu'il pestait. Il me lança un regard dur. Dur, mais sexy.

— Bon, on va devoir faire quelque chose pour ça. Un doigt baladeur trouva mon derrière. Je me raidis instinctivement. Il rit en le retirant. Pas pour ça !

Sans un autre mot, il enfouit son visage entre mes jambes. En moins d'une minute, je criai son nom pendant l'orgasme. Il remonta le long de mon corps pour m'embrasser de sa bouche humide. Je caressai son corps partout où je pouvais l'atteindre.

— J'adore ton corps. Je ne peux jamais assez te toucher. Je le veux, murmurai-je dans sa bouche quand il s'écarta.

Il se laissa tomber presque instantanément, étalé pour satisfaire mon caprice. Il plia ses bras musclés et bronzés derrière la tête en souriant. Il était vraiment l'amant tendre ce matin, laissant à peine entrevoir son côté dominant.

— Fais-toi plaisir, bébé.

Je n'hésitai pas, utilisant mes deux mains pour caresser ses abdos sculpturaux. Brad Pitt au meilleur de sa forme n'était pas à la hauteur de ces abdos sillonnés.

Je posai des baisers sur ses abdos et le léchai tandis que mes mains montaient. Il prit une inspiration. Je remontai jusqu'à son torse. Ses petits tétons me rendaient folle. Ils étaient une teinte plus sombre que sa peau parfaite. Je caressai et léchai jusqu'à son cou. Tout chez lui était tellement long. Ses bras, ses jambes, son torse.

Mon regard descendit vers son érection frémissante. Elle était longue aussi, et si dure et épaisse. C'est ce que j'avais le plus envie de goûter, mais je savais qu'il suffisait que je la touche pour que mon exploration soit terminée.

Je retournai à son cou puis descendis vers la ligne bien définie entre ses pectoraux. J'y enfouis mon nez et je restai un moment.

J'adorais cet endroit et je me sentais presque réconfortée quand j'y enfouissais mon visage. J'y restai pendant de longues minutes. Je m'éloignai à contrecœur.

Je suçai un téton et le mordillai doucement. Lorsqu'il ne protesta pas, je mordis

plus fort, puis suçai vigoureusement.

Il gémit. Mes mains massaient ses bras pendant que je faisais des allers-retours entre ses tétons. Il était tellement dur alors que sa peau était incroyablement douce. J'étais en train de me donner tellement envie que je fis un chemin de baisers qui menait tout droit vers sa verge. J'avais perdu le contrôle et je ne pouvais plus m'en tenir à l'écart.

J'entourai son scrotum de la main et posai mes lèvres humides sur son bout tandis que je me positionnai pour avoir un meilleur angle. Il agrippa mes cuisses et me déplaça de façon à ce que j'enjambe son visage. Je fus choquée quand sa langue commença à me lécher dans cette position. Sa main alla jusqu'à l'arrière de ma tête, poussant ma bouche surprise jusqu'à son érection.

Il parla contre moi, sa voix était un grondement bas et vibrant. La sensation et ses mots me firent frissonner.

— N'aie pas d'orgasme avant que je te le dise. J'ai envie qu'on parte en même temps.

Je ne répondis pas, je ne pouvais pas, j'étais en train de l'aspirer avidement dans ma bouche. Plus il me léchait et me caressait, plus je le suçai ardemment. Je frottai fortement sa verge avec mes deux mains, comme il me l'avait montré, tout en le prenant dans ma bouche aussi loin que je le pouvais.

Je remontai une fois pour respirer, inspirant au-dessus de son bout profondément rouge quand il suçait mon clitoris. Sa verge monta furieusement vers moi et je la repris dans la bouche.

— Pars, Bianca. Il souffla ces mots en moi.

Je partis alors, en le suçant fort, mes dents couvertes par mes lèvres. Il se déversa dans ma bouche en même temps et j'avalai tout en étant secouée de tremblements.

CHAPITRE VINGT ET UN

Mr Autoritaire

Il me retourna sur le ventre. Ses doigts caressèrent légèrement mes cuisses et mes fesses tandis qu'il m'examinait.

— Ça a bien guéri. Ta peau apprécie une bonne fessée. Une main s'égara entre mes jambes en caressant tout doucement. Tu serais plus en forme si je n'avais pas été aussi brutal. Les façons que j'ai eu de te baiser, pour ta première fois... Je n'arrête pas d'y penser, mais je n'arrive toujours pas à croire que je n'ai pas eu plus de contrôle sur moi.

Je fermai les yeux, appréciant ses caresses.

— J'ai adoré. Je n'aurais pas voulu que ce soit différent.

Il me caressa les cheveux.

— C'est parce que tu es faite pour moi. Mais je dois quand même te donner quelques jours pour te remettre, et c'est regrettable. Il me claqua soudain sur les fesses.

— Habille-toi, Bouton d'Or, me dit-il en allant vers le sac qu'il avait laissé près de la porte de ma chambre.

Il fouilla dedans, sortit un boxer puis alla vers mon placard. Je n'avais pas réalisé qu'il y avait des vêtements à lui. Et beaucoup plus que pour une seule nuit, ce qui me sembla curieux. Peut-être aimait-il avoir le choix, songai-je.

Il passa de ses habits aux miens et prit une robe blanche avec des tournesols. Il me la passa.

— Mets ça, me dit-il. Je ne protestai pas. Elle était assez confortable. Je sortis un soutien-gorge et une culotte de ma commode.

Il me suivit et fouilla dans mon tiroir sans me le demander. Sympa. Je t'en ai commandé une douzaine de plus. La dernière ligne de défense entre ta chatte et moi va forcément subir quelques pertes.

L'image me fit rire. *Quel homme étrange, autoritaire et drôle*, pensai-je.

Je partis m'habiller dans la salle de bains. James détournait trop mon attention.

Après m'être changée, j'envoyai un texto à Stephan pour lui dire que nous étions presque prêts et que je viendrai frapper à sa porte quand ce serait l'heure.

Stephan ressemblait toujours à un mannequin, mais il n'avait jamais besoin de plus de dix minutes pour se préparer. Je trouvais que c'était à la fois pratique et énervant, selon la période du mois.

Je m'assis à ma coiffeuse et j'utilisai le sèche-cheveux pendant une minute. Le reste sécherait à l'air. Mes cheveux seraient tout lisses en séchant, donc je n'avais pas besoin de m'en préoccuper. J'appliquai une petite touche de maquillage.

James s'était habillé rapidement. Il était assis sur le lit, cheveux humides, et il me regardait. Il portait un bermuda bleu-marine qui me laissait voir ses mollets allongés et musclés. Il l'avait associé avec un T-shirt gris clair à col en V assez moulant pour être une source de distraction. Je ne l'avais encore jamais vu habillé de façon aussi décontractée.

Il passa ses doigts dans sa chevelure et semblait prêt à partir.

Je le regardai d'un œil mauvais.

— Ce n'est pas normal d'avoir l'air aussi beau avec si peu d'efforts, lui dis-je.

Il se contenta de me sourire.

Je mis ma montre, bien que je ne la portais normalement qu'au travail, où c'était obligatoire. Je me dis que cela ferait plaisir à James. J'avais raison. Il frotta mes épaules et ses yeux étaient éclatants quand il m'observa dans le miroir. Je me penchai contre lui en fermant les yeux. Ses mains étaient véritablement magiques. Il s'arrêta et me mit debout en tirant sur mes mains.

— Allons-y.

Une limousine allongée 4x4 était garée dehors, et je lui lançai un regard ironique.

— C'est pas un peu trop pour faire les courses ?

Il haussa les épaules.

— Je dois travailler pendant que vous faites vos courses. J'ai pensé que ce serait plus confortable.

Il me tira par la main jusqu'à la maison de Stephan. Il frappa et Stephan ouvrit la porte presque immédiatement.

Il nous fit un grand sourire, sortit et ferma à clef. Il portait un bermuda à carreaux et un polo bleu clair. Il était glorieusement vêtu en Abercrombie de la tête aux pieds.

Stephan embrassa ma joue pour me saluer.

— Bonjour, ma belle. Tu es rayonnante aujourd'hui, dit-il en me faisant rougir.

James me serra la main.

Nous partîmes d'abord jusqu'à mon magasin de fournitures d'art préféré. C'était de l'autre côté de la ville, donc je faisais un gros stock de fournitures quand j'y allais, parce que je ne faisais pas souvent le trajet. James était presque collé à moi dans la limousine, son bras autour de mes épaules. Stephan était assis sur le siège tourné vers le côté de la voiture, confortablement avachi.

— Je pourrais m'y habituer. Merci de nous conduire, James, dit Stephan avec un sourire de bonheur.

James acquiesça aimablement en me caressant distraitement les cheveux. C'était un peu gênant au début, mais je m'obligeai à me détendre contre lui. Ce n'était pas que je n'aimais pas son contact. En fait, ma réticence venait plutôt du fait que j'aimais trop ce contact.

Le téléphone de Stephan indiqua qu'un texto venait d'arriver et il le sortit en marmonnant : — Excusez-moi.

Il fit un petit cri de joie en lisant le message.

— Cool. Damien et Murphy ont récupéré une ligne qui suit tous nos trajets vers

New York ce mois-ci. Je savais qu'ils essayaient de l'obtenir depuis quelques mois, mais sans succès. Leur nouveau planning commence cette semaine, donc ils seront sur notre escale ce weekend.

Je souris.

— Sympa, dis-je.

Je vis que James m'interrogeait du regard. J'essayai de lui traduire le jargon du personnel navigant.

— Damien et Murphy sont des amis pilotes qui volent toujours ensemble. Ils viennent d'avoir un nouveau planning et toutes nos escales à New York se feront avec eux.

— Melissa va a-do-rer Damien, marmonna Stephan en tapant frénétiquement des textos.

— Et on n'aura plus besoin de la voir brancher ce capitaine marié, dis-je en observant James. Je ne voulais pas qu'il se sente exclu de la conversation.

— Pourquoi va-t-elle adorer Damien ? demanda James à Stephan d'une voix neutre.

— Eh bien, il est capitaine, donc il gagne bien sa vie. Et il est sexy. Il a l'accent australien et il ressemble à Colin Farrell.

Pendant que Stephan parlait, il ne leva pas une seule fois la tête de son téléphone. *Était-il en train de tweeter à ce sujet ? Qui sait ?*

Je ris.

— C'est vrai qu'il lui ressemble. Je n'y avais jamais pensé.

— Melissa se lancera à sa poursuite comme une chienne en chaleur.

Je pâlis un peu en entendant les mots durs de Stephan. Ça ne lui ressemblait pas, mais je savais pourquoi il la détestait autant.

Elle avait fait ressortir son côté protecteur en me traitant comme elle l'avait fait.

Je regardai James. Ses yeux étaient froids. Quelque chose l'avait contrarié. *Était-il contrarié que Melissa puisse sortir avec Damien ? Est-ce qu'elle l'intéressait ? Lui avait-elle donné son numéro comme elle l'avait dit ?* Je ne voulais pas le lui demander, donc je détournai le regard.

Nous tournâmes dans Ramrod Street et j'expliquai à James :

— On va peut-être passer un peu de temps là-dedans. Ils ont un stand où tu peux assembler tes propres cadres et Stephan doit encadrer une peinture.

James hocha la tête en sortant son ordinateur portable de la sacoche.

— Tu as une liste de courses ? demanda-t-il.

— Ouais.

Il tendit la main.

— Je vais la donner à Clark. Il fera les courses à côté. Stephan, si tu as une liste toi aussi, je la prends. Je m'occupe des courses.

Je commençai à protester. James continuait simplement à tendre la main.

— Tu vas cuisiner pour moi pendant les prochains jours. L'échange me semble juste. Stephan, tu veux venir manger avec nous ce soir ?

Stephan accepta joyeusement l'invitation. Je regardai James avec tendresse. Il savait vraiment y faire avec moi, c'était sûr.

— Vous aimez tous les deux les sushis ? demanda James.

On hocha tous les deux la tête.

— Bien. Il y a un très bon endroit à cinq minutes d'ici. On s'y arrêtera quand vous aurez terminé. Il se concentra ensuite sur son ordinateur en nous congédiant.

On sortit de la limousine en échangeant de grands sourires.

— Ton copain est autoritaire, me dit Stephan en me taquinant.

Je fis la grimace.

— Ce n'est pas mon copain. On ne se connaît que depuis quelques jours. Et je ne crois pas qu'il soit du genre à avoir une copine.

Il leva un sourcil.

— Alors il est du genre à faire quoi ?

J'agitai une main en direction de la limousine.

— Il fait ce genre de choses. Je crois qu'il recherche ardemment des relations courtes, privées et physiques.

Stephan plissa le front d'un air troublé.

— Et toi tu le vis comment ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas très envie d'y penser. L'idée de quelque chose de permanent me terrifie, donc c'est peut-être l'idéal pour moi.

Il me prit la main d'un air triste.

— Je ne veux pas que tu souffres, Bouton d'Or.

Je haussai les épaules.

— La vie fait souffrir. Tant que ça ne nous tue pas, on peut le supporter.

Il déglutit en hochant la tête. Je savais qu'il voulait en dire plus, mais il tenait sa

langue pour ne pas assombrir l'ambiance.

Je m'arrêtai sur le trottoir avant d'entrer dans le magasin et le regardai les yeux dans les yeux.

— Je crois qu'il me fait du bien, d'une certaine façon. Je ne peux pas lui résister et je dois faire face à mes peurs quand je suis avec lui. Je trouve que c'est libérateur, et assez terrifiant.

Je fis une pause en prenant quelques inspirations profondes et régulières.

— Je crois que je vais le faire. Je crois que je vais aller voir la police. Je dois leur dire ce que j'ai vu, lui dis-je doucement.

Je faisais référence à l'incident qui me hantait depuis une décennie.

Il chercha mon regard. Il savait de quoi je parlais, mais il voulait savoir pourquoi.

— J'ai besoin d'une résolution. C'est toujours là quelque part dans mon esprit. Et je suis fatiguée de vivre avec cette peur. Si je témoigne, peut-être que ce monstre sera mis derrière les barreaux, là où il ne pourra pas m'atteindre. Et une forme de justice pourra m'apporter un semblant de paix.

Il hocha la tête.

— Dis-moi juste quand. Je serai là avec toi.

— Bientôt. Peut-être quand ce truc avec James sera fini. Une semaine ou deux.

Sa main serra la mienne.

— Je comprends que tu puisses être terrifiée par l'idée d'une relation, vu ce qui t'est arrivé. Mais ça ne veut pas dire que tu ne mérites pas plus qu'un flirt avec ce type, ou que tu ne devrais pas essayer de vivre autre chose.

Je me contentai de secouer la tête.

— Je ne peux même pas y penser maintenant, Stephan. Pas avec James. Crois-moi, ça me convient tel que c'est. Je me sentirais mieux, toutefois, si tu approuvais.

Il passa un bras autour de moi et me serra contre lui.

— J'approuve tout ce qui te rend heureuse. Mais si tu souffres à la fin de cette histoire, ce riche connard va devoir me poursuivre en justice, parce que je vais lui casser la gueule, c'est certain.

Je fus choquée par ses mots, bien que ce soit presque dit avec légèreté. Je l'observai attentivement. Il avait, tout comme moi, une longue et sordide expérience de la violence.

Stephan avait été élevé dans une famille mormone stricte. C'était à cause de cela qu'il était un gentleman à l'ancienne, ce que je trouvais toujours irrésistiblement charmant. J'étais également convaincue que c'était ce qui l'avait rendu

désespérément romantique : il pensait toujours que tout le monde avait droit à une fin heureuse avec son seul véritable amour. Cela me charmait aussi. Il avait tant de bonnes qualités enracinées en lui, d'après moi elles venaient de son éducation profondément religieuse. Mais il ne correspondait pas vraiment à ce que ses parents attendaient de lui.

Stephan avait neuf ans quand son oncle avait commencé à l'abuser sexuellement. Ce taré avait été le frère de son père. C'était également un pilier de leur communauté religieuse et il avait un statut légèrement au-dessus de celui de son père dans leur hiérarchie.

Le père de Stephan admirait son grand frère et lorsque Stephan avait essayé de lui en parler à l'âge de dix ans, il avait été sévèrement puni. Stephan m'avait dit qu'avant ça, son père n'avait jamais fait preuve de violence contre lui. Il y en eut beaucoup après ça.

Son père avait traité Stephan de menteur tout en le rendant responsable d'événements dont il niait la véracité. Il avait commencé à se formaliser de chaque chose que faisait Stephan en traitant le jeune garçon de 'tordu' et 'd'homo'.

Les coups avaient augmenté et s'étaient intensifiés jusqu'à ce que Stephan commence à se défendre. Il était grand, même jeune, et il m'avait dit qu'au bout d'un certain temps il était devenu assez doué pour se défendre contre son père.

Stephan supporta la violence presque constante jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il m'avait dit qu'il en était arrivé au point de se moquer de vivre ou de mourir. Il avait alors confié à ses parents qu'il était gay. Son père l'avait sévèrement battu, lui-même recevant beaucoup de coups de la part de Stephan, déjà fort. Puis il lui avait ordonné de quitter la maison.

Stephan avait toujours détesté la violence, mais son connard de père avait garanti qu'il savait se battre très jeune.

Je plantai un doigt dans ses côtes.

— Tu détestes te battre, lui dis-je.

— Oui, c'est vrai. Mais je suis très doué. Et je parie que Mr Cavendish n'a jamais eu besoin de se battre dans un ring pour ne pas mourir de faim.

Je me crispai en me souvenant de ce temps-là.

— On n'en viendra pas aux mains, d'accord ? Ce sera très bien à la fin de ce truc, et tu ne penseras même pas à mettre un coup de poing.

Stephan acquiesça, mais je ne fus pas entièrement convaincue. Je finis par le traîner dans le magasin. On avait passé assez de temps à penser à des choses désagréables.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Mr Dorloteur

Stephan se dirigea tout droit vers les cadres tandis que je pris un chariot pour me réapprovisionner. Je me fis un bon stock.

J'étais d'humeur créative. Je pris des toiles de tailles différentes et davantage de papier aquarelle. Je sélectionnai méticuleusement quelques nouvelles couleurs d'acrylique et je trouvai un bleu absolument parfait. Pour moi, la peinture était essentiellement de la couleur.

J'attrapai une demi-douzaine de tubes d'aquarelles que j'avais besoin de remplacer. Je fis un stock de matériel de nettoyage qui était moins cher dans ce magasin de peinture que partout ailleurs. Les prix dans ce magasin excentrique justifiaient que je traverse la ville pour refaire mon stock.

Je mis cinq bonnes minutes à trouver un minuscule pinceau en martre que j'utilisai pour les détails. C'était un pinceau que je devais souvent remplacer. Quand les poils commençaient à se ramollir, il ne me servait plus à grand-chose. J'en achetai deux, et quelques nouvelles peintures à l'huile puisque j'allais économiser sur les autres courses maintenant.

C'était agréable, c'était même un soulagement, de pouvoir acheter quelques affaires de plus pour mon passe-temps convoité.

J'essayai de ne pas me sentir coupable que quelqu'un m'aide de cette façon. Mais cela avait été difficile de ne pas refuser sa proposition. Son ordre, plutôt.

Mon chariot était extraordinairement rempli quand je partis rejoindre Stephan, qui n'arrivait toujours pas à se décider pour un choix de cadre. Il était très attentif à la déco de sa maison. Le fait qu'il choisisse de couvrir presque tous ses murs de mes peintures était donc doublement flatteur.

Il me montra les cinq choix entre lesquels il hésitait. Je me focalisai immédiatement sur un motif lourd, sombre et grossièrement sculpté.

— Celui-là, lui dis-je.

Il me regarda en me faisant sa meilleure imitation du regard suppliant du 'Chat Potté'. Je souris et je commençai à assembler le cadre pour lui. J'avais prévu de le faire, de toute façon. Stephan l'aurait massacré alors que j'avais des facilités pour ce genre de choses.

Je fus vite absorbée par ce travail. J'utilisai la peinture que Stephan avait apportée pour vérifier ce que j'avais fait. Je fixai les clous en V lentement et doucement, ce qui était le plus difficile. Stephan avait tendance à les faire ressortir de l'autre côté en un seul coup de marteau.

Quand j'eus enfin terminé, je montrai la peinture à Stephan en souriant. Il me sourit à son tour, ravi. Il avait été complètement absorbé par son téléphone pendant presque tout le temps que je faisais le cadre, ce qui était une de ses habitudes. C'était le sociable de notre duo, toujours en train d'envoyer un texto, de mettre à jour sa page Facebook ou de poster des tweets.

Je passai en premier à la seule caisse ouverte. Je commençais à me sentir un peu coupable d'avoir dépensé autant quand je vis que le prix total était plus élevé que ce que j'avais anticipé. Je n'avais vraiment pas envie de remettre des choses en rayon. Je n'avais pas souffert d'une telle humiliation depuis des années.

Ça allait être juste, constatai-je alors que le prix grimpa. Mais lorsque je sortis ma carte de paiement, la caissière leva une main.

— Tout a déjà été payé, Madame. J'étais sans voix pendant qu'elle mettait les derniers articles dans le sac. Je me sentis reconnaissante et impuissante à la fois.

C'était probablement ce qu'il voulait, me dis-je distraitement.

Les achats de Stephan étaient également couverts, bien qu'il ait été loin d'atteindre le montant de ma facture.

— C'est mal de le laisser faire tout ça, non ? demandai-je à Stephan.

Stephan haussa les épaules.

— Pourquoi ? Il fait quelque chose de sympa et d'attentionné. Ce n'est pas un crime de le laisser te dorloter.

Clark nous rejoignit à mi-chemin du parking, prenant le chariot avec sollicitude. Il parvint à le pousser jusqu'à la voiture et à nous ouvrir la porte avant que nous en ayons le temps.

Je lui fis un signe de tête et je lui souris chaleureusement. — Merci, Clark, lui dis-je.

Son sourire pour moi fut étonnamment timide. C'était un grand Black chauve avec de grosses lunettes noires. Son costume avait l'air cher et faisait professionnel. Il avait l'air tellement intimidant et pourtant il avait un sourire très gentil. Il me fit un signe de tête poli en réponse.

— Avec plaisir, Miss Karlsson, me dit-il. J'étais surprise qu'il connaisse mon nom de famille.

Je me glissai sur la banquette moelleuse à côté de James. Il était au téléphone, son ordinateur était ouvert. Il ne me regarda pas et ne dit rien, il posa simplement une main possessive sur mon genou quand je m'assis.

Stephan bondit dans son siège avec un grand sourire. Je voyais qu'il adorait bénéficier d'un traitement royal comme aujourd'hui.

Cela aidait beaucoup à faire taire mes protestations. C'était facile de me priver de

quelque chose. Priver Stephan, en revanche...

James était toujours au téléphone quand Clark démarra la voiture. Il donnait des réponses courtes et froides à la pauvre personne qui se trouvait au bout du fil. De temps en temps, sa main se crispait sur ma jambe quand il était tendu.

— Si je dois trouver de nouveaux dirigeants pour mes bureaux de New York, je le ferai. J'attends un niveau de compétences dont vous n'avez pas fait la démonstration dernièrement. Il s'arrêta, s'agrippant à ma jambe.

Il me regarda d'un air absent et détendit sa main pour me faire une caresse d'excuse.

Clark arrêta la voiture, sortit et se dirigea vers le restaurant de sushis. C'était sans doute celui dont James avait parlé. James resta au téléphone, il écoutait et il serrait ma jambe.

Clark fut de retour dans la voiture avec une rapidité surprenante, ses bras pleins de nourriture à emporter. Il se remit à conduire. Je supposai que nous rentrions à la maison.

— Comment se fait-il que je puisse rester absent de toutes les autres propriétés pendant des semaines ou des mois consécutifs et que tout se passe bien ? Il me semble que c'est clairement un problème de management. La voix de James devenait de plus en plus agitée. Je lançai un regard à Stephan. Il était concentré sur son téléphone, bien sûr.

Ma main couvrit celle de James pour voir ce qui allait se passer. Puis je la montai jusqu'à son bras, évitant soigneusement l'endroit de son poignet où se trouvaient les fines lignes de cicatrices. J'étais très curieuse à leur sujet, mais je n'allais évidemment pas lui poser la question. Cela l'inviterait à m'en poser à son tour.

Je tins l'arrière de son biceps et le caressai maladroitement. Je n'avais pas l'habitude de ce genre de contact.

Je m'appuyai contre lui et mis ma joue contre son dos alors qu'il se penchait en avant. Je déplaçai une main jusqu'à sa jambe et l'autre sur son épaule pour essayer de le masser.

Il se figea à mon contact. Je commençai à m'écarter. Il éloigna le téléphone de son visage.

— Reste, me dit-il en reposant ma main sur sa jambe. Aucun de nous n'avait l'habitude que je sois celle qui cherche à toucher l'autre, mais apparemment ça lui plaisait bien.

Je frottai légèrement sa jambe et il eut l'air de se détendre petit à petit.

— Faites ce qu'il faut. C'est le moment de faire vos preuves, pour le meilleur ou pour le pire. Il termina l'appel, ferma son ordinateur et rangea ses appareils dans le sac à ses pieds.

Il jeta un bref coup d'œil à Stephan qui était toujours occupé. Il attrapa l'arrière de ma tête en tirant fermement sur mes cheveux et m'embrassa. C'était un baiser sensuel et j'essayai de m'écarter. Ce n'était pas bien de se comporter comme ça devant Stephan. Il tira plus fort et glissa sa langue dans ma bouche. Je commençais tout juste à m'adoucir quand il se retira.

— Ça me rend dingue quand tu me touches, chuchota-t-il d'un ton rauque. Penses-y la prochaine fois que tu me touches en présence d'autres personnes. Le fait qu'il y ait quelqu'un d'autre ou bien que ce soit en public ne m'empêchera pas de te toucher à mon tour. Ce sera mon seul avertissement.

Il s'enfonça dans son siège et m'attira brusquement contre lui.

Était-il en train de marquer son territoire devant Stephan ? Je n'arrivais pas à savoir avec lui.

— Comment se sont passées les courses ? demanda-t-il.

— Très bien. Merci de, euh, d'avoir tout acheté.

Il me surprit en m'embrassant à nouveau sans ménagement.

— Merci. Pour toutes ces peintures que tu m'as données si généreusement, sans aucune pensée pour une récompense.

Je rougis. Je n'étais pas très à l'aise avec les compliments en règle générale, et les compliments pour mes tableaux étaient une nouveauté, puisque si peu de personnes les avaient vus.

Stephan finit par poser son téléphone. Il avait gardé sa peinture dans un sac qu'il avait pris avec nous dans la voiture. Il la sortit et la montra fièrement à James.

— Elle est pas fabuleuse ? dit-il avec fierté. Elle a même assemblé le cadre.

James examina la peinture.

— Oui, elle l'est.

— Toute ma maison est couverte de ses peintures. On pourrait manger là-bas pour que tu puisses toutes les voir.

James accepta volontiers.

— Oui, merci. Et j'ai un service à te demander, Stephan. Le bras de James se serra autour de moi tandis qu'il parlait, comme s'il avait peur que je m'échappe en entendant ce qu'il allait dire.

— Bien sûr. Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai beaucoup étudié les peintures de Bianca et je pense qu'elle a suffisamment d'œuvres pour les exposer dans une galerie, commença James.

James couvrit ma bouche avec nonchalance quand j'essayai de parler.

— J'ai une galerie à New York. Mes employés peuvent s'occuper de tous les détails. Comme tu peux le voir, elle va résister à cette idée. J'ai besoin de ton aide pour la convaincre. Il découvrit ma bouche, mais j'étais soudain sans voix. Je collectionne de l'art depuis l'adolescence. J'ai l'œil pour ça et je sais qu'elle a un talent rare, continua James alors que nous restions tous les deux muets.

Stephan eut l'air surpris puis enchanté.

— Oui, c'est vrai. Tu dois le faire, Bouton d'Or. Je vais vraiment faire une crise si tu ne le fais pas.

Je dis la première chose qui me passa par la tête.

— La plupart représentent des paysages désertiques. Il n'y a pas moyen que ça passe bien auprès du public New Yorkais.

Parmi toutes les raisons qui me semblaient rendre cette proposition impossible, je ne savais pas pourquoi ce détail en particulier me vint à l'esprit.

James sourit triomphalement. C'était hypnotisant. Le sourire d'un conquérant sauvage. Et je venais de lui donner ce qu'il voulait.

— On ne sait jamais, ils pourraient aimer un changement de paysage, mais ce sera à mes galeristes de décider. J'ai aussi une galerie à L.A et même une petite ici à Vegas. Celle de Vegas est plutôt une attraction pour touristes. Je ne l'envisagerais pas pour une exposition.

— Tout ce que tu dois faire c'est mettre de côté ce que tu ne veux pas exposer et donner des noms aux peintures que tu veux nommer. J'enverrai un échantillonnage aux deux galeries pour qu'elles puissent me donner leur opinion avant qu'on prépare l'expo. Je pense aussi que certaines des œuvres que tu as exposées dans ta maison pourraient très bien se vendre sous forme de reproductions, si tu es prête à envisager quelque chose du genre.

Je repensai à toutes les peintures qu'il avait mises de côté. — Alors c'est ça que tu prenais ? Des échantillons pour les galeries ?

Il me regarda comme si j'étais devenue folle.

— Non, bien sûr que non. Celles-là sont pour ma propre collection. Toi et moi on décidera ensemble de ce qu'il faut envoyer comme échantillons.

Je me sentis submergée d'incertitude.

— Je n'ai pas été formée, je –

Il couvrit ma bouche.

— Ça n'a aucune importance, ma chérie. Le talent, tu l'as ou tu l'as pas. Et toi tu l'as. Maintenant, dis-moi que tu es d'accord.

Je ne dis ni oui ni non, je restai simplement assise là, abasourdie. Je le voulais vraiment, je le voulais terriblement, même si je n'avais jamais imaginé que quelque chose du genre puisse se produire. Et je savais que ça ne se serait pas produit si un milliardaire n'avait pas soudain été obsédé par chaque aspect de ma vie. Je supposai que c'était ma plus grande résistance à tout ça : le fait que ce n'était encore qu'une autre façon pour lui de me dorloter.

— Tu prendras un pourcentage, pour le mal que tu t'es donné, si je vends quelque chose ? demandai-je finalement.

Il leva un sourcil.

— Je n'en avais pas l'intention, non. Il parvint à avoir l'air offensé en l'espace de cette courte affirmation.

— Je me sentirais mieux si tu le faisais. La galerie va au moins se faire payer pour organiser l'exposition, non ?

Il soupira.

— C'est en général la procédure habituelle, dit-il avec précaution.

Stephan explosa soudain, la voix chargée d'irritation exaspérée.

— Oh, Bianca, pour l'amour du Ciel ! Comment peux-tu refuser ça ? C'est une opportunité unique et si ton travail se vend, il se vend. S'il ne se vend pas, il ne se vendra pas. Où est le problème ?

Il utilisait un certain ton de voix qu'il avait, un ton qui disait de lever la tête sans qu'il ait à le dire. Je me tins plus droite, ce qui était son but.

Je hochai la tête.

— D'accord, je vais le faire. Quand doit-on sélectionner les échantillons ?

James m'attira sur ses genoux et m'embrassa beaucoup trop passionnément sachant que nous n'étions pas dans la chambre à coucher.

— Merci, ma chérie, murmura-t-il contre ma bouche, puis il se remit à m'embrasser. Ses mains restèrent posées fermement sur mes hanches, me serrant contre lui. Mais sa bouche était carrément obscène.

Je ne pouvais pas oublier que Stephan n'était assis qu'à quelques pas, mais je ne pouvais pas non plus m'empêcher de répondre. J'essayai d'étouffer un petit gémissement quand sa langue caressa ma bouche.

Il me mordit la lèvre, très fort.

J'eus un sursaut et mes mains saisirent ses épaules dures comme des rocs. Je pus sentir son érection évidente contre ma hanche. Sa langue refit irruption dans ma bouche et je la suçai. Il s'écarta alors en me regardant d'un air sensuel, mais sévère.

— Si tu fais ça, tu vas te faire baiser très vite, chérie, chuchota-t-il. Je supposai que Stephan pouvait nous entendre, puisqu'on était dans un si petit espace.

Je lui lançai un regard noir.

— C'est toi qui as commencé.

J'entendis Stephan étouffer un rire.

James se contenta de sourire d'un air malicieux.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Mr Volatile

Le déjeuner fut très sympathique. James et Stephan avaient l'air de mieux en mieux s'entendre. Ils plaisantèrent agréablement tandis que nous mangions des sushis à la table de Stephan.

James avait eu raison, bien sûr. Les sushis étaient délicieux. Et la sélection faite par Clark était très vaste. Il y en avait assez pour nourrir dix personnes.

J'insistai vaillamment pour me servir des baguettes et je choisis un Philadelphia Roll et de la tempura de crevettes pour commencer, les trempant généreusement dans la sauce soja mélangée à la sauce chili.

— Tu nous rejoins au bar à New York vendredi soir ? Même heure, même endroit, dit Stephan à James.

James se pencha vers moi et posa sa main familière sur ma nuque.

— En fait j'espérais que Bianca vienne voir mon appartement vendredi. Je peux te voler un peu de ton temps, ma chérie ?

J'avalai ma pleine bouchée de tempura de crevettes. J'étais très curieuse de voir le terrain de jeux qu'il avait mentionné. Rien que d'y penser, j'étais traversée de frissons d'excitation autant que d'appréhension.

— Oui, tu peux, dis-je simplement. James me décocha un regard torride, puis retourna à sa discussion avec Stephan.

Après le déjeuner, James eut droit à une visite de la maison de Stephan et il étudia à nouveau chaque œuvre d'art comme si sa vie en dépendait. Il prit plusieurs photos avec son téléphone.

Nous restâmes chez Stephan jusqu'en fin d'après-midi. Les deux hommes trouvèrent étonnamment beaucoup de sujets de conversation, de la politique au sport, au cinéma, aux voitures. Je fus silencieuse pendant une bonne partie du temps, profitant de la nouveauté de voir les deux hommes de ma vie interagir

comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Quand ils eurent fini de parler, on regarda la télé.

Je n'avais pas de télévision, donc je ne la regardais que chez Stephan. Nous regardâmes quelques épisodes de *New Girl*, une série que Stephan m'avait fait regarder jusqu'à ce que je me rende compte que je l'adore. J'avais au moins une douzaine d'épisodes de retard, mais j'étais toujours en retard sur les séries télé.

La série me fit rire à voix haute. James avait l'air de s'amuser, bien qu'il me regardait plus que l'écran. Il souriait et me touchait constamment, me gardant tout contre lui. J'adorais son contact donc je ne protestai pas, même si tout ça me semblait un peu surréaliste.

Quand le troisième épisode se termina, je me levai.

— Je dois aller faire à manger, leur dis-je. Il était presque 16 h 30. J'ai l'intention de faire griller du poulet et de cuisiner des asperges et de la semoule. Ça vous dit ? demandai-je. J'allais cuisiner l'un de mes repas les plus sains, pour m'adapter aux préférences de James.

— Super ! J'adore l'espèce de marinade noire que tu fais sur le poulet grillé, B, me dit Stephan.

— J'ai hâte de goûter, dit James.

Stephan regardait toujours la télé.

— T'as besoin d'un coup de main ? me demanda-t-il.

— Non. C'est un repas facile. Je t'envoie un texto quand c'est prêt.

— Je dois passer quelques coups de fil, me dit James pendant que j'ouvrais la maison. Il portait la sacoche avec son PC

portable. Où est-ce que je peux m'installer sans te gêner ?

Je haussai les épaules.

— Partout où tu n'es pas sur mon chemin pendant que je cuisine.

Il s'installa dans la salle à manger et me regarda cuisiner pendant qu'il travaillait. Il était presque constamment au téléphone, prenant appel après appel.

Il jura soudain et je me retournai, surprise.

— J'avais oublié que c'était vendredi, disait-il. Son ton devint sec. Ça m'est sorti de la tête. Putain. Il écouta un instant, l'air agité. Oui, oui, fais-le. Je sais. Laisse tomber. J'ai dit fais-le.

Il me regarda d'un air troublé. Il termina l'appel puis ferma les yeux et jura abondamment.

Je retournai à la cuisine. On m'avait appris très tôt à ne pas me mêler des affaires des autres, donc je ne le fis pas. S'il voulait me dire quelque chose, il le ferait.

Mais la curiosité était insoutenable.

— J'ai oublié que j'avais une soirée de bienfaisance que je ne peux pas manquer vendredi, me dit-il d'un ton prudent. Je n'aurai pas besoin d'y être avant dix heures environ, alors on pourra rester ensemble jusque là. Bien sûr, tu peux rester chez moi pendant que je vais là-bas. Je m'esquiverai le plus tôt possible.

Mon dos se raidit lorsque je me rendis compte que c'était ça qu'il avait voulu dire par le fait de ne pas sortir ensemble. Il me laisserait chez lui comme un vulgaire petit secret tandis qu'il rejoignait ses pairs.

— C'est bon, dis-je d'un ton neutre et calculé. Je préfère rester dans ma chambre d'hôtel. Je travaille tôt le lendemain matin.

Je partirai de chez toi en même temps que toi vendredi soir.

— Je préférerais que tu ne partes pas, dit-il de sa voix la plus polie et enjôleuse. Je te promets que tu ne seras pas en retard le matin.

Je lui décochai un regard, mais retournai vite à la préparation du poulet.

— Si tu pars ce soir-là, alors moi aussi.

Il prit une inspiration.

— Tu es fâchée ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, répondis-je.

— Pourquoi ne veux-tu pas rester avec moi vendredi, alors ?

— Je n'ai pas envie de rester si toi tu t'en vas. Je partirai en même temps que toi, répétais-je.

— Qu'est-ce que je peux faire pour que tu changes d'avis ? demanda-t-il d'un ton séduisant.

— Tu ne peux pas. N'essaye même pas. On a un arrangement basé uniquement sur nos préférences. C'est ça que je préfère.

Mon ton était froid et devenait glacial. Je n'étais pas en colère, mais j'étais... résignée. Résignée à l'idée qu'il allait me décevoir. Et encore plus résolue à ne pas lui donner davantage que ce que j'étais prête à perdre.

— Et si je te l'ordonnai ? Ou si c'était une condition ? demanda-t-il en durcissant le ton.

Je pris mon visage le plus inexpressif et je le regardai.

— Alors cet arrangement pourrait se terminer plus tôt que je ne l'avais imaginé. Sa mâchoire se serra et il eut un tic de la joue.

— Je ne peux pas annuler ce truc. C'était l'association caritative de ma mère, et j'y suis attendu, ne serait-ce que pour dire quelques mots.

Je ne manquai pas le fait qu'il ne lui était même pas venu à l'esprit de me proposer de venir.

— Je ne sais pas pourquoi tu insistes. Ça fait quoi que je dorme à l'hôtel ? Mon ton devenait sec de frustration.

— Je ne peux pas retourner à Vegas avant lundi. On ne se verra pas pendant des jours, dit-il, comme si cela expliquait sa réaction.

Je haussai les épaules.

— Appelle-moi quand on sera dans la même ville. Où est le problème ?

Ma voix était devenue si sèche que je pouvais entendre des traces de l'accent de ma mère refaire surface après tant d'années.

Il ne ressortait en général que quand j'étais profondément choquée. Il avait un effet sur moi que je n'étais pas prête à admettre, même à moi-même, mais ma voix avait l'air de le savoir.

Il s'était approché dans mon dos et il attrapa doucement mes cheveux, soufflant de l'air chaud dans mon cou pendant qu'il parlait.

— Je te fais si peu d'effet ?

Je respirais fort à présent, mais je lui répondis assez calmement.

— J'ai passé vingt-trois ans sans sexe. Quelques jours ne me tueront certainement pas. Qu'est-ce que tu crois que je ferai quand ce sera fini entre nous ? Je ne pense pas que je pourrais tout de suite retrouver un amant. Mon accent s'épaissit légèrement quand je constatai que j'essayais en fait de le provoquer.

Cet accent que j'avais entendu et imité pendant la plus grande partie de ma jeunesse revint beaucoup trop facilement. Il ne faisait surface que sous le coup de l'émotion. Cela me terrifiait et me titillait d'imaginer ce que je trouverais en déclenchant sa fureur.

Il grogna, littéralement, dans mon cou.

— Je vais te punir pour ça.

— Oui, je sais, murmurai-je en le craignant et en le voulant en même temps.

Il s'arracha à moi et retourna s'asseoir sur sa chaise dans la salle à manger. Il semblait tout à coup trop grand pour la pièce. Ses yeux étaient livides et sauvages.

— Tu te joues de moi, dit-il en haletant.

Je fus surprise par son analyse de la situation. Je l'interrogeai du regard.

— C'est comme ça que tu le vois ? m'enquis-je, stupéfaite à cette idée.

Il passa une main sur son visage et dans ses cheveux striés d'or.

— Tu me rends dingue de tension, mais toi tu restes indifférente. Tu attends simplement une raison pour terminer tout ça ? C'est l'impression que tu me donnes en ce moment. Et ça me rend complètement fou, parce que je n'ai aucune idée de ce qui va faire pencher la balance contre moi.

Je finis de préparer le poulet et je mis le plat à mariner au frigo jusqu'à être prête à le cuire. Je passai aux asperges.

— Je ne sais pas quoi te dire, James, dis-je finalement. Peut-être que je ne peux pas te donner ce que tu veux.

— C'est toi que je veux ! Son poing me fit sursauter en s'abattant sur la table avec un gros bruit.

— Si jamais tu utilises tes poings sur moi, ce sera une raison pour tout arrêter, lui dis-je doucement en regardant ce poing serré et en essayant de ne pas me recroqueviller.

Il eut l'air de le regretter instantanément et sa réaction m'indiqua que la terreur abjecte qui se cachait toujours quelque part au fond de moi venait d'être révélée, au moins un peu.

Il s'approcha de moi et j'essayai de ne pas m'écarter. J'étais déterminée à affronter ma peur et à ne pas me rouler en boule comme je l'avais fait, enfant. Il me fit un câlin très prudent pendant que je restai le dos tourné. Je le laissai faire, parce que je me serais sentie lâche si je m'étais enfuie.

— Je ne ferais jamais ça, crois moi. Je n'utiliserais jamais mes poings sur toi. Je suis vraiment désolé de t'avoir effrayée.

Je haussai les épaules d'un mouvement saccadé.

— Tant que c'est clair.

— Je ne l'ai jamais remarqué avant, mais je te fais peur, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un ton étrange.

J'essayai de me concentrer sur les asperges qu'il fallait laver et casser.

— C'est encore un échange d'informations ? On partage ? demandai-je d'une voix hautaine.

Il souffla d'un air frustré.

— Qu'est-ce que tu veux savoir à mon sujet ?

Une question me vint immédiatement à l'esprit. Je la détestai, mais je détestais aussi ne pas en savoir davantage.

— Quand est-ce que tu as couché pour la dernière fois avec quelqu'un, avant la première fois avec moi ?

Il jura.

— Je ne crois pas que tu veuilles le savoir. Je ne crois pas que ce soit bon pour notre relation.

Je haussai encore légèrement les épaules et il jura de nouveau.

— Ce putain de haussement d'épaules est le truc le plus énervant que j'ai jamais vu ! Qu'est qu'il veut dire ? Que tu t'en fous, quelle que soit la réponse ?

Je haussai encore les épaules.

— Ça signifie que tu peux me le dire ou pas. Mais que si tu veux mon information, tu dois me donner la tienne.

— Environ huit jours, je pense. La veille du jour où je t'ai rencontrée, dit-il en guettant attentivement mon visage.

C'était donc bien ce à quoi je m'attendais, pensai-je en gardant un visage neutre. Il fait ça tout le temps. J'avais raison de ne pas trop m'impliquer.

Je me contentai de hocher la tête, même si ma poitrine me faisait inexplicablement un peu mal.

— Oui, tu me fais peur, admis-je après un long silence pendant lequel je digérais sa réponse. Mais je suis irrévocablement perturbée, alors tu m'excites aussi. Je trouve que c'est libérateur de laisser quelqu'un me contrôler. Quelqu'un qui me fait trembler de peur. J'ai passé une grande partie de ma vie à fuir ce qui me faisait peur, alors ce qu'on vit ensemble m'a révélé des choses. Ma voix était basse, mais ce foutu accent était de retour.

Il se raidit et s'éloigna de moi, l'air horrifié.

Je regardai par-dessus mon épaule, surprise.

— Est-ce que c'est inhabituel ? Ce n'est pas comme ça qu'on joue à ce petit jeu ? J'imaginai que la plupart des femmes qui aimaient mêler la douleur au plaisir étaient comme moi. Mais je suppose que tu es meilleur expert que moi en la matière.

Je l'observai attentivement. Son visage était tendu et dur, même si je pouvais voir qu'il essayait de le cacher.

— Je ne veux pas que tu me craignes, dit-il d'une voix rauque. Je veux te rendre nerveuse et soumise, mais pas effrayée. Je veux que tu me fasses confiance.

Je le regardai avec de grands yeux perdus.

— Je suis désolée.

Je continuai à cuisiner et il resta silencieux.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

— De temps en temps tu as un petit accent. C'est quoi ? demanda-t-il en brisant le long silence.

C'était presque un soulagement qu'il fasse autre chose que me regarder en ruminant, même si la question ne me plaisait pas.

J'aurais préféré qu'il ne remarque pas mon erreur.

— Un autre échange, déjà ? demandai-je froidement. J'aurais cru que le précédent suffisait pour la soirée.

Il ne parla pas pendant un long moment, bien que je sache sans le regarder qu'il était en colère.

— Très bien. Demande-moi ce que tu veux, dit-il en serrant les dents.

— Tu as couché avec combien de femmes ? Je m'en voulus immédiatement d'avoir posé la question. Si j'allais devoir mettre à nu mes sentiments de manière aussi imprudente, j'aurais préféré une meilleure question.

— Beaucoup. Je n'ai pas compté. Je n'en suis pas fier. Pendant les cinq dernières années, la plupart étaient des soumises et en général ça ne durait pas très longtemps.

— As-tu déjà eu une relation sérieuse ? Je poursuivais en espérant qu'il n'allait pas essayer de me faire révéler deux choses aussi. Mais s'il essayait, j'étais prête à souligner que techniquement il n'avait pas répondu à ma première question.

— Non. Pour être honnête, à la fac j'baisais toutes les femmes sexy que je voyais. Et après ça, j'ai trouvé des filles avec des préférences très spécifiques, mais ce n'était toujours que pour le sexe et la domination.

Je soupirai, ne sachant pas si j'étais soulagée ou consternée. Il me faudrait examiner mes sentiments plus tard.

— Je suis née aux states, commençai-je. Mais mes parents étaient tous deux originaires de Suède et parlaient avec de forts accents. J'avais moi-même un petit accent, jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Puis j'ai essayé de le perdre. Il réapparaît parfois.

Je ne sais pas pourquoi.

— C'est beau. Je ne sais pas pourquoi tu fais un effort pour le cacher.

Je lui fis mon petit haussement d'épaules, sans le regarder.

— Stephan et moi nous nous faisons déjà suffisamment remarquer. On a été à quelques lycées ensemble. On était déjà inséparables à l'époque, mais je n'avais pas envie qu'on se fasse remarquer encore plus avec un accent étrange. On était

déjà les deux seuls blonds ridiculement grands de chaque école où on allait. On faisait une tête de plus que tout le monde.

Je jetai un coup d'œil vers lui.

Il était concentré sur moi avec ce regard qui me donnait l'impression qu'il enregistrerait chaque petite parcelle d'information que je lui donnais à mon sujet.

Je me tus. Il avait réussi à me faire parler de moi. Cela m'ennuyait.

James finit par se remettre à répondre au téléphone et je sortis pour poser le poulet sur mon minuscule barbecue. J'envoyai un texto à Stephan pour lui dire que ce serait prêt dans vingt minutes.

Il apporta une bouteille de vin rouge qu'il révéla théâtralement.

Je lui fis un sourire ironique. Nous savions tous les deux qu'il serait le seul à en boire. Il me fit un grand sourire et partit l'ouvrir dans la cuisine avant de se servir un verre.

— Quelqu'un en veut ? demanda-t-il poliment.

James secoua la tête, terminant rapidement son coup de fil.

Je refusai et James me regarda chaleureusement. Il n'aimait pas l'alcool, c'était évident.

Je servis le repas dès qu'il fut prêt, et il n'y eut pas un seul moment de gêne pendant que nous mangions le repas en discutant amicalement. Je profitai du moment tant qu'il durait. Les deux hommes complimentèrent abondamment ce repas simple.

— Alors Bianca m'a dit que vous êtes allés ensemble au lycée, ici à Las Vegas. Et que vous faisiez une tête de plus que tout le monde.

Stephan rit et me jeta un regard agréablement surpris.

— Oui. Tout le monde nous appelait Barbie et Ken. Ils pensaient tous qu'on était en couple, parce que je portais son sac et que je l'accompagnais à tous ses cours.

James sourit jusqu'aux oreilles.

L'enfoiré, pensai-je. J'y voyais clair dans son jeu maintenant. Il allait obtenir des informations gratuites auprès de Stephan.

— Bianca ne voulait pas l'admettre à l'époque, mais elle était morte de honte à cause du surnom, continua Stephan.

James était tout sourire et charmant maintenant : il obtenait tout ce qu'il voulait de façon beaucoup plus simple.

— Et son autre surnom ? D'où vient 'Bouton d'Or' ?

— Tu te souviens de ce vieux film, *Princess Bride* ? Stephan demanda à James

sans hésiter à se confier.

James hochait la tête.

— On adorait ce film. Il y avait ce... Stephan me jeta un coup d'œil en s'arrêtant de parler puis reprit. — Cet endroit où on traînait beaucoup et où ils le diffusaient pour la soirée ciné. C'était le seul film de *toutes* les soirées ciné. Toujours. On pouvait tous les deux citer toutes les répliques. Alors je me suis mis à l'appeler princesse Bouton d'Or. Il faut dire qu'elle ressemble un peu à l'actrice du film, celle qui joue la princesse. Et quand on était ados, elle se comportait même un peu comme elle, elle était hautaine et fière, mais toujours adorable avec moi. Le surnom l'embêtait au début, mais quand c'est juste devenu Bouton d'Or elle a fini par s'y habituer.

— C'est un bon film. Maintenant j'ai envie de le revoir. Je ne l'ai pas revu depuis que j'étais petit, dit James en souriant toujours.

Stephan fit un sourire éclatant.

— Je ne pense pas qu'il y ait quelque chose qui me plairait plus. J'ai le film à la maison. Et de la glace. Qu'est-ce que t'en dis, Bouton d'Or ? Dessert et film chez moi ce soir ?

J'acceptai avec plaisir.

Stephan partit chez lui pour trouver le film et préparer sa maison. Nous restâmes pour ranger la table.

James insista pour m'aider, nettoyant la table et faisant la vaisselle pendant que je rangeais la nourriture.

— Ce n'est pas exactement ce que j'imaginai quand tu m'as parlé de ne pas sortir, lui dis-je prudemment. Traîner avec mon meilleur ami et regarder des films me semble plutôt intime.

Il se tourna vers moi, l'air étonné.

— Je n'ai jamais rien dit sur le fait de ne pas devenir proches. J'ai l'intention de devenir très intime avec toi, Bouton d'Or.

Sa réponse me laissa perplexe, mais je l'attribuai au fait qu'il soit trop riche et gâté. Même ses liaisons courtes devaient être richement excentriques...

On regarda le film et on mangea de la glace et du popcorn chez Stephan. Ce fut une journée très agréable dans l'ensemble, pensai-je, malgré quelques conversations houleuses.

Plus tard, on se prépara à aller au lit en silence. Mon corps vibrait d'anticipation tandis que je me couchai en attendant James, qui était toujours à la salle de bains.

Il me rejoignit quelques minutes plus tard et se glissa à côté de moi, se collant

contre moi par-derrière. Je me tendis, attendant de voir ce qu'il allait faire, mais il enfouit son nez dans mes cheveux et se prépara à dormir.

J'essayai de me tourner vers lui, mais il me tenait fermement en place, posant un doux baiser sur ma tempe.

— Je te laisse guérir pendant quelques jours, ma chérie. Dors. Ça me suffit de te tenir contre moi cette nuit.

J'étais de nouveau dans cette maison. J'étais dans mon lit minuscule et dur. Je serrais les genoux contre ma poitrine et je me balançai d'avant en arrière, d'avant en arrière, en essayant d'ignorer les cris à quelques cloisons fines de là.

Si je restais dans ma chambre, ça passerait. Ils oublieraient que j'étais là et le matin mon père dormirait toute la journée et nous laisserait tranquilles pour que je puisse m'occuper de ma mère.

Mais ça n'allait pas se passer comme ça. Pas cette fois.

Les cris augmentèrent, les hurlements de ma mère se transformaient en cris de terreur. Quand je ne pus plus supporter les bruits terribles une minute de plus, je me glissai silencieusement hors du lit et j'allai voir.

Malgré la peur qui me submergeait, mon besoin d'essayer d'aider ma mère me jetait presque toujours au milieu de ces scènes de violence.

Je baissai les yeux vers mes pieds nus et fins, en souhaitant savoir où étaient mes chaussettes propres. J'avais si froid, un froid douloureux qui s'insinuait au fond de mon âme.

Mes parents parlaient en suédois et j'arrivai à comprendre quelques mots hystériques pendant que je me rapprochais de la cuisine où ils se disputaient.

— Non, non, non. S'il te plaît, Sven, pose ça.

La voix de mon père fut un rugissement de fureur.

— Tu as gâché ma vie. Toi et cette morveuse. J'ai tout perdu à cause de vous. Ma fortune, mon héritage, et maintenant, ma chance. Tu m'as tout pris rien qu'en existant. Dis-moi pourquoi je ne devrais pas tout te prendre, à toi aussi, sale conne ?

— Quand tu seras sobre, tu le regretteras. On a un enfant ensemble, Sven. S'il te plaît, dors. Si tu dors, tu te sentiras mieux.

— Comment oses-tu me dire ce que je dois faire ! J'emmerde le sommeil. Je t'emmerde, toi. Et j'emmerde cette petite morveuse. Regarde-la, à traîner à la porte, gelée comme une petite souris effrayée. Son regard glacial se posa sur moi.

J'étais gelée sur place, comme il l'avait dit.

Il changea de ton pour me parler, imitant une voix plus douce.

— Pourquoi tu ne nous rejoins pas, sotnos ? Viens avec ta jolie maman.

Je rejoignis ma mère, ayant appris très tôt à ne pas lui désobéir quand il était dans une de ses humeurs.

Il ricana quand je fus à côté d'elle.

J'étais au début de ma puberté et j'étais grande, déjà plus grande que ma mère, mais il nous dépassait largement.

Ma mère ne me regarda pas, elle n'essaya pas de prendre ma main. Je savais qu'elle ne voulait pas attirer davantage l'attention sur moi. Elle essayait de me protéger, comme je le faisais avec elle, même si elle était plus douée que moi.

— Regardez mes belles filles. La fille est même plus jolie que la mère. À quoi sert donc la mère ? Dis-moi à quoi tu sers, Maman ? lui demanda-t-il.

Je n'entendis pas la réponse. Mon regard était focalisé sur l'objet qu'il tenait dans sa main. C'était un pistolet. Mon estomac se tordit de terreur. Le pistolet était un nouvel élément terrifiant dans cette scène de violence familiale.

Mon regard se reposa sur le visage de mon père lorsqu'un rire s'échappa de sa gorge. C'était un ricanement sec et colérique.

Je me mis à reculer en secouant la tête de déni.

— Mauvaise réponse, connasse, dit-il.

Il agita le pistolet devant elle.

— Tu ne peux pas en détacher le regard. Tu le veux ? Tu veux que je te le donne ? Prends-le, si tu le veux. Tu crois que je ne peux pas te toucher si t'as un pistolet dans la main ?

Ma mère le regardait, les yeux emplis de terreur. D'après le ton de sa voix, elle devait savoir, comme moi, qu'il était en train de la tester. Elle le paierait cher si elle lui prenait le pistolet, même s'il lui avait dit de le faire.

Il rit.

— J'insiste. Prends le pistolet.

De manière inattendue et horrible, c'est ce qu'elle fit. Elle le pointa vers lui avec des mains tremblantes.

— Va-t'en, dit-elle d'une voix méconnaissable de terreur. Tu ne peux pas faire ce genre de choses, pas devant notre fille. Va-t'en et ne reviens pas. Elle sanglotait, mais elle parvint à tirer le chien du pistolet en arrière.

Il rit à nouveau. Sans peur et sans effort, il attrapa sa main. Il lui arracha le pistolet. Il tourna lentement et inexorablement l'arme pour qu'elle ne pointe plus vers lui et la poussa dans la bouche de ma mère.

J'avais reculé jusqu'au mur pendant leur échange, mais quand je vis clairement

son intention, je courus vers eux en sanglotant.

— Maman, criai-je.

Je m'arrêtai comme si j'avais percuté un mur quand mon père appuya sur la détente, nous recouvrant, ainsi que la pièce entière, de sang rouge vif.

Mon regard horrifié croisa celui de mon père. Le sien ne trahissait aucune émotion.

Je me mis à crier et je m'assis.

J'étais sortie du lit et je m'étais précipitée dans la salle de bains aussi vite que possible. Je me mis à frotter mon visage, encore et encore. Ma respiration était haletante et je tremblais.

La lumière s'alluma derrière moi.

— Ça va ? demanda James d'une voix douce et inquiète.

Je ne pouvais pas le regarder. Je ne pouvais surtout pas regarder mon reflet dans le miroir. Je n'avais pas fait ce rêve depuis longtemps. Je ne pouvais généralement pas me regarder pendant plusieurs jours après ce rêve.

— Oui, c'était juste un vieux cauchemar. J'ai besoin d'être seule, s'il te plaît.

J'allumai la douche, sachant que le lavabo ne suffirait pas à laver tout le sang.

Je rentrai dans la douche sans vérifier s'il m'avait écoutée. Je me mis sous le jet encore froid en tremblant et en serrant les bras autour de moi. Je me laissai glisser au fond quand l'eau devint plus chaude.

Je n'avais pas réalisé que j'avais gardé ma nuisette jusqu'à ce que James me l'enlève.

— Non, l'avertis-je. Il m'ignora et fit le tour pour s'asseoir derrière moi et s'enrouler autour de moi. J'ai juste besoin d'être seule.

— Plus maintenant, ma chérie, murmura James dans mon oreille.

Je ne pleurai pas. Je ne craquai pas. Je me lavai, encore et encore, jusqu'à ce que James prenne la relève et transforme le frottement en de douces caresses.

— Tu es prête à te sécher et à retourner au lit ? demanda-t-il au bout de quelques minutes sous le jet.

Je hochai la tête.

Il me sécha et me ramena jusqu'au lit en me portant comme un bébé. Il m'enveloppa dans les couvertures puis s'enroula autour de moi. Il caressa agréablement mes cheveux jusqu'à ce que je me rendorme.

Le jour suivant se passa de façon agréable, James restant presque collé à moi

toute la journée.

Je me réveillai en premier, le regardant dormir pendant un moment en admirant sa beauté. Le soleil se déversait dans la chambre et touchait des bouts de sa peau. On ne voyait aucun défaut, même en plein soleil quand son bronzage contrastait avec mes draps bleu pâle délavés.

Je me forçai à sortir du lit. J'étais en train de m'amouracher, et ce n'était pas quelque chose que j'avais l'intention d'accepter.

Je mis une fine robe de coton, sans m'encombrer de sous-vêtements. Je sortis sans bruit de la chambre.

Je m'en voulais à mort pendant que je préparais le café. J'aurais dû être trop maligne pour ressentir des choses pareilles pour un homme de ce genre.

Quand ce sera terminé, je devrais au moins garder ma fierté, pensai-je. Et mon cœur, ajoutai-je, crispée de ressentir déjà trop de choses pour cet homme instable.

James me rejoignit peu après que je me sois servi une tasse de café.

Je m'appuyai contre le comptoir en sirotant mon breuvage.

Il se fit une tasse et percha une hanche sur le comptoir à côté de moi. Il ne portait qu'un boxer noir qui était suffisamment moulant pour que je voie son désir intense.

Je détournai exprès la tête de cet étalage coquin et je regardai dans le vide.

Il avala une gorgée de mon café et grimaça. Je ris. Je faisais du café très fort, ce n'était pas au goût de tout le monde. Il prit une autre gorgée en essayant de s'habituer à la saveur corsée.

— Ça devrait être illégal que tu te promènes comme ça, lui dis-je sans regarder son corps.

Il ricana en regardant ma petite robe et l'absence évidente de sous-vêtements. J'avais beaucoup trop de poitrine pour pouvoir me passer de soutien-gorge sans que cela se voie.

— Je pourrais dire pareil pour toi.

— T'es un allumeur, lui dis-je.

— Non, je ne le suis pas. Quelques jours sans ne vont pas nous tuer. Et puis j'ai besoin de me prouver que je peux me contrôler en ce qui te concerne.

Ça, c'était nouveau.

— Pourquoi ?

— Ton... seuil de douleur m'inquiète. Je dois savoir que je ferais passer ton bien-être avant mes impulsions. Je m'en voudrais si j'allais trop loin avec toi. Je sais que je suis un salaud, mais même moi je ne suis pas salaud à ce point.

Je levai les sourcils. Il avait été tellement plus attentionné que ce à quoi je m'attendais. J'étais surprise qu'il se voie de cette façon.

— Pourquoi penses-tu être un salaud ?

Son visage s'assombrit.

— Je sais que c'est par consentement mutuel, mais j'aime faire mal aux femmes pendant l'amour. Tu as peur de moi avec raison. Mon impulsion la plus forte est de contrôler et de dominer, mais ne te trompe pas, je suis un sadique. Cela ne fait pas de moi quelqu'un de bien.

J'étais triste pour lui et la partie faible de mon être voulait soulager son tourment.

Mais comment le pouvais-je ? J'avais mes propres hantises que je ne savais pas comment contrôler. Mon besoin de le reconforter gagna. Le besoin de nous reconforter tous les deux.

— Même les masochistes ont besoin d'amants, lui dis-je d'une voix douce. Que ferait une fille comme moi sans quelqu'un comme toi ? Peut-être que chaque personne convient à une autre.

Il se pencha et m'embrassa.

— Merci. C'est magnifique de ta part de me dire ça. Juste au moment où je pensais que je t'étais indifférent, tu me donnes de l'espoir.

Je détournai la tête, gênée.

Nous passâmes des heures à choisir des échantillons de mes peintures ce matin-là. James sembla infiniment patient et ne me mit aucune pression pour choisir.

Je lui montrai les deux petites peintures entre lesquelles j'hésitais.

— Laquelle, d'après toi ?

Il montra la fleur du désert.

— Celle-là pour l'échantillon.

Son doigt se dirigea vers l'autre peinture. Elle représentait le chat qui semblait vivre à mi-temps dans mon arrière-cour. Il était gros et il adorait dormir sur le dos, en haut de ma barrière en béton. La peinture montrait justement cette pose.

— Mais celle-là est bonne, ajouta-t-il. Il faudra vraiment la mettre dans l'expo. Elle pourrait être bien pour des reproductions.

Les gens adorent les images de chats en ce moment. En particulier les chats excentriques.

Je souris.

— J'adore ce chat. Je ne sais pas à qui il appartient, mais il ne peut pas être abandonné s'il est aussi gros. Pourtant il essaie souvent de rentrer dans la maison quand je laisse la porte de derrière ouverte.

— J'ai vu l'autre peinture de lui dans ta cuisine. Les gros chats sont mignons, dit James en souriant à son tour.

— Tu fais vraiment de ton mieux pour me plaire, lui dis-je en le taquinant.

Il eut l'air un peu blessé par mon commentaire.

— Je ne te plais pas ? demanda-t-il.

Je repensai à ce que je venais de dire. Je n'avais pas fait attention à la façon dont cela pouvait être compris, au moment de le dire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je plaisantais. Tu as été si bien élevé, si charmant. C'est comme si tu voulais que je m'attache à toi.

Il m'examina attentivement, comme si j'étais un spécimen particulièrement fascinant à ses yeux.

— Eh bien oui, c'est ce que je veux. Je ne sais pas comment te montrer plus clairement que c'est *exactement* ce que je veux.

Je me contentai de le fixer pendant une longue minute en levant les sourcils.

— Ça me semble inutile et égoïste d'essayer de faire en sorte que l'on s'attache à toi alors que toi tu restes aussi détaché, lui dis-je à voix basse en levant le menton comme pour le défier.

Il me regarda sans jamais détourner les yeux pendant qu'il me parla. Ses yeux brillaient d'intensité quand il prit ma main contre son torse.

— Que tu es bête : je suis déjà à ta merci. J'étais attaché à toi dès le début. Comment peux-tu en douter ?

Je retirai ma main. J'étais sceptique et mal à l'aise.

C'est une espèce de jeu, pour lui ? me demandai-je.

— Je peux douter de tout, Mr Cavendish. Je suis sceptique de nature.

Il leva la main jusqu'à ma joue et la caressa tout doucement.

— Comment quelqu'un de si jeune et de si innocent peut être aussi cynique ?

— La vie ne m'a pas appris autre chose. Pardonne-moi, mais je ne saurais même pas comment faire pour ne *pas* douter de quelqu'un que je connais à peine.

Il me poussa sur le lit de la chambre d'amis qui venait d'être débarrassé de ses peintures. Il se dressa au-dessus de moi.

— Alors je vais m'arranger pour que tu me connaisses, Bianca, me dit-il avant de m'embrasser avec force.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Mr Sans-gêne

Je finis par me décider au sujet des échantillons que je voulais et James les avait envoyés avant même que je sus que c'était son intention.

Il me fit un sourire ironique.

— Ce n'est pas dans ma nature de remettre à plus tard. J'ai tendance à faire les choses au moment où j'y pense.

J'ignorai son comportement de tornade, l'attribuant encore à des bizarreries de riches.

Il se mit à passer des coups de fil et à travailler sur son ordinateur, alors je continuai à peindre le portrait de lui que j'avais commencé. Il sortit et vint s'asseoir sur une de mes chaises en plastique, toujours au téléphone. Il le couvrit un instant de sa main.

— Je te dérange si je reste assis avec toi ?

Je secouai la tête, toujours en travaillant. En fait, ça m'aidait. Même s'il ne posait pas, c'était pratique de pouvoir le regarder fréquemment pendant que je le peignais.

Je travaillai pendant quelques heures et il resta au même endroit pour travailler et me regarder. Je remarquai distraitement qu'il avait commandé à manger, mais je continuais à travailler. Je n'avais aucune idée de l'heure et je m'en fichais.

— Le repas est arrivé, dit James au bout d'un moment en se levant. Il partit et revint avec des bols à emporter de mon restaurant tex-mex préféré.

Je lui souris.

— J'adore ce restaurant.

— Assieds-toi et mange, me dit-il en montrant la chaise en face de lui.

C'est ce que je fis en lui prenant un des bols. Ce n'était pas ce que je commandais d'habitude, mais c'était bon, peut-être même meilleur.

Je mangeai vite, tout en essayant de rester polie. Je pensais toujours à ma peinture. J'avais mangé presque le bol entier avant de m'en rendre compte.

Je retournais à ma peinture en silence. James se remit au travail tout en me regardant.

J'avais presque terminé la peinture quand j'arrêtai. J'aimais toujours terminer un projet avec un regard neuf.

Je le laissais reposer quelques jours puis j'y revenais avec un nouveau regard.

James était au téléphone et j'allais commencer à laver mes pinceaux quand je me ravisai. Je commençai à préparer une nouvelle feuille d'aquarelle.

— Tu poserais nu pour moi ? lui demandai-je quand il eut terminé son appel.

Il eut l'air surpris.

— Ici ? demanda-t-il en jetant un œil alentour.

Je ris. Elle était très mince, mais la barrière était haute et elle cachait bien mon arrière-cour.

— Sur mon lit ? demandai-je prudemment. Je ne pensais pas qu'il le ferait, mais je commençais à l'espérer.

— D'accord, mais je dois passer un dernier coup de fil.

Je hochai la tête avec un grand sourire, très heureuse à l'idée de faire une telle peinture.

— Je serai en train de me préparer dans ma chambre.

Il entra quelques minutes plus tard. Il était toujours en boxer.

— Où me veux-tu ? demanda-t-il en regardant la petite chambre.

— Sur le lit. De ton côté, je pense, mais il se peut que j'expérimente autre chose.

Il se glissa hors du boxer et fit ce que je demandais. Il s'allongea sur le lit, l'air détendu. Enfin, majoritairement. Sa verge n'était *pas* détendue, elle pointait, énorme et droite, entre ses jambes.

Je me léchai les lèvres.

— Je la peins comme ça ? lui demandai-je en le pointant du doigt. Ou bien va-t-elle se ramollir ?

Il rit.

— Tu peux la peindre comme elle est, je ne crois pas qu'elle se ramollisse de sitôt. Elle n'en fait qu'à sa tête.

Je léchai à nouveau mes lèvres.

— Je peux faire quelque chose pour elle ? Pour toi ? Avant que je commence à peindre. Je pourrais te prendre dans ma bouche.

Ses yeux devinrent vitreux à cette idée.

— Non. Je dois me prouver que je peux m'abstenir pendant quelques jours. Mais il se caressa durement avec la main.

Je m'approchai de lui, mais il me fit signe de reculer et lâcha sa verge.

— Non, me dit-il fermement. C'est important pour moi de savoir que je peux contrôler ce que je te fais.

Je déglutis, mais je respectai son souhait. Quelle qu'en soit la raison.

Je commençai à le peindre sans ma préparation habituelle. C'était une joie de travailler sur son portrait et je me perdis dans mon œuvre pour la seconde fois de la journée.

C'était inhabituel pour moi d'être aussi absorbée par deux projets en une seule journée, même si cela me semblait plutôt être dans la continuité du même projet.

— J'adore te peindre.

Il me regarda sans faiblir, sa mâchoire dure reposant sur son poing.

— Ça tombe bien, parce que j'adore te regarder peindre. Tu as tellement de rêves dans les yeux, c'est ensorcelant.

Je le regardai tendrement en pensant qu'il était parfois incroyablement adorable.

— Qu'est-ce que tu vas faire de cette peinture ? demanda-t-il au bout d'un long moment de silence confortable.

— Je vais l'accrocher à côté de mon autre portrait de toi. Elle fera partie des images que j'aurai en tête quand je me ferai plaisir, lui dis-je en essayant de le faire rire.

Ça fonctionna. Il se remit en pose tout en gardant un sourire irrésistible sur son visage.

— Je suis surprise que tu arrives à rester immobile aussi longtemps. Je n'aurais pas cru que tu y arriverais. Tu as l'air d'être du genre à toujours bouger.

— C'est vrai que ce n'est pas dans mes habitudes. J'aime ta maison. C'est un endroit paisible et heureux.

Je ne pus m'en empêcher. Je lui fis un gros sourire.

— Je suis contente qu'elle te plaise. Je l'aime aussi.

— J'espère que j'y serais invité souvent.

Je me contentai de sourire en travaillant sur ma peinture avec concentration.

On verra, pensai-je.

Il me laissa peindre pendant des heures avant que je finisse par arrêter, car j'avais besoin d'une pause.

Il s'était mis à lire un manga posé sur ma table de chevet. C'était un shojo et je rougis un peu quand il le trouva, gênée qu'il voie que je m'intéressais à quelque chose d'aussi bête et romantique.

Quelque chose le fit sourire quand il tourna la page. C'était un exemplaire de la bibliothèque, le seul que je puisse me permettre. Je ne l'avais pas encore lu, mais c'était le numéro 15 d'une série que je suivais depuis des années. J'avais été sur la liste d'attente de la bibliothèque pendant presque six mois pour l'avoir.

— Ne dis rien, l'avertis-je. Je n'ai pas encore eu le temps de le lire.

Il leva la tête avec un air malicieux.

— Ca te plaît tant que ça ? Je dois dire que ça me donne presque de l'espoir. C'est tellement mignon et romantique.

Je lui fis mon petit haussement d'épaules.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je suis complètement accro aux manga et aux anime. Je trouve que c'est très drôle. Et j'adore les personnages.

Il remua les sourcils quand j'eus fini de ranger mon matériel de peinture et que je revins dans la chambre où il était encore en train de lire le manga.

— Si on regardait des anime ? Tu les regardes sur ton ordinateur ? demanda-t-il.

J'acquiesçai. C'était là que je regardais tout, puisque je n'avais pas de télévision.

— Je veux voir ton préféré, me dit-il.

Mon vieil ordinateur était installé dans un petit coin de mon salon. James approcha la causeuse de l'ordinateur et je mis un épisode d'un anime sur les vampires que j'avais regardé plusieurs fois. Je lançai le premier épisode.

Je ne pouvais pas m'imaginer que cela plaise à James. C'était assez tordu et je pensais que l'audience ciblée était féminine.

Mais c'était le premier anime auquel j'avais pensé quand il m'a demandé de lui montrer mon préféré.

On le regarda pendant des heures. James me serra contre son torse, mais semblait scotché à l'écran, fasciné par l'anime. Je l'avais toujours trouvé fascinant, moi aussi. Je fus à nouveau prise par l'histoire.

— Alors on vote pour qu'elle choisisse le gars aux cheveux argentés, c'est ça ? me demanda James à la fin d'un épisode à suspense.

Je me moquai de lui.

— Non. Celui aux cheveux noirs. Elle l'adore. Elle l'aime depuis toujours.

Il leva les mains en riant.

— On vient juste de découvrir que c'est son frère !

Je lui fis un regard mauvais, me sentant le devoir de protéger mes personnages chéris.

— Il a juste été élevé comme son frère. Il a été réincarné ou un truc du genre.

L'intrigue était alambiquée, ce qui était souvent le cas dans les anime que j'aimais.

Il rit plus fort.

— Alors ça fait de lui son arrière-arrière-arrière-arrière grand-père ? Et c'est censé être mieux ?

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes, mais je ne pus m'empêcher de rire moi aussi.

Il enfouit son nez derrière mon oreille puis me coinça sous lui en tenant mes poignets au-dessus de ma tête.

— Tu es une perverse, hein ? Je parie que tu aimes les hentai, me taquina-t-il en faisant référence aux anime pornos.

Il se mit à me chatouiller. Je tapai ses mains en gloussant avec impuissance.

— Dis-le, insista-t-il en riant. Dis : j'aime les hentai, vilaine fille.

Je le dis et il m'embrassa, mais c'était un baiser rapide, parce que nous étions tous les deux encore en train de rire.

— Tu peux m'appeler papy, si ça te plaît, me taquina-t-il.

Je ris en tirant sur ses cheveux.

Je ne m'étais jamais autant amusée en regardant un anime, en particulier parce que je les regardais toujours seule. Stephan n'aimait pas vraiment ça. Il disait qu'ils n'avaient jamais de fin heureuse. Il pensait que même ceux qui étaient drôles et bêtes étaient un peu tristes. Alors que moi, je trouvais que même les plus tristes étaient un peu drôles et bêtes.

Je fis un petit tour rapide à la salle de bains, mais je me figeai quand je vis ce que James regardait sur mon ordinateur quand je ressortis. Je rougis plus que je n'avais jamais rougi de ma vie.

Je ne regardais pas souvent du porno. Presque jamais, en fait. Mais j'avais eu un besoin étrange de chercher des sites au contenu BDSM très spécifique la nuit où j'étais rentrée à la maison après avoir vu James pour la première fois sur un vol.

J'avais toujours eu une fascination réticente pour le BDSM, et même après la courte interaction que j'avais eue avec James sur ce vol, cette fascination avait été déclenchée, au point de rechercher les choses que j'avais envie qu'il me fasse.

Je ne savais toujours pas pourquoi, malgré mon manque d'expérience, j'avais su exactement ce que je voulais qu'il me fasse. Il y avait eu quelque chose dans ses yeux, une trace du dominant en lui qui était si évidente pour moi que je ne pouvais le nier.

Il regardait une des vidéos que j'avais regardées cette nuit-là. Une femme

attachée et bâillonnée se faisait fouetter vigoureusement par un homme immense debout derrière elle. Elle portait un corset de cuir noir qui laissait les seins apparents.

Ses lèvres étaient rouge sang et ses cheveux très noirs.

L'homme avait les cheveux foncés et il était costaud. Des poils épais lui tapissaient le torse carré. C'était un homme grossièrement bestial, en particulier quand on le comparait à James. C'était simplement ce que j'avais pu trouver de plus proche des choses que j'imaginai James me faire. Ce que j'avais imaginé que James *mourait d'envie* de me faire. Il s'est avéré que j'avais eu raison à son sujet. En fait, mes fantasmes ne lui auraient jamais rendu justice.

— Tu as regardé dans mon historique, dis-je doucement en venant me mettre derrière lui. S'il avait consulté mon historique, il savait à quel moment j'avais regardé cette vidéo osée.

Il se tourna vers moi et me regarda d'un air entendu.

— Oui, dit-il sans gêne. Puis il sourit. Cela me coupa le souffle. Tu étais déjà bien perverse la nuit où on s'est rencontré. Tu ne manques jamais de me surprendre et de m'enchanter, Bianca. Mais j'espère que ce type de brute n'est pas ton genre. Il agita la main en direction de l'écran.

Je secouai vigoureusement la tête, les yeux écarquillés.

— Je n'avais pas un genre d'homme avant de te rencontrer, James. Et maintenant je suppose que mon genre ce sont les hommes incroyablement beaux avec des cheveux couleur de miel, des yeux turquoise et un bronzage perpétuel inexplicable. Il n'y avait pas de porno BDSM disponible avec ce genre d'homme.

Il s'affala de nouveau sur la chaise de l'ordinateur en passant sa langue sur ses dents.

Je serrai les cuisses en sentant un afflux de chaleur entre mes jambes.

— Tu sais ce que j'ai fait en rentrant cette nuit-là ? me demanda James à voix basse, en me regardant avec tendresse.

Je secouai la tête.

Il sourit.

— Je me suis branlé trois fois à la suite juste en repensant à ce petit rougissement que tu avais à chaque fois que nos yeux se croisaient. Tu avais tellement de sang-froid, de professionnalisme, mais je savais que tu te soumettrais parfaitement au lit. Un seul regard sur toi et j'étais perdu.

Je rougis en repensant à cette première rencontre.

J'avais été appelée pour faire un vol charter de Las Vegas à New York. Notre PDG avait personnellement demandé à ce que je travaille un jour de congé, donc je

pouvais difficilement refuser. J'avais été stupéfaite que Stephan n'ait pas été demandé. Je n'avais pas hâte de faire le vol, même si c'étaient de bonnes heures supplémentaires, parce que notre PDG avait tendance à être un peu trop gentil, voire obséquieux avec le personnel navigant féminin.

Mais j'y étais allée. L'avion était presque vide, et j'avais été la seule hôtesse en première classe. Trois membres du personnel navigant travaillaient dans la cabine principale avec moins de vingt passagers dont ils devaient s'occuper. Je n'en avais que deux. James et le PDG.

James était arrivé en premier et nous nous étions figés à la vue l'un de l'autre. Il venait de faire un pas en première classe quand nos regards se sont croisés. J'avais été paralysée et il avait été, disons, intense.

J'avais oublié le travail que j'étais censée faire, les choses que j'étais censée dire, tandis que nous nous regardions pendant de longues minutes.

Je me dis que j'imaginai toutes les choses que je voyais dans ses yeux, que ce n'étaient que des fantasmes fous à propos d'un homme incroyablement beau dans un costume impeccable.

J'avais regardé dans ces yeux et vu l'homme auquel je voulais me soumettre de la façon la plus primaire.

Nous n'avions pas bougé jusqu'à ce que la voix de mon PDG retentisse derrière James, l'encourageant à s'asseoir. Je m'étais secouée et j'étais retournée au travail, mais chaque interaction, chaque regard dans sa direction agitaient mon corps. La chaleur me montait aux joues chaque fois que je croisais son incroyable regard turquoise.

Nous n'avions même pas eu besoin de nous toucher et il m'avait dominé pendant ce vol. Je pensais ne jamais le revoir après ça, mais je n'avais pas réussi à l'effacer de ma mémoire.

James ferma la fenêtre du porno vulgaire, se leva et marcha vers moi. Il me serra contre lui en poussant mon visage contre son torse. Il embrassa le haut de ma tête de façon presque mignonne.

Le reste de la soirée se déroula agréablement et je m'émerveillais de cette journée sans drames et sans sexe quand mon téléphone reçut un texto pendant le repas. Il était dans ma chambre. Il avait sonné plusieurs fois au cours de la journée, mais quand j'avais vérifié et vu qu'aucun des textos ne venait de Stephan, je les avais ignorés.

— Excuse-moi, dis-je à James qui mangeait les restes du poulet comme si cela lui arrivait tous les jours. J'aurais parié que cela faisait longtemps qu'il n'avait pas mangé de restes, si cela lui était déjà arrivé.

Je pris mon téléphone et revins à table. Le texto venait de Stephan. Je fredonnai

en le lisant.

La journée avait été tellement parfaite. James ne m'avait même pas posé de questions sur mon cauchemar de la nuit précédente.

Si c'était ça, avoir une relation avec quelqu'un, alors je pourrais m'y habituer. Je me surpris à le penser.

— Qui t'envoie un texto ? Qu'est-ce que ça dit ? demanda James. Il était curieux et sans-gêne. Je me demandai comment il le prendrait si j'étais aussi curieuse avec lui.

— Stephan. Je dois travailler demain. C'est juste un aller-retour, donc on sera de retour le soir même, mais tard.

James rumina après ça. Je savais qu'il s'était imaginé que j'allais garder libres tous mes jours de congé de la semaine. Il ne semblait pas comprendre que j'avais besoin de faire des heures supplémentaires pour payer mes factures.

— Je pense que tu ne dois pas manger des restes de poulet très souvent, lui dis-je en souriant. J'essayais de le sortir de sa mauvaise humeur soudaine.

Il n'avait même pas mis de chemise : il se promenait toujours en boxer comme l'hédoniste sans vergogne qu'il était. Il n'avait pas faibli quant à sa résolution de ne pas coucher avec moi. Mais je n'étais pas ravie de son succès.

Son regard était froid lorsqu'il me dévisagea.

— T'as fini de manger ? me demanda-t-il d'une voix neutre.

Je hochai la tête.

— Va te mettre sur ton lit, ordonna-t-il.

C'est ce que je fis, en pensant tout le long que c'était un tyran imprévisible.

— Couche-toi sur le dos.

Il tira mes hanches jusqu'au bord du lit et remonta ma chemise de nuit pour m'examiner. Il écarta mes jambes puis posa mes pieds sur le rebord du lit en me tenant les chevilles. Il enleva presque aussitôt une de ses mains et étudia les lèvres de mon sexe avec ses doigts légers, examinant chaque centimètre. Cela me fit me tortiller.

— Arrête, me dit-il d'une voix dure. Et j'arrêtai.

Il glissa très lentement un doigt en moi. Ça brûlait un peu, mais c'était supportable. C'était une sorte d'irritation délicieuse.

— Tu es irritée ? demanda-t-il toujours en poussant.

Je gémis sans répondre, espérant que cela lui suffisait. Il jura et retira son doigt

d'un coup.

— Encore un jour au moins, avant qu'on puisse baiser.

Il commença à me travailler de sa bouche et au bout de quelques secondes je haletais et je le suppliais. Après m'avoir donné un orgasme rapide et intense, il se leva.

Son visage était toujours dur et glacial, même s'il était mouillé de ma passion. Il partit à la salle de bains et ferma la porte.

J'entendis couler la douche.

Je commençai à préparer mes affaires pour le lendemain, je remplis mon sac de vol et mis le réveil.

Il sortit avec une serviette autour de la taille et un coup d'œil à son visage me suffisait à voir qu'il était toujours d'humeur morose.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour toi ? Je me sens mal d'être la seule à avoir retiré du plaisir de cet échange.

Il me regarda pendant une longue minute.

— Non, c'est bon. À quelle heure tu dois te coucher ?

— Je devrais aller au lit dès que possible, en fait. Tu t'en vas ? demandai-je, supposant qu'il en avait l'intention étant donné son comportement.

Son visage s'assombrit encore davantage.

— Tu me mets à la porte ?

L'idée me surprit.

— Non, bien sûr que non. Tu peux rester, si tu veux, mais –

— Oui, je veux. Allons nous coucher, dit-il en allant jusqu'au placard pour enfiler un nouveau boxer.

Il s'étala sur le lit et ferma les yeux sans un mot de plus.

Je me préparai et me couchai à côté de lui, mal à l'aise. Je mis longtemps à m'endormir. Ce n'était pas comme les autres fois que nous avons dormi ensemble. Nos corps ne se touchaient pas.

CHAPITRE VINGT-SIX

Mr Renfermé

Mon réveil sonna. Je l'éteignis rapidement en essayant de ne pas déranger l'homme endormi qui me serrait fort dans ses bras.

Une de ses mains entourait mon sein, même dans son sommeil profond. Apparemment il s'était radouci un peu pendant qu'il dormait.

Je me dégageai lentement et difficilement, puis je me dirigeai vers la salle de bains sur la pointe des pieds pour aller me doucher.

Il était assis de mon côté du lit quand je ressortis. Il passa une main dans ses cheveux lorsqu'il me vit.

— Tu m'appelles quand tu rentres ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête et je continuai à me préparer. Il s'habilla aussi, mais ne fit pas ses bagages. Je supposai qu'il allait laisser là ses affaires sans me demander si ça me dérangeait. Je décidai de ne pas en faire une histoire. Je n'avais pas envie de l'énerver.

— Je suis libre la majorité du jeudi. Tu sais qu'on ne s'envolera que tard ce soir-là, lui dis-je en essayant de le tirer de sa mauvaise humeur.

Il se contenta de hocher la tête, et j'eus peur d'avoir été présomptueuse en supposant qu'il voudrait passer une autre journée avec moi.

— Je reviendrais quand tu seras de retour du travail, sauf si tu ne veux pas de ma compagnie, dit-il.

Je n'aurais pas mieux en guise de demande de permission de sa part, pensai-je.

— Parfait. Je lui souris, mais son visage resta sans expression.

Il fut prêt avant moi, mais il attendit patiemment, vêtu d'un costume gris pâle, avec une chemise gris foncé et une cravate écarlate. C'était impressionnant de le voir entièrement habillé après l'avoir vu tout ce temps presque nu dans ma maison.

— C'est un beau costume, lui dis-je.

Il me remercia pour le compliment, mais resta renfermé.

Je constatai que son repli sur lui-même me donnait envie de le coller. J'étouffai ce besoin malsain.

Il m'accompagna dehors. Il ne dit pas au revoir jusqu'à ce que Stephan approche de mon garage. James agrippa l'arrière de ma tête et m'embrassa durement sur la bouche.

— Appelle ou envoie-moi un texto à la seconde où tu es de retour en ville, me dit-il d'un ton bourru en s'écartant de mon chemin.

Il ne rentra pas dans sa voiture tant que nous n'avions pas démarré.

Stephan me regarda prudemment.

— Il est intense, me dit-il doucement.

Je compris la question sous-entendue, mais je me contentai de hocher la tête. Il s'inquiétait pour moi, mais je ne connaissais toujours pas assez James pour pouvoir le rassurer vraiment.

Les deux vols sur lesquels nous étions passèrent affreusement lentement.

La seule chose intéressante de la journée était que les agents étaient de retour, suivant exactement la même routine que la dernière fois. Stephan me rassura en disant qu'il remplirait un autre rapport concernant leur comportement étrange, juste au cas où, mais nous décidâmes après discussion que les deux hommes devaient enquêter sur notre compagnie.

Je n'appelai pas James ni ne lui envoyai de texto pendant notre court moment au sol. Je n'étais pas sûre qu'il le veuille donc je préfèrai rester prudente. Je n'avais pas d'appels manqués ni de textos donc je supposai que c'était ce que j'avais de mieux à faire. Cependant une étrange conversation venant de l'un des agents me tomba dans les oreilles alors qu'il quittait l'avion.

— Oui, Monsieur, elle va bien. Il n'y a pas eu de problèmes. Personne ne l'a importunée.

Je commençai à avoir le début d'une idée paranoïaque, mais je l'écartai immédiatement parce qu'elle était totalement débile.

Même les excentriques richissimes ne sont pas assez insensés, me dis-je.

Agent N° 2, qui figurait sur la liste des passagers sous le nom de James Cook, me fit un sourire chaleureux quand je lui tendis sa cinquième bouteille d'eau.

— Tenez, Mr Cook, lui dis-je en souriant à mon tour. Cette routine était très étrange, mais c'était un passager extrêmement agréable.

Merci, Miss Karlsson, répondit-il et je me figeai. Il pouvait connaître mon prénom, mais il n'y avait aucune raison pour qu'il connaisse mon nom de famille. Il n'était pas sur mon badge.

Je le regardai en face.

— Comment connaissez-vous mon nom de famille ? lui demandai-je franchement.

Il eut l'air un peu gêné, comme s'il avait fait un lapsus.

— C'est mon travail, m'dame.

Je racontai cet échange à Stephan. Il eut l'air stupéfait.

— Tu crois que c'est sur *nous* qu'ils enquêtent ?

— Je crois que ça pourrait être James... dis-je doucement en révélant ma théorie paranoïaque.

Stephan grimaça.

— J'aimerais pouvoir dire que c'est impossible, mais en fait j'imagine très bien

James faire quelque chose du genre. Tu vas lui demander ?

Je soupirai.

— Un jour. Je ne suis pas sûre de pouvoir assumer la réponse. Je ne suis pas prête à tout finir pour l’instant.

Stephan m’attrapa par l’épaule.

— Terminer la relation n’est pas la seule solution, Bianca.

Nous nous regardâmes pendant un long moment, mais je ne dis rien.

J’envoyai un texto presque immédiatement après l’atterrissage à Vegas, allumant mon téléphone pendant que l’avion manœuvrait au sol.

Bianca : On est de retour à Vegas. On arrive à la porte.

Il répondit presque instantanément.

James : Bien, je serai chez toi quand tu arriveras.

Et il y était. Il ne me fit pas sursauter en sortant de son 4x4 sombre, cette fois, parce que je le reconnaissais à présent.

Je dis bonne nuit à Stephan. James vint à ma rencontre dans l’allée et sa main se dirigea possessivement vers ma nuque. Il était étrangement silencieux.

Je nous fis entrer, jetai mes chaussures près de la porte et reposai mon sac de voyage à sa place sur la petite table près de la porte de ma chambre.

James était toujours une présence silencieuse derrière moi. Un frisson de peur me parcourut le dos. Avec cette humeur-là, me ferait-il mal ? Dans quelle histoire je m’étais fourrée en devenant aussi intime avec un étranger ? Violemment intime, d’ailleurs. J’étais allée trop loin pour faire demi-tour. *N’est-ce pas ?*

Je me dégoûtais rien que d’y penser. J’allais le regretter si je ne découvrais jamais ce qu’il y avait au bout de ce chemin, un chemin qui m’avait toujours secrètement fasciné. Mais la crainte était étrangement persistante avec cet homme silencieux et froid dans mon dos.

Mon père avait toujours causé le plus de dégâts quand il avait fini de crier et qu’il devenait le monstre froid qui hantait mes cauchemars. Une image de son visage inexpressif couvert de sang passa devant mes yeux et me fit frissonner. Ses yeux bleus glacials se posaient sur moi comme un avertissement distrait. Et à quel point étais-je malade pour que ce soit James, dans son personnage le plus froid et le plus dominateur, qui m’attire le plus ?

Je notai dans ma tête que je devais reprendre contact avec le thérapeute que je négligeais dernièrement. Malgré toutes mes sombres pensées et mes peurs terribles, je n’envisageai à aucun moment de demander à James de partir.

Je voulais faire face, me sentir courageuse alors que le courage m’avait si

souvent abandonné et que j'avais fui de terreur en laissant quelqu'un d'autre subir les dégâts.

— Mets-toi sur le lit. Sur ton dos. La voix de James était rauque quand il se décida enfin à parler.

Nous étions dans le noir depuis de longues minutes dans un silence absolu. Je fis ce qu'il me dit et le fait de me soumettre me détendit un peu. Tout était entre ses mains à présent.

— Soulève ta jupe, me dit-il. Encore. Jusqu'à la taille. Bien.

Il alluma et s'approcha. Il tira mes hanches jusqu'au bord du matelas et mit mes pieds en position pour ce qui semblait être sa routine d'examen.

Il s'agenouilla et pencha son visage immobile comme la pierre entre mes jambes.

Je frissonnai.

Il fit un petit bruit en voyant que j'étais mouillée. Il me toucha puis montra deux doigts mouillés.

— Tout ça, c'est pour moi ? me demanda-t-il platement.

J'avalai ma salive et hochai la tête.

— J'attends une réponse correcte.

— Oui, Mr Cavendish, essayai-je, ne sachant pas vraiment ce qu'il voulait.

— Dis-le-moi si tu sens que c'est encore douloureux, ordonna-t-il en glissant lentement un doigt en moi. Toute l'irritation était partie, ne laissant qu'un plaisir douloureux et je me tortillai.

Il frappa durement le côté de ma fesse.

— Ne bouge pas. Il continua à me caresser, il touchait chaque centimètre en faisant tourner son doigt.

— C'est tellement serré, putain. Incroyable, marmonna-t-il. C'était ce qu'il fit de plus chaleureux depuis qu'il était devenu glacial au repas du soir précédent. Un second doigt rejoignit le précédent, caressant chaque partie de mes parois en cherchant de la chair abîmée.

— Ça fait mal ici ? demanda-t-il en s'enfonçant plus loin un peu brusquement.

Ma respiration se bloqua.

— Non, Mr Cavendish.

Il se retira brusquement en étudiant toujours mon sexe.

— Bien. Maintenant je vais te punir. Va mettre ta nuisette qui dit 'baise-moi'. Il se releva en parlant et je le regardai avec fascination pendant qu'il se léchait les doigts avant de défaire sa cravate.

— Elle est sale, lui dis-je. Elle était par terre dans mon placard.

— Elle le sera bientôt encore plus. Va la mettre.

C'est ce que je fis. J'accrochai mes habits de travail à leurs cintres avec les mains tremblantes.

Quand je ressortis de mon placard, il n'avait enlevé que sa veste et sa cravate et enroulé les manches de sa chemise. Son érection était évidente sous son pantalon gris clair moulant. Et ses yeux étaient toujours de glace.

— Mets-toi sur le lit, sur le ventre. Pose tes hanches exactement sur le coussin au milieu du lit.

Je ne remarquai le coussin étrange sur le lit que lorsqu'il le mentionna, mais j'obéis sans un mot. C'était une version miniature de la rampe que nous avons utilisée chez lui. *Format de voyage*, pensai-je.

Je levai la tête d'un coup en sentant des cordes s'enrouler autour de mes poignets. Il était penché au-dessus du lit et les attachait ensemble. Mon lit n'avait pas vraiment de cadre, seulement une tête de lit pas solide. Mais James y était préparé : il utilisa une longue corde qu'il fit passer sous le lit pour tenir mes poignets en place.

Je l'observai, hébétée. Être attachée pour la deuxième fois aurait dû être moins effrayant, pas davantage, mais mon cerveau n'arrivait pas à traiter cette information.

— Tu te souviens de ton mot d'alerte ? demanda-t-il. Il se mit à genoux pour attacher tranquillement la corde sous le lit, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Il parvint même à garder un air digne en le faisant. Il était complètement imperturbable en rampant à genoux dans la pièce.

— Oui, Mr Cavendish, répondis-je en tremblant.

Il attacha mes pieds avec efficacité, et il les écarta un peu au lieu de les serrer ensemble.

J'essayai de tourner la tête pour regarder, mais il couvrit ma tête d'un bandeau noir en le serrant bien. Je voulais désespérément qu'il touche mon visage, qu'il me montre un quelconque signe d'affection, mais il resta stoïque et froid pendant qu'il me préparait à être punie.

De la musique douce se fit entendre des petits baffles sur lesquelles je branchais mon téléphone. C'était de la musique que je ne connaissais pas, mais elle était très belle. Une voix de femme chantait une mélodie envoûtante accompagnée de nombreux violons.

Quand il eut fini de m'attacher, je sentis qu'il me regarda pendant un long moment. Je me tortillai un peu.

— Mr Cavendish, je vous en prie, l'implorai-je. De quoi, je ne le savais pas vraiment. Il ne réagit pas.

Je retins ma respiration lorsqu'une main finit par me toucher légèrement à l'arrière de la cuisse. Il souleva ma nuisette depuis le milieu de mes cuisses jusqu'à mes épaules. J'entendis un bruissement. Du tissu ? Quelque chose de plus épais. Puis un autre contact. C'était comme sa main, mais sans la sensation de sa peau. Avait-il mis un gant ?

Quelques minutes passèrent, l'attente était terrible et tout ce que je savais, c'est qu'il me regardait.

Le premier coup me prit par surprise. Ce fut une claque brutale de sa main gantée sur mon derrière.

J'eus un hoquet. Ça faisait mal. Je sentis une de ses cuisses contre la mienne quand il se pencha de mon côté. Le premier coup fut suivi d'une autre claque juste au-dessous, puis il s'y mit pour de vrai, frappant coup sur coup sur chaque centimètre de mes fesses et de mes cuisses.

Je haletais et je bougeais un peu, essayant vainement de fuir le contact douloureux.

Pourquoi sa main fait-elle encore plus mal que la cravache ? me demandai-je. Il avait dû se retenir la fois précédente. Il ne se retenait pas maintenant.

Je perdis le compte des coups qui se succédèrent rapidement. Mon esprit s'engourdit comme il en avait eu l'habitude autrefois, mais petit à petit cet état se transformait en autre chose...

Il ne s'était pas arrêté de donner des coups quand je l'entendis s'exclamer et jurer. Il me pénétra soudain brutalement jusqu'au bout. J'étais si mouillée que cela ne me fit pas mal, et je serrai délicieusement mon sexe autour du sien. Je me sentis submergée par le sentiment d'être remplie et je criai, alors qu'aucune des claques ne m'avait fait pousser de cri.

J'étais dans une oasis de plaisir au milieu de toute cette douleur quand il commença à pomper sans relâche à l'intérieur de moi. Il travaillait dur, mon passage étroit luttait contre lui en se serrant involontairement.

Il attrapa mes cheveux de ses deux poings et tira pour lever ma tête.

— Pars, dit-il d'une voix plus rauque que ce que j'avais entendu chez lui. Sa bite frotta exactement le bon endroit quand il se retira et je partis en criant. Il ne s'arrêta pas, ne fit même pas une pause alors qu'il se frottait contre moi avec des halètements hachés et grisants.

Il me mena à l'orgasme deux fois de plus avant que je le sente se vider en moi avec un râle. Il se pencha le long de mon dos, me couvrant entièrement, sa bouche sur mon oreille. Il faisait toujours de petits mouvements de va-et-vient à

l'intérieur de moi, alors qu'il était déjà parti, comme s'il ne pouvait pas s'arrêter.

— Ma Bianca, chuchota-t-il dans mon oreille en haletant.

Il resta allongé comme ça sur moi pendant un long moment, toujours enfoui en moi, ses lèvres sur mon cou où il me faisait de petits baisers. Il semblait avoir fait sortir toute la fureur froide de son corps et j'étais à nouveau en présence de l'amant tendre.

Il se releva finalement et m'examina doucement. Mes cuisses et mes fesses faisaient mal quand on les touchait. Il tripota mon sexe qui était à présent mouillé de nos deux fluides.

— Ça fait mal ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Non, Mr Cavendish, répondis-je de derrière mon bandeau. Il poussa deux doigts en moi.

Je gigotai, le souffle coupé.

— Je me demande combien de fois je pourrais te faire partir en une seule nuit, se demanda-t-il tranquillement. Tu pars au quart de tour. Je te testerai bien, mais je pense que tu préférerais t'évanouir plutôt que de me demander d'arrêter.

Je me dis qu'il avait sans doute raison.

Il étala quelque chose de doux et de frais le long de chaque partie de mon corps qu'il avait frappée, l'appliquant avec une douceur incroyable.

Il me délia enfin et je restai allongée là passivement, jusqu'à ce qu'il me retourne sur le dos et retire mon bandeau.

Il m'arrangea un peu, disposa mes cheveux au-dessus de ma tête et me regarda de ses yeux doux qui contrastaient fortement avec le regard glacial qu'il m'avait fait quand j'étais entrée dans la pièce.

— Tu es un ange exquis, Bianca. Je n'ai jamais rien touché d'aussi délicat de ma vie.

Mes yeux s'alourdissaient tandis qu'il se pencha et m'embrassa sur le front avec révérence. Il était toujours entièrement habillé, seul son pantalon était défait.

— Dors maintenant, ma chérie.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Mr Tendre-Amant

Je me réveillai alors que James s'introduit en moi. Mes poignets étaient serrés

dans ses mains et il les tenait au-dessus de ma tête. Nos torsos nus frottaient l'un contre l'autre tandis qu'il m'embrassait doucement et gentiment en murmurant des mots doux.

J'étais mouillée et si excitée qu'il se glissa sans peine dans mon ouverture étroite.

— Bonjour, ma chérie. Il sourit contre ma bouche.

— Mmm, fut la meilleure réponse que j'eus à offrir. Suivi rapidement de 'Ahhh'.

Il bougeait si lentement en moi avec des va-et-vient si longs et durs qu'ils semblaient durer une éternité.

— Je veux me réveiller comme ça tous les matins, dit-il entre deux baisers.

— Mmm. Je pourrais m'y faire, marmonnai-je en retour. J'eus le souffle coupé quand il se retira en frottant le long de mes nerfs les plus sensibles.

— Bien, c'est ce que je veux, dit-il en souriant. Fais. Toi. À. Ça. dit-il en me pénétrant en appui de chaque mot.

— Mets tes jambes autour de ma taille, me dit-il.

Je le fis et il se mit à pousser fort en faisant trembler de nouveaux nerfs en moi. Son regard magnifique ne me quittait pas, intense et tendre.

— Tu es si belle. Tes yeux changent de couleur. Je te jure qu'ils étaient presque verts ce matin. Je t'ai déjà dit aujourd'hui à quel point tu es parfaite ?

— D'abord il est aigre, puis il est doux, murmurai-je en réponse, me souvenant d'un vieux slogan publicitaire pour des bonbons.

Il rit puis se mit à m'embrasser avec passion.

J'avais l'impression de me noyer. J'avais trop peu d'expérience pour résister à sa séduction. Il voulait tout de moi, même mes émotions. Et il obtenait tout malgré mes réticences.

En plongeant dans son regard intense, je ressentais des choses que je ne pensais pas pouvoir ressentir pour quelqu'un, encore moins pour quelqu'un que j'avais rencontré une semaine plus tôt.

— Qu'est-ce que tu me fais ? lui demandai-je d'un chuchotement rauque.

Il me pénétra durement, de plus en plus vite.

— J'espère que ça ressemble à l'effet que tu as sur moi. Je veux que tu ressentes la même chose que moi, Bianca. Je veux que tu ressentis ce besoin incontrôlable. Je ne peux pas supporter l'idée de t'être indifférent.

Comme pour répondre à ses mots, je partis en criant. L'extase intense fit couler des larmes aux coins de mes yeux. Je fus secouée de tremblements pendant que je criais son nom, encore et encore.

Ses yeux devinrent tellement doux quand il se vida. Il relâcha mes poignets et mit ses mains sur mes joues. Il soutint mon regard quand l'extase le prit.

— Bianca, appela-t-il. Ce fut le moment le plus intime de ma vie : des frissons de relâchement me parcouraient encore tandis que nos regards exprimaient notre plus pur besoin émotionnel. Je me demandai si chaque femme qu'il voyait tombait amoureuse de lui.

Comment pouvait-il en être autrement ? pensai-je en laissant malgré moi mon esprit sombrer dans un sommeil profond.

Je me réveillai avec l'odeur du petit-déjeuner et le bruit de jurons étouffés dans la cuisine. Quelques minutes plus tard, il me servit le petit-déjeuner au lit et je m'assis pour manger ce repas simple comme si j'étais affamée.

— Comment fais-tu pour que les femmes te laissent tranquille après ce genre de traitement ? le taquinai-je en souriant devant ses yeux magnifiques. Je suis surprise qu'il n'y en ait pas une meute qui te suive partout, juste pour y goûter à nouveau.

Il me rendit le sourire, mais avec une trace d'inquiétude dans le regard. Il enleva les cheveux de mes yeux et m'embrassa affectueusement sur le front.

— Tu crois que je suis comme ça avec tout le monde ? demanda-t-il avec un peu de reproches dans la voix. Tu ne le sais pas ?

Tu es spéciale, Bouton d'Or.

Je me contentai de lui faire un sourire ironique. On aurait dit une phrase d'accroche et je l'ignorai.

— Alors qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

— Tu veux travailler sur les peintures ?

— J'adorerais. Il me faudra faire une petite sieste vers la fin de l'après-midi. Sinon la nuit va être longue, puisque je ne pourrai pas dormir pendant le vol de nuit.

Nous passâmes alors une nouvelle journée idyllique ensemble. Je peignis autant que je le voulais et lui travaillait et posait pendant que je continuais les deux peintures.

Je finis le premier portrait de lui, ce qui était incroyable, car je mettais en général plusieurs semaines à terminer un projet. Je l'accrochai fièrement dans ma chambre en décidant que je lui donnerais un cadre dès que j'aurais le temps d'en faire un.

James semblait adorer l'idée d'avoir une image de lui pour marquer la pièce en son absence. Il sourit jusqu'aux oreilles pendant que je l'accrochai, puis il me traîna au lit pour une autre séance de sexe. C'était le tendre amant qui menait la danse cette fois, avec seulement un soupçon du maître dominant. Je n'étais pas

difficile, j'avais rapidement appris à les adorer tous les deux.

Nous fîmes une sieste de plusieurs heures, beaucoup plus longue que d'habitude. Je travaillai encore un petit peu sur le nu avant de me préparer pour le travail.

— J'espère que ce portrait sera terminé aussi rapidement que le premier. Normalement je ne travaille pas aussi vite. Cela peut me prendre des semaines pour finir une peinture.

Il m'aida à m'habiller, boutonna ma chemise et centra ma cravate. Il me câlina, m'embrassa et me fit souhaiter que nous ayons dix minutes supplémentaires avant mon départ.

— Tu n'as pas un vol à prendre ? lui demandai-je d'un air supérieur quand il m'accompagna dehors.

— Si. Je m'en vais maintenant, ma chérie, dit-il en m'embrassant sans gêne dans l'allée pendant que Stephan attendait dans sa voiture. Je n'ai pas vraiment besoin de faire mes bagages. Rappelle-toi, je vis à New York la plupart du temps.

J'avais oublié, et l'idée m'attrista. Ce que nous faisons là quand il envahissait ma maison et me comblait d'attentions allait se terminer bientôt. Même si nous n'arrêtons pas tout de suite, cela finirait vite par se réduire à une liaison d'un jour par semaine, c'était certain.

Il sembla lire quelque chose sur mon visage. Ses yeux se rivèrent sur moi. Je fis un plus gros effort pour garder un visage inexpressif.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. J'ai des choses à faire là-bas, mais je vais faire un effort pour passer plus de temps ici. Cet hôtel est l'un de mes plus grands, c'est normal que je passe une partie de mon temps ici.

Je me secouai. Pour je ne sais quelle raison perverse, il voulait que je compte sur lui, et j'avais commencé à lui céder un peu.

Je décidai de faire plus d'efforts pour garder ma tête sur les épaules.

— Je te vois bientôt, lui dis-je en partant.

La nuit au travail allait être particulièrement morne. J'étudiai rapidement les papiers du vol et vis que seuls 60 sièges sur 175

étaient réservés, avec seulement 3 passagers en première classe. En général, je détestais ce genre de vols, où il y avait trop de temps et pas assez de choses à faire, mais ce soir j'en fus soulagée.

Peut-être pourrai-je passer un peu de temps avec James. Et avec Stephan pour parler de James.

Nous rejoignîmes nos pilotes dans le bus d'équipage. Damien et Murphy m'embrassèrent tous les deux.

Je leur rendis leur câlin, mal à l'aise. J'aimais vraiment bien ces deux pilotes, mais je ne voulais surtout pas montrer aux autres pilotes du bus que j'étais réceptive au contact. Je savais d'expérience que les pilotes cherchaient toujours une excuse pour vous toucher. Je préférais qu'on me considère comme intouchable, en particulier au travail.

— Tu es magnifique, Bianca, dit Damien en souriant quand il eut terminé son câlin spontané. Superbe, comme toujours. Tu peux pas savoir comme on était contents de voir que vous étiez dans notre équipage d'escale.

Damien était très beau, il avait des cheveux noirs brillants et des yeux doux et marron qui avaient charmé de nombreuses hôtesse. Il faisait au moins 1,85 mètre et je pouvais sentir les mouvements des muscles durs de ses bras et de son torse quand il m'avait prise dans ses bras. Pour couronner le tout, il avait un fort accent australien qui agissait comme de la Kryptonite pour filles délurées.

Je lui retournai son sourire.

— Ouais, quand Stephan m'a dit que vous alliez être nos pilotes pour New York, je savais que ça allait être un mois sympa.

J'étais toujours amicale avec lui, mais je ressentais aussi le besoin d'être un peu en retrait. Il m'avait dragué la première fois qu'on s'était rencontrés, mais quand je l'avais repoussé, il était resté platonique. Cependant, j'avais parfois encore le sentiment qu'il attendait simplement que je change d'avis. Même si j'avais eu envie de sortir avec des hommes, ce qui n'était absolument pas le cas, je ne serais jamais sortie avec lui. C'était un coureur de jupons sans vergogne. En fait il avait couché avec quelques-unes de mes amies, et je ne voulais rien d'autre que de l'amitié de sa part.

Murphy, le copilote, était un homme blond costaud avec des joues rouges et un flot constant de blagues qui m'avaient souvent fait mourir de rire. Son visage attachant affichait un sourire perpétuel. Je ne pouvais pas me rappeler un moment où son visage joyeux n'était pas en train de sourire, ne serait-ce qu'un petit peu.

— Damien a conclu un marché pour être sur ta ligne, Bianca : il renaîtra sous la forme de l'Antéchrist. Sa pauvre mère n'était pas ravie, d'ailleurs, me dit Murphy en guise de bonjour.

Le bus entier se mit à rire. Il était de nature tellement joyeuse que c'était contagieux et tout le monde profitait de ses plaisanteries.

Melissa n'avait jamais eu l'air aussi heureuse que quand elle rencontra nos nouveaux pilotes. Sa romance avec Peter, le Capitaine marié, était peut-être déjà périmée. J'aurais été étonnée si Damien et elle ne partageaient pas une chambre à la fin de notre escale.

Je jetai un coup d'œil à Stephan et il me fit un regard rayonnant.

— Tout est parfait, B. Ma copine tombe enfin amoureuse d'un gars génial, notre équipage est pratiquement une 'dream team' et j'ai un rendez-vous pour demain. Stephan était un optimiste invétéré. Malgré tout ce qu'il lui était arrivé, il voyait toujours le bon côté. Il me donnait toujours envie d'être meilleure. D'être quelqu'un comme lui. Je ne le pouvais pas, mais j'essayais toujours de ne pas briser ses moments de bonheur avec mes doutes et mes craintes. Je me contentai donc de lui faire un grand sourire.

— Ça va être un super mois, confirmai-je.

Nous fîmes le briefing d'équipage en arrivant dans l'avion, assis dans les sièges confortables de la première classe. Ce fut un moment convivial, où nous plaisantions tous les sept en riant et en planifiant la soirée du lendemain.

Ce fut facile de se mettre d'accord sur le bar de Melvin, puisqu'il était au coin de la rue de l'hôtel et que Stephan suggéra d'y aller. Melvin s'était débrouillé pour nous avoir une remise d'équipage, comme c'était le cas dans de nombreux bars, donc les boissons seraient abordables, et bien sûr, il y avait le karaoké.

— Oh, Bianca, dis-moi que tu chanteras pour moi, me taquina Damien.

Je me contentai de sourire.

— Elle ne viendra pas demain. Elle est déjà prise, dit Stephan qui fronça légèrement les sourcils en regardant Damien.

Espérons qu'elle viendra la semaine prochaine.

Je hochai la tête.

— Bien sûr. Je ne pouvais pas abandonner Stephan deux semaines à la suite, donc je n'eus pas besoin de réfléchir pour savoir que j'y serais.

Damien fit un geste de supplication.

— Trop cruelle Bianca ! Nous ne t'avons pas vue depuis des mois et tu nous lâches ?

— Aie pitié de lui, Bianca ! Il va finir par s'automutiler si tu l'ignores plus longtemps ! plaisanta Murphy.

Je vis Melissa me lancer des regards noirs dans leurs dos. J'avais remarqué que la seule chose qu'elle détestait plus que quelqu'un qui obtenait le gars convoité était quelqu'un qui attirait toute l'attention.

— On doit se préparer pour l'embarquement, sinon l'agent de la porte d'embarquement va nous tuer, dis-je en essayant de faire porter leur attention sur autre chose que moi. Ce fut efficace, parce que nous avions vraiment discuté trop longtemps en négligeant notre travail.

Je préparai mon galley quand Murphy et Damien se mirent tour à tour à sortir la

tête du cockpit pour plaisanter avec moi.

— Pour moi ce sera un gin-tonic, dit Damien avec son accent séduisant.

Je ris et il retourna dans le cockpit.

Murphy sortit sa tête.

— Pour moi, une vodka martini, secouée, pas mélangée, plaisanta Murphy en massacrant sa propre version de l’accent australien.

— James Bond était britannique, pas australien, ou quel que soit l’accent que tu essayais de faire, lui dis-je.

Il prit un air choqué et blessé.

Je gloussai malgré moi en vérifiant mes chariots.

Il fit semblant de me regarder avec sévérité.

— D’accord, je ne voulais pas avoir à faire ça, Bianca, mais tu ne me laisses pas le choix. C’est ma dernière offre. Je ferai ma version de *Private Dancer* de Tina Turner pour toi au karaoké, si tu viens. C’est à prendre ou à laisser. Bon, d’accord, tu me forces la main. Pour t’amadouer, je ferai la danse de Chippendale de Chris Farley torse nu. Dernière offre, m’avertit-il et il repartit sans attendre ma réponse.

Je riais trop fort pour lui en donner une. J’avais déjà vu ce spectacle. C’était aussi drôle que prévu. J’avais même entendu dire que ça avait fait un buzz.

Damien montra sa tête.

— D’accord, imagine ça : Murphy est Chris Farley et je jouerai le rôle de Patrick Swayze, en string. On fera un duo. Dernière offre, Bianca.

Je secouai simplement la tête en riant pendant qu’il replongea dans le cockpit.

— Ce n’est pas trop vous demander d’avoir un verre d’eau quand vous aurez fini de flirter avec les pilotes ? demanda une voix glaciale derrière moi.

Je me retournai et arrêtai de rire en voyant James furibond.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Mr Caractère

J’attrapai une bouteille d’eau fraîche dans un de mes chariots et je lui tendis sans un mot.

Il la prit en me regardant méchamment. Le Mr Cavendish glacial faisait un retour en force.

Qu'est-ce que j'avais fait cette fois ? J'avais envie de le toucher. Je voulais lui demander pourquoi il était fâché, mais je ne le fis pas. Je le regardai simplement sans parler jusqu'à ce qu'il se retourne et marche jusqu'à son siège.

Je ne savais même pas que l'embarquement avait commencé. Normalement, Stephan faisait une annonce pour ceux d'entre nous dans les galley puis il venait me le dire en personne.

Bien sûr, avec Damien et Murphy dans le cockpit, les choses se passaient un peu différemment. Il n'avait pas besoin de servir les pilotes, donc il n'était pas venu jusqu'au cockpit.

Damien ressortit sa tête souriante puis sortit en entier, en s'approchant un peu trop de moi. Il me demanda à voix basse : — C'était qui ce connard ?

Je grimaçai. Je n'allais pas lui en parler. J'étais déjà suffisamment distraite.

— On pourrait avoir deux bouteilles d'eau aussi ? Je vais essayer de ne pas être désagréable à ce sujet, pas comme Mr Caractère là-bas, dit-il en souriant.

Je fis un léger sourire, même si je devais me retenir de lui dire que c'était Mr Magnifique, merci. Je lui passai deux bouteilles.

— Vous avez besoin d'autre chose ? demandai-je poliment.

Il pencha la tête.

— Merci, ma belle. On a tout ce qu'il faut. Il disparut à nouveau dans le cockpit.

Je secouai la tête. *Il est dans une drôle d'humeur aujourd'hui.* Le timing était très mauvais. J'appris que James désapprouvait même le flirt sans conséquence.

Je me rendis vite dans la cabine pour m'occuper de mes trois passagers.

Je m'arrêtai d'abord près de James. Il était assis dans son siège habituel, l'air tendu, le visage dur pendant qu'il ouvrait sa bouteille d'eau.

— Je peux vous apporter quelque chose, Mr Cavendish ? Puis-je prendre votre veste ?

Il se leva, m'obligeant à reculer lorsqu'il se mit debout dans l'allée. Il s'approcha et cette fois je ne bougeai pas. Son torse frôla le mien lorsqu'il enleva sa veste rayée.

Je vis clairement l'étiquette Burberry quand je pliai soigneusement la veste contre moi.

— Il dit que tu es belle. Combien de ta beauté a-t-il vu, Bianca ? me demanda-t-il d'une voix basse, mais sérieuse.

Je le regardai d'un air perplexe et attristé.

— Je ne sais absolument pas de quoi tu parles, mais ce n'est pas le moment. Je travaille, Mr Cavendish.

Il serra la mâchoire.

— Ce que tu faisais là-bas avec les pilotes tenait plus du loisir que du travail.

Sa colère ne me donnait pas envie de capituler, contrairement à ce que j'aurais cru. Elle me donnait envie de me battre.

— Ne sois pas ridicule. Je travaillais et ils étaient gentils. Tu n'as pas à me contrôler en dehors de la chambre à coucher, James. Je parlais à voix basse, mais avec fureur. Et tu n'as particulièrement rien à dire sur ce que je fais au travail.

Il ferma les yeux puis les rouvrit en ayant l'air de se contrôler un peu mieux que l'instant d'avant.

— Je déteste ça. Tu ne peux pas savoir à quel point je déteste ça, dit-il doucement en se rasseyant. Il pencha la tête en arrière et ferma les yeux.

Je le laissai tranquille et accrochai sa veste. J'allai voir mes deux autres passagers qui étaient assis au dernier rang de la première classe. James ne broncha pas lorsque je lui jetai un coup d'œil en retournant au galley pour préparer deux whiskey-coca.

Il garda les yeux bien fermés même au décollage. Je le regardai en fronçant les sourcils. Stephan nous regardait tour à tour.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Je fis mon petit haussement d'épaules.

— Je ne sais pas. Il n'aime pas que je m'entende avec Damien et Murphy. Mais ce sont des amis alors que je ne connais James que depuis une semaine. Je ne le comprends vraiment pas.

Stephan soupira.

— J'ai dit à Damien que tu étais avec quelqu'un. Il l'a bien pris, mais il était manifestement déçu. Tu sais que tu lui as toujours plu.

J'écarquillai les yeux.

— Il aime toujours toutes les femmes qu'il rencontre. Où est le rapport ?

Stephan me regarda d'un air éloquent, puis secoua la tête.

— Laisse tomber. Une fois que James verra que tu ne t'intéresses pas aux avances de Damien, je suis sûr qu'il deviendra plus raisonnable.

Je levai les yeux au ciel. Le mot raisonnable ne semblait pas faire partie du vocabulaire de James, d'après ce que j'avais pu voir.

À l'altitude de croisière, je me relevai et me mis rapidement à faire mon service,

même si cela n'allait me prendre que quelques minutes et que j'aurais ensuite des heures à tuer.

Je m'arrêtai près de James qui ne bougeait toujours pas, hésitant à lui demander s'il avait besoin de quelque chose ou à passer à côté de lui en faisant comme s'il était en train de dormir. Sa mâchoire tendue et ses poings serrés m'indiquaient que ce n'était pas le cas.

Je décidai de m'occuper d'abord des autres passagers, remettant à plus tard le fait de choisir comment l'aborder.

Je servis deux cocktails supplémentaires et deux bouteilles d'eau puis je revins vers James. Je m'assis dans le siège vide à côté de lui, mais il n'ouvrit pas les yeux. Je touchai légèrement sa main, puis son bras.

— Mr Cavendish ? demandai-je doucement.

— Je t'avais prévenue de ne pas me toucher en public, non ? dit-il toujours sans ouvrir les yeux.

Je regardai autour de moi.

— Personne ne peut nous voir, donc je ne crois pas que ça compte.

Il attrapa ma main, vif comme l'éclair, et la posa fermement sur sa verge dure comme le roc. Il était tellement prêt. Je fus choquée. Il était assis là dans cet avion avec une grosse érection...

— Tu es toujours dur ? lui demandai-je doucement, plus curieuse qu'autre chose, même si j'étais loin d'être indifférente à son ardeur.

Il sourit d'un air peiné.

— Bien sûr que non. Mais dernièrement, la plupart du temps.

Il se colla légèrement contre moi en parlant et je l'attrapai sans réfléchir. Il gémit.

Je le lâchai et me levai en prenant conscience de ce que j'avais fait et où je me trouvais. Cela pouvait très vite mener plus loin. Je n'arrivais pas à croire mon manque de contrôle de moi.

— Je dois retourner au travail. Je peux t'apporter quelque chose ?

Il me regarda d'un air ironique. La façon dont il était affalé rendait son érection très visible, maintenant qu'il avait posé ses mains sur les accoudoirs.

— Je n'ai pas besoin d'une boisson, si c'est ce que tu veux dire.

Je le quittai à toute hâte. Les choses étaient rapidement en train de dégénérer.

Je servis les en-cas à la main, car je n'avais que trois passagers. James hocha la tête pour me signifier qu'il voulait bien un encas, puis il ne bougea plus. Je dus ouvrir sa tablette pour lui, ce que je devais faire souvent. Mais l'ouvrir au-dessus de son érection impressionnante constituait une nouveauté pour moi.

Quand je repartis, il me fit un regard de braise à travers ses paupières à demi fermées.

Foutu bel homme au sale caractère, pensai-je nerveusement.

Je servis ensuite les pilotes, puis je servis encore plusieurs cocktails au couple. Ils avaient l'air prêts à sombrer, mais ils se parlaient toujours à voix basse en buvant beaucoup.

En retournant dans le galley, je sursautai, une main sur le cœur.

— Damien, tu m'as fait peur, dis-je au pilote. Stephan aidait à l'arrière, et je ne m'étais pas attendue à trouver quelqu'un derrière le rideau quand je l'ouvris.

Il me sourit simplement.

— Pardon, ma belle. Comment ça se passe ? Tu te fais pas chier avec ta cabine vide ? demanda-t-il en sachant que j'aimais m'occuper.

Je hochai la tête en souriant.

— Il se peut que je doive arrêter de servir le couple en première classe. Ils ont du mal à parler, mais ne ralentissent pas leur consommation. Ça ajoutera un peu de piment, s'ils sont aussi râleurs que les gens ivres dont j'ai l'habitude de m'occuper.

Il fléchit un bras.

— Dis-le-moi si t'as besoin d'un coup de main. Je serai ravi de jouer au gros dur pour toi, plaisanta-t-il.

Je me contentai de rire.

— Ce ne sera pas nécessaire. Si je les ai bien jugés, ils me jetteront simplement des regards mauvais pendant le reste du vol.

— Alors, Stephan m'a dit que tu voyais quelqu'un en ce moment. Je croyais que tu ne sortais avec personne... Et il m'a dit que c'était plutôt sérieux. C'est vrai ? demanda-t-il. *Ces questions sont beaucoup trop personnelles, pensai-je. Et elles sortent de*

nulle part.

J'écarquillai les yeux, consternée par certains de ses commentaires. Je me dis que c'était possible que James nous entende depuis sa place toute proche. Je ne voulais pas qu'il pense que je racontais des mensonges à propos de notre relation purement sexuelle, donc je le corrigeai vite.

— Sérieux ? Non, bien sûr que non. Je ne le connais que depuis une semaine. On ne sort même pas vraiment ensemble. C'est...

compliqué.

Damien regarda ailleurs, beaucoup trop content de mon explication. Et c'était une explication que je n'aurais jamais donnée si je n'avais pas voulu montrer à James que je ne racontais pas n'importe quoi sur notre relation.

Damien était le genre de gars avec lequel je pouvais être amie, mais ce n'était pas quelqu'un à qui j'aurais confié les détails d'une relation houleuse. Sa réaction me donna le sentiment d'en avoir trop dit. Il était rayonnant.

— Ah. Je vois. Donc tu ne vas pas me briser le cœur en te casant avant même que j'aie une chance de tenter quoi que ce soit ? taquina-t-il en me faisant un sourire innocent.

Je le regardai d'un air un peu sévère.

— Damien, tu es incorrigible.

— C'est vrai, dit-il en faisant un clin d'œil en retournant dans le cockpit.

À la seconde où il partit, je me dirigeai vers les toilettes. J'allai fermer la porte derrière moi quand un corps dur se mit en travers de mon chemin et me poussa au fond.

James ferma la porte à clef derrière nous, les yeux pleins de sauvagerie. Il attrapa mes mains et les posa de chaque côté de la poignée à droite du miroir, de façon à ce que je puisse clairement voir nos reflets.

Je m'agrippai sans réfléchir à la poignée.

— Pas sérieux ? demanda-t-il d'une voix rauque en remontant ma jupe jusqu'à mes hanches.

Il se colla contre moi et je sentis son érection dure s'aligner sur ma fente à travers son pantalon et ma culotte. Il se frotta légèrement contre moi tandis que ses mains se dirigeaient vers les boutons de mon chemisier.

J'avais retiré ma veste, donc il n'eut à se préoccuper que de mon chemisier. Il tira sur ma petite cravate, mais la laissa en place. Il défit ma chemise juste assez pour révéler mon soutien-gorge. Il défit l'agrafe à l'avant et libéra les globes lourds de mes seins. Il me caressait durement, pinçant les pointes jusqu'à ce qu'elles

durcissent tandis que ses yeux fous observaient chacun de mes mouvements.

— Tu as une drôle d'interprétation du mot sérieux, Bianca, grogna-t-il tandis que ses mains et son sexe me caressaient jusqu'à atteindre un rythme fiévreux.

Il enleva une main de mes seins et je le sentis caresser mon sexe autour de ma culotte. Il tira d'un seul coup, arrachant mon string d'un geste brutal. Il mit le vêtement dérangeant dans sa poche de pantalon puis d'une main libéra son érection impressionnante.

Il poussa contre mon ouverture pendant un instant puis me pénétra durement, et cela fut tellement exquis que j'en fermai les yeux en gémissant de plaisir.

— Ouvre les yeux ! Ça te semble sérieux, là ? demanda-t-il. Il me secoua en me pénétrant fort.

Je gémis et me collai contre lui. Il bougea de plus en plus vite et de plus en plus fort, le va-et-vient devenant terriblement intense.

— Réponds-moi. Est que ça te semble sérieux maintenant ? demanda-t-il encore.

Je fis un gros effort pour prononcer les mots. Je ne savais pas comment il faisait. Mon esprit était totalement en désordre et ne me permettait pas de réfléchir clairement.

— On est s-sérieusement en train de b-baiser, lui dis-je alors qu'il continuait à me chevaucher sans pitié.

Il grogna comme un animal et tira sur mes cheveux jusqu'à ce que ma tête atteigne son épaule. Cela me fit terriblement cambrer le dos. Il me mordit dans le cou, assez fort pour y laisser une marque.

Je partis tellement fort que je pensai avoir perdu conscience. Lorsque ma vue s'éclaircit, il me chevauchait toujours, même s'il avait ralenti le rythme.

— Si quelqu'un te le demande, tu es déjà prise. Je croyais que c'était clair dès le départ, me dit-il froidement sans s'arrêter de me baiser à mort.

— Je-je – J'essayai de parler, mais c'était impossible. Il frottait mon clitoris à présent, me préparant à un nouvel orgasme de fou. Que-que – Je laissai tomber.

Il était sans pitié, me poussant à l'orgasme encore et encore, me pénétrant sans fin.

Il me punit par le plaisir, pensai-je dans ma confusion.

— Je t'en prie, pas plus, finis-je par lui dire en revenant d'un autre moment enivrant.

— Dis-moi à qui tu appartiens, ordonna-t-il sans aucune trace de douceur dans sa voix.

James n'était pas là. Seul Mr Cavendish était aussi impitoyablement possessif.

— Je suis à vous, Mr Cavendish. J'étais une vierge quand je vous ai rencontré. Vous ne vous souvenez pas ? Vous avez brisé mon hymen. Si j'avais voulu quelqu'un d'autre, je n'aurai pas été intacte. Je laissai paraître le désespoir et l'exaspération dans ma voix.

Il partit avec un grognement, ses yeux toujours très sauvages.

Sa bite eut des spasmes en moi pendant de longues minutes après son orgasme et il fit ces petits va-et-vient involontaires et incroyablement sexy en terminant.

— Si tu as du mal à le comprendre, je vais te le dire clairement me dit-il sèchement. C'est sérieux, Bianca. Je n'ai jamais été aussi putain de sérieux de ma vie.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Mr Affectueux

James me remit les habits en place avant même de se retirer. Il agrafa mon soutien-gorge en ajustant mes seins à l'intérieur comme s'il faisait ça tous les jours. Il refit les boutons de mon chemisier, redressa ma cravate et mon col. Il lissa mes cheveux puis les siens.

Je remarquai qu'il semblait parfaitement calme. Ses cheveux étaient parfaits et même sa cravate était droite. Moi au contraire, j'avais l'air de quelqu'un qui venait de se faire baiser par un fou. Je lui dis ce que je pensais.

Il rit. C'était un rire profond et sombre.

— Pas tout à fait. Je ne suis pas fou, je suis très sérieux, dit-il manifestement de meilleure humeur.

— Quelqu'un t'a déjà dit que t'étais un connard lunatique ?

Il eut l'air un peu gêné, puis pensif.

— Pas de cette façon-là, mais je ne peux pas te contredire. Il se retira de moi en parlant. Il prit son temps et me regarda tout le long.

Je frissonnai.

— Je dois retourner au travail, dis-je quand il commença à me nettoyer, me contournant pour atteindre le minuscule lavabo.

Il m'embrassa dans le cou en mouillant une serviette en papier.

— J'ai envie de te baiser à nouveau, Bianca, murmura-t-il contre ma peau, mais il ne fit pas de geste en ce sens. Mais je veux te montrer le quatrième étage demain, donc tu seras en sécurité jusque là. Je détesterais y aller trop fort avant

ça puis devoir y aller plus doucement.

Je l'interrogeai du regard.

— Le quatrième étage ?

Il eut un ton détaché pendant qu'il me lavait.

— C'est le lieu de notre terrain de jeux, ma chérie. Il redressa ma jupe et la lissa. Je frissonnai.

— Je n'ai plus de culotte, maintenant. C'était une accusation.

— Oui, je sais. Elle est dans ma poche, dit-il avec indifférence en réajustant ses propres habits et en fermant son pantalon.

J'observai chaque geste, les yeux rivés sur sa longueur alléchante quand il la repoussa à sa place.

— Je pourrais me servir de ma bouche sur toi, dis-je en regardant disparaître cet instrument de plaisir et en me léchant les lèvres. Cette idée me rendait avide et vorace.

Il se redressa et me jeta un regard perçant dans le miroir. Il porta une main jusqu'à mon visage et poussa son index dans ma bouche. Je l'ouvris, suçant son doigt. Il fit aller et venir son doigt, imitant l'acte.

— Plus fort, me dit-il et je suçai brutalement. Utilise tes dents, juste un petit peu.

Je le fis et un bruit d'approbation sortit de sa gorge.

— Je vais baiser ta bouche demain. Mais pas avant d'avoir baisé ton con jusqu'à sa soumission. Il enleva son doigt en parlant.

Son langage grossier me fit gigoter. Je n'étais pas du tout offensée par les choses sales qu'il disait. En fait, cela m'excitait énormément.

— Tu fais sortir des choses très sales de ta bouche, lui dis-je, les paupières lourdes.

Il ricana.

— C'est une invitation ? Je pourrais y mettre quelque chose très rapidement. Il passa la langue sur ses dents en parlant.

Tout mon corps se tendit à cette vue.

Je secouai la tête en essayant de me dire que j'étais au travail et que j'avais effectivement du travail à faire.

— Je dois y aller.

Il me fit un sourire en coin.

— Si quelqu'un se plaint, tu pourras toujours dire que tu rendais service à un

passager.

Je plissai le nez à cause de son choix de mots et j'ouvris la porte pour sortir. Je la fermai derrière moi en supposant qu'il attendrait un moment avant de sortir à son tour.

Stephan était dans le galley quand j'ouvris le rideau. Il préparait davantage de rhum-cocas pour le couple en première classe.

— Désolée, marmonnai-je en allant m'appuyer contre le comptoir.

Il me regarda avec un sourire ironique.

— Tu ne fais pas les choses à moitié : tu passes du plus pur célibat aux bruits de sexe dans les toilettes. Ça ne va plus, Bouton d'Or, me dit-il avec bonne humeur.

Il ressortit du galley pour aller servir les boissons et j'étais toujours rouge quand il revint.

James nous rejoignit, me faisant un câlin par derrière, n'accordant pas la moindre importance au fait que je travaille.

J'essayai de me dégager.

— James, je travaille.

Il me serra encore plus fort dans ses bras et m'embrassa dans le cou.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? lui demandai-je.

— Il n'y a aucun souci, tant que vous restez dans le galley, dit Stephan en souriant. Cet avion est pratiquement vide. Le couple de première classe vient juste d'utiliser les toilettes à l'arrière et ils n'ont pas l'air décidés à bouger pour le moment. Flirtez autant que vous voulez, mes tourtereaux.

Je le regardai d'un œil mauvais.

— Tu es censé être la voix de la raison, Stephan.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas comme si le vol était plein à craquer. Si personne ne le sait, il n'y a aucun problème.

James se colla plus fort contre moi, comme si les mots de Stephan étaient une invitation.

Je lui donnai un coup de coude. Il ne bougea pas.

— Et le reste de l'équipage ? N'importe qui pourrait me coller un rapport pour ça.

James posa un baiser sur le haut de ma tête en posant doucement ses mains sur mes hanches. Il n'avait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de la salle de bains. Je ne savais absolument pas à quoi il pensait. Je savais seulement qu'il était soudain aussi affectueux qu'un bébé chat.

Stephan haussa les épaules.

— Ça m'étonnerait que quelqu'un le fasse. Melissa ne t'aime pas, mais j'ai un gros dossier sur elle, donc elle n'oserait pas.

Détends-toi. Ça arrive souvent que les hôtesse et les stewards prennent leurs amoureux à bord. Tu crois que tu es la première à rejoindre le 'mile high club' ?

Je me demandai un instant quel genre de dossier Stephan pouvait bien avoir au sujet de Melissa, mais nous fumes interrompus avant que je puisse le lui demander.

Comme s'il avait suivi la conversation, Murphy sortit du cockpit en nous faisant un grand sourire.

— Tu as réfléchi à mon offre, Bianca ? demanda-t-il joyeusement, observant James sans faire de commentaire.

Des bras durs m'enveloppèrent de derrière, juste au-dessous des seins.

Je fis un sourire à Murphy, en espérant que James ne rendrait pas la situation gênante.

— Murphy, tu as tellement fait peur à la pauvre fille qu'elle ne viendra pas non plus la semaine prochaine, lui dit Stephan avec un grand sourire.

Murphy prit un air déconfit.

— Je ne suis pas aussi sexy que je le pense, alors ?

Tout le monde rit. Je levai la tête et vis que même James souriait.

Murphy partit aux toilettes.

— Tu vois, Mr Magnifique, il n'est pas si terrible.

Son sourire s'éteint.

— Ce n'est pas lui qui m'inquiète, répondit-il.

Comment un homme aussi beau peut-il avoir si peu confiance en lui ? me demandai-je. C'était incroyable.

Je ne pensais pas que James serait inquiet au sujet de Murphy, mais j'étais malgré tout stupéfaite de voir qu'il était en fait jaloux de Damien.

— Tu es la plus belle créature de cette planète. Comment tu fais pour ne pas te rendre compte qu'à cause de toi je ne pourrai plus jamais m'intéresser aux autres hommes ? lui demandai-je doucement. Il me fit un sourire béat.

Il se pencha et se mit à me violer la bouche jusqu'à ce que je cède. J'hésitai au départ à partager un baiser si sensuel en dehors de la chambre à coucher. Mais c'était difficile d'y penser sur le moment. Il glissa sa langue dans ma bouche et le baiser se prolongea longtemps.

Je gémissais quand il se retira.

— Redis-moi ça, murmura-t-il contre mes lèvres adoucies par le baiser.

— Un mannequin masculin aurait l'air carrément ordinaire à côté de toi. Aucun homme ne t'arrive à la cheville. Pourquoi est-ce que je me préoccuperais de quelqu'un d'autre ? Je dis ces mots doucement et il se remit à m'embrasser.

Je constatai que j'avais trouvé un point faible. Je ne disais que la vérité, mais il fallait que je pense à l'utiliser quand j'en aurais besoin. Je ne pensais pas qu'il puisse rester fâché si je le rassurais de cette façon-là.

Je n'avais aucune idée de temps que nous avions passé à nous faire des papouilles comme des ados lorsque nous nous écartâmes à nouveau. Je levai les yeux pour me retrouver nez à nez avec le visage surpris de Damien et celui, tout penaud, de Stephan.

— Oh, salut, murmurai-je avec mes lèvres gonflées par le baiser. Les deux hommes semblaient avoir essayé de nous parler et je ne m'en étais même pas rendu compte.

James se drapa à nouveau autour de moi par derrière, passant ses bras sous mes seins de façon presque indécente. Il m'embrassa dans le cou et me mordilla doucement avant d'arrêter. C'était trop sensuel pour passer en public, mais je savais qu'il s'en foutait.

Il tendit un long bras vers Damien qui était plus petit.

— Salut, James Cavendish. Le copain de Bianca.

Damien secoua la tête, l'air stupéfait.

— Oh. Son copain ? Ah, d'accord, salut. Damien. Enchanté. Tu dois être un gars fabuleux si Bianca t'a donné une chance de l'approcher.

James m'embrassa à nouveau dans le cou et suçait suffisamment fort pour y laisser une trace. Il y posa un baiser avant de retirer son visage.

Je gigotai, mal à l'aise. Les choses devenaient très vite très gênantes.

— Nous sommes faits l'un pour l'autre. C'est aussi simple que ça. Bianca m'a dit tout à l'heure qu'à cause de moi elle ne pourrait plus jamais s'intéresser aux autres hommes. Sa voix était pleine de charme, mais en regardant derrière moi je vis sans surprise qu'il affichait un sourire carnassier.

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait dit ça. Je rougis abondamment.

Stephan rit, mais s'arrêta lorsqu'il vit mon regard.

Damien toussa, gêné.

— Bon, bien. Il faut que j'y retourne. À plus tard. Il sortit.

Je fulminais.

James se remit à m'embrasser dans le cou.

J'essayai de lui écraser le pied, mais je le ratai.

— C'était gênant et très inapproprié, James. Tu n'as pas le droit de prendre les choses que je te dis et de les utiliser comme ça. Ça me donne envie de ne plus jamais te dire des choses pareilles.

Il murmura des excuses dans mon cou.

— Je suis désolé. Il fallait que je le remette à sa place après ce que tu lui avais dit plut tôt. Je ne le referai plus. Tu me pardonnes ?

Ses dents tiraillaient le lobe de mon oreille, et j'avais du mal à me concentrer.

— Tu dois retourner à ta place, lui dis-je avec sévérité, loin d'être apaisée.

Ses mains remontèrent vers mes seins et je me retournai, scandalisée. Mais nous étions seuls. Je n'avais même pas vu Stephan sortir.

— J'adore tes seins. J'utiliserai les pinces demain. Je les percerai bien pour toi, si tu me laisses faire. J'adorerais te marquer comme ça.

Je savais qu'il essayait de me distraire, et même en le sachant, sa technique fonctionna. J'étais choquée. Cela me semblait tellement hardcore et permanent. Je n'avais jamais envisagé une chose pareille de toute ma vie. Et il l'avait dit comme s'il le ferait lui-même.

— Tu peux faire ça ? Je veux dire, tu peux faire le piercing toi-même ?

Il murmura un 'oui' contre mon épaule tout en massant mes seins avec exactement la bonne pression.

— Tu crois que j'autoriserais quelqu'un d'autre à les toucher ? À te faire ça ? Jamais, putain. C'est un boulot pour moi. Il les pinça durement en parlant.

— Tu as déjà fait ça ? lui demandai-je prudemment, mon dos se cambrant instinctivement. Je ne pensais pas vraiment à le laisser faire ça. J'étais plutôt curieuse au sujet de sa drôle de compétence.

Il frotta son érection dure contre mes fesses.

— Je suis formé et assez doué. Ça ne peut pas se faire sans douleur, mais je ferai de mon mieux pour la diminuer.

Je remarquai qu'il n'avait pas vraiment répondu à ma question. J'eus une vision soudaine de toutes ses ex portant des anneaux aux tétons pendant des années après qu'il en eut fini avec elles. Cela me semblait être un petit prix à payer, si l'on considérait à quel point il était doué au lit.

— Tu fais des piercings à toutes tes amantes ?

Il pouffa.

— Tu as des idées bizarres. Non, je ne fais pas systématiquement des piercings à tout le monde.

— Seulement à tes favorites ? demandai-je à moitié sérieuse.

— Je n'ai qu'une seule favorite, répondit-il en collant son nez contre moi.

— Comment elle s'appelait ? demandai-je, irritée qu'il ne réponde pas franchement à mes questions.

Il pinça un de mes tétons suffisamment fort pour que je pousse un petit cri.

— C'est de toi que je parlais, idiote. Et pour répondre à ton interrogatoire, j'ai fait des piercings à trois de mes ex. Maintenant c'est à mon tour d'obtenir des informations sur toi. Et puisque tu as choisi la question pour moi, je peux en faire autant. Est-ce que tu es déjà sortie avec le capitaine Damien ?

J'étais ravie de cette question. J'avais été sur le point de protester contre l'échange d'informations quand il la posa.

— Non.

— Il t'a déjà demandé de sortir avec lui ?

— Ça fait deux questions, lui dis-je d'un air suffisant.

— Je crois avoir répondu à plus d'une question.

Je soupirai.

— Oui, quand on a commencé à traîner avec eux tout au début. Je lui ai dit non et depuis tout a toujours été platonique entre nous.

— Pourquoi lui as-tu dit non ? Tu as l'air de bien l'aimer.

Je tournai la tête juste assez pour le regarder d'un air espiègle.

— Je n'étais pas intéressée. Apparemment je ne m'intéresse qu'à un type d'hommes très particulier.

Il me ronronna pratiquement dans le cou.

CHAPITRE TRENTE

Mr Satisfaction

Nous étions déjà en train de nous assoir pour l'atterrissage quand je me rappelai la question que j'avais voulu poser à Stephan au sujet de quelque chose qu'il avait dit.

— Quel genre de dossier as-tu au sujet de Melissa ? Et pourquoi je n'en entends parler que maintenant ?

En général, il ne me cachait rien, même pas les petites choses.

Il rougit légèrement.

— C'était une histoire un peu crue, et franchement je voulais te l'épargner. Tu n'es plus vierge, mais ce que j'ai vu m'a fait me sentir sale, alors je ne voulais pas t'infliger ça.

Évidemment, cela piqua encore davantage ma curiosité.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Il grimaça.

— J'ai surpris Melissa dans le cockpit la semaine dernière. Elle était, euh, elle était en train de satisfaire le capitaine Peter, euh, avec sa bouche.

Je m'exclamai, la main devant la bouche. Il se contenta de hocher la tête, l'air dégoûté.

— Où était le copilote ? demandai-je sans savoir pourquoi c'était la première question qui me vint à l'esprit.

— Il était assis là, l'air mal à l'aise. Je pense que Melissa se disait que ça lui plairait, mais c'était clairement pas son truc. Et puis, quand elle a vu ta montre, je l'ai entendue parler à Brenda et Jake quand je me suis approché du galley arrière. Elle a eu le culot de leur dire qu'elle avait l'intention de faire un rapport sur toi parce que tu acceptais des cadeaux de la part de passagers. Elle a eu le toupet de sous-entendre que James t'avait payé pour quelque chose que tu avais fait dans les toilettes de l'avion.

Je restai bouche bée.

— Quelle sale menteuse, dis-je, écoeurée et sentant ma colère monter très vite.

Il leva la main.

— Je m'en suis occupé. Pour commencer, je l'ai confrontée devant les autres, pour m'assurer qu'ils sachent que c'était une menteuse. Ils n'ont pas eu de mal à voir qu'elle était jalouse de ta montre. Brenda et Jake me connaissent mieux qu'elle et ils me font confiance. Ils m'ont cru plutôt qu'elle. Ensuite j'ai fait en sorte qu'ils sachent tous que je l'avais surprise dans le cockpit. Elle a au moins eu la décence d'avoir l'air gênée à ce sujet. J'ai même parlé au copilote et il est d'accord pour me soutenir si je devais rédiger un rapport là-dessus. Melissa sait que je n'hésiterai pas à la virer si elle essaie de te faire du mal.

Elle a de la chance que je ne l'ai pas virée pour avoir fait courir des rumeurs sur toi. Rien que d'y penser, ça me rend furieux.

Je tapotai sa main de façon réconfortante en ruminant le drame qui s'était joué autour de moi alors que j'étais en train de travailler, totalement ignorante du reste.

— C'est vraiment un cas, cette fille, commentai-je avant de laisser tomber le sujet.

— James est complètement fou de toi, murmura Stephan.

Il est fou, ça c'est sûr, pensai-je sans le dire.

J'envisageai le fait de partager avec Stephan chaque détail scandaleux de notre relation, mais je décidai de ne pas le faire.

Cela dissiperait son illusion que James est tombé amoureux de moi comme une sorte de héros romantique, mais cela le rendrait aussi inutilement triste.

James attendait juste devant la porte quand nous sortîmes en groupe, tout l'équipage, ayant enfin terminé notre nuit qui était devenue matinée.

— Je te conduis, m'ordonna-t-il en me rejoignant.

Je ralentis jusqu'à ce que les autres nous dépassent.

— Je ne peux pas, dis-je doucement. Nous sommes censés rester avec l'équipage et je dois aller à l'hôtel pour réserver ma chambre.

Il rougit et sa jolie bouche se tordit tandis qu'il tendit les bras pour attraper mes bagages.

— Ce n'est pas nécessaire, Bianca. Pour l'amour de Dieu, viens dormir chez moi.

Je serrai la mâchoire.

— On ne va pas recommencer ça.

Il marcha à côté de moi en silence jusqu'à ce que nous soyons presque au lieu de ramassage.

— Bien. Un chauffeur passera te prendre à l'hôtel, dit-il finalement en me passant mon sac.

— Quand ? demandai-je, mais il était déjà loin.

Le trajet en bus fut divertissant : Murphy était au mieux de sa forme. Pendant qu'il racontait une histoire drôle, je me demandai si Melissa essaierait de faire une faveur à Damien pendant que Murphy les regarderait dans le cockpit. Ou le ferait-elle pour tous les deux ? Je ne savais pas comment ce genre de choses se passaient.

Je découvrais tout juste ma propre nature coquine, mais deux hommes à la fois, cela me paraissait vraiment trop sordide. Peu importe la façon dont James

arrivait à m'ensorceler, je savais qu'il ne pourrait jamais me convaincre à faire ce genre de chose.

Murphy interrompit mes pensées scandaleuses en s'adressant directement à moi.

— Tu ne peux pas dire que tu ne vas pas regretter de ne pas nous voir ce soir ! Admets-le, tu nous adores ! Murphy avait adopté son abominable faux accent australien en parlant. Il le faisait souvent, en disant que si ça marchait pour Damien, ça marcherait pour lui. Damien grimaçait toujours en entendant le massacre de son accent, ce qui était encore plus drôle.

Je souris.

— J'avais déjà prévu des trucs avant de connaître vos plans, Murphy. Ne le prends pas mal.

— Demande à James de nous rejoindre. S'il a prévu une soirée romantique, il n'a qu'à la faire une autre fois !

Je pensai au fait qu'il allait sortir sans moi ce soir-là. J'envisageai de les rejoindre après ça. Je savais, d'après d'autres nuits où nous étions sortis avec les pilotes, qu'ils n'auraient aucun problème à se coucher tard puis à se lever tôt.

— Peut-être que je passerai au bar un peu plus tard, concédai-je. Il faudra que j'improvise.

Murphy poussa un cri de joie, comme s'il avait obtenu une victoire. Je croisai le regard de Damien qui me fit un sourire chaleureux. Je me sentis légèrement mal à l'aise, sans savoir pourquoi. Nous étions souvent sortis avec ces pilotes et il n'y avait jamais eu un seul moment de gêne.

Suis-je simplement inquiète de ce que James pourrait penser ? L'idée me troublait.

Nous atteignîmes l'hôtel et on nous donna rapidement nos clés. Tout le monde traînait dans le lobby en discutant avec le personnel de l'hôtel. Murphy essayait de les convaincre de passer au bar après le travail. Il avait l'air de réussir. Murphy était presque aussi charmant que Stephan, à sa drôle de manière.

— Miss Karlsson, dit une voix basse derrière moi.

Je me retournai, surprise. Ce n'était pas la manière dont on s'adressait à moi d'habitude. Je fus étonnée de retrouver Clark, à New York et dans cet hôtel. Je ne savais pas qu'il voyageait avec James en dehors de Las Vegas.

— Bonjour Clark. Comment allez-vous ? demandai-je en souriant.

— Très bien, Miss Karlsson. La voiture est devant l'hôtel. Permettez-moi de prendre votre sac. Il le fit sans attendre ma réponse.

Stephan me fit un bisou sur le front.

— Amuse-toi bien, Bouton d'Or. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose.

Je hochai la tête distraitement, en voyant les drôles de regards que me lançaient les autres membres de l'équipage quand je partis aussi rapidement. Je leur fis un rapide signe de la main en sortant.

James aurait pu me prévenir qu'il voulait dire tout de suite. Il ne me l'avait probablement pas dit en sachant que j'allais argumenter. Il avait peut-être bien eu raison.

Clark avait déjà chargé mes affaires et m'ouvrit la porte quand je le rejoignis. Il était très rapide. Je lui souris en me baissant pour entrer dans la voiture.

Je poussai un petit cri quand des bras forts m'attrapèrent immédiatement pour me poser sur les genoux maintenant familiers de James. Il me serra fort en plongeant son nez dans mon cou.

— Tu adores cet endroit, hein ? lui demandai-je en parlant de mon cou qu'il était en train d'embrasser.

— Oh oui, murmura-t-il contre moi. J'aime tous tes endroits.

Je levai les yeux au ciel.

— On a tous les deux besoin d'une sieste, lui dis-je en me demandant ce qu'il avait prévu.

— On pourra faire la sieste plus tard. Je meurs d'envie de te montrer des choses. J'ai perdu tout contrôle de moi-même. Et de penser que j'étais du genre à croire en la satisfaction différée.

Je levai les sourcils.

— Vraiment ?

Il partit d'un grand rire et ce bruit me fit sourire.

— Oui, crois-moi si tu veux. Apparemment je ne peux pas m'empêcher d'enfreindre mes règles avec toi, Bianca.

L'appartement de James n'était qu'à cinq minutes de l'hôtel, mais les immeubles étaient très différents. Nous passions devant des tours richissimes lorsque James s'adressa à Clark.

— Passe par le garage, s'il te plaît. Je ne veux pas utiliser l'entrée de devant aujourd'hui.

Je me raidis un peu. Il me cachait. Je me sentis blessée, malgré moi. Il avait honte d'être vu avec moi et j'étais en train de trop m'impliquer émotionnellement pour l'ignorer beaucoup plus longtemps.

Il doit bien sortir de temps en temps, pensai-je. Il choisissait simplement de ne pas le faire avec moi. Une hôtesse de l'air n'était pas à sa hauteur. J'essayai simplement d'ajouter cette douleur à la liste des raisons pour lesquelles cette

relation allait être courte, même si elle était intense.

Clark nous conduisit dans un garage souterrain qui avait l'air typiquement new-yorkais. James me tira vite de la voiture lorsque Clark s'arrêta devant l'ascenseur. Il n'attendit même pas qu'on lui ouvre la porte.

— Je te verrai devant à 21 h 45, dit James à Clark en appuyant impatiemment sur le bouton de l'ascenseur.

Clark se glissa dans la voiture et s'éloigna sans un mot.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et James me tira à l'intérieur de la cabine coûteuse. Il utilisa une clef pour appuyer sur le bouton de l'appartement du haut.

Un penthouse, bien sûr, pensai-je .

— J'ai quelque chose pour toi, me dit James. Je ne suis pas sûr que ça te plaise au début, mais j'aimerais que tu essayes.

Ce n'était pas rassurant, et je me contentai de le regarder avec de grands yeux. Il me sourit.

— Je sais que le BDSM est nouveau pour toi. Que tout ça, c'est nouveau. Et je ne suis pas sûr que ce soit très juste de ma part de t'avoir montré au lieu de t'avoir expliqué, mais je ne regrette rien. Peut-être que je devrais t'expliquer certaines choses, et j'y viendrais. Mais j'ai fait faire quelque chose pour toi. Ça a une importance pour moi, et je veux que tu le portes.

Je pinçai les lèvres et le regardai.

— C'est une sorte de piercing ?

Il rit en m'attirant contre lui. Il me caressa. J'essayai de le repousser avec mes coudes.

— Ce n'est pas une réponse, lui dis-je.

— Non, ce n'est pas un piercing, bien que je n'abandonne pas l'idée de te convaincre pour ça aussi. Il me palpa les seins en parlant.

— Je ne vais rien accepter tant que je ne sais pas de quoi on parle.

— Je veux que tu sois à moi, Bianca. Veux-tu être ma soumise ? chuchota-t-il dans mon oreille.

Mon cœur s'arrêta. Je n'étais pas vraiment choquée par l'idée de soumission, mais la façon formelle dont il me l'avait demandé ressemblait presque à une proposition romantique.

— Je ne comprends pas exactement ce que ça signifie, James.

— Ça peut vouloir dire ce qu'on veut. Pour moi, ça signifie que je veux que tu

m'appartiennes et que tu te soumettes à moi et que tu me fais confiance pour te dominer de la façon qu'il faut.

Je ne savais absolument pas quoi répondre à ça, mais je n'eus pas besoin de répondre tout de suite, car l'ascenseur s'ouvrit et je fus tirée promptement dans le somptueux appartement de James.

C'était démesurément grand par rapport aux espaces normalement confinés des habitations de New York. Depuis le hall d'entrée, je voyais qu'il faisait au moins trois étages.

Il avait choisi un style de décoration sobre et moderne, avec des planchers recouverts de parquet gris et des murs en verre qui divisaient les espaces un peu partout. De gros vases et des œuvres d'art apparemment coûteuses ajoutaient des touches de couleur à l'ensemble plutôt gris et neutre. Les touches de couleur étaient vives et contrastaient parfaitement avec le manque de couleur, comme si les sols et les murs étaient là pour servir de cadres parfaits.

— C'est magnifique, dis-je tandis qu'il me tirait à travers l'espace cossu sans s'arrêter. J'étais émerveillée par la taille de l'endroit tandis que nous passions de pièce en pièce.

— Tu aimes ? demanda-t-il en me tirant toujours derrière lui. Il regardait dans l'encadrement des portes comme s'il cherchait quelque chose.

— Oui. Tu as très bon goût.

Il me fit un sourire.

— Oui, c'est vrai, dit-il en me regardant tendrement. Je rougis. Je suis content que ça te plaise.

Il arriva près d'une grande salle à manger ouverte. Elle offrait une vue spectaculaire sur Central Park. Il me fit approcher de la fenêtre.

— Reste ici, me dit-il en passant par une porte fermée à ma gauche. Je l'entendis parler à quelqu'un dans la pièce à côté. Une de ses employées, me dis-je d'après les bribes de conversation que j'entendis.

Je me sentis dépassée par sa maison, mais j'étais néanmoins sensible à sa beauté. Je fis glisser mon doigt le long du plateau brillant et gris foncé de la colossale table qui dominait la pièce.

J'admirai l'immense arrangement de fleurs au milieu de la table. C'était un mélange d'orchidées de couleurs vives, placées dans un vase pourpre court et carré, richement sculpté.

J'étudiais la vue extravagante sur Central Park quand James réapparut quelques minutes plus tard. Il souriait en tenant une fine boîte carrée.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Mr Lunatique

Il me prit par la main et se remit à me guider.

— Je te ferai faire la visite plus tard, marmonna-t-il en se dépêchant. Il me mena en haut des deux escaliers puis le long d'un grand couloir.

— J'ai l'impression de ne voir que des parties très spécifiques de tes maisons, répondis-je avec ironie.

Il me fit un sourire de conciliation.

— Je te montrerai le reste. Plus tard.

Il me tira jusque dans une pièce qui était manifestement sa chambre d'après le lit monumental. Les stores s'ouvraient sur la même vue incroyable de Central Park que la salle à manger qui se trouvait quelques étages plus bas. La fenêtre faisait presque le mur entier de la pièce, du sol au plafond. Le lit était une version plus moderne de ce qu'il avait à Las Vegas, avec des lignes plus nettes, mais j'étais sûre qu'il avait les mêmes fonctions que l'autre avec le haut qui évoquait une cage et des montants épais et solides. La chambre était colorée de différentes teintes vives de vert accentuées par du blanc. Du bois très foncé dominait les meubles et le plancher. Avec le mur entier qui s'ouvrait sur la vue spectaculaire du parc, cela donnait l'impression d'une forêt intérieure.

— C'est incroyable, lui dis-je avec sincérité.

Il sourit, content de ma réaction.

Je remarquai une petite porte sans poignée près de la porte de la salle de bains. Elle se voyait bien parce qu'à côté se trouvait un panneau lumineux avec un bouton. Je le montrai du doigt.

— C'est un ascenseur ?

Son sourire devint diabolique.

— Oui.

— Je ne m'étais pas rendu compte que ton appartement avait un ascenseur.

— Il y en a plusieurs, en fait. Mais celui-là mène à un endroit spécial. Je vais te le montrer bientôt. D'abord, je voudrais que tu t'agenouilles et que tu fermes les yeux.

Je le regardai d'un air perplexe. Comme d'habitude, il était passé à autre chose sans prévenir. C'était difficile de suivre le rythme de ses changements d'humeur.

Je m'agenouillai, lui obéissant parce que nous étions dans sa chambre et que

c'était devenu naturel de le laisser m'y dominer.

Je fermai les yeux. Quelques battements de cœur plus tard, je sentis une chose froide se poser sur le haut de mes clavicules.

James remit le col de mon uniforme en place.

— Parfait, murmura-t-il. Tu peux le porter au travail. Il glissa ce qui me sembla être une sorte d'anneau grossier contre ma poitrine.

— OK. Ouvre les yeux, dit-il enfin.

Il m'aida à me relever et me guida vers un grand dressing à l'éclairage tamisé. Le dressing faisait deux fois la taille de ma chambre et les murs étaient couverts de vêtements masculins coûteux. L'odeur y était divine, comme celle de James.

Il me positionna devant un grand miroir qui partait du sol et se mit à me déshabiller sans un mot. Il défit d'abord ma cravate et l'accrocha poliment sur un cintre. Il me montra une grande penderie vide dans le dressing.

— C'est pour tes affaires. Quand tu n'auras plus de place, je t'en ferai d'autres.

Je fus stupéfaite qu'il parte du principe que j'allai laisser mes affaires ici.

— J'aimerais beaucoup que tu utilises ma styliste pour te faire une garde-robe ici à New York : tu n'auras plus besoin de déplacer toutes tes affaires d'une ville à l'autre. Elle devrait te contacter dans quelques jours.

— C'est bête. Je ne veux pas que tu m'achètes des habits, lui dis-je en essayant de ne pas me mettre en colère. Ça me donne trop l'impression d'être entretenue.

Il soupira.

— Ce ne sont que des vêtements. Je croyais qu'on avait décidé que tu n'allais pas rechigner pour les cadeaux.

Je lui jetai un regard mauvais et il vit mon expression.

— S'il te plaît, pense-y. Tu n'as pas besoin de te décider maintenant. Il y a assez de choses dont nous devons parler, là tout de suite.

Je perdis le fil de ma pensée quand il enleva ma veste et mon gilet et les accrocha sur un cintre. Ses doigts s'attardèrent sur le bouton près de ma gorge. Il défit les quatre boutons du haut et écarta la chemise pour révéler le collier qu'il avait accroché à mon cou.

Il était très beau, fait d'une sorte de métal argenté qui semblait former un ruban rigide, mais qui était en fait doux et fluide.

C'était un collier dont on ne distinguait pas les anneaux tant ils étaient resserrés. Il était posé tout en haut de mes clavicules, à la naissance de ma gorge. Il avait raison. Il avait été parfaitement caché sous mon uniforme. Au centre de l'épais ras-du-cou se trouvait un gros anneau serti de diamants. Je le touchai et il me

contourna pour passer son index dans l'anneau et tirer doucement.

— Il est magnifique, lui dis-je, mais j'étais troublée. *Qu'est-ce que cela signifiait pour lui ?*

— Je l'ai fait faire sur le modèle des colliers d'esclaves.

Je me figeai à ce mot, voulant immédiatement enlever tout ce qui s'y rapportait. Il me serra les mains et les tint fermement le long de mes hanches, comme s'il avait senti mon intention.

— Attends, écoute-moi. On a déjà une relation de dominant et de soumise. Ça nous vient naturellement. C'est ce que nous sommes. Mais ça peut vouloir dire ce qu'on veut. Tu comprends ? Je veux trouver le meilleur équilibre pour nous deux.

Je secouais déjà la tête.

— Cela ne nous vient naturellement qu'au lit. Je ne veux pas que ça sorte de la chambre. Tu n'as pas à me donner des ordres dans une autre partie de ma vie. Et je ne suis pas une esclave.

Il inclina la tête, bien qu'il eut l'air mécontent.

— Je n'essaie pas de te donner des ordres ailleurs dans ta vie. J'essaie d'avoir une relation avec toi. C'est quelque chose que je n'ai jamais fait avant, et je me contenterai de ce qu'il y a. Je veux que tu voies que nous travaillerons ensemble. Je ferai des... compromis pour toi, si c'est quelque chose que tu ne peux pas accepter. Je veux simplement que tu me donnes tout ce que tu peux. Et que tu ne partes pas en courant si tu te sens bouleversée. Et ça ne s'appelle un collier d'esclave que parce qu'il indique l'appartenance. C'est un symbole de ton engagement : tu ne donnes ton corps qu'à moi et à personne d'autre. Il y a une serrure et une clef que moi seul je posséderai, mais je ne le fermerai pas tant que tu n'es pas d'accord. Je veux que tu me dises quand tu seras prête pour ça. Jusque là, tu peux le porter non verrouillé.

Je le fixai du regard pendant de longues minutes. Mon esprit avait du mal à traiter ce que James était en train de dire, j'étais tellement partagée à propos de ce qu'il révélait.

Il veut une relation ? Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Je me secouai en essayant de me concentrer sur le problème du moment.

— Et si je ne suis jamais prête à être enfermée dans le collier ?

Il me fit un sourire presque sinistre.

— Je ferai de mon mieux pour te convaincre.

Il se mit à déboutonner le reste de mon chemisier. Je ne l'arrêtai pas, je me contentai de regarder fixement mon collier, l'esprit en ébullition.

Il me déshabilla avec des gestes rapides et sûrs jusqu'à ce que je sois en bas et en

porte-jarretelles. Il me regarda longtemps dans le miroir, puis il les enleva également. Il ôta ma montre et même mes petites boucles d'oreilles. Entièrement nue face à lui, mon premier instinct fut de me couvrir de mes mains, mais je résistai ce besoin au prix de quelques efforts. Je savais que cela ne lui plairait pas, et mon puissant besoin de lui plaire n'avait fait qu'augmenter pendant notre courte et houleuse liaison...

Il ouvrit un tiroir et en sortit un tout petit morceau de tissu noir transparent. Il l'enveloppa autour de mes hanches et l'attacha avec une minuscule chaînette en argent. Il m'allait parfaitement : il passait juste au-dessous de ma taille, comme si on m'avait mesurée pour le faire. Il révélait autant qu'il cachait et chaque courbe était visible par transparence, mais James eut l'air ravi du résultat et ses yeux brillaient quand il me regardait.

Je supposai, parce qu'il avait été rangé dans le tiroir, qu'il s'agissait pour lui d'une sorte d'uniforme de soumise. Dieu seul savait combien de femmes il avait vêtues de cette façon. Je fis de mon mieux pour ne pas y penser.

Il retira quelque chose de ma poche. À première vue, cela ressemblait à une jolie chaîne en argent, mais je vis deux petites pinces quand il la tendit. Il utilisa un minuscule crochet pour l'attacher à l'anneau de mon collier.

Je retins mon souffle.

Il la fit passer plusieurs fois autour de l'anneau jusqu'à ce qu'il reste juste assez de longueur pour atteindre mes tétons avec les pinces. Il les attacha, les paupières baissées, tandis que ma respiration devenait plus agitée. Cela ressemblait à une sorte de dos nu obscène en métal. Avec un collier d'esclave...

Il lissa les cheveux qui s'étaient échappés du chignon dans ma nuque. Il semblait ne pas pouvoir s'arrêter de me toucher. Il me caressa les épaules et ma taille et mes hanches, mais ses doigts retournaient toujours à mes seins. Il triturait les pinces au point que j'aie du mal à supporter l'attente.

— Si tu aimes les pinces, tu devrais bien t'adapter aux piercings. Les pinces exercent davantage de pression que les piercings, après la douleur initiale. Il continua à jouer avec mes tétons torturés, tirant dessus jusqu'à ce que je gémisses.

Il me tira par l'anneau à mon cou et nous traversâmes la chambre jusqu'à l'ascenseur. Je sentais chaque pas et chaque à-coup dans mes seins douloureux. Je le suivis, pieds nus et presque nue alors que lui était entièrement vêtu d'un de ses costumes appétissants. Je regardai avec envie le lit que nous laissions derrière nous.

— Je veux que tu me prennes sur le lit, lui dis-je d'un ton étrange de supplication. Il avait l'air tellement parfait, et j'en avais soudain tellement envie.

— Oui, ma chérie. Mais commençons par le commencement, dit-il en me tirant dans l'ascenseur à la seconde où celui-ci s'ouvrit.

L'ascenseur se mit en marche et descendit en douceur.

— Il descend jusqu'où ? lui demandai-je en ayant l'impression que nous allions très loin.

— Juste quatre étages. L'ascenseur s'arrêta enfin et s'ouvrit lentement.

James me tira pour sortir.

— Bienvenu au quatrième, Bianca.

Nous entrâmes d'abord dans un grand couloir gris. Le sol était en bois gris et lisse. Il était sobre et sans défauts, mais très monotone.

On dirait un donjon, pensai-je en frissonnant.

Nous passâmes devant deux portes avant de prendre celle du bout du couloir. Je voulus lui demander ce qu'il y avait dans ces deux autres pièces, mais je me sentis soudain terrifiée, mon esprit bouillonnant de possibilités étranges. J'avais l'impression d'être transportée dans un autre siècle. *Il pourrait bien y avoir d'autres femmes dans ces pièces.*

Cette idée me fit stopper net, et James dut tirer plus fort pour que je le suive cette fois.

— Ce n'est pas l'endroit pour être obstinée, Bianca.

— Oui, Mr Cavendish, dis-je d'une voix tremblotante.

Au pire, que pourrait-il m'arriver ? me demandai-je en essayant de calmer ma terreur soudaine et disproportionnée.

Il me plaça face à lui pour me faire voir l'immense pièce gris foncé dans laquelle il m'avait amenée. Il attendit patiemment en me donnant le temps de bien intégrer ce que je voyais.

C'était en effet un terrain de jeu. C'était un fantasme BDSM, si je comprenais bien ce que je voyais. Des chaînes, des fouets, des menottes. Des accessoires de torture divers étaient installés dans différentes parties de la pièce.

Mon attention se porta d'abord sur une sorte de balançoire à ma droite. C'était une série de bandes de cuir et de métal qui me fascinaient. Je m'y dirigeai sans réfléchir.

James suivit mon regard et mon déplacement.

— Tu aimes la balançoire ? On peut commencer par ça. Puisque c'est ta première fois au quatrième étage, je te laisse choisir.

Je me sens d'humeur généreuse aujourd'hui.

— Tu vas me punir ? demandai-je, le souffle coupé.

Il me signifia que non en me tirant vers la balançoire.

— Si tu me désobéis ici, tu seras punie. Jusque là, considère que c'est simplement une leçon. Tu as compris ?

— Oui, Mr Cavendish.

Il me plaça devant la balançoire.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il en m'attrapant le poignet et en l'attachant avec une épaisse menotte en cuir. Il la serra avec des attaches comme pour les ceintures. Il la testa pour s'assurer qu'elle soit bien serrée. La matière qui touchait mes poignets était douce comme du duvet, alors que le cuir sur l'extérieur de la menotte semblait rigide et inflexible. Il attacha mon autre poignet avec des gestes sûrs et efficaces. Il plaça mes mains autour d'une barre en métal au-dessus de ma tête.

— Soulève-toi, ordonna-t-il.

Je me hissai et il posa d'épaisses sangles de maintien contre mon dos et mes fesses. Il s'agenouilla et il fixa des menottes à mes chevilles similaires à celles de mes poignets. Il fixa également des menottes juste au-dessus de mes genoux, mais elles étaient faites d'une matière plus souple et pliable. La zone juste au-dessus de mes coudes reçut le même traitement.

Il se releva puis se mit à ajuster toutes les sangles au-dessus de moi. Il semblait savoir exactement ce qu'il voulait et ses mains passaient de l'une à l'autre sans hésitation.

Il fit enfin un pas en arrière, enleva sa veste de costume et desserra impatiemment sa cravate.

— Lâche la barre, ordonna-t-il.

J'hésitai, j'avais l'impression que j'allais m'écraser par terre si je lâchais.

— Maintenant, aboya-t-il.

J'hésitai encore un court instant, puis je me laissai tomber. Je me sentis légère en tombant en arrière. Les sangles m'accueillirent en douceur et les sangles dans mon dos et sur mon derrière étaient beaucoup plus confortables que ce que j'aurais pu imaginer.

Mes bras étaient suspendus presque à la même hauteur que mes épaules. Mon dos était cambré, révélant ma poitrine et mon ventre de façon décadente. Mes jambes étaient écartées, exposant mon sexe.

J'essayai de fermer les jambes, au moins un petit peu, mais c'était impossible. Les cordes les maintenaient fermement en place.

James s'approcha de moi et posa mes pieds dans les doux étriers qui écartèrent encore beaucoup plus mes jambes.

Je geignis tout au fond de ma gorge.

Il tira légèrement sur mes pinces à seins avant de s'écarter.

Je vis qu'il déboutonna sa chemise avec impatience en venant se mettre derrière moi. J'essayai de tourner la tête pour le regarder, mais j'étais attachée trop fermement pour cela. J'imaginai que c'était ce que devait ressentir une mouche piégée dans une toile d'araignée.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Mr Merveilleux

Depuis ma position, je ne voyais pas où il allait, mais d'après le bruit, il me sembla qu'il partit de l'autre côté de la pièce.

Il fut parti pendant quelques minutes d'agonie avant que je le sente à nouveau derrière moi : il s'était suffisamment approché pour que son torse nu frôle mon dos.

— C'est juste un avant-goût. Pour ne pas m'avoir fait confiance quand je t'ai dit de lâcher la barre, chuchota-t-il dans mon oreille avant d'ajuster la sangle sous mes fesses jusqu'à ce que mon derrière lui soit pleinement exposé.

Quelque chose me frappa suffisamment fort pour me faire venir les larmes aux yeux. Il répéta deux fois son geste avant de réajuster la sangle de soutien pour recouvrir mes fesses et exposer mon sexe.

Il tourna autour de moi jusqu'à ce que je puisse le voir à nouveau. Il était torse nu et sans chaussures maintenant, mais il avait gardé son pantalon et son érection poussait contre sa fermeture éclair. Le tissu luxueux contre sa peau nue et parfaite rendait son physique musclé encore plus apparent. Les muscles de ses bras se gonflèrent quand il les croisa et qu'il se tint devant moi, pieds écartés, pour me regarder.

Son regard était avide, mais très sévère.

Il tenait nonchalamment une tapette rectangulaire dans la main. Elle me rappelait celles qui étaient utilisées pour punir les écoliers dans le passé, bien que celle-ci soit noire.

Il avança entre mes cuisses écartées. Il se pencha et posa un baiser sur mon front.

— Exquis, dit-il contre ma peau avant de s'écarter.

Je gigotai, devenant très impatiente et avide de contact physique. Il posa une main à l'intérieur de ma cuisse, juste avant ma fente. C'était de la torture de voir cette main toucher la peau tout près de l'endroit où j'en avais besoin. La peau sous sa main trembla.

Vif comme l'éclair, il frappa mon autre cuisse avec la tapette juste assez fort pour que ça brûle.

Il fit un pas en arrière, attrapa mon poignet et poussa fort la balançoire, de façon à ce que je tourne sur moi-même jusqu'à avoir la tête qui tourne. Je poussai un petit cri de surprise très gênant.

Il arrêta mon tournoiement en posant la main sur mon poignet et il fut soudain entre mes jambes, me pénétrant d'un mouvement fluide, mais brutal. Ses mains palpèrent fermement la peau de mes seins autour des pinces. C'étaient nos deux seuls points de contact. Bite sur le con et mains sur les seins.

Il entra et sortit une demi-douzaine de fois, lentement, avant de se retirer, de reculer et de me refaire tourner.

Il refit un pas entre mes jambes quand je m'arrêtai à nouveau exactement sur sa verge. Il me fit profiter un peu plus longtemps cette fois avant de se retirer. Ma tête venait juste de s'arrêter de tourner quand il poussa de nouveau la balançoire.

Cette fois il m'arrêta en attrapant ma cheville et il me pénétra plus fort, rentrant et sortant comme un marteau-piqueur. Il massa mon clitoris d'une main, tandis que l'autre brutalisait la pince qui tenait mon téton.

— Pars, maintenant, ordonna-t-il. Et cela fonctionna, comme toujours.

Je partis en criant, rejetant la tête en arrière.

Il se retira et me retourna sur le ventre avant que mon sexe ait fini de pulser à cause de l'orgasme.

Il m'avait mis le visage en bas et les fesses en l'air en un clin d'œil. Il entra lentement et je frissonnai autour de lui, étant toujours secouée de petits tremblements.

— Merde, jura-t-il. Tes petits serrements vont me faire partir.

— Oui, sanglotai-je. Pars .

Il me frappa les fesses en me pénétrant affreusement lentement.

— Je ne partirai pas avant de t'avoir montré tous les délices que cette balançoire a à offrir. Il s'extirpa de moi et me refit tourner.

Je gémis.

Il me pénétra fort quand je m'arrêtai cette fois, bougeant avec résolution. Ses

mains firent le tour de mon corps pour permettre à ses doigts talentueux de préparer mon orgasme suivant.

Je sanglotai son nom en partant à nouveau.

Il me retourna d'un coup et mon visage ne fut plus qu'à quelques centimètres du sol. Il se mit à me sucer avec sa bouche et le doux contraste par rapport à ce qu'il m'avait fait subir avant me fit le supplier en hoquetant. Le supplier de quoi, je n'en étais pas sûre.

Il ôta sa bouche et un instant plus tard il réintroduisait sa verge dure en moi. Le processus était plus lent dans cette position. Il devait s'insérer centimètre par centimètre. Je l'entendis jurer. Je me sentais tellement remplie que je retenais mon souffle d'inquiétude. Il fit quelques petits va-et-vient avant de se retirer.

Il me remit droite et mit quelques minutes à me suspendre juste au-dessus de lui. Nos bouches étaient à la même hauteur pour la première fois.

Il m'embrassa passionnément en me pénétrant, se laissant aller et s'enfonçant sauvagement en moi.

Je poussai des gémissements gutturaux. Je ne pouvais pas le toucher à cause des menottes, mais lui me touchait.

Ses mains étaient partout à la fois : elles caressaient, elles pinçaient et elles apaisaient avec un talent remarquable.

— Viens, putain, dit-il entre ses dents serrées, alors que son orgasme fit tomber sa tête en arrière.

C'était ensorcelant de le voir perdre tout contrôle comme ça et je ne le quittai pas des yeux en partant à ses ordres. Je gémis son nom.

— Putain, putain, putain, jura-t-il encore et encore en se déversant en moi.

Il me détacha magistralement et me porta dans ses bras. Il m'amena jusqu'à un grand lit dans le coin. Il me posa sur la couverture et s'affala à côté de moi.

Je vis qu'il était entièrement nu, chose que j'avais réussi à ne pas remarquer plus tôt.

Il a dû enlever son pantalon pendant que je tournais, constata mon esprit étourdi.

Il ôta mes pinces à sein et suçota doucement la peau rougie. Il prit son temps, offrant la même attention à chaque téton meurtri.

Après leur avoir donné toute son attention pendant un long moment, il se redressa et examina mon visage.

Il se tenait au-dessus de moi, une main posée à plat sur mon bas-ventre, et il regardait mon visage. Il embrassa mon front. Il avait l'air d'attendre quelque chose.

Je lui demandai quoi.

— J’attendais de voir si tu allais t’endormir. Tu es d’humeur à faire un échange d’informations ?

Je m’étirai, me sentant léthargique et exténuée, mais bizarrement, je n’étais pas prête à dormir. Je pensai à sa question. C’était étrange, mais l’idée de répondre à ses questions ne me dérangeait pas à ce moment-là. Je supposai que la demi-douzaine d’orgasmes y étaient pour quelque chose. Je m’imaginai qu’il le savait probablement. Il était plus au courant des sentiments post-coïtaux que moi.

Je me sentis étrangement ouverte à lui, anormalement dépourvue de ma réserve habituelle. J’espérai distraitemment que ce n’était qu’une forme de folie passagère et pas encore un autre symptôme de mon obsession grandissante pour cet homme. Je fis le petit haussement d’épaules qui le rendait fou.

— Très bien, dis-je en faisant courir ma main sur le torse au-dessus de moi. Pose-moi une question.

Il me sourit doucement, puis mordit sa lèvre comme s’il était nerveux.

Je l’observai avec fascination. Je ne l’avais jamais vu faire quelque chose de pareil. James et cette vulnérabilité me semblaient incompatibles.

— J’ai découvert ce que ‘sotnos’ signifie. Je veux savoir pourquoi tu as choisi un terme affectueux pour mot d’alerte.

Je ne fus pas choquée. J’avais su d’après l’expression de son visage que sa question porterait là-dessus, ou sur quelque chose d’aussi personnel. Les mots quittèrent ma bouche avant de pouvoir me convaincre de me taire. J’avais envie de le connaître, alors ce n’était peut-être pas grave de le laisser me connaître un peu.

— Mon père m’appelait comme ça, dis-je. C’était la vérité, et c’était la réponse la plus simple.

Il fronça les sourcils. Je voyais qu’il s’était attendu à une réponse plus longue.

— Ça n’explique pas grand-chose. Pourquoi un surnom affectueux donné par ton père est un bon mot d’alerte pour toi ?

— Tu vas me devoir une sacrée révélation après ça, lui dis-je en pointant un doigt sur son torse.

Il hocha solennellement la tête et sans hésiter. Cela me rassura pour une raison quelconque. Je pris une profonde inspiration avant de commencer.

— Il avait l’habitude de me tabasser, commençai-je.

James se tendit et je le caressai distraitemment.

Je poursuivis en soupirant.

— Pas des fessées, ou une tape sur la main, ou ce que les enfants reçoivent normalement. Il me battait jusqu'à ce que j'en perde connaissance. Il hurlait sur ma mère et moi sans penser aux conséquences. Et il n'y en avait pas pour lui. La seule façon que j'avais de savoir qu'il se contrôlait encore un minimum, c'était qu'il ne nous frappait jamais au visage. Il pensait que nous étions belles et il en était fier. J'imagine qu'il voulait qu'on le reste.

Je jetai un coup d'œil à son visage. Il était blême, sa pâleur avait tourné au gris. Mais je continuai, me sentant libérée d'un poids en racontant certains des détails sanglants.

— C'était une brute épaisse. Et gigantesque. Dieu qu'il était grand. Quand j'étais petite, je pensais que c'était un géant.

Stephan s'est battu avec lui une fois. Ça ne se voit pas, parce qu'il déteste la violence, mais Stephan se bat très bien. Il a réussi à maîtriser mon père, mais tout juste. Mon père pesait au moins vingt kilos de plus et Stephan s'en est sorti de justesse. Mais il était plus rapide et avait plus d'expérience. Stephan nous permettait de manger grâce à ses combats et il avait tout juste seize ans à l'époque. Mon père n'était habitué qu'à battre les femmes et les enfants, je suppose. Mais de voir comment ses poings costauds faillirent envoyer un homme comme Stephan à l'hôpital, rend incompréhensible le fait que ma mère et moi nous leur ayons survécu aussi longtemps...

Je me secouai pour me sortir de ma rêverie et revins au sujet du départ.

— Ce n'était pas un père affectueux. Il était froid, puis brutal et colérique quand il perdait son sang-froid. Mais même ses rages étaient froides. Il s'adressait souvent à ma mère et moi avec le mot affectueux 'sotnos' de façon froide et moqueuse.

Alors quand tu m'as demandé de choisir un mot d'alerte, pour quand les choses iraient trop loin pour moi, j'ai pensé à ça. Rien ne me terrifiait plus que ce mot sur ses lèvres. Il m'a semblé bizarrement approprié.

— Putain, marmonna James du fond du cœur, l'air bouleversé.

Je fis un sourire ironique.

— Je t'ai dit que j'étais perturbée.

— Comment est-il mort ? me demanda James d'une voix rauque en me caressant le ventre.

Je ne mentionnai pas le score de l'échange d'informations. Apparemment, j'étais d'humeur à répondre, parce que je lui dis doucement :

— Il ne l'est pas.

Il y eut quelque chose de sauvage dans ses yeux lorsqu'il releva la tête pour voir mon visage.

— Mais tu as dit –

— J'ai menti. Sur lui, mais pas sur ma mère. Elle est morte.

— Comment est-elle morte ? Et où se trouve ton père ?

— Elle s'est tuée. Le mensonge sortit de ma bouche sans effort ni remords. C'était un vieux mensonge. Et il était nécessaire.

— Et je ne sais absolument pas où il se trouve. Je me suis enfuie de chez moi à la mort de ma mère. J'avais presque quinze ans, et je n'ai pas arrêté de fuir. Il m'a trouvée, quelques fois. Le système d'adoption a été tellement inefficace qu'ils nous ont réunis. Mais j'avais déjà Stephan. Il me protégeait toujours et nous repartions en fuite.

— Vous étiez en famille d'accueil ? C'est comme ça que tu as rencontré Stephan ?
Je secouai rapidement la tête.

— On a eu quelques déboires en famille d'accueil, mais non. On était des fugueurs sans domicile. J'ai rencontré Stephan parce qu'un sans-abri a essayé de me violer et qu'il a frappé ce pervers pratiquement à mort. Tu peux remercier Stephan de m'avoir aidé à garder ma virginité. Après ça, on est devenus inséparables. On n'en a jamais parlé. On est devenu de la famille.

Je vis son corps être secoué d'un petit tremblement. Je touchai doucement sa mâchoire du bout du doigt.

— Je veux tuer quelqu'un, chuchota James. Je traçai le contour de sa mâchoire. Je ne peux pas supporter l'idée que l'homme qui t'a battu quand tu étais petite soit libre. Je n'arrive pas à croire que quelqu'un comme toi ait été obligé de vivre dans la rue, sans protection.

— J'avais Stephan, dis-je simplement. Grâce à lui, le reste en valait la peine. Avoir quelqu'un comme lui pour me soutenir avait rendu ma vie supportable pendant les moments horribles.

— J'adore ce type. Fais-moi penser à lui acheter un cadeau totalement extravagant. Je sais qu'il aime les voitures... terminat-il.

Je ris et je me sentis étrangement insouciant.

— Je l'adore aussi, mais je refuse de t'encourager dans cette voie.

— J'ai besoin que tu répondes à une question. Sois franche. Est-ce que ça te fait du mal, ce qu'on fait ensemble ? Est-ce que je suis comme ton père ? On n'est pas obligé de faire les trucs les plus hard, si c'est trop pour toi. Je ne veux pas être mauvais pour toi.

Mon doigt fit le tour de ses lèvres pendant que je choisissais mes mots avec soin.

— J'ai toujours été fascinée par le BDSM aussi loin que je me souviens. J'avais

honte, alors je l'ai bien caché. Évidemment, je n'avais aucune expérience en la matière, mais ça m'a toujours attirée. Et la façon dont tu l'exerces, sans honte, est libérateur pour moi. Je suis formée par mon passé, c'est vrai pour tout le monde, mais je ne crois pas que ce soit une mauvaise chose que je le confronte de cette façon. C'est bien pour moi d'avoir quelqu'un comme toi, qui peux m'aider avec cet exutoire.

Quelqu'un en qui je pense pouvoir apprendre à avoir confiance. Et tu n'as *rien* à voir avec mon père.

Je voyais que mes mots le rassuraient. Il se baissa pour poser doucement un bisou sur mon front.

— Merci, murmura-t-il contre ma peau.

— Et on est en train de perdre le fil. Tu me dois une révélation douloureuse. Plusieurs, en fait. Pourquoi détestes-tu autant l'alcool ? demandai-je.

Je savais qu'il y avait quelque chose là. Je le sentais. Sa réaction en me voyant ivre et sa tension instinctive à chaque fois qu'il pensait que j'allais peut-être boire de l'alcool étaient trop personnelles.

Il glissa sa main le long de mon torse, traçant le contour de mes côtes.

Je lui laissai quelques minutes de silence pendant qu'il me regardait en ruminant et formulait sa réponse.

— Je t'ai parlé de mon premier tuteur quand mes parents sont morts. Il s'appelait Spencer et je le méprisais. C'était soi-disant un ami proche de mon père. Je voyais pourquoi, au début. Il avait l'air sympa au premier abord. Il n'établissait pas de règles ni de restrictions. J'avais tout juste quatorze ans et il me laissait boire du vin à table. Je pensais que c'était le gars le plus cool de la terre. Jusqu'à ce que je me rende compte qu'il droguait le vin.

Je portai une main à ma gorge en entendant ces mots. Je retins ma respiration pour qu'il continue, en sachant avec une certitude inexplicable que ce qui allait suivre ne serait pas bon.

— Ça m'a pris un moment. Il m'arrivait d'avoir des trous de mémoire. Je ne me souvenais de rien après le dîner. Mais il y avait des... signes.

— J'avais mal à des endroits étranges. J'avais des marques sur mon dos, mes poignets, et... d'autres endroits. Et Spencer changea. Au début je voyais dans ses yeux qu'il savait quelque chose. Au bout d'un moment, il commença à me frôler en plein jour, et je sus. Je sus qu'il m'avait fait des choses, des choses pour lesquelles je n'avais pas donné mon consentement. Non pas qu'un ado de quatorze ans puisse consentir à quoi que ce soit.

Mes yeux se remplirent de larmes pour la première fois depuis des années et je le caressai pour le rassurer. Cela me brisait et me touchait, qu'il choisisse d'en

parler avec moi.

Il remarqua mes larmes et les essuya presque distraitement de mes joues en continuant.

— Ce n'était qu'une supposition, mais je soupçonnai le vin. Alors une nuit j'ai fait semblant de le boire et je l'ai laissé me conduire jusqu'à sa chambre. Il m'avait menotté avant que je réalise ce qu'il était en train de faire. Mais à ce moment-là, j'étais sans défense. Et j'ai vécu tous les trucs dégoûtants sans bénéficier du vin mêlé à la drogue.

Je caressai les petites cicatrices sur ses poignets et il me laissa faire. Il ferma les yeux quand j'y déposai des baisers, mais il ne m'arrêta pas.

— Je pense qu'il a su presque immédiatement que je n'étais pas aussi drogué que d'habitude, mais je pense vraiment que ce connard s'en foutait. Il s'était convaincu que je participais de mon plein gré, peu importe ce que je disais, ou comment je me débattais.

— Il ne me relâcha pas avant le matin. Ce fut la plus longue nuit de ma vie. J'étais épuisé et malade au plus profond de mon être, mais j'ai quand même eu la présence d'esprit de lui casser la gueule à la seconde où je fus libre.

— Il m'a évité après ça. Et moins d'un an plus tard, un amant en colère l'a étranglé à mort. Il aimait les hommes plus jeunes qui pouvaient le dominer physiquement. Je suppose que ça a fini par lui retomber dessus. Au moins cet amant-là n'était pas mineur. Ça a fait un énorme scandale au sein de la famille. Tout le monde était mort de honte. Mais moi j'étais ravi de cette nouvelle. Ses yeux se perdaient dans le vide quand il me racontait les détails ignobles, mais ils s'éclaircirent quand il eut fini.

Il sembla immédiatement se reconcentrer sur moi.

Il se pencha et m'embrassa quand il eut terminé. Je lui rendis désespérément son baiser. Il recula en murmurant dans ma bouche.

— Tu es la première personne, excepté mon psy, à qui j'ai raconté ça. J'en avais tellement honte. Est-ce que ça change la façon dont tu me vois ?

En réponse, je l'embrassai avec toute l'émotion que je ressentais pour cette âme cabossée qui semblait d'une certaine manière correspondre à la mienne. Elle me complétait exactement de la façon dont j'avais désespérément besoin.

Nous nous embrassâmes ainsi pendant un long moment. C'était une façon douce et respectueuse de partager. Le genre d'intimité qui m'aurait horrifiée par le passé. Mais ce n'était pas le cas maintenant. Je savourai ce contact, quelque chose ayant changé en moi.

Il s'écarta finalement, mais seulement pour me soulever.

— Je te veux dans mon lit, ma chérie. Dis au revoir au quatrième, pour l'instant.

Mais nous serons de retour, ne te fais pas d'illusions.

Il me serra contre son torse en marchant sans effort jusqu'à l'ascenseur. Il ne me posa pas et ne changea pas de position en entrant dans l'ascenseur qui nous conduisit lentement jusqu'à sa chambre.

J'enfouis mon visage dans son torse. Il posa un baiser sur le sommet de ma tête.

Il me posa sur son lit et me fit l'amour. J'imaginai que cela ressemblait beaucoup au fait de faire l'amour dans une forêt, l'immense fenêtre de la taille d'un mur nous inondant de la lumière du soleil.

Il était l'amant tendre, même si son côté tendre avait néanmoins un aspect tranchant. Il immobilisa mes jambes écartées sur le lit, afin que son élan de désir toujours dur frotte si fort contre mon clitoris que j'eus du mal à la supporter. Il me vit partir encore et encore avant de s'autoriser à se laisser aller lui-même.

— Tu es mienne, souffla-t-il dans mon oreille après ça. Nous étions couchés ensemble, entrelacés. Nous étions sur le côté et il m'enveloppait étroitement de derrière, une main fermement enlacée avec la mienne.

— Oui, répondis-je en un murmure, et je me laissai sombrer dans un sommeil profond et paisible.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Mr Magnifique

Je me réveillai dans le noir, désorientée et en me demandant ce qui m'avait réveillé.

— Chut, ma chérie, rendors-toi, me murmura James à l'oreille en se levant et en allant directement à la salle de bains.

J'entendis la douche couler. Je me forçai à me lever.

J'allai vers le dressing et je mis mes habits de travail, puisque c'étaient les seuls que j'avais. J'avais vraiment besoin d'une douche, mais ça pouvait attendre que j'arrive à ma chambre d'hôtel. J'avais l'impression que si je le rejoignais dans sa douche maintenant, il parviendrait à me convaincre de rester chez lui pendant qu'il sortait. Et je ne voulais pas faire ça.

Je m'habillai rapidement et je me mis contre la porte de la salle de bains quand j'entendis la douche s'éteindre. Je parlai à James à travers la porte.

— Je suis morte de faim. Ça t'embête si je pars à la recherche de quelque chose à manger dans ta cuisine pendant que tu te prépares ?

— Je t'en prie. Je suis désolé. Je n'ai pas été un bon hôte. Sers-toi. Il me faudra

un peu de temps pour me préparer, mais je te rejoindrai dans une vingtaine de minutes.

J'avais vu le smoking immaculé posé dans son dressing, donc je savais pourquoi il avait besoin de temps. Il allait manifestement assister à une soirée de gala. Une soirée beaucoup plus chic que tout ce à quoi j'avais pu assister.

— D'accord, dis-je.

Je me perdis un peu en essayant de me repérer dans le labyrinthe de son appartement, mais ce fut une bonne chose, puisque je trouvai ma valise. Je l'avais laissée dans le coffre de la voiture quand Clark était parti. Je n'y avais même plus pensé jusqu'à ce que je la voie là. Je la pris, reconnaissante, et la tirai derrière moi en essayant de retrouver la cuisine, en essayant de revenir sur les pas de James.

Je la trouvai au bruit plutôt qu'à la vue, arrivant par un côté différent de la veille. J'entendais bavarder deux voix féminines, l'une chaleureuse et rauque, l'autre aimable et teintée d'un rire clair.

Je m'approchai prudemment de la porte ouverte. Ce que je vis me troubla, et je restai là, les yeux écarquillés.

L'une des femmes avait la cinquantaine et je reconnus sa voix aimable comme étant celle que j'avais entendue quand James lui avait parlé à notre arrivée. C'était la gouvernante. C'était une dame d'origine hispanique qui avait le genre de la gentille maman. Elle interrompit sa phrase en me voyant. Elle observa mon apparence hirsute sans rien dire.

Je ne fus pas surprise par sa présence. C'était la présence de l'autre femme que je ne comprenais pas.

Elle était exceptionnellement belle, avec des cheveux noirs ondulés brillants et bien coiffés. Je me dis qu'elle était peut-être de la famille de James. Elle était assez belle pour être de la même lignée, si on considérait que quelqu'un pouvait rivaliser avec la beauté de James.

Ses magnifiques yeux gris m'étudièrent avec beaucoup moins de surprise que moi. Elle était préparée pour une soirée de gala avec une robe en soie gris clair assortie à ses yeux et qui aurait été à sa place sur le tapis rouge. Son design était classique et simple, sans bretelles, et moulait son corps idéal comme un gant. Son corps était parfait, avec une taille plus petite que ce que j'avais jamais vu, mais elle était néanmoins voluptueuse, avec la forme en sablier caractéristique. C'était le genre de femme à côté de laquelle toutes les autres se sentaient moches. Elle faisait quelques centimètres de moins que moi et ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-dix.

Elle me fit instantanément me sentir grande et gauche. Sa peau bronzée n'avait pas un défaut, ses lèvres étaient pulpeuses et sensuelles, son nez était mutin et

parfait.

— Une autre hôtesse de l'air ? demanda la femme de sa voix rauque. Elle parlait à la gouvernante. Les hommes et leurs jouets... Sa voix était nonchalante, et elle leva les yeux au ciel, mais une certaine tension autour de sa bouche révélait sa colère froide.

— Il sera prêt à s'installer avec toi dans quelques années, ma chère. Les hommes sont des animaux avant la trentaine. C'est bien connu, dit gentiment la gouvernante à la belle créature.

Ses yeux n'étaient toutefois pas gentils en me regardant de la tête aux pieds.

Je commençai à me sentir mal au creux de l'estomac. Je regardai la belle femme pendant un moment, muette, puis je me forçai à demander :

— Qui êtes-vous ? Ma voix était toute petite et faisait pitié. Je n'avais vraiment pas envie d'entendre sa réponse, mais il fallait que je le lui demande.

La femme sourit et son expression devint chaleureuse en l'espace d'un instant, comme par magie. Soit c'était une très bonne actrice, soit elle avait soudain décidé qu'elle m'aimait bien. Je pariai sur la première possibilité.

— Je m'appelle Julia Phillips.

— Vous êtes de la famille de James ? demandai-je. Je me raccrochais à ce que je pouvais.

Elle partit d'un rire sensuel et chaleureux.

Je me sentis si mal que je pensai que j'allais perdre le contenu de mon estomac sur ses talons aiguille rouges parfaits.

— Non. Si j'étais de sa famille, les choses que James et moi avons faites ensemble seraient certainement illégales. Je suis son rancard ce soir. Il m'escorte à un bal de charité. C'est pour une association que nos mères ont fondée ensemble. Ma pauvre, il ne t'a pas parlé de moi ? Il lui arrive de ne penser qu'à une seule chose. J'ai dû me montrer très compréhensive avec ses...

lubies particulières, au fil des années.

Elle tripota un collier autour de son cou en regardant le mien qui était découvert à l'endroit où j'avais laissé quelques boutons défaits. Son collier était en diamants, assez similaire au mien.

— Il a toutefois toujours été assez généreux pour que cela en vaille la peine, continua-t-elle, comme tu le sais.

C'en était trop. J'eus à peine le temps de courir à l'évier avant de me mettre à vomir.

Julia fit un bruit de sympathie et je sentis quelqu'un me tenir les cheveux en

arrière. La gouvernante fit un bruit de dégoût.

— Tu as trop bu, ma chère ? demanda Julia en caressant mes cheveux. Sa question était mordante, mais elle pensait sans doute que je ne le remarquerais pas.

C'était une femme dont il fallait se méfier. Je le sus avec certitude.

Je l'écartai.

— S'il vous plaît, laissez-moi respirer, dis-je en me sentant suffoquer.

Je me redressai, essuyant ma bouche avec ma manche. Je ne m'étais jamais sentie aussi dégoûtante de ma vie. Aussi sale.

C'était un menteur, pensai-je. J'étais tombée amoureuse d'un parfait mensonge. Je m'étais ouverte à un beau menteur. Je me sentais mise à nu.

Il faut que je sorte d'ici.

Je titubai hors de la cuisine. Je préférerais être malade dans la rue plutôt que de passer une seule seconde de plus dans sa maison.

J'atteignis l'ascenseur et je poussai le bouton.

Je sentis Julia rôder derrière moi, je sentis sa lourde présence dans mon dos.

— Vous vivez ensemble ? lui demandai-je sans me retourner.

L'autre femme ne répondit pas et je supposai le pire.

Il y avait une table à côté de l'ascenseur. Les mains tremblantes, j'enlevai mon collier et ma montre. Je les posai soigneusement sur la table, mais cela fit un gros bruit malgré tout.

Lorsque l'ascenseur s'ouvrit, je me pressai d'y entrer. Ce n'est qu'alors que je me retournai.

Sur un palier au-dessus, je vis que James venait d'émerger de sa chambre, tiré à quatre épingles pour son rendez-vous. Il était figé sur place à la vue de nous deux au-dessous. Il sembla déchiffrer quelque chose sur mon visage.

— Bianca, attends, dit-il d'une voix paniquée, l'air hagard. Il courait frénétiquement pour descendre les marches lorsque les portes de l'ascenseur se fermèrent enfin.

Je passai la descente à respirer profondément pour essayer de ne pas être à nouveau malade. Ce serait trop humiliant de laisser dans cet ascenseur la puanteur de mon vomi. Et j'avais subi suffisamment d'humiliations pour la nuit.

Quand j'atteignis le rez-de-chaussée, je sortis presque en courant de l'immeuble. Je restai ensuite un long moment sur le bord du trottoir, désorientée.

— Miss Karlsson ? Une voix m'appela sur ma droite, le ton était soucieux.

Je me retournai et je vis Clark s'approcher prudemment de moi, comme s'il avait peur que je déguerpisse sur la route.

— Laissez-moi vous conduire, Miss Karlsson. S'il vous plaît. Vous n'avez pas l'air bien. Il parlait doucement, d'une voix gentille et inquiète. Je vais appeler Mr Cavendish, et il s'occupera de ce qui vous trouble.

En entendant ce nom, je déguerpis pour de bon.

Je traversai la route bondée sans regarder, poussée par la panique. Je ne voulais pas le voir. Des klaxons sonnèrent, mais je m'en fichais. Un taxi dût piler à quelques centimètres de moi.

Je regardai à l'intérieur. Il était vide. Je me jetai dans le taxi en traînant ma valise et mon sac de voyage à l'intérieur. Je donnai l'adresse de mon hôtel au chauffeur.

Il me regarda comme si j'étais folle, mais je fouillai dans mon sac, sortis mon portefeuille et lui donnai un billet de vingt dollars. Je n'aurais normalement jamais pris un taxi. C'était affreusement cher. Mais à ce moment-là, j'aurais pu payer pratiquement n'importe quelle somme pour m'éloigner. Je voulais être dans ma chambre et me rouler en boule.

Je savais que Stephan serait toujours dehors. J'hésitai à l'appeler. Je savais qu'il laisserait tomber tout ce qu'il était en train de faire pour venir me reconforter. Mais j'abandonnai presque immédiatement cette idée. Ça aurait été égoïste de l'obliger à quitter une soirée sympa pour l'entraîner dans ma misère.

Lorsque le taxi s'arrêta, j'en sortis maladroitement. Je cherchai la clef de ma chambre et je fus soulagée de la trouver dans une de mes poches. Je n'avais envie de parler à personne, pas même à l'aimable personnel de l'hôtel.

Je hochai la tête en direction de la fille à la réception lorsqu'elle me salua. Je ne la reconnus pas à travers mon nuage de désespoir qui rendait tout le reste flou, même si elle m'appela par mon nom.

Je me pressai vers l'ascenseur.

Je sentis une vague de soulagement lorsque je me glissai finalement dans ma chambre, fermant à clef derrière moi. J'avais eu l'idée folle et paranoïaque que James me poursuivait, essayant de me rattraper avant que je puisse m'enfermer et ne plus jamais lui adresser la parole.

Je m'appuyai contre la porte pendant quelques longues minutes en essayant de garder mon calme.

Bien sûr, je savais que James avait une longue liste d'ex. Bien sûr, je savais que c'était un coureur de jupons. Bien sûr, j'étais une idiote. Quand il m'avait dit que notre relation serait exclusive, je l'avais simplement cru, comme si un homme pareil ne serait pas un menteur invétéré.

Je laissai ma valise à côté de la porte et jeme forçai à suivre ma routine habituelle.

J'enlevai le dessus-de-lit et je le jetai dans le coin le plus éloigné de la chambre. Je savais qu'ils ne lavaient jamais ces choses-là. Je réglai le réveil à côté du lit, puis celui de mon téléphone que je branchai pour le charger.

Je vis que j'avais raté huit appels. J'enlevai le vibreur en plus de la sonnerie, de façon à ne pas être réveillée par des appels ou des textos. Je l'avais réglé pour ne sonner que pour le réveil.

Je défis le moins possible ma valise. Je ne sortis que mes affaires de toilette et mon uniforme de rechange.

J'allai jusqu'à la porte communicante. Même si j'avais passé la journée ailleurs, nous nous étions arrangés pour avoir des chambres communicantes. J'ouvris mon côté et je fus soulagée de voir que Stephan avait déjà fait la même chose. J'entendis du mouvement dans la salle de bains et je sursautai.

— S-Stephan ? appelai-je en espérant vraiment que c'était lui.

Il sortit en trombe de la salle de bains quand je l'appelai. Il était torse nu et ne portait que son bermuda marine.

— Hé, Bouton d'Or. Un crétin a gerbé sur ma chemise, alors j'ai dû revenir pour me changer. Il s'approcha de moi tout en séchant ses cheveux à la serviette.

Il vit mon visage et se figea sur place. Quelques secondes plus tard, ses bras m'enveloppaient. Il tint mon visage contre son torse nu, caressant mes cheveux.

— Oh, B, qu'est-ce qu'il y a ?

J'avais réussi à ne pas crier jusque là, mais sa compassion me perdit. J'entendis un sanglot sortir de ma gorge, comme si je l'entendais de loin. Je ne pleurais jamais, surtout pas comme cela. Je mouillai son torse de mes sanglots désespérés.

Comment avais-je pu en arriver là ? me demandai-je, encore et encore. J'avais été tellement certaine que je ne laisserai pas mes sentiments s'immiscer. Mais au bout du compte, je n'avais aucun contrôle, même là-dessus.

Je sentis une écrasante vague de culpabilité en me rendant compte que Stephan pleurerait avec moi. Il avait toujours été comme ça. Il ne pouvait pas me voir souffrir sans souffrir lui-même.

— Chut, tout ira bien, me dit-il d'une voix douce et apaisante, malgré ses larmes. On y survivra, Bianca. Quoi que ce soit, on y survivra ensemble.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Il y eut soudain des coups enragés contre la porte. Elle vibrait sous les coups de poing.

— Bianca, ouvre la porte. On doit parler. Ne me laisse pas dehors. Ouvre la porte. Maintenant. La voix de James s'entendait très clairement dans ma chambre, parce qu'il criait à en réveiller les morts. Je n'avais jamais entendu sa voix s'élever jusqu'au cri. Cela me surprit, c'est le moins qu'on puisse dire.

Nous essayâmes de l'ignorer en silence pendant qu'il frappait à la porte. Cela dura bien cinq minutes.

À chaque coup sur la porte je me tendais et je finis par devenir une boule de nerfs tremblante.

Rien n'aurait pu plus efficacement me ramener à mon enfance. Les coups à la porte, mon père qui la défonce et qui nous bat parce qu'on a eu le culot de nous enfermer. Presque chaque épisode violent de mon enfance avait débuté par des coups de poing sur une porte. Exactement comme maintenant.

J'étais tellement anéantie que je retournai à une habitude dont je pensais m'être débarrassée depuis des années.

Je bondis brusquement des bras de Stephan. Je trouvai l'endroit qui me semblait le plus sécurisant, à l'extrémité du lit. Je me roulai en boule, les bras serrant mes jambes. C'était purement une position défensive infantine, mais je ne pus pas m'en empêcher.

J'entendis la porte s'ouvrir puis la voix de Stephan, plus froide encore que la dernière fois que je l'avais entendu parler à mon père. Ça ne s'était pas bien terminé. J'espérais vraiment que cette scène ne se terminerai pas de façon similaire.

— Ne fais pas ça. Elle ne veut pas te voir. Regarde-la ! Qu'est-ce que tu as fait ?

Ses dernières phrases étaient tendues. J'entendis les bruits d'une lutte et je sus que James s'était précipité dans la chambre, sans se soucier de l'immense blond qui se tenait dans l'entrée. Stephan l'avait bloqué, d'après ce que j'entendais.

Les bruits de bagarre s'arrêtèrent pendant un long moment. James avait arrêté d'essayer de forcer le passage, ou bien Stephan le tenait assez fermement pour l'empêcher de bouger.

Les bruits de bagarre reprurent.

— Laisse-moi juste la voir. Je veux juste tout arranger. Je ne suis pas là pour la faire souffrir, Stephan, dit James en ayant l'air de parler entre ses dents serrées.

— Tu l'as déjà fait ! Regarde-la ! Qu'est-ce que tu as fait ? Cette fois, les mots de

Stephan étaient des hurlements de fureur. Tu dois partir !

— Je la vois, dit-il et je me recroquevillai au son de sa voix rauque. Bianca, écoute-moi. Cette femme n'était qu'une amie.

J'entendis le bruit d'un poing rencontrer la chair et James poussa un grognement de douleur silencieux. Ce bruit ressemblait à un coup dans l'estomac. Cela m'inquiéta. Je savais que les coups dans le ventre de Stephan pouvaient causer des dommages importants. Dans le meilleur des cas, ils signifiaient que la victime passait quelques jours à tousser du sang.

— Quelle femme ? demanda Stephan qui semblait de plus en plus en colère à chaque minute qui passait.

— S'il te plaît, laisse-moi l'approcher. Je ne peux pas la voir souffrir comme ça. C'est trop dur.

— Alors, pars. C'est toi qui l'as mise dans cet état, et tu dois partir. Si elle veut te parler, elle a ton numéro.

— Bianca, dit James à nouveau, la voix brisée.

Le son d'un corps écrasé contre un mur me poussa finalement à tourner la tête, juste assez pour voir la scène. Stephan tenait un bras contre la gorge de James, mais James luttait féroce­ment malgré tout pour essayer de passer. Il n'essayait pas de se battre, seulement de passer le barrage de Stephan.

Stephan, au contraire, semblait être au bord du meurtre. Je voyais ses muscles puissants se tendre furieusement dans son dos.

— Dis-moi juste que tu m'écouteras, Bianca. Pas forcément maintenant, mais au moins plus tard. Promets-moi que tu ne m'excluras pas complètement. Promets-le-moi et je partirai. Si c'est ce que tu veux, haleta-t-il.

Mon premier réflexe fut de ne pas accepter, mais voir Stephan poussé jusqu'à la limite du meurtre me convainquit pour une grande part.

Ma voix était monstrueusement tremblotante, mais je finis par réussir à parler.

— Je te donne ma parole, comme tu l'as fait quand tu as dit que notre relation serait exclusive.

Cela eut l'air de pousser Stephan à bout.

— Enculé, rugit-il en frappant encore James dans l'estomac.

Je me maudis. Je n'avais fait qu'empirer les choses.

— Nous l'étions. Nous le sommes. Je ne t'ai jamais menti. Je t'ai toujours dit la vérité sur tout, même quand ça fait mal, parce que je veux que tu me fasses confiance, me dit-il d'une voix hachée et rauque à cause des coups.

Ses mots me rendaient si furieuse que j'oubliai que je voulais désamorcer la

situation.

— Tu m’as dit que tu ne sortais jamais avec quelqu’un. C’était un mensonge, puisque j’ai vu ton rendez-vous pour la soirée.

Stephan colla James contre le mur en jurant.

— Espèce de bâtard. Tu m’as juré de ne pas lui faire de mal. Mais je ne l’ai jamais vue souffrir à ce point depuis la dernière fois que son père lui a mis la main dessus.

Cela sembla refroidir James. Il arrêta de lutter alors même que Stephan essayait de lui faire traverser le mur.

— Bianca, s’il te plaît, tu ne peux pas me quitter comme ça. Accepte de me parler à nouveau, quand tu en auras le courage. Je te laisserai choisir le jour et l’endroit, mais je ne peux pas te laisser partir sans me battre.

— D’accord, si tu réponds à une question d’abord.

— Tout ce que tu veux.

— D’abord, accepte de ne pas t’approcher de moi, pour que Stephan puisse te lâcher.

Ses yeux exprimaient un désespoir que je pouvais voir à l’autre bout de la pièce.

— Si c’est ce que tu veux.

Stephan le lâcha brusquement et fit les cent pas dans la pièce avec les mains dans ses cheveux. Il détestait par-dessus tout perdre son sang-froid, et cette nuit il avait été à la limite. Je ressentais une culpabilité écrasante parce que je savais que c’était de ma faute. Je me promis de ne plus jamais avoir de liaison avec un autre homme.

— Tu peux venir chez moi lundi après-midi, à cinq heures. On pourra parler à ce moment-là.

C’était difficile de ne rien ressentir quand je vis son regard apparemment sincère et suppliant.

— Plus tôt, s’il te plaît. Ça va être une vraie torture d’attendre jusqu’à lundi.

Je secouai la tête en campant fermement sur mes positions. — Non. Lundi. Maintenant, réponds à ma question.

Il hocha la tête. Il avait l’air absolument dévastateur avec ses mains dans les poches de son costard noir et sa chemise blanche immaculée. Ses cheveux étaient en désordre à cause de la bagarre, mais ils semblaient malgré tout ébouriffés avec art.

— Est-ce que tu as baisé avec Julia ?

Il se raidit et je sus la réponse avant qu’il parle.

— Oui. Mais c'était il y a longtemps.

Je ne voulais pas que cette question passe mes lèvres, mais elle sortit malgré tout.

— Quand ?

— Il y a au moins un an. Je ne sais pas exactement.

Et il la connaît depuis des années, pensai-je.

— C'était une seule fois ? demandai-je.

Il ferma les yeux.

— Non. Mais ça ne voulait rien dire, je te le jure.

— Alors ça fait des années que tu couches avec elle, et tu allais sortir avec elle ce soir après mon départ, mais ça ne voulait rien dire ?

— Je sais que ça n'en a pas l'air, mais ce n'est pas ce que tu crois. Je la connais depuis le lycée et nos familles sont liées depuis très longtemps. Son frère Parker est un ami proche. Et elle n'est qu'une amie pour moi. Je te le jure.

— Mais tu baises manifestement avec tes amies. Ma voix était éteinte et j'aurais aimé pouvoir me la fermer.

Il me supplia du regard.

— Plus maintenant. Tout ce que j'ai vécu avec elle, ça ne veut rien dire. Ça n'a jamais eu d'importance.

— Et tu ne me connais que depuis une semaine. Qu'est-ce que ça dit sur notre relation ?

Il serra la mâchoire.

— S'il te plaît, ne fais pas ça. C'est différent. Nous sommes différents.

Je me détournai de lui, ayant fini de parler. Je voulais simplement qu'il s'en aille.

— Pars, s'il te plaît. Je te parlerai lundi. Et s'il te plaît, ne prends pas un de mes vols. Si tu y es, j'irai travailler en classe éco pour t'éviter. Ma voix devenait de plus en plus ferme. J'espérai sincèrement que mes crises de nerfs étaient passées.

Il ne partit pas avant un long moment, mais il ne parla pas non plus. J'entendis la porte s'ouvrir et se fermer, puis le verrou se mettre en place.

Stephan me souleva et me porta vers le lit. Il me tenait en pleurant.

Je savais qu'il souffrait et que tout était de ma faute. Son emportement violent le troublerait, tout comme le fait d'avoir approuvé James au départ, pour apprendre ensuite qu'il m'avait fait souffrir. Et ma souffrance le ferait souffrir également.

Nous nous fimes un câlin et je découvris que j'étais loin d'avoir terminé de

pleurer.

Stephan et moi nous fûmes étonnamment efficaces le lendemain matin, ce qui était étrange, car nous n'avions presque pas dormi. Étrange, mais bon pour nous.

Nous ne pouvions pas manquer le travail d'un vol à escale sauf si nous étions à l'article de la mort. Rater le vol retour avait coûté l'emploi de beaucoup de personnel navigant. Alors on se traîna jusqu'au hall de l'hôtel avec cinq minutes d'avance, en silence, mais prêts à travailler.

Tout le monde voulut savoir pourquoi Stephan n'était jamais revenu au bar la nuit précédente. Il avait même oublié d'envoyer un texto pour prévenir, ce qui ne lui ressemblait pas. Il était normalement extrêmement prévenant.

Il inventa qu'il s'était endormi sur son lit, ivre et exténué. L'excuse fonctionna et la conversation se détourna du problème.

Je n'étais pas d'humeur à parler, donc je restai silencieuse et à l'écart des bavardages de l'équipage, ne m'animant que quand ce fut l'heure de travailler. La routine familière m'aidait et j'étais reconnaissante d'avoir une matinée très chargée, sans James.

Je remarquai que les agents étaient à bord, l'un en première classe et l'autre en économique, comme d'habitude.

Le vol était bondé. Chaque siège de l'avion était occupé. Ce ne fut qu'au bout de trois heures de vol que je pus doucement demander à l'agent, James Cook, s'il travaillait pour James Cavendish.

Il eut l'air un peu surpris, mais son visage redevint impassible presque immédiatement.

— Je ne suis pas en mesure de vous répondre, Miss Karlsson.

Je me contentai de hocher la tête. Je pensais avoir ma réponse.

Capitaine Damien me surprit en étant étrangement sensible à mon humeur. Il laissa tomber sa routine habituelle de flirt amical et pris le temps de passer brièvement dans mon galley et de me toucher le bras en me regardant avec des yeux sérieux et tristes.

— Je ne te demanderai pas ce qui t'a rendue si triste, mais je veux juste que tu saches que je suis ton ami. Si tu as besoin de quoi que ce soit, même si ce n'est qu'une oreille compatissante, n'hésite surtout pas à m'appeler. Je suis doué pour être compatissant, figure-toi. Il sourit gentiment quand il eut fini de parler. Il avait l'air si grave et si sincère, que j'en fus bizarrement touchée.

Je lui souris à mon tour.

— J'ai du mal à le croire, en fait. Mais je le garderai à l'esprit, Damien. Merci.

Mon court contact avec Melissa quand elle traversa pour se rendre au cockpit fut aux antipodes de cet échange. Elle observa mon poignet sans montre avec un sourire méchant.

— Un orage au paradis ? demanda-t-elle. Elle poursuivit sans attendre de réponse. Je ne lui en aurais jamais donné une, donc ça tombait bien. Tu dois quand même porter une montre, tu sais. Tu peux prendre un rapport si tu n'en portes pas.

Stephan parla en nous surprenant toutes les deux. Il s'était approché de nous sans bruit.

— Je doute que ce rapport soit aussi grave que celui qui dirait que tu as laissé tomber les autres hôtes en deuxième classe pour venir harceler sexuellement les pilotes. Encore une fois, terminat-il sèchement.

Elle lui jeta un regard meurtrier, mais ne dit rien. Elle partit en trombe rejoindre la cabine principale.

En dehors de ses paroles pour Melissa, Stephan fut silencieux et affectueux ce matin-là. Je reçus des câlins et des tapes réconfortantes qui me réconfortèrent effectivement.

J'étais peut-être nulle en relations romantiques, mais ce n'était que justice, puisque j'avais Stephan.

Qui avait besoin de plus que ça ? Qui méritait plus ? Pas moi.

Nous n'avions jamais beaucoup de temps de pause pendant les vols matinaux bondés. Plusieurs heures passèrent avant que l'on puisse se détendre et manger dans le galley. Nous mangeâmes vite notre habituel yaourt grec rejeté en nous appuyant contre les chariots de boissons, épaules contre épaule.

— Je vais faire des recherches en ligne sur James. J'aurais dû le faire dès le début. Je suppose que je voulais le connaître en tant que personne, et non en tant qu'image. Mais maintenant je vois que ce que je ne sais pas pourrait me faire souffrir, dis-je doucement à Stephan quand nous eûmes fini de manger.

J'avais un vieil ordinateur et je l'utilisais quand j'en avais besoin, mais je n'étais pas du genre à passer beaucoup de temps sur internet. Je ne m'intéressais pas à l'actualité. Quand j'avais du temps libre, je préférais presque toujours peindre ou passer du temps avec Stephan et nos autres amis. J'évitais Facebook et les sites similaires comme la peste. J'étais sûre que James avait probablement une page Facebook, même si je n'y avais pas pensé avant.

Je me demandai avec dépit ce que son statut Facebook affichait. J'écartais cette idée. Une simple recherche de son nom me donnerait déjà beaucoup de renseignements.

Stephan hochait la tête et glissa son plateau-repas dans le chariot poubelle. Il tendit la main pour prendre le mien et le jeta aussi.

— Ça peut être une bonne idée, après tout. J'aurais dû mieux me renseigner sur lui, mais je ne l'ai pas fait. Je lui faisais confiance. Je voyais la façon qu'il avait de te regarder et je savais que tu comptais pour lui. Je pensais que c'était suffisant. Et je ne voulais pas me mêler de ta relation avec le seul gars qui t'ait intéressée. Tu veux que je reste avec toi pendant que tu regardes ?

Je secouai la tête.

— Non, ça ira.

Il se redressa et se rapprocha pour me frotter les épaules de façon réconfortante.

— Je suis désolé d'avoir été aussi violent hier soir. J'ai failli perdre la tête.

Je tapotai sa main.

— Ne dis pas ça. C'était de ma faute, j'ai amené mes problèmes jusqu'à ta porte. Tu essayais simplement de me protéger.

— James n'arrête pas de m'envoyer des textos. J'avais huit textos quand j'ai vérifié mon téléphone avant le vol. Il demande à me parler. J'accepte ? Ou tu préfères que je refuse ?

Je haussai les épaules.

— C'est à toi de voir. Fais ce que tu as à faire.

— Je crois qu'il a des sentiments forts pour toi. Je n'ai aucun doute qu'il tient à toi.

Je levai une main.

— Je ne veux pas en parler. Ce qu'il *ressent* ne compte pas s'il ne peut pas vivre avec ce qu'il *fait*.

— Il n'a jamais frappé la nuit dernière, même pas essayé, mais c'est lui qui s'excuse auprès de moi.

Je me retournai pour le regarder dans les yeux, afin de lui montrer ma détermination.

— Laisse tomber.

Il se pencha vers moi et fit un bisou sur le haut de ma tête.

— Bien sûr, Bouton d'Or. Je laisse tomber.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Le trajet jusqu'à la maison sembla durer une éternité. En arrivant je m'endormis pour une sieste sans précédent de six heures.

J'avais éteint mon téléphone au début de la matinée et je le laissai éteint. J'avais dit à James que je lui parlerais lundi, mais ça ne l'avait pas empêché de m'appeler et de m'envoyer des textos, encore et encore.

Rien que l'idée de lire ces textos me retournait l'estomac, donc je laissai mon téléphone éteint.

Quand je me réveillai, je mangeai quelques œufs et je m'assis à l'ordinateur en redoutant ce que j'allais trouver.

Mon ordinateur était un vieux truc rénové, mais il servait. Les doigts tremblants, je tapai le nom de James Cavendish dans le moteur de recherche.

Je fus submergée par les résultats, qui me donnèrent davantage de mauvaises surprises que ce à quoi je m'attendais. Je savais que c'était un milliardaire jeune et célèbre. Je m'étais attendue à ce que les médias fassent un peu attention à lui, ne serait-ce que pour son physique et sa fortune. Mais je n'aurais pas pu anticiper ce que je trouvais.

J'étais déconnectée des actualités, c'est le moins qu'on puisse dire. Je ne regardais pas les journaux télévisés, on n'aurait même pas pu me payer pour regarder certaines des émissions de divertissement avec des célébrités, et je ne m'intéressais absolument pas aux tabloïds. Je n'avais jamais compris leur attrait. Je n'avais jamais été capable de me sentir concernée. Ils traitaient en général de gens riches et gâtés et je ne comprenais pas leur attrait. Cela pouvait peut-être excuser le fait que je ne sache absolument rien au sujet de l'homme avec lequel j'avais eu une brève liaison.

Je cliquai d'abord sur les images. La plupart étaient prises sur des tapis rouges. Il semblait y avoir une infinité de photos où il posait avec un nombre incalculable de femmes, même si Julia se trouvait dans une horrible majorité d'entre elles.

Il portait smoking après smoking, certains à la dernière mode, d'autres plus classiques. Elle portait des robes de toutes les couleurs et elle avait toujours l'air magnifique. Ensemble, ils formaient un couple à la beauté démoralisante. Il portait des costumes dans d'autres photos, pour ce que j'imaginai être des événements un peu moins chics. Je fus choquée de voir que je reconnaissais quelques-unes des autres femmes avec lesquelles il était sorti.

Je reconnus une actrice très célèbre. Je n'avais pas réalisé qu'elle était si petite jusqu'à ce que je la voie poser à côté de la grande silhouette de James. Elle lui arrivait à peine à la poitrine. J'avais aimé quelques-uns de ses films, mais je

ressentis une aversion déraisonnable pour elle quand je vis qu'elle était allée à au moins trois événements avec lui.

Je reconnus encore une autre femme, une star de la télé-réalité voluptueuse, mais qui n'avait rien dans la tête. Elle avait les cheveux noirs et la peau foncée. Ses courbes étaient presque trop grasses, me dis-je méchamment. Elle était si petite qu'ils avaient l'air ridicules côte à côte.

J'eus la nausée quand je le vis à côté d'une femme sur une photo dont la légende disait 'star de porno fétichiste'.

Il avait toujours l'air exceptionnellement beau, quelle que soit la personne à son bras, mais j'avais une image élargie et complètement différente de lui à présent. Et je n'aimais pas ce que je voyais.

Plus bas sur la page des images, j'en vis une où lui et Julia étaient simplement habillés en jeans. C'était rare, donc je cliquai dessus. L'image s'agrandit en compagnie d'un petit article à scandale. Ils se tenaient la main sur la photo. L'article disait que d'après les rumeurs, ils avaient une relation amoureuse tumultueuse.

J'allumai mon téléphone juste assez longtemps pour envoyer l'image à James.

Bianca : menteur. Je te parlerai lundi parce que je t'ai promis de le faire, mais j'ai commencé à chercher des informations et je vois que je ne te connais pas.

Je ne pris pas la peine de lire les douzaines de messages non lus au-dessus de celui que je lui avais envoyé, mais je reçus presque immédiatement une réponse, que je lus.

James : S'il te plaît, ne crois pas ces tabloïds de merde. J'avoue que je n'ai pas démenti les rumeurs disant que Julia était avec moi, mais ce n'étaient que des rumeurs. Elle n'a jamais été avec moi. C'est la sœur de mon meilleur ami. Je te promets de ne plus jamais l'accompagner à une autre soirée pour le reste de ma vie, mais la nuit dernière ce n'était pas un rendez-vous galant. C'était une obligation sociale prévue de longue date. Si j'avais essayé de me mettre à ta place, j'aurais vu que ça pouvait être blessant pour toi. Excuse-moi. Je donnerai n'importe quoi pour m'y prendre autrement.

Mais s'il te plaît, essaie de me donner le bénéfice du doute et arrête de lire les tabloïds. Je travaille encore à New York, parce que tu ne veux pas me voir, mais ça me rend malade de t'avoir fait souffrir et de ne pas pouvoir arranger ça. Je pourrais prendre un vol dans l'heure pour te rejoindre. Il te suffit de me le dire, ma chérie.

J'éteignis mon téléphone après ça. Son message m'avait presque adouci envers lui et je n'allais pas laisser faire ça. *On ne me trompera qu'une fois...*

Je retournai à ma séance de torture personnelle en triant les rumeurs concernant James Archibald Basil Cavendish, Troisième du nom. Je ne connaissais même pas ces autres prénoms et je ne savais pas qu'il en avait plusieurs. C'est un site people qui dut me l'apprendre. Évidemment, il ne connaissait pas non plus le mien.

Je trouvai des articles sur ses parents et même quelques images. C'était un couple éblouissant. Sa mère était d'une beauté ravissante avec ses cheveux et ses yeux noirs, la peau dorée et la belle bouche de James. Son père était terriblement beau et blond, avec des yeux turquoise qui me nouèrent l'estomac en les reconnaissant. Je compris comment un tel couple avait pu créer une œuvre d'art telle que James.

Un article que je trouvai à leur sujet racontait comment ils étaient morts dans un accident de voiture. Leur tragédie et le beau jeune James devenu milliardaire avant l'âge de quatorze ans avaient rapidement été mis sous le feu des projecteurs et romancés.

Je vis quelques bribes et même une photo de l'infâme tuteur décédé ainsi que les détails du scandale. Sur la première photo, il avait une trentaine d'années. Il était beau, avec des cheveux châains clairs comme James, mais à la peau plus claire. Et il était mince, presque frêle, avec des yeux vert clair louches. Spencer Charles Douglas Cavendish avait été un prédateur dans la peau d'un agneau. Je le haïs au point de sentir la bile me monter à la gorge.

Je lus l'article relatant sa mort. Spencer Cavendish avait été tué par un amant enragé. Lowell Blankenship avait été drogué et menotté par le frêle Spencer. Lowell avait dit avoir consenti à coucher avec Spencer, mais qu'il n'avait pas accepté tous les autres 'trucs tordus' que l'homme lui avait forcé à faire. Spencer avait été étranglé à mort quand il avait défait les menottes de Lowell, beaucoup plus costaud que lui. Personnellement, je trouvai qu'il méritait une mort plus douloureuse.

Il y avait un nombre incalculable d'autres articles sur les nombreuses entreprises de James. Je les lus seulement en diagonale.

J'appris toutefois qu'il n'était pas seulement dans l'industrie hôtelière, et cela ne me surprit pas.

Je lus un article de trois pages sur sa relation de trois mois avec une chanteuse disque de platine. Elle avait tout juste dix-neuf ans et cela ne faisait même pas six mois qu'ils s'étaient séparés.

Merde, j'ai des chansons d'elle sur mon lecteur mp3, pensai-je avec dégoût. Il avait la main sur sa nuque dans une des photos. J'eus envie de jeter quelque chose.

Il y avait quelques articles qui mentionnaient brièvement qu'il était un

partenaire sexuel pervers, mais c'est tout ce que je pus trouver qui se rapproche un minimum de son train de vie BDSM. Je me demandai comment il avait fait pour garder tout ça secret.

J'éteignis mon ordinateur et j'allai dans ma chambre d'un pas déterminé. J'arrachai son portrait du mur. J'essayai de me forcer à le déchirer, mais je ne réussis pas. Je le mis alors dans le coffre avec les vieilles aquarelles.

J'allumai à nouveau mon téléphone. J'ignorai les appels manqués et les textos de James. J'envoyai un texto à Stephan pour demander si je pouvais passer. Il me répondit instantanément que oui.

On regarda la télé en mangeant trop de glace chez lui. Ça m'aidait, mais dès qu'on arrêtait la télé, je me remettais à penser.

C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés à regarder tout ce que j'avais manqué jusqu'à presque deux heures du matin.

Nous travaillions tôt le lendemain, mais Stephan ne se plaignit pas.

— J'ai parlé avec James aujourd'hui, me dit Stephan après avoir regardé la télé pendant des heures.

Je hochai juste la tête.

— Tu veux que je te raconte ?

Je secouai la tête.

— D'accord. Fais-moi signe quand tu voudras.

— J'ai besoin de temps. J'ai lu des choses sur lui sur internet. Je me sens moins disposée que jamais à lui parler.

Stephan inspira profondément.

— C'est une des choses dont je voulais te parler, en fait, si tu veux bien écouter ce que je pense maintenant de tout ça.

Je le regardai pendant une minute. Il avait l'air nerveux, ce qui voulait dire que je n'allais pas aimer ce qu'il avait à dire.

— Pas maintenant, lui dis-je.

— Je crois que je peux au moins comprendre maintenant pourquoi il voulait que sa relation avec toi reste secrète.

Je levai une main.

— N'en dis pas plus. On dirait que tu es de son côté maintenant. Je ne peux pas gérer ça pour le moment. Des larmes involontaires me montèrent aux yeux pendant que je parlais.

Il m'attira contre son torse et embrassa le haut de ma tête.

— Jamais, Bouton d'Or. Je serai toujours de ton côté. *Toujours*. On en reparlera quand tu seras prête.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Mr Cavendish

J'étais soulagée que les vols soient chargés le lendemain. Les avions étaient pleins à l'aller comme au retour. J'eus à peine le temps de manger et j'évitai à tout prix de parler. Je n'avais même pas pris mon téléphone. Il était toujours à la maison, près du lit, éteint.

Les agents étaient présents et j'eus un élan de colère excessif quand je vis le premier dans ma cabine. J'étouffai cette émotion et je me contentai de les servir lorsqu'ils alternèrent de cabine sur le vol retour. Je m'obligeai à ne pas penser au fait que cela indiquait que James avait toujours une raison de garder un œil sur moi. Je le remettrais à sa place lundi, et toutes ces inepties seraient terminées pour de bon.

Heureusement, j'étais épuisée quand je revins à la maison ce soir-là. Je ne fis que le minimum des préparations au coucher avant de tomber sur mon lit.

Je me réveillai tard le lendemain matin. Même réveillée, je me déplaçai lentement. Je mis presque une heure à me préparer et à manger le petit-déjeuner.

Je me sentais comme un zombie, j'étais même trop engourdie pour pleurer. Je me dis que c'était une amélioration.

Stephan et moi avions un déjeuner mensuel avec quelques autres membres de notre classe de personnel navigant à onze heures.

Je me défilai. C'était un groupe bruyant, drôle et soudé. Les déjeuners étaient toujours très agréables. Nous étions douze au total à y aller, et on se donnait de nos nouvelles au cours du repas. On allait souvent au cinéma après ou bien chez Stephan, de temps en temps. Je n'étais pas en état. Stephan avait promis de m'excuser auprès d'eux. Il avait proposé de ne pas y aller non plus, mais j'avais refusé net. Je savais qu'il était très sociable et ces déjeuners étaient importants pour lui.

J'essayai de peindre. Un coup d'œil au nu de James me fit changer d'avis. Je mis la peinture dans ma chambre d'amis, les mains tremblantes. Je ne pouvais pas gérer ça à ce moment-là.

Je finis par faire le choix masochiste : je rallumai l'ordinateur. Je me préparai à faire d'autres recherches douloureuses sur mon ex célèbre.

Si j'avais été choquée par ce que ma recherche avait donné la première fois,

j'étais totalement abasourdie par ce que je trouvais là. Quelle différence en l'espace de quelques jours...

À présent, si l'on tapait James Cavendish dans le moteur de recherche, toute une nouvelle flopée de photos apparaissait. Des photos de moi. Je ne m'étais jamais considérée comme étant belle. Mes traits étaient réguliers et symétriques et mes cheveux étaient naturellement d'une douce couleur blonde, mais je me pensais attirante quand j'étais d'humeur généreuse. J'étais photogénique en général. J'avais même un sourire pour les photos. S'il n'était pas très sincère, il était au moins élégant et convaincant à distance. Il ne s'agissait pas de ce genre de photos.

Elles avaient manifestement été prises quand je trébuchais à la sortie de l'immeuble de James. J'avais l'air ébouriffé et, euh, horrible. J'étais pâle comme un cadavre et mes yeux étaient rouges et injectés de sang. Du mascara coulait le long de mes joues en faisant des lignes sombres. J'avais l'air d'avoir au moins quarante ans au lieu de vingt-trois.

Mon uniforme était en pagaille et les boutons de mon chemisier étaient décalés d'au moins trois boutons. Je ne l'avais même pas remarqué sur le moment. Ma chemise était débraillée et le col était descendu, révélant un décolleté presque obscène. Mes cheveux étaient complètement emmêlés.

J'avais l'air ivre et sur le point de vomir sur la route. Je vacillais sur le bord du trottoir. Apparemment, j'avais eu l'air aussi affreuse que ce que je me sentais cette nuit-là. Et les photos étaient partout. Un site people après l'autre avait senti l'histoire de l'orage au paradis. Même s'ils l'approchaient tous d'un angle différent.

Un site me traitait de 'poufiasse de Vegas', disant que j'étais venue me mettre entre Julia et James, même si le site affirmait que leur amour surmonterait le scandale. Je vis que les sites people les appelaient en général J & J. Ça me donnait envie de vomir.

Un site me qualifiait de 'Dernière Classe à Bord' qui avait brisé le cœur de Julia bouleversée. C'était douloureux, avec les photos de nous deux côte à côte. L'image de Julia la montrait dans la robe gris clair qu'elle avait portée ce soir-là, faisant un sourire pincé à la caméra. Elle avait l'air tendue, mais au moins elle avait su qu'elle était photographiée. Je vis plus loin dans le même article qu'ils avaient en effet assisté à la soirée de bienfaisance ensemble, malgré la tension évidente qu'encore une autre des liaisons de James avait créée au sein du magnifique couple. L'article se terminait par l'idée que leur amour serait plus fort que la faiblesse de James pour les femmes faciles.

Je n'aurais pas été surprise si Julia avait elle-même rédigé l'article, tant il prenait son parti. Elle était décrite comme une sainte souffrant depuis longtemps. J'avais rencontré cette femme, même si cela avait été court. Ce n'était pas une sainte.

Un site m'appelait la 'Pétasse blonde du ciel' et affirmait que j'essayais de piéger

James avec un bébé. Je n'arrivais pas à croire tous les mensonges montés de toutes pièces à partir de quelques photos non sollicitées représentant une femme dont personne n'avait entendu parler. C'était choquant et exaspérant et écoeurant.

Un site avait eu recours au dessin de pénis géants sur mon visage, disant que je suçais le mieux et que c'était la seule raison pour laquelle James risquerait la colère de son amie de longue durée. Plusieurs sources du site le savaient personnellement.

Les mensonges me rendaient malade.

Un site affirmait que je faisais partie d'un cercle d'hôtesse de l'air qui se prostituaient, et que James devait manifestement demander à être remboursé.

Je fus presque flattée pendant un moment en lisant le titre d'un article. Il prétendait que j'étais une 'Mannequin pour maillots de bain suédoise'. Cela semblait être un compliment. Jusqu'à ce que je déroule la page jusqu'en bas, où il y avait un lien vers un porno dans lequel je jouais. Je ne perdis pas de temps à cliquer. Je savais que ce n'était pas moi et je n'avais pas envie de voir qui c'était en réalité.

Un autre disait que j'étais barmaid, et encore un autre affirmait que j'étais une stripteaseuse avec le nom de scène de 'Gloria Rosette'. Les insultes continuaient sans s'arrêter et je me sentis humiliée, furieuse et démoralisée.

Était-ce le prix à payer pour une semaine de plaisir ? pensai-je avec dégoût. J'allais être célibataire pour le reste de ma vie.

Et je m'en voulais d'être aussi bouleversée par le fait que James et Julia soient sortis ensemble ce soir-là que par les mensonges horribles qui étaient répandus à mon sujet...

Je sortis mon téléphone de la chambre et je l'allumai enfin après l'avoir laissé éteint pendant plusieurs jours. J'allai directement au nom de Stephan dans mes textos, ignorant complètement tous les autres appels et les messages que j'avais manqués. J'en avais manqué un de Stephan aussi. Il l'avait envoyé vingt minutes plus tôt.

Stephan : Bouton d'Or, je serai bientôt rentré. On finit de manger. Il faut qu'on parle. Ne va pas sur internet avant que j'arrive s'il te plaît.

Je ricanai. Il aurait dû mieux me connaître. Si je n'avais pas déjà regardé, son message étrange m'aurait directement poussée vers mon ordinateur.

J'entendis sonner à la porte.

Il a été rapide, pensai-je en faisant de grands pas vers la porte.

Je me demandai pourquoi il ne rentrait pas. Il était rarement aussi formel. Il avait même le code de mon alarme.

Je fus parcourue d'un frisson glacial. Je ne savais pas pourquoi. Je regardai prudemment par le judas. Il était couvert.

Par une main. Cela me mit en colère.

J'ouvris la porte en grand, prête à engueuler Stephan.

— Tu sais qu'il ne faut pas me faire ce genre de blague, Stephan. C'est méchant — Je ne pus pas terminer ma phrase parce qu'une main gigantesque me saisit à la gorge et me repoussa dans la maison. Je ne pus même pas crier, car la main se serra. Je clignai des yeux, essayant de distinguer le visage froidement furieux en face de moi. Je reconnaissais ces yeux clairs et injectés de sang. Je ne pus rien faire pendant que cet immense blond me souleva par la gorge et me fit traverser la pièce. Mon dos s'écrasa contre le mur avec bruit.

J'essayai de griffer la main géante qui me tenait suspendue comme une poupée de chiffon. Cela n'eut aucun effet. Ma gorge brûlait et l'impact contre le mur m'avait coupé le souffle, mais la douleur était secondaire par rapport à la terreur qui me prit.

Une question m'obsédait. Je suivais un vieux schéma quand ce fou furieux, qui n'avait que si peu de contrôle sur sa rage, me tenait entre les mains. La question tournait dans ma tête : *allait-il me tuer cette fois ?* Il menaçait toujours de le faire. Depuis le moment où j'étais restée debout, à moins de deux mètres de lui et que j'avais regardé avec horreur comment il avait poussé le pistolet dans la bouche de ma mère et tiré. J'avais regardé avec impuissance pendant que son doigt couvrit celui de ma mère sur la gâchette et qu'il tira lentement.

Le sang nous avait éclaboussé tous les trois, mais il n'avait pas semblé le remarquer.

À présent, ses paroles étaient mêlées de suédois et je n'arrivais absolument pas à le comprendre. Je n'avais jamais parlé le suédois couramment, mais j'avais été obligée de le comprendre quand j'étais petite, parce que mon père insistait pour qu'on l'utilise à la maison. Mais, que ce soit par terreur ou par manque de pratique, je n'avais pas les moyens de comprendre sur le moment. J'essayai de parler pour le lui dire, mais sa main sur ma gorge m'enlevait toute possibilité de parler.

Sa main sur ma gorge se détendit juste assez pour que je puisse prendre une respiration. Je haletai, puis je grognai et gémis quand son poing frappa dans mes côtes. Je sanglotai en prenant une autre inspiration, toujours désespérément en manque d'oxygène.

Il parla à nouveau. Cette fois le flot de paroles fut sans suédois, avec un fort accent, mais compréhensible.

— Ne pense pas qu'un petit ami riche te protégera de moi. Si tu penses ne serait-ce qu'une seconde à parler à la police, je te tuerai quand même. Tu as compris ?

Je ne pouvais pas parler, mais j'essayai. Mon Dieu, j'essayai. Finalement, je hochai la tête, mais cela ne suffit pas. Un de ses poings massifs me frappa dans le ventre, puis un autre. Je commençai à m'effondrer, mais il plaqua mon épaule contre le mur avec assez de force pour me faire tenir debout.

— Regarde-moi, ordonna la voix froide de mon père.

Je le regardai, l'observant pour la première fois depuis qu'il était entré comme un fou chez moi. Je ne l'avais pas vu depuis six ans, mais il en avait pris vingt. Il était encore plus lourd maintenant et son visage était effacé par les signes de sa vie d'excès.

C'était un alcoolique, un fumeur, un joueur compulsif, un meurtrier, et Dieu sait quoi d'autre. Tout cela avait marqué son visage autrefois beau.

Je me maudis intérieurement. Je savais qu'il n'aurait jamais quitté Vegas. Il avait joué pour se maintenir à flot depuis que ses parents l'avaient déshérité au moins vingt-quatre ans auparavant. J'avais prié pour que son style de vie autodestructeur me débarrasse de lui, mais cela aurait été trop beau.

Penser que Stephan était devant ma porte n'était pas une excuse. J'étais une idiote d'avoir baissé ma garde pendant ne serait-ce qu'une seconde. Mais il avait d'une manière ou d'une autre su à quel moment il devait frapper. J'étais si déprimée et découragée que mon cerveau ne fonctionnait pas bien. L'idée d'une véritable menace avait été si loin de mes pensées du moment...

— Des gens ont posé des questions à mon sujet, des gens que je ne connais pas. Qu'est-ce que tu as raconté sur moi à ton copain riche ? Tu lui as parlé de la mort de ta mère ?

— Non, sanglotai-je. Je ne sais pas de quelles gens tu parles. Je ne lui ai rien dit. Je te le jure.

Mes paroles furent inutiles. Elles l'étaient toujours. Mon père était un homme d'action. Il attrapa mon bras d'une main et me donna un coup de poing dans les côtes de l'autre. Il répartissait toujours ses coups. Il visa un endroit dans mon dos et ma colonne se plia de douleur.

Il balaya mes jambes avec facilité. Je tombai. Il me donna un coup de pied, fort, dans le dos. Il me contourna et posa le talon de sa botte sur mon cou.

— C'est plus facile de te tuer que de faire un pas. Tu comprends ça ? Mon poids à lui seul écraserait ta trachée. C'est comme ça que tu veux mourir ? Parce que si tu parles à qui que ce soit de ce que j'ai fait à ta mère, il n'y a aucune raison pour que je t'épargne. Je n'hésiterais pas. Tu comprends, so'tnos ?

— Oui, dis-je d'une voix rauque. Je dus m'acharner pour parvenir à sortir ce mot à cause de l'énorme botte posée sur mon cou.

Il me ramassa et me remit sur mes pieds sans mal.

— Et ton homme doit arrêter de fourrer son nez dans mes affaires. Il leva un poing énorme au-dessus de moi et l’abattit sur l’arrière de ma tête. Le monde s’obscurcit.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Épilogue

Je me réveillai avec le plus puissant et le pire mal de tête de ma vie. C’était terrible. Je voulus immédiatement resombrer dans l’inconscience. Ce fut ma première pensée consciente.

J’ouvris un tout petit peu les yeux. Cela augmenta la douleur, alors je les refermai.

Je suis à l’hôpital, fut ma seconde pensée consciente. Tout – depuis la façon dont j’étais installée, jusqu’à l’odeur et tous ces petits ‘bips’ – me donnait des indices. Ma troisième pensée fut que ma tête n’était pas la seule à avoir un problème. Presque chaque partie de mon corps m’élançait, de la tête aux pieds.

Mes mains semblaient intactes. Ma main droite était tenue par une main chaude et ferme. Je savais que ce devait être Stephan à mes côtés, et je me sentis mieux en sachant que je pouvais compter sur sa présence. J’étais mal en point, mais j’étais en vie. Et j’avais Stephan.

Je fis une seconde tentative pour ouvrir les yeux. J’eus un peu plus de succès que la première fois, mais une douleur atroce me traversa les tempes. Je jetai un regard vers l’homme assis à ma droite. Je fus perturbée de voir que ce n’était pas Stephan.

Des cheveux châtain dorés tombaient sur un visage terriblement beau : James était penché au-dessus de ma main, son visage était sombre et désolé, ses yeux rouges, sa jolie bouche pincée comme s’il souffrait. Il avait la posture de quelqu’un qui était resté assis comme ça pendant des heures, voire des jours. Il avait un air si tragique ainsi, et il était si beau, que je me radoucissais envers lui. Je ne réfléchissais pas très clairement, mais j’essayai brièvement de tendre la main pour le réconforter.

Mon bras ne bougea pas beaucoup, mais je pus serrer sa main un tout petit peu pour le rassurer.

Il leva brusquement la tête et ses yeux cherchèrent les miens. Ses yeux bleu intense paraissaient au bord des larmes. C’était surréaliste de le voir dans cet état. Il avala sa salive avec difficulté.

— Comment tu te sens ? demanda-t-il. Il se pencha et appuya sur un bouton rouge à ma droite, juste derrière moi. Ensuite il prit ma main dans les siennes et

la caressa doucement.

Ma voix était rauque et faible, mais je répondis :

— En vie.

Il cligna des yeux et une larme coula le long de sa joue dorée et parfaite.

J'écarquillai les yeux en me demandant si je rêvais. C'était un James si étrange qui était assis en face de moi, presque un étranger. Mais en même temps, il avait toujours été un étranger pour moi. *N'est-ce pas ?*

— Où est Stephan ? lui demandai-je. C'était douloureux de parler, alors je me promis de parler le moins possible.

— Il est parti chercher du café. Il est resté collé à tes côtés. Il fit un mouvement de tête vers l'autre côté de mon lit. Il y avait une autre chaise, juste à côté de moi. Il a même dormi là.

Je digérai ses paroles puis je brisai presque tout de suite ma promesse de silence.

— Je suis inconsciente depuis combien de temps ?

Il baissa la tête et posa son front sur ma main.

— Trois jours. Une éternité.

Je soupirai, me sentant un peu soulagée. Cela aurait pu être pire.

— Tu es là depuis quand ?

Son visage avait l'air terriblement fatigué pendant qu'il regardait nos mains jointes.

— Je suis arrivé chez toi quand l'ambulance partait. On l'a suivie jusqu'à l'hôpital. Stephan et moi sommes tous les deux arrivés quelques minutes trop tard...

— Tu es venu chez moi avec de l'avance, dis-je avec un petit ton de reproche.

Il hocha la tête.

— Oui, mais pas assez. Je pus voir qu'il se reprochait ce qui m'était arrivé, qu'il regrettait d'être venu trop tard pour l'empêcher, ce qui était absurde, bien sûr.

Je supposai, avec une sorte de détachement, que quelqu'un qui avait tant besoin de tout contrôler devait également s'attribuer la responsabilité d'une quantité excessive de choses, même des choses qui étaient totalement hors de son contrôle. Je serrai sa main.

— Depuis combien de temps es-tu à l'hôpital ? demandai-je à nouveau.

Il me regarda.

— Depuis ce moment-là, ma chérie. Tu crois que je pouvais te laisser comme ça ?

Je fronçai les sourcils.

— Tu n’as pas du travail à faire ?

Il rit, non sans mal.

— J’ai pris des congés.

Je remarquai pour la première fois que la chambre individuelle dans laquelle nous nous trouvions était remplie à craquer de fleurs. Il y avait des bouquets exotiques, des roses, de simples œillets. Toutes les fleurs au monde semblaient être représentées là, dans les nombreux vases de la chambre.

— C’est toi qui as fait ça, dis-je en les voyant.

Il embrassa ma main.

— Pas seulement moi, dit-il. Les lys blancs viennent de Stephan. Et ces tournesols sont de Damien et Murphy. Le mélange de fleurs sauvages vient de ta compagnie aérienne. Et le bouquet mélangé vient d’un groupe d’hôtesse et de stewards de ta classe. J’ai acheté le reste.

— C’est magnifique. Merci.

— Avec plaisir, murmura-t-il en me scrutant d’un œil de faucon.

Stephan entra alors et il se précipita vers moi. Il avait le visage couvert de larmes tandis qu’il attrapa mon autre main.

— Comment tu te sens ? demanda-t-il en s’asseyant sur ce qui était manifestement sa chaise de l’autre côté de mon lit.

Je grimaçai.

— En vie.

— Il faudrait que j’aie prévenu l’infirmière, dit Stephan en se relevant.

— Je l’ai déjà appelée. En général elle est rapide, donc elle ne devrait pas tarder à arriver, lui dit James.

Stephan se rassit. Il caressa ma main d’un geste réconfortant.

— Je viens de parler à la police. Ils veulent te parler quand tu t’en sentiras capable. Je leur ai dit que je pensais que c’était ton père, mais je ne l’ai pas vu, alors ils ne veulent pas me croire sur parole. C’était bien ton père, hein ?

Je hochai la tête en grimaçant.

— Plus tard. Je ne me sens vraiment pas d’attaque maintenant. Quel jour on est ?

— Jeudi, me dit Stephan.

J’écarquillai les yeux en faisant des calculs dans ma tête.

— On vole cette nuit ? lui demandai-je.

Il me tapota la main.

— J'ai parlé au directeur. Il n'a vu aucun problème à ce qu'on déplace nos congés, étant donné que tu étais à l'hôpital. En fait il a été très bien. Il savait qu'on ne pouvait pas se permettre beaucoup de congés non payés, et que je ne pourrais pas travailler alors que tu souffres comme ça. On a deux semaines de congés, alors ne t'inquiète pas pour le travail.

Je fermai les yeux de soulagement.

— Merci Stephan. T'es le meilleur.

La main de James serra la mienne.

— Ce n'est pas assez long. Et si tu as tant de soucis financiers – — Non, lui dis-je, les yeux toujours fermés.

Le fait qu'il me parle d'argent fit remonter les souvenirs et je me rappelai soudain vivement pourquoi il n'avait aucune raison de se trouver à mes côtés. Je commençai à retirer ma main.

Il la tint et j'ouvris les yeux d'un coup en le regardant méchamment. Son regard arrêta ma main et je n'avais pas le cœur de regarder méchamment quelqu'un qui avait l'air si... désespéré.

— D'accord, je ne le ferai pas. Je suis désolé. Je voulais simplement rendre service, me rassura-t-il d'une façon qui lui semblait étrangère. Personne ne pouvait dire qu'il n'essayait pas...

L'infirmière arriva et vérifia mon état. Elle s'informa sur ma douleur et je la vis appuyer plusieurs fois sur le bouton de l'antidouleur. Je m'assoupis.

Les deux hommes semblaient n'avoir pas bougé quand je revins à moi. Je voyais à travers les stores entrouverts qu'il faisait nuit dehors. Mes deux mains étaient toujours enveloppées avec chaleur.

— J'étais absente combien de temps cette fois ? demandai-je.

Stephan avait l'air de somnoler, mais James avait les yeux ouverts. Il avait l'air de prier au-dessus de ma main.

— Quatorze heures, dit James en posant un baiser sur ma main. Je crois que tu as enlevé dix années de ma vie cette semaine. Il se pencha pour appuyer sur le bouton et je savais qu'il appelait à nouveau l'infirmière.

C'était une infirmière différente cette fois, remarquai-je avec détachement quand elle repartit après m'avoir examinée et donné des médicaments. Elles avaient toutes les deux été agréables et rapides. Je me demandai si l'hôpital assurait toujours un si bon service, ou si c'était lié à l'effet James Cavendish.

— Tu n'es pas obligé de rester là, lui dis-je en m'assoupissant à nouveau. Il me regarda d'un air tellement blessé que j'essayai de retirer ce que je venais de dire en sombrant dans mon sommeil drogué.

Les jours passèrent ainsi, passant d'un état de conscience à l'autre pendant que mon corps guérissait. Je ne pus me mettre debout qu'au bout de cinq jours. Et même alors je ne pouvais avoir qu'une activité limitée.

J'avais une commotion sévère, une hémorragie interne et des côtes contusionnées. Étant donné la douleur, je fus étonnée qu'elles ne soient pas cassées. Si c'était ça, les contusions, je n'osais pas imaginer la douleur si elles avaient en fait été cassées.

Le docteur m'apprit que j'allais rester en observation à l'hôpital pendant encore plusieurs jours. Toutes mes blessures étaient douloureuses, mais surmontables. Je savais que j'avais eu de la chance. Cela aurait pu être bien pire.

J'eus quelques visites. Le reste de l'équipage vint même me voir une fois, pilotes inclus. Ils me souhaitèrent une guérison rapide et bavardèrent agréablement de choses sans importance. Aucun des hommes à mes côtés ne proposa sa place aux autres visiteurs. Je ne fus pas surprise.

La main de James se crispa sur la mienne une fois, quand Damien se pencha pour me tapoter la jambe. Je savais que c'était simplement par amitié. Il m'aurait tapoté la main, probablement, si elles n'étaient pas déjà prises toutes les deux.

James et Stephan ne s'éloignèrent jamais beaucoup de leurs chaises à mes côtés, de nuit comme de jour. De temps en temps, il se relayaient pour dormir sur le petit lit qui se déplaçait du mur dans le coin de la pièce. Je n'imaginai pas qu'ils arrivent à dormir beaucoup sur ce lit qui avait l'air très dur et inconfortable. C'était à la fois réconfortant et surprenant : ces deux hommes merveilleux insistaient pour veiller sur moi, indifférents à leur propre confort.

Une femme blonde élégante et professionnelle rentrait et sortait de ma chambre, faisant silencieusement passer à James son téléphone, son ordinateur portable, ou même parfois une pile de papiers. Je supposai que c'était ce qui lui permettait de passer autant de temps à mes côtés.

— Tu n'as pas besoin de rester ici, lui dis-je. Je sais que tu as du travail.

Il me jeta un regard dédaigneux tout en travaillant sur son ordinateur.

J'étais presque assez rétablie pour pouvoir quitter l'hôpital quand Stephan reparla de l'attaque.

— Pourquoi est-il revenu te voir après tant d'années ? demanda-t-il à voix basse. James somnolait dans sa chaise à côté du lit.

— Il a mentionné quelque chose sur des gens qui posaient des questions à son

sujet, des gens qu'il ne connaissait pas. Il m'a vue dans les magazines people, je suppose, et a rejeté la faute sur moi. Il avait aussi l'air de penser que le fait que je fréquente un homme riche allait me rendre plus courageuse et que j'irai le dénoncer à la police.

— C'est de ma faute, dit James en me faisant sursauter de surprise. Son visage était blême. Je suis vraiment désolé.

Je levai un sourcil.

— C'est un peu tiré par les cheveux. Et de toute façon, mon père avait raison. Je me sens vraiment plus courageuse maintenant.

James essaya de me faire expliquer ce que je voulais dire, mais je ne dis rien de plus. Et il n'y avait rien à dire à Stephan, il savait déjà tout.

Quelques jours plus tard, j'entendis en me réveillant la fin d'une conversation chuchotée.

— Je pense que ça fera plus de mal que de bien, dit Stephan à James. Elle n'aimera pas ça. Laisse-lui du temps, James. Je sais que c'est difficile, mais tu dois être patient.

— Parlez de quoi ? marmonnai-je alors que mon esprit s'extirpait du sommeil.

Les deux hommes eurent l'air coupable d'avoir été surpris en train de parler de moi, mais ils ne répondirent pas.

— Crache le morceau, Stephan.

Il soupira.

— James aimerait t'amener dans un endroit tranquille pour que tu guérisses. Il pensait à un endroit sur la plage, peut-être. Et on essayait de voir comment gérer les médias qui semblent le suivre partout.

En entendant ces mots, je me réveillai pour de bon.

James me regarda très solennellement.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je voulais éviter que tu sois prise dans le cirque médiatique de ma vie. C'est la raison pour laquelle je voulais taire notre relation, au début. J'étais en train de suggérer que je pourrais publier une déclaration afin de clarifier que nous sommes ensemble dans une relation exclusive. Et que Julia n'est et n'a jamais été qu'une amie. Je déteste leur insinuation que tu usurpes son territoire. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité.

Je retirai ma main de celle de James puis je la levai quand il essaya de protester.

— Stephan, tu peux nous laisser un moment s'il te plaît ? dis-je sérieusement.

Il sortit sans un mot, battant rapidement en retraite.

La mâchoire de James se tendit et il eut l'air à la fois fâché et suppliant.

— S'il te plaît, ne m'exclus pas, Bianca, dit-il doucement.

Je pris une profonde inspiration. Ma poitrine me faisait mal. Ce n'était pas seulement à cause des coups qui l'avaient marquée.

C'était une douleur plus profonde.

— James, tout est allé trop vite entre nous. Je dois prendre un peu de recul.

Il baissa les yeux, cachant ses yeux emplis de douleur et sa bouche qui se tordait d'une façon qui me déchirait le cœur.

— S'il te plaît. Sa voix était basse. Je ne peux pas supporter l'idée de te perdre. Qu'est-ce que je peux faire ?

Je déglutis, j'avais une grosse boule dans la gorge.

— Laisse-moi du temps, s'il te plaît. Les choses sont allées trop vite entre nous et tout ce qui s'est passé depuis m'en fait prendre conscience. Je ne peux pas réfléchir quand on est ensemble. Je suis prise dans ton tourbillon et je perds toute possibilité de réflexion saine. Je ne sais pas si je peux faire partie de ta vie, ni même si je peux accepter la petite place que tu pourrais me faire dans ta vie. Je voyais qu'il avait envie d'argumenter, mais je lui imposai le silence d'un regard.

— Donne-moi un peu de temps, c'est tout, lui répétais-je. C'est tout ce que je demande. On pourra reparler de ce qu'il y a entre nous dans quelques semaines, peut-être un mois, si tu le veux toujours. Franchement, je m'attends presque à ce que tu sois déjà passé à autre chose d'ici là.

Il avait l'air très en colère à présent, mais il m'examina et je vis qu'il essaya de se calmer.

— S'il te plaît, aie davantage foi en moi, dit-il doucement. Est-ce que tu m'autorises au moins à t'appeler ? Ou à t'envoyer des textos ?

Je fermai les yeux, je voulais me rendormir, je voulais pleurer comme un bébé.

— Je te contacterai, fut tout ce que je dis.

Il serra ma main.

— On dirait que tu as déjà fait une croix sur moi. J'aurais aimé connaître les mots pour t'aider à comprendre à quel point je suis sérieux à ton sujet.

Il y avait des larmes dans sa voix et cela me brisa le cœur. Mais il n'essaya pas vraiment de trouver les mots. Il ne parla pas d'amour ni ne me dit à quel point je comptais pour lui. Cela me facilita la tâche. Cela m'aida à me dire : *on se connaît à peine. Cela ne voudra peut-être plus rien dire pour lui dans un mois. S'il m'avait dit qu'il m'aimait, je n'aurais peut-être pas pu y arriver.*

— Je n'ai pas fait une croix sur toi. J'ai juste besoin de temps et d'espace. Comme tu l'as vu et entendu, je vais aller bien. Je vais sortir de l'hôpital très bientôt. Probablement aujourd'hui. Stephan s'occupera de moi après ça.

Je gardai les yeux fermés. C'était tellement plus facile de dire ces mots sans le regarder.

— Au revoir, James, dis-je d'une voix étrangement rauque. Je le congédiai.

Il m'embrassa sur le front. Je le sentis me regarder pendant quelques minutes. Finalement, après une attente tendue, il partit.

Je sentis des larmes couler sur mes joues, mais seulement après qu'il soit sorti.

Stephan revint un peu plus tard. Je supposai qu'il avait raccompagné James jusqu'à la sortie. Il vint tout de suite à mes côtés, l'air de savoir ce qui s'était passé sans que je lui dise un mot.

— Est-ce que ça va, B ?

Je hochai la tête.

— Je veux sortir d'ici. Et je suis prête à parler à la police, Stephan. Je vais tout leur raconter.

LIVRES DE R.K. LILLEY

LA SERIE 'THE WILD SIDE'

THE WILD SIDE

IRIS

DAIR

LA SÉRIE 'EN L'AIR'

EN VOL

MILE HIGH

À TERRE

LANA (UN ROMAN COURT DANS L'UNIVERS DE 'EN L'AIR') MR MAGNIFIQUE — BIENTÔT DISPONIBLE

LA SÉRIE 'TRISTAN & DANIKA'

BAD THINGS

ROCK BOTTOM

LOVELY TRIGGER

LA SÉRIE 'THE HERETIC DAUGHTERS'

BREATHING FIRE

CROSSING FIRE — BIENTÔT DISPONIBLE

POUR RECEVOIR MA NEWSLETTER, ENVOYEZ LILLEY + VOTRE ADRESSE E-MAIL AU (+ 1) 6782493375.

Consultez mon site internet pour connaître les dernières actualités et sorties de livres ici.

Pour obtenir les e-mails d'information d'Amazon, cliquez ici.

